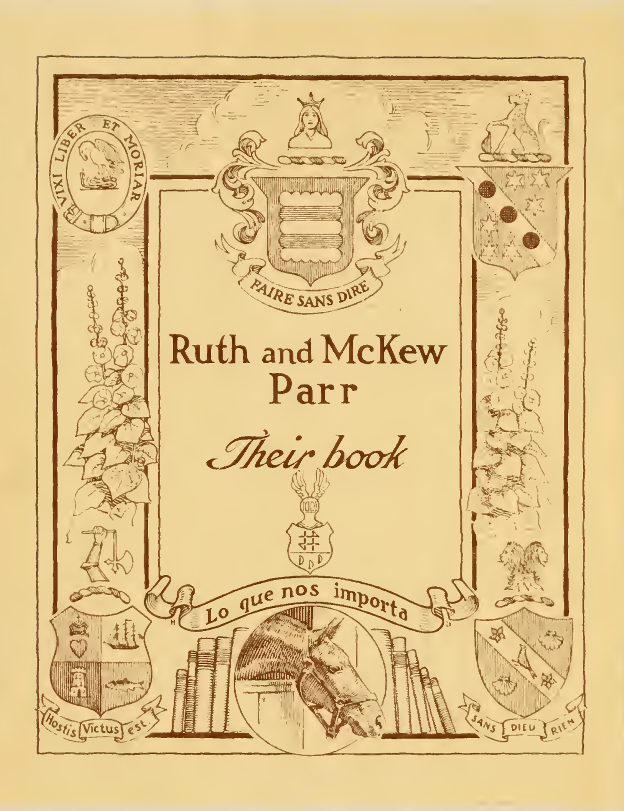



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


N.º

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Neuvième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1827.)

TOME 36 DE LA COLLECTION.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE.—TOME VI.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1827.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

VOYAGE DU COMTE JEAN POTOCKI

A ASTRAKHAN ET DANS LES CANTONS VOISINS,

EN 1797.

15 mai. Les tours dorées de Moscou se perdent dans un lointain bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles ! je vais me reposer dans la tranquille et paisible Asie. Aujourd'hui je veux imiter les Orientaux, chez lesquels la première journée que fait la caravane est toujours la plus courte. Je ne promets au lecteur qu'une chose, c'est de ne pas fermer les yeux. Tout ce que j'aurai occasion de voir, je le raconterai ; j'y joindrai quelquefois des remarques qui, je me plais à me l'imaginer, ne seront pas mal reçues, même des hommes instruits; car je les ai faites non en passant, mais dans un temps où je croyois encore que toute vérité con-

cernant l'histoire de l'homme ou celle de la nature étoit si importante, qu'on devoit lui sacrifier volontiers son repos et son plaisir.

16.—Je suis le cours de la Moskva. Le pays est beau et si peuplé, que l'on découvre toujours plusieurs villages à la fois. On célébroit une fête dans l'un d'eux. Quelle magnificence parmi les paysannes! des bonnets et des voiles brodés en or et d'un aussi beau travail que s'ils fussent venus de Constantinople. Beaucoup de voyageurs ont parlé de la misère du paysan russe : je décris ce que je vois, et non ce que d'autres ont vu; mais je m'aperçois de même que plus on s'éloigne de Moscou, plus les beaux villages deviennent rares; les maisons sont plus petites et couvertes en chaume; au lieu de fenêtres, elles ont des trous avec des morceaux de verre. Je pense également que la condition du paysan russe dépend beaucoup de son seigneur. Voilà, par exemple, un petit village où l'on compte à peine douze maisons, mais qui n'a pas moins de quatre seigneurs. Les habitans ne doivent guère s'en trouver mieux.

17.—Je dois dire, à la louange de Kolomna, dernier bourg où j'ai passé, que devant chaque maison il y a une voiture avec un tonneau plein d'eau, afin d'en avoir toujours sous la main en cas d'incendie.

Kolomna montre encore des restes de son ancienne splendeur. Au-delà de l'Occa, j'entrai

dans un autre gouvernement; c'est une toute autre nature. Les pins et les bouleaux disparoissent et font place à des végétaux de contrées plus méridionales. Les habitans du gouvernement de Rièzan diffèrent aussi, par leur costume, leurs habitations et leurs usages, de ceux du voisinage de Moscou. Les femmes portent, par-dessus leurs vêtemens, une camisole blanche à bords rouges, et sur la tête une espèce de mître, de laquelle pendent des glands de verroterie; elles ressemblent aux prêtresses de quelque ancienne divinité; partout elles s'amusent à un jeu qui a du rapport avec le bocetti des Italiens, excepté qu'elles se servent d'œufs au lieu de boules. Le pays est ondulé et fertile.

18. — Au-delà de Rièzan, on diroit que les femmes portent sur leurs bonnets des cerfs-volans; c'est la meilleure description que je puisse faire de leurs bonnets. Je voulus dessiner mon hôtesse; dès qu'elle s'en aperçut, elle se cacha sur le poêle, et je ne pus l'y suivre. Je ne fus pas plus heureux dans le village; toutes les femmes et les filles s'enfuyoient dès que je faisois mine de m'approcher d'elles.

19.—Rièjk est une petite ville; il y avoit en ce moment une assemblée de gentilshommes; on ne pouvoit pas dire de plusieurs d'entre eux: « *Il a* » *l'air noble;* » leur accueil amical le faisoit oublier.

20.—J'ai profité d'une halte de plusieurs heures pour faire la revue de ma bibliothèque. Je vis, à mon grand chagrin, que je n'avois pas emporté les auteurs qui, dans ces contrées, m'auroient été le plus utiles; par exemple, Deguignes, d'Herbelot, Petit de la Croix, Aboulghazi, etc. Heureusement, j'avois fait un extrait de tous ces écrivains ; c'est un atlas chronologique dont je me servirai quelquefois. En voici la description : Il consiste en trente-sept cartes historiques qui commencent à l'an 2000 avant notre ère, et vont jusqu'à notre temps : chaque carte représente l'état politique du monde à la fin de chaque siècle ; la marge offre la liste des princes régnans. Entre deux cartes est intercalé un récit des événemens par ordre chronologique. Chaque partie du monde a son atlas de trente-sept cartes; celui de l'Asie seule est le fruit d'un travail constant de cinq ans; il m'a valu l'estime de l'abbé Barthélemy; la conversation de cet homme célèbre étoit mon délassement. Cet atlas m'accompagne en Asie.

21.—De Kozlov à Tambov, j'ai rencontré une quantité d'anciennes redoutes qui sans doute remontent à un temps où les nomades poussoient encore leurs excursions jusque dans ces cantons. Les ouvrages en terre ont une durée incalculable ; la raison en est bien simple; quand ils s'élèvent sous un angle de 45 degrés, ils ne contiennent plus le germe de la destruction. A Kaffa,

par exemple, il y a un retranchement que certainement Hérodote a décrit, quand il dit qu'il en a vu un construit par des esclaves scythes du temps de Cyaxare, roi de Médie.

Les habitans du gouvernement de Tambov me paroissent moins vifs que les paysans moscovites. Quand on veut les voir en grand nombre, ainsi que leurs femmes, il faut se trouver à l'auberge, un peu avant le coucher du soleil, à la rentrée des troupeaux. C'est le coup d'œil le plus agréable et le plus vivant du village.

22.—Aujourd'hui, j'ai aperçu le premier moghila ou *tumulus*. Ce sont les seuls monumens restant de tant de peuples qui jadis ont habité ou parcouru ces contrées. Plus loin, j'ai trouvé dans la steppe une quantité innombrable de petites huttes de deux pieds sur trois pieds de diamètre. Je ne savois d'abord à qui en attribuer la constrnction; enfin, je découvris sur plusieurs points un petit animal de couleur jaune et à museau noir qui se tenoit sur ses pattes de derrière, levoit la tête en l'air et siffloit de toutes ses forces. Mes gens déclarèrent unanimement que c'étoient des singes; en effet, ces animaux en avoient le maintien; mais je reconnus bientôt que c'étoient des *baïback* ou grandes marmottes des steppes; ils sembloient avoir construit leur chef-lieu autour de Panova, poste entièrement isolé; car, plus loin, je n'en aperçus plus un seul.

Novo-Khoperskaia, place forte, est la dernière ville russe de ce côté; c'est la porte par laquelle on entre dans le pays des Cosaques du Don. Le 23, j'écris dans un relais de poste, c'est-à-dire en plein air, près d'un feu auquel les Cosaques font griller leur poisson; car, ce qu'il leur plaît de nommer un relais, ils l'ont établi à dessein au milieu de la steppe, hors de la route; on ne voit leurs villages que de loin. Ils prétendent que c'est pour avoir sous la main leurs chevaux, qui paissent en liberté dans la steppe; mais, dans le fait, ils redoutent les courriers et les voyageurs russes, qui, lorsqu'ils arrivent dans leurs villages, leur parlent d'un ton très-haut.

24.—Après avoir passé quelques rivières, je traversai deux villages de Cosaques : c'étoit un dimanche; les habitans se promenoient, les hommes bien vêtus, chantant et déjà un peu étourdis par l'eau-de-vie; les femmes, très-parées. Leur costume est entièrement oriental; elles cherchent surtout à se distinguer par les manches de leurs chemises; les plus riches les ont en soie, les pauvres en toile de lin, avec de grandes fleurs rouges peintes; le turban est surmonté de deux cornes de forme singulière. Je passai la nuit dans ce lieu assez tranquillement; les Cosaques, pour écarter les mouches si incommodes dans ce pays, apportèrent un vase rempli de charbons ardens, y jetèrent une herbe qui répandit une

fumée épaisse et une odeur aromatique, la laissèrent brûler lentement, puis bouchèrent tous les trous qu'ils nomment des fenêtres, et me délivrèrent ainsi, au moins pour un instant, de ces hôtes fâcheux. Les Cosaques font de semblables fumigations tous les soirs, même en plein air, et les chevaux en connoissent si bien l'effet, qu'ils se placent en cercle autour du feu, comme s'ils vouloient se chauffer.

Je ne dois pas oublier le spectacle d'un combat que de jeunes Cosaques exécutèrent devant moi. Le but de ce jeu d'adresse consiste à saisir son antagoniste par la ceinture, à se jeter ensuite de toutes ses forces en arrière par terre, de sorte qu'on lance son champion par-dessus la tête, on croiroit qu'il va se briser bras et jambes; mais un Cosaque n'est pas si délicat; je les vis se relever tous deux sains et saufs, et aussi tranquillement que s'ils eussent fait une simple culbute. Ce jeu est d'autant plus remarquable, que les Cosaques lui attribuent leur origine. Vladimir ayant conquis Kherson, son fils, Mstislav, traversa le Bosphore, et alla dans l'île sur laquelle est situé Taman, alors chef-lieu du royaume de Tmoutarakan. Un prince des Iasses et des Kasoghes lui en disputa la conquête : alors on convint de terminer la querelle par un combat singulier sans armes. Mstislav en sortit vainqueur.

Je pense que les Iasses sont les Asses des voyageurs du treizième siècle ; on peut, à ce sujet, consulter le recueil de Ramusio. Je présume aussi que les Kassoghes de Nestor, n'importe quel peuple ils aient été, habitoient la Kasakhia de l'empereur Constantin Porphyrogenète. Ces Kassoghes vaincus, alors à demi nomades, furent obligés d'évacuer la Kasakhie ; les esclaves de Mstislav les y remplacèrent, et prirent le nom de Kazak, car c'est ainsi, et non pas Cosaques, qu'ils prononcent leur nom aujourd'hui.

25.—Je traversai encore un village cosaque. Les fêtes continuoient, tout le monde étoit en parure. Les jeunes filles se promenoient en troupes, en se tenant par la main et en chantant ; les hommes étoient assis en groupes, et se donnoient un air grave. Jamais ils ne me saluèrent les premiers ; mais si je les prévenois, alors ils se levoient tous à la fois, et s'inclinoient. Le passage de la Medvetilsa a quelque chose d'étrange. Il y a pour les voyageurs des bateaux que les Cosaques conduisent à la rame en faisant aller leurs chevaux à la nage. Plus loin la steppe fourmilloit de sousliks (*mus citillus*), les ennemis les plus pernicieux des récoltes dans ces cantons.

26.—J'observai les Cosaques un jour ouvrier, mais je ne vis personne travailler. La noble fainéantise paraissoit être très en vogue chez eux.

On ne peut nier qu'ils ne soient très-pieux, au moins à en juger par le grand nombre de belles églises que je rencontrai partout. Maintenant je suivois de loin le cours du Don, le roi de toutes les rivières de la Scythie, qui est si célèbre chez les poètes grecs sous le nom de Tanaïs, et que j'ai tant de fois traversé avec Strabon, Hérodote et Ptolémée. Enfin, je quittai ses rives pour me rapprocher de la langue de terre qui le sépare du Volga. De ce point, la route, sur une longueur de 30 verstes, monte sensiblement; d'où l'on peut conclure que l'ancien projet de creuser un canal dans cet endroit rencontreroit des difficultés. On ne peut décrire combien cette plaine qui, par son élévation, est exposée à la fureur des tempêtes, offre l'image de la dévastation. Rarement on aperçoit sur le sable aride une tige d'herbe jaune dont la couleur sale contraste avec la belle verdure des ravins qui longent l'ancienne ligne des Cosaques. On ne rencontre nulle trace de culture, pas même dans le voisinage des khoutors, qui sont une sorte de métairies suisses.

A peu de distance de Tsaritsin, je découvris dans le lointain la chèvre des steppes, dont la lèvre supérieure est si longue qu'elle ne peut paître qu'en marchant en arrière. De dessus une hauteur, la vue des vastes inondations du Volga vient tout-à-coup s'offrir à mes yeux; spectacle trop sublime pour être décrit. J'ai vu le débor-

dement du Nil, mais la plus grande partie de ses eaux est tellement engloutie par des canaux, que l'on a besoin de machines pour arroser la plupart des champs de riz. Ici, au contraire, un grand archipel se déploie devant moi ; les îles sont unies les unes aux autres par des forêts qui s'élancent du sein des eaux. Les poissons jouent autour des arbres, comme dans le déluge décrit par Ovide.

La petite ville de Tsaritsin, détruite il y a trois ans par un incendie, étoit sortie de ses ruines plus belle qu'auparavant.

27.—Je traversai la Tsaritsa, et je me trouvai en Asie ; du moins la plupart des géographes font de ce petit fleuve la limite entre cette partie du monde et l'Europe. Les Kalmuks sembloient vouloir appuyer cette opinion ; car sur la rive opposée ils avoient dressé leurs tentes, où se montroient leurs visages asiatiques. Ils ressemblent parfaitement aux Chinois qu'on voit sur les papiers peints venant de la Chine ; leurs bonnets ont la figure de champignons. Du sommet de leurs têtes pendent de longues mèches de cheveux ; les hommes en ont une par derrière ; les femmes, deux qui leur descendent sur la poitrine.

Je ne mis que trois heures à aller de ce point à Sarepta, colonie où les paisibles frères moraves naturalisent leur industrie au milieu de sauvages; cette ville est en même temps le lieu le plus com-

mode pour connoître les mœurs et l'histoire des Kalmuks. La plupart des frères comprennent la langue de ce peuple ; quelques-uns même l'écrivent, car parfois ils suivent les hordes pendant des années entières ; il y en a même qui prennent plaisir à copier les livres kalmuks. Ces livres ne contiennent ni la langue ni les caractères du Tibet ; ils sont écrits dans le dialecte mongol, qui est l'idiome des Kalmuks. Leurs caractères sont aussi une nuance de ceux des Mongols.

Les Kalmuks ont coutume de s'approcher du Volga vers la fin de l'année, quand les flaques d'eau des steppes sont à sec. Ceux qui, dans ce moment, avoient dressé leurs tentes autour de Sarepta, ne possédoient pas assez de bétail pour leur entretien, ce qui les avoit forcé de prendre la résolution, qui peut le plus difficilement entrer dans l'esprit d'un Kalmuk, celle de travailler. De même que dans tous les pays mal peuplés, la main-d'œuvre est ici très-chère; ces gens pourroient donc acquérir aisément une certaine aisance; mais la chose n'est pas facile pour eux, que la nécessité la plus pressante peut seule exciter à s'occuper. J'en vis beaucoup se promener toute la journée dans la ville, ou rester étendus au soleil. D'autres remplissoient les boutiques comme s'ils avoient voulu ou pu tout acheter.

Mon chien produisit une grande impression

sur ces Kalmuks, et j'appris à cette occasion qu'ils rattachent à cet animal les idées de la transmigration des âmes, et qu'ils tiennent, par conséquent, à grand honneur d'être, après leur mort, dévorés par les chiens. Ils s'arrangent donc pour que cet avantage ne leur échappe pas; car, malgré leur vénération pour les chiens, ils les nourrissent fort mal, étant très-avares de leur laitage. Ils ne leur jettent même pas le bétail qui meurt de maladie, ils aiment mieux le manger. Les pauvres chiens sont ainsi contraints de se repaître de cadavres de Kalmuks; et quand ce mets leur manque, ils vont à la chasse des sousliks, qui sont une maigre chère. Un habitant de Sarepta qui, pendant plusieurs années, avoit couru avec une horde de Kalmuks, me fit la description du spectacle repoussant qu'offrent les chiens affamés lorsqu'ils se jettent avec fureur sur un cadavre, le déchirent, et s'en disputent les morceaux.

Strabon, en parlant des Scythes nomades qui continuoient à habiter parmi les Sogdiens et les Bactriens, s'exprime ainsi: « Dans la capitale » des Bactriens, on donne aux chiens un nom » particulier, qui, dans notre langue, signifie fos- » soyeur. Ces chiens doivent dévorer quiconque » a succombé à la foiblesse de l'âge ou à la ma- » ladie. C'est pourquoi on n'aperçoit pas de tom- » beaux autour de cette ville, mais on voit entre

» les murs une quantité prodigieuse d'ossemens.
» On dit qu'Alexandre abolit cette coutume. »

Cicéron raconte la même chose des Hyrcaniens. « Dans ce pays, dit-il (1), le peuple entretient » des chiens aux dépens publics ; les grands per- » sonnages ont chez eux des chiens destinés à les » dévorer : cela passe parmi eux pour la sépul- » ture la plus honorable. »

28. — Aujourd'hui j'ai vu passer une caravane de marchands russes et tatars qui vont à la horde des Kalmuks pour lui vendre du pain, de l'eau-de-vie et des meubles, qui consistent en petits bancs étroits et peu élevés, coffres de bois peints à l'huile, et portes arrangées de manière qu'on peut les adapter aux tentes.

Ensuite vint une caravane de plus de trente voitures tatares qui avoit amené des Arméniens d'Astrakhan à Sarepta. J'entendis alors pour la première fois le bruit horrible que font les roues de ces voitures nommées *araba ;* autrefois une tribu en avoit reçu le surnom de *bruyante.* Aujourd'hui encore les Tatars tirent vanité de ce bruit désagréable. « Il n'y a que des lâches, di- » sent-ils, qui graissent leurs roues ; les gens braves » ne craignent pas d'être entendus d'une extré- » mité à l'autre de la steppe. »

J'écris ceci dans une barque qui flotte sur les

(1) *Quæstion. tusculan.* L. 55.

eaux du Volga et doit me porter à Astrakhan. Le patron ne balança pas à conclure son marché avec moi, car on parle beaucoup de voleurs qui infestent le fleuve, et quatre voyageurs bien armés étoient pour lui une excellente trouvaille. Nous jetâmes l'ancre au pied d'un petit oulous ou hameau de Kalmuks : je ne puis donc pas me vanter d'avoir passé la nuit chez eux. Ils courent d'un côté et d'autre, se prennent au collet, font une musique enragée avec toutes sortes d'instrumens; en un mot, sont très-pétulans, presque comme de jeunes chiens. Leur vivacité extraordinaire forme un contraste complet avec l'insensibilité des Tatars.

29.—Au point du jour nous étions prêts à faire voile, mais le patron resta à terre en promettant de nous suivre dans un canot. Il ne tint point parole. Son absence fut cause que ses matelots négligèrent leur service, et par la suite elle nous occasionna toutes sortes de désagrémens. Durant un calme qui nous contraria beaucoup, nous vîmes un grand nombre de pélicans. Quelques-uns vinrent très-près de nous. On ne peut les distinguer des cygnes que par leur bec énorme. A deux heures, un fort courant nous poussa contre une île inondée et couverte d'arbres. Tous les efforts pour dégager la barque furent long-tempsinutiles; nous regardions le naufrage comme inévitable. Heureusement nous ne heurtâmes pas

contre les gros arbres ; nous fîmes plier les petits, ou bien ils rompirent sous la barque qui finit par échapper au danger, mais nous perdîmes notre chaloupe qui resta engagée entre les branches d'un saule.

Bientôt nous arrivâmes à un village où le rivage étoit garni de gens dont le costume étoit entièrement nouveau pour moi. J'appris que c'étoit une colonie récente de Tatars, Tchouvaches et Mordouins transplantés en ce lieu. Les matelots descendirent à terre pour louer une chaloupe, afin d'aller chercher celle qu'ils avoient laissée en chemin. Je profitai de l'occasion de voir des peuples que je ne connoissois que de nom. La plupart des habitans du village étoient des Tatars très-mesquinement vêtus. Les femmes, au contraire, étoient très-parées, et fardées de blanc et de rouge. Les vêtemens de toile des Tchouvaches sont ornés de riches bordures en couleur qui représentent principalement des croix de toutes les formes ; ainsi, on y trouveroit celles de tous les ordres de chevalerie de la chrétienté. Les femmes, et surtout les filles mordouines, s'habillent d'une manière fantasque et bizarre. Elles portent aux oreilles de grosses touffes de laine ; elles entrelacent des clochettes dans leurs cheveux, et entourent leur cou de grands grelots de cuivre. Elles sont extrêmement farouches ; si nous nous approchions

un peu trop d'elles, aussitôt elles couroient se cacher dans leurs maisons. A ce singulier mélange de nations se joignoient encore des pêcheurs russes et des Kalmuks qui se louent comme bergers.

Après m'être promené dans la colonie, je pris le thé chez un Russe qui en étoit le directeur. Nous parlâmes des voleurs du Volga ; il me dépeignit le danger comme très-grand. Ce ne sont pas, me dit ce Russe, des bateliers ou des paresseux qui veulent à l'occasion se procurer quelque chose, puis retourner chez eux, ce sont des bandits bien armés; leur chef est un criminel échappé de la Sibérie; ses narines coupées et son front marqué témoignent de ses anciens méfaits. Ces brigands fieffés ne se contentent pas d'attaquer les plus grandes chaloupes, mais ils inquiètent les rivages du fleuve, et y débarquent pour piller.

Nos matelots étant revenus avec la chaloupe, nous continuâmes notre voyage; je leur racontai ce que je venois d'apprendre ; ce récit les inquiéta. Nous fîmes la revue de nos moyens de défense. Les leurs consistoient en deux canons dont l'un n'avoit qu'un empan de long; l'autre avoit quelques pouces de plus. Fort heureusement mes fusils valoient mieux que l'artillerie grossière de l'équipage. J'avois un fusil anglois à deux coups, et sept autres mousquets, le tout

en bon état. Je les fis placer dans une espèce de dunette, comme en ont toutes les grandes barques du Volga, soit pour y mettre la boussole, soit surtout pour que le pilote s'y place, parce qu'elle est élevée ; il ne pourroit diriger la barre du gouvernail qui est très-haute, s'il ne se trouvoit pas à quelques pieds au-dessus du pont.

Tandis que nous étions occupés de ces préparatifs de guerre, un nouveau malheur nous arriva. La barque s'arrêta sur un bas-fond ; nos matelots épuisèrent inutilement leurs efforts pour la mettre à flot. La nuit fut noire et orageuse. Nos gens fatigués se couchèrent et s'endormirent ; leur sommeil fut aussi profond que jadis celui de César au milieu des pirates ciliciens.

Le lendemain matin 30, on fit des changemens dans l'arrimage de la cargaison, et la barque se mit en mouvement ; mais, un instant après, nous aperçûmes, à notre grand étonnement, un grand bateau rempli de gens qui faisoient toutes sortes de gestes suspects. Aussitôt nous prîmes nos armes, et nous tirâmes quelques coups pour faire voir que nous étions bien pourvus de moyens de défense, et disposés à nous en servir. Arrivés à un coude du fleuve, la force du courant nous poussa droit vers le bateau : nous en étions si près que nous pouvions compter les gens qui s'y trouvoient ; il y en avoit une dizaine. Déjà nous

ne doutions plus qu'il ne fallût combattre : mais, à notre grande joie, le canot vira de bord, et nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Dans l'endroit où nous passâmes la nuit, on nous confirma tout ce que j'avois déjà appris de ces flibustiers du Volga, et l'on ajouta que l'on avoit envoyé contre eux deux détachemens de troupes.

1er juin. — Nous sûmes avec certitude que nous avions réellement vu les voleurs. Ils avoient pillé une barque qui nous suivoit, et en avoient maltraité l'équipage. Ils ne nous avoient pas attaqués, parce que, suivant leur propre témoignage, ils avoient aperçu sur le pont deux voitures entourées d'hommes armés. Notre patron, qui est enfin arrivé aujourd'hui, les avoit aussi découverts sur une île, où ils faisoient leur cuisine; ils ne se donnèrent pas la peine de regarder son bateau de pêcheur qui sembloit ne leur promettre qu'un mince butin.

Nos matelots étoient soûls; nous ne partîmes que fort tard. Nous naviguâmes entre des îles sur la plaine inondée. Le canot fit une excursion et rapporta un lièvre qui avoit été emprisonné sur un îlot par les eaux du Volga. Nous vîmes aussi des pélicans et des cormorans qui se tinrent très-éloignés. Un serpent d'eau se posa sur notre gouvernail; plusieurs autres nageoient autour de la barque. Vers le soir, nous passâmes devant

des cabanes de pêcheurs, où nous espérions obtenir des vivres; mais elles étoient entièrement sous l'eau et abandonnées de leurs habitans.

La nuit, nous arrivâmes à Viellansky-Gorodok, espèce de colonie militaire des Cosaques d'Astrakhan. Nous voulions débarquer; mais le courant étoit trop violent, et notre équipage trop maladroit; il fallut donc, malgré nous, aller plus loin. Le 3 au matin, nous ne fûmes pas plus heureux dans une tentative semblable près d'une autre petite ville; nos matelots eurent beau jurer, cela ne remédia à rien.

Vers le soir, une barque d'Astrakhan vient à notre rencontre ponr nous demander des renseignemens sur les voleurs. Enfin, nous descendîmes à terre à Tenolova, mais ce ne fut pas sans endommager des filets de pêcheurs, ce qui nous valut une vive bordée d'injures que nous rendîmes. Le 4, je vis, pour la première fois de ma vie, le chameau à deux bosses; je reconnus que les figures que nous avons de cet animal, en Europe, sont mauvaises. La plupart sont des copies de celle de Buffon, qui ne sont pas très-bonnes; les bosses y sont représentées trop pointues, et celle de derrière semble être un corps entièrement étranger qui pend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Je passai quelques minutes dans un camp de Kalmuks; leur ingénuité, qui n'est pas sans agrément, nous divertit beaucoup.

Autour de Tenolova, la steppe a une couleur bleuâtre, ou plutôt vert de mer, due à une plante aromatique dont les émanations embaument l'atmosphère. On dit que c'est une espèce d'*artemisia*. Les gerboises sont assez communes dans cette campagne; leurs trous ne peuvent se compter. J'aurois bien voulu en prendre une, pour voir si elles ressemblent à celles d'Afrique ; mais on ne peut les attraper aisément qu'au printemps.

Le 5, j'eus le plaisir de passer quelques heures avec le comte Valerien Zoubov qui revenoit de la guerre de Perse. Je l'écoutai avec plaisir, mais mon cœur saigna d'être obligé de renoncer à plusieurs idées qui m'étoient devenues chères. Je suivis, aussi bien que je le pus, la marche de l'armée russe sur une carte de la partie orientale du Caucase, qui avoit été dressée avec beaucoup de soin durant la campagne. Les Russes, après avoir passé le Koï-sou, entrèrent dans les états du chamkal de Tarkou; ce prince ayant déjà reconnu la suzeraineté de la Russie, le général Zoubov ne trouva nulle difficulté à marcher en avant; il s'empara de Derbend, ville enclavée presque entièrement par les états du kadi de Thabasséran, qui est un petit prince ecclésiastique. Zoubov établit enfin son quartier général sur les confins du désert de Mougan. Dans toute cette campagne, les Russes n'eurent réel-

lement à combattre que contre les Lesghi qui habitent dans des montagnes entièrement inaccessibles. Derrière eux, demeure Avar-Khan : le nom d'Avar, que porte ce prince, est celui d'un ancien peuple hunnique; et voilà pourquoi, dans les vocabulaires comparatifs de toutes les langues imprimés à Saint-Pétersbourg, l'idiome de ces Avars est placé immédiatement après celui des Hongrois; toutefois je n'ai découvert nulle ressemblance entre eux.

Le comte Zoubov entretint des relations amicales tant avec les peuples du Caucase qu'avec d'autres beaucoup plus éloignés, tels que les Turcomans, les Boukhars et les Afghans. Les Boukhars sont les Sogdiens de l'antiquité; ils se sont mêlés avec les Turcomans, jadis connus sous le nom d'Ouzbek. Leur khan, qui a envoyé récemment un ministre et un éléphant à Saint-Petersbourg, doit avoir arrondi ses états. Il a un petit corps de soldats européens; ce sont principalement des Russes qui lui ont été vendus très-cher par les Kirghiz.

Les Afghans sont des peuples belliqueux qui habitent entre la Perse et l'Hindoustan, et ont plus d'une fois conquis le premier de ces pays. La société savante de Calcutta a publié sur leur origine quelques mémoires qui ne sont pas satisfaisans. Le comte Zoubov me dit que les peu-

ples du Caucase prétendoient descendre de ces Afghans.

Enfin j'appris aussi, à ma grande satisfaction, qu'il existoit un canton, nommé Talicha, qui est gouverné par un khan particulier, et où l'on parle une langue que les Persans ne comprennent pas. Un livre allemand (1) m'avoit, le premier, révélé l'existence de ce petit état; on y lit ce passage : « Dans le Ghilan, on trouve deux sortes » d'habitans. Les Ghilaniens et les Taliens : les » premiers vivent dans les plaines; les seconds, » dans les montagnes : les Ghilaniens parlent une » langue qui n'est qu'un dialecte du persan; » l'idiome des Taliens en est totalement différent, » de sorte que les deux peuples ne se comprennent » guère; un chien se nomme *spake* en talicha, » et en persan, ainsi qu'en ghilanien, *sek.* »

Or, je me souviens que le seul mot mède qui nous ait été conservé par Hérodote, est *spako* (chienne) qui ressemble beaucoup à *spakhe.* Les Taliens seroient-ils donc un reste des anciens Mèdes? Mais ne nous hasardons pas trop dans le champ des étymologies, de crainte de prêter,

(1) Il est intitulé : *Der Allneuerste Staat von Kasan, Astracan, Georgien,* etc.— Nuremberg, 1724.—Un vol. in-12 avec figures.

Le passage cité se trouve page 334.

comme tant d'autres, à rire aux malins. S. Th. Gmelin, dans ses voyages, s'est beaucoup approché de Talicha, peut-être même y est-il allé. Mais c'étoit un naturaliste, pour qui les recherches relatives à l'histoire des peuples n'avoient qu'un intérêt secondaire; on peut dire la même chose de Guldenstædt et d'autres voyageurs, membres de l'académie de Saint-Pétersbourg; de sorte que l'on peut assurer que la Russie est encore très-pauvre en recherches historiques.

Le 6, arriva d'Astrakhan un ordre de poursuivre les voleurs du Volga, qui s'étoient montrés sur l'Aktouba. Ainsi, ceux que nous avions rencontrés ne formoient qu'une partie de la bande.

Le temps étoit très-mauvais; notre navigation fut très-lente; il fallut, à la nuit, jeter l'ancre près d'une île; nous fûmes ballottés comme en pleine mer. Le 7, le temps fut encore pire. Pour me distraire, je parcourus le vocabulaire comparatif en quatre volumes; j'y trouvai à peu près deux cents mots, nommés *susdales*, dont la moitié étoit du russe pur, et dont l'autre ne dérive de nul idiome slave : quelques-uns de ces derniers semblent être d'une origine absolument grecque; plusieurs sont entièrement grecs, tels que *khiria* (main), *galimo* (lait), *ghir* (vieillard); *mités* (nez), comme en grec moderne.

Le soir on s'ancra près de Tchernoï-Gorod. Je logeai chez un riche pêcheur. De là je recon-

noissois, très-distinctement, au-delà de l'Akhtouba, les ruines de Seliternoï-Gorod (ville du salpêtre). On lui donne ce nom à cause des salpêtrières qui y ont été établies; on ignore celui qu'elle portoit jadis, de même que celui de plusieurs autres villes dont les ruines sont éparses dans la steppe.

8. — On passa devant une île où une chose très-curieuse frappa nos regards; c'étoit une belle maison bâtie récemment par un prince Kalmuk: il se nomme Thoumen; c'est le premier qui ait pris du dégoût pour la vie nomade. Pourtant, il passe encore une partie de l'été sous la tente; il est resté fidèle à la religion lamaïque.

Durant un coup de vent qui menaça de nous faire échouer sur le rivage et nous força de jeter l'ancre au milieu du fleuve, les matelots allèrent chercher de l'eau à une île voisine; je profitai du loisir pour écrire mes remarques sur Hérodote; car ce père de l'histoire voyage avec moi en Scythie, après avoir visité ce pays 2,200 ans avant moi. Depuis ce temps, cent peuples divers ont habité la contrée où je suis; les ruines de leurs villes couvrent le désert, mais leurs noms ont disparu. Des milliers de princes puissans et de guerriers célèbres ont leurs tombeaux dans la steppe; qui les connoît aujourd'hui? qui a entendu parler d'eux? Hérodote seul, le plus ancien des historiens, existe encore par son ou-

vrage. Il ne reste plus la moindre trace de la marche sanglante des combattans; ce que la plume d'Hérodote a noté a seul survécu. Un bon historien, me disois-je, doit réellement concevoir un peu de fierté, quoique le général heureux le regarde avec dédain. Il vient un temps où, si celui-ci vit encore, c'est grâce à l'écrivain.

9. — Nos regards ne pouvoient embrasser toute l'étendue du débordement d'un bras du Volga. Les villages sembloient nager dans le fleuve; les troupeaux demandoient, par leurs cris, à être conduits dans des lieux plus élevés qui étoient devenus des îles. Je contemplois avec plaisir l'activité qui se déployoit autour de moi; sur la rive droite s'élevoit une suite d'habitations de Kalmuks qui couvroient le fleuve de bateaux pêcheurs. Le vent assez foible nous poussoit de temps en temps sur des îles où des milliers de corneilles avoient fait leurs nids; les cris affreux de ces oiseaux nous assourdissoient. Quelques-unes avoient la hardiesse de venir à bord de nos barques, et déroboient ce qu'elles pouvoient. J'étois d'abord tenté de reprocher à Dieu d'avoir tant multiplié les corneilles; mais cette plainte se changea en admiration pour la providence, quand un habitant d'Astrakhan me dit que les poissons pourris rendroient inhabitables plusieurs cantons baignés par le Volga, si les corneilles ne les dévoroient pas.

Enfin, l'après-midi, nous aperçûmes les clochers d'Astrakhan; au bout de quelques heures nous arrivâmes devant cette ville. La première figure que je rencontrai en débarquant fut celle d'un Hindou qui portoit au front une fleur jaune; alors je ne doutai plus que je ne fusse en Asie. Nous apprîmes, dans le port, que l'on avoit pris neuf voleurs du Volga.

Mon séjour à Astrakhan me donna la facilité de me procurer divers renseignemens intéressans. La première horde que l'on rencontre à l'est du Volga, est composée de Tatars Nogais, qui ressemblent beaucoup à ceux d'Astrakhan. Au-delà de l'Oural ou Iaïk, habitent trois hordes de Kirghiz, qui peuvent, dit-on, mettre 150,000 cavaliers en campagne; preuve que la fabrique des peuples n'est pas encore aussi épuisée qu'on le croit en Europe. Après les Turcomans, les Kirghiz sont les plus mauvais voisins que l'on puisse avoir en Asie. Quoique une partie de la nation reconnoisse la souveraineté de la Russie, des particuliers font souvent la guerre pour leur propre compte. Avec leurs chevaux qu'ils traînent après eux au moyen d'une corde, ils passent le Volga ou le Iaïk; malheur au Russe qu'ils empoignent! ils le conduisent à Khiva, où ils le vendent. On exerce envers eux le droit de compensation; il y a en ce moment trente Kirghiz prisonniers à Astrakhan. Je les ai vus avec

leurs visages aplatis ; ils tiennent le milieu entre les Tatars et les Kalmuks, mais sont plus grands et plus robustes que ces derniers. Les Karakalpak ou Bonnets noirs ne sont plus qu'une tribu peu nombreuse qui campe sur les bords du lac Aral ; ils travaillent comme journaliers à Khiva.

Les Tatars de Khiva ne sont pas nomades; ils ont des villages fixes et une ville capitale. Leurs maisons en bois sont bien bâties ; l'intérieur en est revêtu d'un enduit et peint. Le khan de Khiva est prisonnier dans son propre château, et ne fait que prêter son nom à ceux qui exercent le pouvoir suprême; si l'on est mécontent de lui, on l'envoie à Boukhara, et on en fait venir un autre à sa place.

Presque toutes les familles de Khiva sont redevables aux incursions des Kirghiz d'un ou deux prisonniers russes; si ces malheureux se font musulmans, ils obtiennent leur liberté à l'instant. On dit que plusieurs prennent ce parti ; ils se marient et augmentent ainsi la population et l'industrie. Ces détails m'ont été communiqués par un Russe qui a été plus de vingt ans esclave à Khiva. On voit constamment à Astrakhan des marchands de cette ville ; ils viennent en Russie aussi hardiment que s'ils n'enfreignoient pas le droit des gens par l'achat des esclaves russes, et par l'encouragement qu'ils

donnent ainsi aux incursions des Kirghiz. J'en ai rencontré plusieurs ; ils sont grossiers et peu communicatifs ; on n'apprend d'eux que bien peu de chose.

C'est Boukhara qui donna le ton dans tout le Turkestan. Le khan de Boukharie, qui fait quelquefois sa résidence à Samarcand, est un prince puissant et si adroit qu'il fonde sa puissance sur un peu de théocratie, car il parle toujours au nom du koran. Les Boukhars, les Sogdiens de l'antiquité, font encore, comme autrefois, le commerce de toute la Haute-Asie. Ils vont chercher les marchandises de l'Inde à Moultan, celles de la Chine à Kachgar, celles de Russie à Orenbourg. Leur ancien nom de Sogdiens ressemble beaucoup à celui de *Soudagher*, qui, en persan, signifie un marchand.

Les Turcomans qui vivent sur le bord de la mer Caspienne sont, comme les Kirghiz, de purs nomades ; le brigandage est leur principale industrie ; cependant ils font un peu de commerce à Manghislak, où les navires russes abordent pour trafiquer avec eux ; mais personne ne se hasarde à descendre à terre avant qu'ils aient donné des otages ; cette précaution ne suffit même pas toujours. Il seroit donc très-dangereux d'aller connoître ce peuple dans son propre pays. Il y a aussi des Turcomans qui sont soumis à la Russie.

Au-delà du Khoraçan, on trouve le Candahar où les Afghans, sous leur roi Zeman-Châh, sont le peuple dominant. Ils ont, depuis peu de temps, fait des conquêtes considérables; ils possèdent plusieurs provinces persanes, et on dit qu'ils se sont aussi rendus maîtres du royaume de Kachemir, d'où viennent ces châles d'un tissu si fin et si recherché des dames européennes. Il y a, dans ce moment, à Astrakhan, un prince afghan, fils d'Assad-Khan, que le czar Héraclius tenoit prisonnier. J'ai eu le malheur de ne pas faire sa connoissance; peut-être n'eût-il pu me communiquer que bien peu de renseignemens sur son pays, ayant passé toute sa vie en Perse.

Les Hindous établis à Astrakhan sont, pour la plupart, natifs du Moultan, province sujette des Afghans. Ils ont des brahmines, des pénitens, de l'eau du Gange, en un mot tout ce qui appartient à leur religion. J'assistai à leurs prières du soir, qui sont adressées à Vichnou. Leur service divin n'est pas dépourvu de pompe extérieure, autant que les lieux et les circonstances le permettent. On est saisi d'une certaine impression religieuse en les entendant chanter leurs hymnes au son du tamtam, et surtout en observant sur leurs physionomies l'expression de leur haute confiance dans la puissance des petites idoles qui parent leurs autels. Les Hindous d'Astrakhan mangent de la viande, mais ils

s'abstiennent de la chair du bœuf, par respect pour la vache. Souvent ils achètent des oiseaux auxquels ils rendent la liberté, donnent de la pâture aux chiens des rues, et en général montrent beaucoup de bienveillance envers les animaux. Le travail du jour terminé, ils se promènent dans un jardin qu'ils ont pris à loyer; ils fument leur kaléoun, mangent du riz, restent émerveillés devant une belle fleur ou une tige d'herbe, admirent le créateur dans ses plus petits ouvrages, et retournent, l'air satisfait, dans leurs caravanseraïls. Ils s'estiment très-heureux lorsqu'ils possèdent un vêtement vert foncé ou écarlate, deux couleurs qu'ils aiment beaucoup. Lorsqu'ils meurent, on brûle leur corps, et leurs cendres sont envoyées dans l'Hindoustan. Autrefois ils y retournoient volontiers de leur vivant, mais actuellement ils commencent à sentir le prix de la liberté individuelle; j'en connois deux, l'un nommé Kaïnamal, l'autre Moandos, qui veulent construire des maisons à Astrakhan.

Je me souviens que, dans l'âge où l'esprit voudroit embrasser à la fois toutes les connoissances, dans cet âge heureux où l'homme est plein d'ardeur et d'énergie, j'aurois désiré lire, dans un été, tous les livres qui existoient alors sur l'histoire naturelle. Bientôt le hasard me conduisit à l'institut de Bologne, où je trouvai, à mon ravissement extrême, tous les objets de mon étude, rangés

par ordre. J'éprouve ici la même chose. L'histoire des peuples de la Haute-Asie m'a beaucoup occupé, mais seulement dans les livres. Maintenant je les vois devant moi, ces peuples, avec leurs traits caractéristiques, leurs ressemblances, leurs différences, leurs idiomes et leurs traditions. Je n'ai plus besoin de me créer une mémoire artificielle pour me rappeler tant d'idées peu liées entre elles. Tout ce que j'ai rassemblé à ce sujet se présente nettement à mon esprit, à la plus légère inspection, et s'y imprime d'une manière ineffaçable. Mais aussi je rencontre de nouvelles difficultés : je vois des hommes à visages plats, qui me semblent appartenir à un même peuple; mais ces hommes parlent des langues différentes. D'un autre côté, des hommes à visages dissemblables s'expriment dans le même idiome, et tous prétendent être les véritables Tatars de Djinghiz-Khan.

Il y a à Astrakhan plus de négocians persans que d'Hindous; je vis deux cents des premiers réunis dans un caravanseraïl qu'ils avoient orné pour la fête d'Hossein; le bâtiment étoit éclairé par de grandes lanternes à la manière des Chinois, ce qui produisoit un très-bon effet. Mais la plus forte impression fut celle que produisit sur moi la tolérance générale, portée ici à un degré, qu'il est peut-être très-difficile de retrouver sur tout autre point du globe terrestre. Pendant que les

sectateurs d'Ali, dans leur caravanseraïl, maudissent la secte d'Omar, ils peuvent entendre les cris des muezzins de ceux-ci, les cloches de l'église grecque, les tamtams des Hindous, peut-être même le bourdonnement des lama, appeler à la prière. On peut ajouter à ces différentes religions plusieurs sectes des vieux croyans que le clergé russe regarde comme des hérétiques, et toutes les communautés chrétiennes de l'Europe et de l'Asie.

Mes recherches sur les antiquités, la langue et l'origine des Persans m'ont donné une occupation très-agréable. J'ai retrouvé, dans le persan moderne, les mots cités par Strabon : *paropamise* (couvert de neige), *saropara* (coupeur de tête), *tigrés* (flèche). Cette circonstance me fit présumer que le persan moderne ne doit pas être attribué à un mélange de parthe, et que, par conséquent, les mots européens qui se rencontrent en grand nombre dans cette langue, ne dérivent pas du parthe. Appuyé sur le témoignage de Strabon, je regarde les Perses comme une branche des Mèdes qui s'étoit soumise avant le temps de Cyrus. D'un autre côté, je ne pouvois concevoir pourquoi les Perses disparoissent tout d'un coup de l'histoire, pour céder leur pays aux Mardes? Je pense que ces Mardes pourroient bien n'être que les Mèdes; Moyse de Chorène m'a confirmé dans cette opinion, puisqu'en arménien il nomme

un Mède, *Mar*, et les Mèdes, *Marats*. Présentement la langue turque a envahi presque tout l'Aderbaïdjan ; mais on trouve encore, dans les montagnes, des dialectes à moitié persans qui sont peut-etre des restes de l'ancienne langue mèdo-perse. Moïse, législateur des Hébreux, ne parle nullement des Perses; il ne nomme que la grande tribu japhétique de Madaï. Si les Persans sont un rameau détaché d'une tige japhétique, alors la grande quantité de mots européens qui sont dans leur langue n'a plus rien qui surprenne.

Je cite ici Moïse, non comme auteur inspiré, mais comme un homme instruit dans les sciences de l'Egypte où, selon le témoignage de Diodore de Sicile, on connoissoit l'histoire de tous les pays. Moïse dit qu'il a été élevé par une princesse égyptienne; il n'est donc pas surprenant que Strabon dise que c'étoit un prêtre égyptien. Si Moïse eût tiré ses récits des Chaldéens plutôt que des Egyptiens, il me semble qu'il seroit plus d'accord avec Bérose qui nous donne une idée assez exacte des annales de Babylone.

Tout ceci n'est pas une préface pour un nouveau système. Ce n'est qu'un coup d'œil sur la marche de mes recherches ; si elles me conduisent heureusement des langues et des peuples de l'antiquité aux langues et aux peuples des temps modernes, je la dois principalement au bonheur inespéré d'avoir trouvé un maître excellent pour

apprendre à connoître les peuples actuels et leurs langues. Ce maître est Abas-Khan, persan de distinction, également recommandable par son esprit et par les qualités de son cœur. Aga-Mohamed-Khan avoit tant d'estime pour lui, qu'il le nomma gouverneur d'Ispahan et ensuite du Ghilan. Mustapha-Kouli-Khan le fit prisonnier dans cette dernière province, et le mena en Russie comme otage pour la sûreté de sa famille, qui étoit restée au pouvoir de son frère.

Lorsque j'arrivai à Astrakhan, la cour de Russie avoit fait mettre Abas-Khan en liberté. Il alloit retourner auprès de son ancien maître, et désiroit beaucoup m'emmener avec lui, me promettant l'accueil le plus favorable. Tout-à-coup nous apprîmes qu'Aga-Mohamed-Khan avoit été assassiné par ses propres esclaves. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Abas-Khan; il tomba dans l'abattement. Peu de personnes vinrent le voir, peut-être par crainte de déplaire à Mustapha. Je fus surpris de voir un homme du caractère d'Abas-Khan si affligé de la mort d'un personnage si cruel; mais il possédoit la confiance d'Aga-Mohamed-Khan, et d'ailleurs les Persans considèrent la cruauté comme une des prérogatives du pouvoir; ils pensent que, sans cruauté, il est impossible de régner en Perse, et beaucoup préfèrent la tyrannie à l'anarchie. Du reste, l'humanité avoit un grand tort envers Aga-Mohamed Khan;

un ennemi de son père en avoit fait un eunuque quand il étoit encore enfant. Mohamed fut ensuite esclave à la cour de Kerim-Khan, où il fut initié à tous les artifices de la politique persane. Enfin, il saisit une occasion favorable de développer ses talens contre l'infortuné Hedaiet-Khan ; et, comme on ne pouvoit plus lui opposer de rival, il régna pendant près de dix ans sur toute la Perse. Le titre de châh étoit l'objet de son ambition. Il vouloit subjuguer les princes du Caucase et ceux du Khoraçan, afin de ceindre avec d'autant plus d'éclat le diadême de Nadir ; la mort mit un terme à ses projets orgueilleux. La Perse retomba dans l'anarchie.

Entre autres connoissances dont je suis redevable à Abas-Khan, je lui dois celle de la langue talicha, qui n'est qu'un dialecte barbare du persan. Les Persans disent *fader* (1) (père), (*moder*) (mère), *bouroder* (frère) ; les Taliches disent *far*, *mour*, *boué;* ils nomment le chien non pas *spekha,* ainsi que je l'ai dit plus haut, mais *scpa*, qui ne diffère pas beaucoup du *spako* d'Hérodote.

(1) *Nota.* Fader
Moder } en suédois et en danois.
Broder
Par abréviation.
Far.
Môr.
Brôr.
(E.)

Du reste, il existe plusieurs dialectes dans le petit pays de Talicha; mon vocabulaire comprend ceux qui sont en usage près de la côte maritime: Hadji-Khiassem, marchand de ce pays, me le dicta en présence d'Abas-Khan, qui a passé deux ans dans ce pays. Il y a en ce moment à Astrakhan un envoyé du khan de Talicha; mais comme il est malade, je ne l'ai pas encore vu.

Le 13 août, la poste des Cosaques me conduisit à Zamian, où je rencontrai les gens de Toumen, prince kalmuk; ils allèrent en avant pour lui annoncer mon arrivée. Je remontai le Volga dans un bateau dont deux Cosaques tenoient les avirons, et en quelques heures j'arrivai à la horde; le prince me reçut à l'entrée d'une tente préparée pour moi. Elle étoit tapissée en damas de la Chine, et pourvue d'un bon lit. On me servit un souper à l'européenne; Toumen et son fils firent la conversation avec moi en russe, qu'ils parloient très-couramment; le dernier avoit étudié à Astrakhan, et étoit passablement instruit.

Quand, pour désigner la demeure mobile des Cosaques, j'emploie le mot de *tente*, il est aussi impropre que celui de *kibitka* dont les Russes font usage; car ces demeures sont faites en claies recouvertes de feutre, on les démonte et on les charge sur des chameaux. On peut démonter les claies, de même que les perches d'osier, nommées *foulen*. *Ghir* est le nom que les Kalmuks

donnent à ces cabanes. Celles des Tatars sont faites à peu près de même, mais plus petites; elles ne se démontent pas, on les charge tout entières sur des charrettes; les Tatars les nomment *kara-tchou.*

Le 14 août, je fus réveillé par une musique chinoise; aussitôt je me levai pour aller voir les ghélong faire leurs prières. Il y en avoit une trentaine dans un ghir; ils chantoient des hymnes avec accompagnement de plusieurs instrumens de musique qui ne m'étoient pas totalement inconnus, parce que je les avois souvent vus représentés sur des tapisseries de Chine. De temps en temps les ghélongs faisoient avec le gosier un mouvement, comme s'ils eussent voulu cracher. D'ailleurs, rien n'interrompit l'uniformité de leur chant qui dura près d'une heure. Ce qui me frappa le plus, fut le visage plein et bien nourri de tous ces ghélongs qui contrastoit de la manière la plus singulière avec la face maigre et jaunâtre de tous les Kalmuks, sans même en excepter les princes.

Ensuite nous allâmes rendre visite au lama qui, à cause de son âge avancé, n'assiste plus aux prières; peut-être sa dignité ne le lui permet-elle pas. Tout dans son ghir étoit à la mode de la Chine, et venoit effectivement de ce pays. Sa figure étoit en harmonie avec cet entourage; elle me rappela exactement les pagodes chinoises qui jadis ornoient nos cheminées. On le regarde

comme un modèle de sainteté, et la source de toute sagesse. Je montrai à son éminence les ouvrages du père Georgi. Le prélat lut, avec la plus grande facilité, les mots tibétains qui s'y trouvent, témoigna une grande surprise de ce qu'en Europe on possédât des livres écrits dans cette langue sainte, et fut encore plus étonné des priviléges que le grand lama avoit accordés aux missionnaires. Je lui présentai mon jeune élève, comme un descendant d'Amurfana. Le prélat sembla d'abord douter de la réalité de la descendance; mais lorsque je lui eus dit qu'Amurfana avoit eu, en Sibérie, un fils qui avoit été mené dans son enfance en Pologne, s'y étoit marié, et y avoit eu ce fils; qu'enfin, je possédois tous les burchans ou les idoles qui avoient appartenu au prince des Dzoungar, il eut l'air de réfléchir profondément, et finit par avouer que mon récit étoit très-vraisemblable. Le souvenir de la cour brillante de Kontaïché, où il avoit passé sa jeunesse, émut si vivement ce vieillard, que j'abrégeai ma visite; on m'a dit qu'après mon départ il avoit pleuré amèrement.

Après que j'eus rendu ma visite au chef spirituel, le prince Toumen me présenta la princesse Nourdjana, sa femme, qui étoit jeune et très-jolie dans son genre; sa peau étoit d'une blancheur éblouissante, que rehaussoient encore de x boucles de cheveux noirs comme l'é-

bène. Elle étoit occupée à lire un livre mongol qui traitoit des hauts faits de Djinghiz-Khan. J'en pris occasion de lui demander s'il s'étoit conservé quelque souvenir des Ouigours, peuple auquel on attribue l'invention des caractères mongols. Toumen me répondit que les Kalmuks ne savoient rien de ce peuple, mais qu'ils avoient entre eux ce proverbe : « Je ne comprends pas » cet homme, c'est peut-être un Ouigour. »

Je m'informai s'il restoit encore quelque trace de la vénération que les Mongols montroient autrefois pour le seuil de la porte de leurs habitations, et qui étoit si grande que des moines chrétiens, qui avoient eu le malheur de le toucher de la pointe de leurs pieds, reçurent la bastonnade et furent menacés de la mort.

Toumen m'assura que ce respect s'étoit conservé ; on pouvoit toucher le seuil, mais c'étoit un péché de s'y asseoir. C'est peut-être de cette particularité que dérive l'expression de Sublime-Porte.

Tandis que nous nous occupions de ces questions historiques, la princesse donnoit ses soins au jeune prince Houvacha, son fils, âgé de quatre ans. Toumen n'a eu de Nourdjana que cet enfant qui mérite toute sa tendresse, car c'est le plus joli Kalmuk que l'on puisse voir. La polygamie est permise chez les Kalmuks ; toutefois on en voit peu d'exemples.

On nous servit de l'eau-de-vie faite de lait de jument, et du thé de beurre. L'eau-de-vie est foible, elle a quelque chose de gras qui ne me plut pas. Le thé que les Kalmuks font venir de Chine expressément pour eux, ne ressemble nullement au nôtre. Il consiste en grosses tablettes presque aussi dures que des briques, et revêtues de papier fin qui est empreint de nombreux caractères. Les Kalmuks font cuire ce thé avec du lait et du beurre, et obtiennent une boisson saine et fortifiante à laquelle on s'habitue aisément. Tous les Tatars en ont adopté l'usage.

Peu à peu je vis paroître des figures vraiment extraordinaires qui s'assirent autour de nous. C'étoient des Tatars-Koundours campés dans le voisinage ; ils venoient nous témoigner leur respect. Toumen leur fit donner du koumys (eau-de-vie de lait de cavale) ; du reste, il n'avoit pas l'air de faire beaucoup de cas d'eux. Ces Koundours, au contraire, lui montroient la plus profonde vénération; je m'étonnai que de fiers musulmans pussent s'abaisser autant devant un païen. Mais ils honorent en lui le sang de Djinghiz-Khan, ses richesses et son caractère moral qui est réellement très-estimable, et auquel les Russes et les nomades, depuis les rives du Iaïk jusqu'à celles du Kouban, rendent unanimement justice.

A dîner, je donnai, par politesse, la préférence à la chair de cheval ; j'en demandai même. Un

chanteur qui, en même temps, jouoit du ialgha, instrument à cordes, fit de la musique pendant le repas; c'est tout ce que j'en puis dire, car cet instrument ne ressemble nullement aux nôtres. Une arriette me rappela l'air si connu: « *Ramonez-ci*, *Ramonez-là*, etc. » Après le repas, je vis arriver deux princes de la famille de Donduk-Ombo; l'un se nommoit Noukouilin; j'ai oublié le nom de l'autre. Ils ne comprenoient pas le russe, et n'avoient d'autres idées que celles de leur nation.

Alors commença une chasse brillante; les princes kalmuks partirent avec leurs faucons; les Tatars-Koundours prirent aussi part au divertissement, et toute la plaine fut couverte de cavaliers. On prit autant de hérons qu'on voulut, et chacun revint très-satisfait.

J'employai toute la matinée du 15 à dessiner les bourkhans ou idoles des chapelles, des tentes, et tout ce qui tient au culte lamaïque. Tout étoit fort riche; les bourkhans étoient ornées de perles, les instrumens de musique incrustés d'argent et de pierres précieuses. Le clergé est extrêmement nombreux. Cette horde, qui ne consiste qu'en un millier de ghirs ou 3,000 individus mâles, a 220 ecclésiastiques de toutes les classes; mais ce ne sont pas des êtres inutiles, comme on en voit dans tant de pays; les uns instruisent la jeunesse; d'autres sont habiles en

médecine, notamment dans la connoissance des remèdes simples. Ces ghélongs n'ont pas besoin de mendier; le peuple, sans qu'ils le demandent, leur apporte tout ce dont ils ont besoin. L'après-midi j'assistai à une cérémonie religieuse, absolument différente de la première. Les ghélongs étoient revêtus de petites chappes fort riches; ils avoient des tabliers de damas de la Chine, et des mîtres précieuses ornées de figures. Leur costume ressembloit à celui des bonzes de la Chine. Aucun instrument de musique ne se fit entendre; chaque moine tenoit de la main gauche un grelot de cuivre, et de la droite un ustensile dont j'ignore le nom et l'usage; chacun avoit de plus une écuelle de cuivre et des graines de plantes enveloppées dans un morceau de toile. Avant de prier, ils se mettoient un morceau de taffetas devant les yeux; ensuite ils marmottoient des paroles à voix basse, faisant par intervalles le bruit que j'avois remarqué la veille. De temps en temps, ils joignoient les mains de la même manière que nous quand nous prions; puis ils jetoient les grains en l'air. Un d'eux se leva, alluma de l'encens sur l'autel, prit un vase où il y avoit du duvet, en versa un liquide jaune dans une coquille qui lui servit à en distribuer à chaque moine dans sa tasse; ceux-ci en burent, s'en humectèrent le front, et offrirent le reste aux dieux. Toutes ces cérémo-

nies sembloient se pratiquer d'après un rituel précis; comme elles durèrent long-temps, j'eus tout le loisir de dessiner les moines et le local où ils se trouvoient.

Le 16, nous visitâmes la ferme; j'y vis d'assez jolies bergères occupées à traire les jumens. En revenant chez Toumen, on prit encore quelques hérons. Le Kalmuk ne fait point un pas sans son oiseau de proie. Chacun en a un auquel il donne lui-même la pâture, et dont il s'occupe presque toute la journée.

L'après-midi on mit en jugement deux personnes qui avoient enfreint les lois de la chasteté. Les coupables étoient un Tatar-Koundour, passablement âgé, et une Kalmuk très jeune, mais extraordinairement laide. Le séducteur fut condamné à recevoir quelques coups de kankrouk qui furent appliqués de la manière la plus décente, et, j'oserois le dire, à la satisfaction de celui qui les donnoit et de celui qui les recevoit. Je dois remarquer à ce sujet que le Tatare séducteur avoit eu la complaisance de dresser dans la ferme un cheval sauvage, ce qui lui avoit gagné les cœurs des Kalmuks. Il paroissoit très-joyeux d'en être quitte à si bon marché, car il auroit pu craindre d'être obligé de garder son Hélène. Demain nous dînons dans la horde de l'amant battu et content.

Durant les premiers jours que je passai dans

la horde, nous avions éprouvé des vents de mer très-froids; ils furent ensuite très-chauds et pénétrans. Cette température variable occasionna des rhumes à plusieurs Kalmuks, ce qui leur arrive très-rarement, et à d'autres des fièvres. Toumen aussi tomba malade; enfin je n'y échappai point, et je souffris plus que les autres. Je quittai donc le camp, et j'allai habiter une jolie maison que mon hôte avoit fait bâtir pour son séjour d'hiver. Ce changement de domicile et les soins que l'on me prodigua eurent bientôt rétabli ma santé; demain je pourrai suivre la horde qui doit décamper. Nous assisterons à une noce. Din Eslam, le plus riche des Tatars-Koundours, marie sa fille; et l'on m'assure que la magnificence de la fête qu'il donnera, surpassera tout ce que l'on peut imaginer.

Le 20, j'allai de bonne heure à la horde qui étoit déjà en marche. Un nombre prodigieux de chameaux portoient les tentes et le bagage. Ils étoient conduits par des femmes à cheval; quelques-unes avoient un enfant sur le devant de leur selle. Les pauvres ne mirent pas beaucoup de temps à charger ce qui leur appartenoit. Personne n'alloit à pied: tout le monde étoit à cheval, même le vieux lama, qui précédoit ainsi son vieux synode.

Après avoir suivi la colonne un certain temps, nous tournâmes à droite, et nous entrâmes sur

le territoire des Tatars-Koundours, où notre marche fut souvent arrêtée, parce qu'il fallut traverser, de la manière que j'ai décrite plus haut, plusieurs centaines de petites rivières qui se jettent dans le Volga, et souvent nous fûmes obligés de les passer à la nage. Nous avançâmes le long d'un grand nombre d'Aouls de Koundours, et enfin nous parvînmes à celui de Din-Islam, que nous avions reconnu de loin à la foule qui l'environnoit.

Les premières marques de respect me furent données par un groupe de jeunes filles réunies sur un monticule pour jouer à la balançoire. Quand nous approchâmes, elles quittèrent leur jeu, et se serrèrent si près les unes contre les autres, que nous ne vîmes plus que leurs fichus de soie. Le prince Toumen les complimenta en langue nogaïe, les priant de ne pas nous éviter, puisque nous n'étions venus que pour les voir danser. Ce discours poli et le son des instrumens rendirent les jeunes nymphes plus complaisantes; elles levèrent un peu leur voile et nous laissèrent voir le bout de leur nez camard; il y en eut même deux qui se levèrent et se rapprochèrent de nous. Un musicien leur ôta leur voile; à ce signal, elles se mirent à danser, mais avec les yeux tellement baissés, qu'on les auroit crus fermés. Quoiqu'elles n'y vissent pas, elles n'en suivoient pas moins bien la mesure, et avoient

de la grâce dans leurs mouvemens. La danse finie, elles tinrent les mains devant leur visage, afin de cacher un embarras enfantin ; le musicien leur remit leurs voiles, et elles se retirèrent avec beaucoup de modestie. Le costume de ces jeunes filles étoit singulier par la quantité de grosses chaînes d'argent, de plaques, bracelets, de boutons, d'amulettes et autres objets semblables dont elles étoient surchargées ; elles avoient au nez des anneaux enrichis de pierres précieuses.

Nous allâmes ensuite près des femmes qui étoient occupées de la toilette de la bru. Rien n'avoit été épargné pour que la fête fût brillante. On avoit tué quatre chevaux, quatre bœufs et quatre moutons. Les anciens avoient apporté des queues de mouton grasses, des tripes, des têtes et d'autres friandises, Je me rappelai involontairement les noces de Gamache. On avoit préparé pour nous une tente ; je m'y entretins avec Beg-Ali, mollah koundour. Pour un nogaï, cet homme est très-instruit, et, ce qui est plus rare encore, il a le désir d'apprendre davantage. On lui avoit dit que j'avois avec moi une grammaire turque. Il souhaitoit ardemment la voir. Nous parlâmes beaucoup de l'histoire des Koundours ; ce sont de vrais nogaïs; mais ils ont adopté l'usage du ghir des Kalmuks, ce qui donne à leurs aouls un aspect différent de celui des autres Tatars. En hiver, ils habitent des maisons près de Kras-

noïar. Cependant ils font encore usage de leurs *ghilderga*, espèce de charrette à timon, qu'ils placent près de leurs tentes et qui leur tiennent lieu d'armoires. Cette coutume est très-ancienne, puisque les *Ambassades* de Ménandre en font mention. Leurs camps diffèrent aussi de ceux des Tatars d'Astrakhan, parce que les familles y occupent de vastes espaces.

Le dîner fut servi dans de grandes et de petites auges. Dans une des plus grandes, il y avoit un quartier de jument; dans d'autres, de la chair de mouton, du riz et du millet. Il me fut impossible d'apercevoir la pièce du milieu, sans songer aux cadavres que j'avois vus étendus le long du chemin. La chair de cheval ne perd pas cette ressemblance, même quand elle est coupée en très-petits morceaux, parceque la graisse y est séparée de la viande d'une manière toute différente de ce qu'on observe chez les autres animaux. Le reste du repas étoit assez savoureux; mais ma santé ne me permit pas de lui faire l'honneur qu'il méritoit.

L'après-midi, tout le monde monta à cheval; il y eut des courses assez brillantes, qui devoient être suivies de luttes; mais notre départ nous empêcha d'y assister.

Avant le coucher du soleil, nous arrivâmes sur les bords de l'Akhtouba, où des chameaux nous attendoient pour passer de l'autre côté de la rivière les personnes les plus considérables de la com-

pagnie ; les autres la traversèrent à la nage. Nous parvînmes assez avant dans la nuit au nouveau camp de la horde ; dans cette journée, nous avions parcouru plus de cinq milles d'Allemagne, ce qui étoit passable pour un convalescent. Je me tins tranquille ; j'étois occupé à écrire les événemens du jour, lorsque Toumen me montra ses cottes de maille ; chacune avoit son nom particulier, de même que jadis l'épée de Roland s'appeloit *Durandal*, et le sabre de Boleslas, roi de Pologne, *szczerbeck*. L'armure la plus remarquable de Toumen porte le nom de *Kitchin-Kilintouk* (chemise de Kitchin-Khan). Elle est connue chez tous les Tatars et même dans le Caucase.

Le 22, j'allai à *Djiá-Hadji*, nommé par les Russes *Selitcrey-Gorodok* (bourg à salpêtre). Le but de cette course étoit de visiter les ruines de bâtimens tatars ; mon attente fut complétement déçue. Il n'existe plus que des tas énormes de briques ; quelques-unes sont vernissées d'un côté en bleu, en vert ou en blanc ; on rencontre même des traces de mosaïque. Les quatre tours que l'on voit sont nouvelles ; elles sont, de même que les murs d'Astrakhan, construites en vieilles briques. Ce qui prouve leur nouveauté, c'est d'abord le mortier qui ne consiste qu'en une mauvaise argile, et ne peut se comparer à celui que les Tatars employoient autrefois ; ensuite le bois des fenêtres, qui est dans le goût moderne ;

enfin, les tuiles vernissées qui sont mêlées avec les autres, tandis que les Tatars ne les emploient qu'aux portes et aux cymaises. Il paroît que les Russes ont voulu autrefois faire de ce lieu un point de défense pour leur navigation sur l'Akhtouba; ils avoient même élevé, sur une de ces tours, une échauguette en bois qui subsiste encore.

Les voyageurs qui ont parlé de tombeaux voûtés en briques, se sont trompés. Par les mots de *Moghsila*, *Kourgan* ou *Bouyer iz kirpitch*, les Russes n'entendent que des ruines ou des tas de décombres. Entre les quatre tours dont je viens de parler, on aperçoit aussi des restes plus récens de maisons de bois sans toits, sans portes et sans fenêtres; elles ne sont habitées que par des serpens et des tarentules. Une seule famille russe pauvre s'y est établie, dans l'espérance de faire un petit commerce avec les nomades du voisinage. Je ne puis concevoir comment les serpens peuvent vivre dans un lieu si haut et si sec; néanmoins on ne peut faire un pas sans rencontrer un de ces reptiles. Des Tatars et des Kalmuks qui se trouvoient là, eurent l'air tout surpris d'y rencontrer des étrangers. Le soir, d'autres habitans de ce canton se firent entendre; c'étoient des loups dont les hurlemens répandirent une grande terreur parmi des chiens, seule garnison de cette ancienne forteresse. Je ne conseillerai à aucun

hypocondriaque de rester long-temps au milieu des ruines de Djid-Hadji; car leur aspect, celui des gens misérables qui les habitent, le désert à perte de vue dont on est entouré, le sifflement des serpens et le hurlement des loups en font un des plus affreux séjours de la terre.

A trois journées au nord-ouest de la route de Djid-Hadji, une montagne isolée s'élève au milieu de la steppe; les Russes la nomment *Bogdo-Gora;* les Kalmuks, *Bogdo-Oula*. Le mot *Bogdo* est mongol, et signifie saint, grand, auguste. Ainsi, quand le cabinet de Saint-Pétersbourg donne à l'empereur de la Chine le titre de *Votre Majesté Bogdo-Khanienne*, cela ne veut pas dire *Khan donné par le ciel;* on se sert d'un vieux mot qui fut probablement adopté en Russie à l'époque où les Mongols dominoient sur la Chine. Ici, on raconte beaucoup de choses de ce mont Bogdo; on dit, entre autres, que sa cime est habitée par un génie kalmuk qui n'y laisse grimper personne au-delà d'une certaine hauteur, et qui précipite dans l'abîme quiconque a la témérité de le défier. Une aventure si extraordinaire auroit eu assez d'attrait pour moi; mais les nuits commençoient à être froides, les jours même ne sont plus assez chauds pour qu'après une forte pluie, ou après s'être mouillé en passant une rivière à la nage, on puisse se sécher. La fièvre que j'ai

à peine vaincue me fait plus de peur que le génie ; je renonce donc à la gloire de monter au séjour éthéré qu'il habite.

Le 23, je revins assez tard à la horde ; je vis les cérémonies nombreuses avec lesquelles les ghélongs annoncèrent le jeûne, nommé *Matreg*. Le soir, il arriva des Tcherkesses, que l'on fit danser. Il n'est pas surprenant que ce peuple, étant si voisin des Cosaques, leurs danses se ressemblent. Mais comment se fait-il que la danse des Norvégiens ait également de l'analogie avec celle des Cosaques? C'est ce que je ne suis pas en état d'éclaircir, quoique j'en aie été témoin à Copenhague. Puisque je viens de parler des habitans du Caucase, j'ajouterai que j'en ai vu beaucoup à Astrakhan, entre autres une princesse des Tchetchentzes ; la guerre l'avoit obligée de venir dans cette ville. Elle est assez belle et bien élevée à sa manière, c'est-à-dire elle comprend le turc, comme on le parle en Perse. Du reste, elle ne peut se défaire de ses préventions nationales. Elle trouve très-ennuyeux un pays où il ne se commet pas des brigandages à main armée sur les routes; un ruban volé lui est plus agréable qu'un collier de perles acheté. Elle se vantoit de ce que, depuis le commencement du monde, les princes de sa maison avoient constamment volé sur les chemins de Tiflis et de Bakou; et elle seroit au desespoir si ses parentes

et ses amies apprenoient qu'elle a épousé un homme qui ne vit pas de vol. Je croyois que c'étoit de l'exagération; mais Toumen qui connoît bien la patrie de cette femme, parce qu'il y a fait plusieurs campagnes, m'a raconté que, lorsqu'un prince n'exerce pas avec assez d'ardeur la noble profession de voleur de grand chemin, les passans font devant sa maison des tas de pierres disposés d'une certaine manière, afin de le déshonorer pour le reste de ses jours. Les peuples du Caucase offrent en général un mélange singulier de grossièreté et de magnanimité; ils sont voleurs, menteurs et perfides envers les étrangers, mais ils ont un mépris héroïque pour la vie, et un respect inviolable pour l'hospitalité; enfin ce sont des amis chauds et sincères.

Aujourd'hui 24, je vis dans toute la horde, et entre autres chez la princesse Nourdjana, pratiquer de grands exercices de piété. Elle avoit sur ses genoux un livre composé de feuilles détachées qu'elle distribua à tous les assistans, et ceux-ci en chantèrent le contenu comme un cantique spirituel. Dans les autres ghirs, on chanta aussi, ou bien on fit tourner des kurdès, espèce de cresselles; chez les Lamaïtes, cette pratique vaut une prière.

J'allai prendre congé du lama; je fis tomber la conversation sur la cour de Galdan-Tsereng, où ce prélat avoit vécu dans sa jeunesse. Il me

dit que, dans ce temps-là, on estimoit la population des quatre tribus kalmuques à 300,000 ghirs; ou, suivant le calcul des Russes, à 1,800,000 âmes. De plus, les Tatars obéissant au Kontaïchè, dans la Petite-Boukharie, peuvent avoir été au nombre de 400,000. Ces Tatars ressemblent en tout à ceux d'Astrakhan, habitent des villes et cultivent des jardins. Galdan-Tsereng en avoit fait venir plusieurs pour établir des jardins sur les rives de l'Ili. Il y a aussi dans ce pays un mont Bogdo-Oola, devant lequel les ghélongs font leurs dévotions. Il avoit vu dans les environs de cette montagne des chameaux sauvages qui ne diffèrent en rien des chameaux domestiques, excepté que leurs deux bosses sont un peu moins visibles. Ceux que l'on prend jeunes s'apprivoisent aisément; mais on ne peut tirer aucun parti des vieux.

Je finis par rendre une dernière visite à la princesse, et je pris le thé avec elle: puis je fis mes adieux au brave Toumen et à son aimable famille.

Je terminerai cette relation de voyage par une petite exhortation. Je pense qu'il seroit temps de mettre à profit les livres mongols et tibétains, tant ceux que l'on trouve chez les hordes de ces cantons et en Sibérie, que la collection précieuse de l'académie de Saint-Pétersbourg. Pallas avoit confié ce travail à un certain *Iæhrig*, frère

morave de Sarepta, qui, dans le commencement, étudia chez le vieux lama de cette province, ensuite alla chez les Bouriates de Sibérie, et y demeura assez long-temps dans un couvent de ghélongs; on dit qu'il est mort. Si, en effet, il ne vit plus, il faudroit le remplacer, ce qui ne seroit pas impossible, car il y a, tant à Sarepta qu'à Astrakhan, des hommes qui sont en état de bien traduire les livres mongols; le tangutain ou tibétain est plus difficile, les ghélongs étant les seuls qui le comprennent, mais ils ne savent pas le russe. Il en est de même du gallik, alphabet qui tient le milieu entre le mongol et le tangutain. Un mot de la cour feroit merveille.

Ce travail vaut la peine qu'on s'en occupe, puisqu'on trouve, dans ces différentes langues des livres de philosophie, d'astronomie, et de médecine, des tables généalogiques, des histoires et des contes. J'ai acquis un fragment de ces derniers qui sont entièrement dans le goût des *Mille et une Nuits;* on m'a parlé d'une histoire d'Ouchounderi-Khan, que l'on ne peut entendre sans verser des larmes. Que ne naît-il pour les langues mongole et tibétaine un nouveau Herbelot, qui soit pour ces idiomes ce que le premier a été pour le persan et pour l'arabe.

MASCAT,

PAR LE CHEVALIER JEAN MALCOLM.

« On crie « *terre* » du haut du mât. » — « A quoi » ressemble-t-elle? » — « Monsieur, terres hautes » à bas bord qui se prolongent au nord-ouest. » — « Pouvez-vous apercevoir la terre à tribord ? » — « Non. » - « Alors, répliqua le capitaine, d'un air » satisfait, nous l'avons rencontrée à point nommé: » la montre est très-bonne; en trois ou quatre » heures, nous serons à Mascat. » —La prédiction se vérifia. Maintenant, si je m'entendois à décrire des perspectives et à présenter des contrastes, comme j'opposerois les monts arides et rocailleux de l'Arabie, où l'on ne distingue pas la moindre trace de végétation, aux rivages ombragés de l'île de Ceylan et aux forêts épaisses qui couvrent les hautes montagnes du Malabar ! Mais je ne suis pas un voyageur pittoresque; je me bornerai donc à dire que les coteaux pelés que nous avions sous les yeux protègent, en l'entourant presque entièrement, une anse à l extrémité de laquelle il y a une petite plaine où sont entassées de hautes maisons qui forment la ville de

Mascat. Cet entrepôt du commerce du golfe Persique est défendu par des batteries qui commandent l'entrée étroite du port, ainsi que par des fortifications répandues sur chaque partie des coteaux, et des ravins raboteux et informes dont il est entouré.

Mascat est gouverné par un prince qui porte le titre d'iman, et dont l'autorité, de même que celle de plusieurs chefs en Arabie, est plutôt patriarcale que despotique. Quoique maître de flottes considérables, comprenant même de belles frégates, et d'une armée nombreuse qui tient garnison dans ses possessions sur la côte d'Afrique, sur les rivages de l'Arabie et dans les îles du golfe Persique; il est obligé d'obéir à la sommation de tout habitant de Mascat qui le cite devant une cour de justice. Nos sceptiques, qui nient l'existence de toute administration équitable du pouvoir, excepté dans les républiques d'Europe, peuvent appeler ce qui se pratique à Mascat une pure forme. Quoi qu'il en puisse être, l'idée que cette forme étoit observée me sembla une marque caractéristique de ce petit gouvernement. Mais c'est le coup d'œil, la disposition d'esprit et le jugement de l'observateur, plus que ce que l'on voit, qui fait connoître la condition des nations éloignées aux hommes qui doivent former leur opinion d'après le témoignage d'autrui; et la plupart des lecteurs, dont le bonheur est basé sur une prévention

naturelle en faveur de leurs coutumes et de leurs usages, penchent vers les écrivains qui flattent leur orgueil et leur patriotisme, en jetant un voile épais sur tout ce qu'ils rencontrent qui diffère de l'Angleterre, ou de quelques-uns des pays voisins pour lesquels les agrémens de leur climat, le bon marché de leurs denrées et la saveur délicate de leurs vins, ont créé une véritable prédilection.

L'hémisphère oriental conserve toujours un certain air vénérable pour les vieillards, à cause de la croyance où ils sont que le flambeau des connoissances éclaira d'abord son horizon; les enfans le chérissent, parce que c'est de là que sont venus les contes enchanteurs des « *Mille et une Nuits;* » les dames admirent ses mousselines brodées, ses châles magnifiques, ses belles perles, ses diamans étincelans; les négocians le regardent comme une source de la richesse commerciale; les naturalistes examinent ses plaines, ses forêts et ses montagnes pour y trouver des animaux curieux, des plantes aromatiques, de superbes échantillons de zéolithe et de grandes formations basaltiques; le soldat anglois porte ses regards sur ses campagnes pour y moissonner de la gloire; tandis que de pieux missionnaires, entraînés par un zèle plus fort que celui des militaires, y vont pour arracher des millions d'hommes à leurs erreurs, et les diriger dans le sentier de la vie.

Toutes ces personnes, quelque différens que soient leurs objets, s'accordent sur un point; c'est que les chefs des états, dans l'Orient, sont des despotes et leurs sujets des esclaves ; que les premiers sont cruels, les autres dégradés et misérables, et tous également ignorans.

J'avois vu le père du présent iman de Mascat, dans un voyage que j'avois fait en Perse, où j'accompagnois une autre légation britannique. Nous lui avions été présentés à bord du *Gandjava*, son vaisseau amiral, du port de 1,000 tonneaux, et armé de quarante canons. Quoique entouré d'un certain apparat, il étoit très simplement vêtu ; un châle étoit roulé autour de sa tête en guise de turban ; le manteau arabe jeté sur sa robe unie étoit de drap blanc, sans aucune espèce d'ornement. Il n'avoit pas de joyaux, pas d'armes, pas même un poignard à sa ceinture. Ses manières aisées et mâles annonçoient son caractère actif et entreprenant. Son équipage, composé d'Arabes, de Nubiens et d'Abyssins, étoit sur le gaillard d'arrière ou à peu de distance; ces gens se mêloient de temps en temps avec nous autres étrangers, mais avoient ordinairement les yeux fixés sur leur prince; leur visage indiquoit l'affection plutôt que la crainte; je ne le vis les regarder ou leur parler qu'avec bonté.

Nous étions assis sous le tendelet étendu audessus du pont; durant notre visite, plusieurs

capitaines de ses plus gros navires qui venoient d'arriver de Bassorah, montèrent à bord. L'iman étoit dans la chambre avec l'envoyé britannique; avant qu'il sortît, j'observai avec plaisir la manière cordiale avec laquelle ces capitaines saluèrent tous ceux qui étoient à bord; ceux-ci les accueillirent aussi affectueusement : tous répétoient ces mots : *salam alicom* (la paix soit avec vous)!... Quiconque rencontroit un ami, lui prenoit la main droite, et, après l'avoir secouée, l'élevoit jusqu'à sa poitrine. Ce qui me parut singulier, fut que ce salut cordial et familier ne fut pas limité par les règles de cette politesse étroite qui sont jugées nécessaires dans les sociétés plus civilisées. Le matelot arabe, quelque peu élevée que soit sa condition, montra, en s'adressant aux capitaines, un air d'aisance et d'indépendance qui prouvoit qu'en ce qui concernoit les rapports d'homme à homme, il se regardoit comme son égal. Je demandai à quelqu'un, assis près de moi, si cette familiarité ne nuisoit pas quelquefois à la discipline. « Non, me répondit-il, la ligne de démar» cation est bien connue; quiconque la franchit, » est puni sévèrement : chez nous, Arabes, le droit » de nous adresser à nos supérieurs, comme vous » venez de le voir, est le privilége dont nous » sommes le plus fiers; sa perte, qui seroit la » conséquence de l'abus qu'on en feroit, seroit

» sentie profondément comme une privation et
» comme une disgrâce. »

La porte de la chambre s'ouvrit, chacun se tint à sa place, dès que l'iman parut sur le pont; il resta debout pendant que les capitaines qui arrivoient de voyage, s'avancèrent chacun à leur tour suivant leur rang, et, prenant dans leurs deux mains, sa main droite qu'il leur tendit, lui firent en même temps un profond salut; ensuite ils levèrent leur main droite jusqu'à leur tête pour saluer, puis la placèrent sur leur cœur et se retirèrent. Cette cérémonie terminée, l'iman s'assit, en nous invitant, ainsi que ses principaux officiers, à faire de même.

On nous avoit préparé un dîner à bord; toute notre troupe y prit part: quand nous partîmes, je fus frappé de surprise, en passant derrière le vaisseau, d'apercevoir quelques femmes de l'iman, parmi lesquelles étoit sa favorite, toutes sans voiles, et nous regardant avec beaucoup de curiosité. Elles paroissoient très-satisfaites; nous l'attribuâmes à ce que l'envoyé avoit fait attention aux deux fils de l'iman, fort jolis garçons, qu'il avoit gratifiés de présens convenables.

Ce que j'avois vu de la cour de l'iman, notre entrevue avec lui, ses fils, ses principaux officiers, la sécurité dont j'observai que jouissoient, à Mascat, les négocians et autres habitans, soit

mahométans qu'hindous, me donnèrent une très-bonne idée de cette ville : j'avois, en conséquence, fait un tableau très-flatteur des mœurs et des usages du peuple. L'ayant montré à un capitaine de vaisseau de mes amis, à ma surprise extrême, il éclata de rire, et me dit qu'il pouvoit me faire voir un portrait entièrement différent. « Un ordre de l'amirauté, ajouta-t-il, en-
» joint aux officiers d'un vaisseau de ligne, lors-
» qu'ils vont dans un port peu connu, de décrire
» les mœurs et les usages des habitans. Mon
» *master*, homme tout rond, excellent marin, s'em-
» barrasse très-peu de tout ce qui se passe à terre.
» Curieux d'avoir ses observations, et sachant
» qu'il avoit visité Mascat deux ou trois fois, j'in-
» sistai pour qu'il se conformât aux ordres de
» l'amirauté et pour qu'il remplît les colonnes de
» son journal. Il éluda tant qu'il put : à la fin, dans
» un mouvement de désespoir, il courut à sa cabane,
» puis en sortit avec son livre, et me dit : Tenez,
» monsieur, j'ai obéi aux ordres ; vous trouverez
» tout ce que j'ai pu écrire sur ces gens noirs ;
» c'est tout ce qu'ils méritent : je pris donc le livre,
» et je lus ces mots :

« Habitans de Mascat,

» Quant aux mœurs, ils n'en ont pas ; quant à
» leurs coutumes, elles sont brutales. »

Ce tableau du bon *master* sera sans doute jugé

plus fidèle que le mien ; les voyageurs qui bornent leurs observations au rivage, théâtre de toutes les affaires, couvert d'esclaves, rempli de ballots de dattes, noirci par des myriades de mouches, et empesté par le poisson salé en putréfaction, préféreront sans doute la description laconique que le *master* a donnée de ce peuple grossier et sale ; supposons même qu'ils entrent dans les rues étroites et puantes de la ville, ils y rencontreront des files d'esclaves marchant à pied et suivis par un homme qui crie le prix de chacun en les montrant dans cette espèce d'encan ambulant : « Numéro un, joli jeune homme, cinq » cents piastres : numéro deux, un peu plus âgé, » mais bien portant et robuste, quatre cents piastres, » et il continue ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé au dernier de ces malheureux bipèdes. Quel est l'homme qui ne s'éloigneroit pas, avec indignation et dégoût, d'ordures et d'abominations pareilles !

Toutefois, si nous avons assez de résolution pour regarder un peu plus avant dans la scène qui vient d'être décrite, nous reconnoîtrons que la raison pour laquelle les maisons sont entassées les unes sur les autres, à un tel point qu'il devient impossible de nettoyer les rues, vient de ce que les hommes et ce qu'ils possèdent sont protégés, dans cette ville maritime, contre l'injustice et l'oppression ; alors le dégoût que

l'effet nous fait éprouver sera en grande partie diminué, en réfléchissant à sa cause. Même pour le commerce des esclaves, dont Mascat est le grand entrepôt, quoique la manière de les vendre semble justifier ce que le *master* dit des habitans que leurs coutumes sont brutales, cependant, si nous jugeons par comparaison de l'état des victimes de ce trafic, de la souillure duquel notre patrie est à peine purifiée, et qui se fait encore ouvertement ou clandestinement par plusieurs nations de l'Europe civilisée, nous serons encore obligés de reconnoître que les peuples de l'Asie l'emportent sur nous en humanité.

L'esclave, dans les pays de l'Orient, après avoir été accoutumé au service, parvient à la condition de domestique favori; adopter le religion de son maître, est le premier pas qui lui concilie l'affection de celui-ci. Excepté dans quelques villes maritimes, on l'emploie rarement à des ouvrages pénibles. En Asie, il n'y a point de champs cultivés par des esclaves, point de manufactures où ils soient condamnés à travailler; toutes leurs occupations sont relatives au service de leur maître et de sa maison; leur bonne conduite est récompensée par l'affection et la confiance, qui les élèvent dans la classe à laquelle ils appartiennent. Dans les pays mahométans, le mot de *gholam* (esclave) n'a rien d'injurieux; il n'entraîne pas même l'idée d'un état de dégradation.

Les Géorgiens, les Nubiens et les Abyssins, même les Sidis ou Cafres, nom que l'on donne aux Africains à cheveux laineux, sont ordinairement mariés; et leurs enfans, nommés *Khana-Zadéh* (fils de la maison), font, en quelque sorte, partie de la famille du maître. On les regarde comme les hommes qui lui sont le plus attachés; souvent ils héritent d'une partie considérable de sa fortune; et assez fréquemment, à l'exception des Cafres à cheveux laineux, ils perdent, par un mariage dans sa famille, ou par une autre alliance également recommandable, toute trace de leur origine.

Conformément à la loi musulmane, l'état d'esclavage se divise en deux catégories: l'esclavage complet et absolu, l'incomplet et privilégié. Les individus qui appartiennent à la première classe, sont, ainsi que tout ce qu'ils possèdent, à la disposition de leurs maîtres. Ceux de la seconde, quoiqu'ils ne puissent, avant leur émancipation, hériter ni acquérir des propriétés, jouissent de plusieurs priviléges; ils ne peuvent être ni vendus ni transférés. Une femme, qui a un enfant de son maître, fait partie de la classe privilégiée, de même que l'esclave à qui son maître a promis la liberté, moyennant une somme convenue, ou à sa mort.

Le Koran et tous les commentateurs de ce livre donnent les plus grands éloges à l'affranchisse-

ment des esclaves. Mahomet s'exprime ainsi :
» A ceux de vos esclaves qui demandent un acte,
» leur permettant de se racheter pour le paiement
» d'une certaine somme, donnez-en un, si vous
» connoissez en eux du bon, et donnez-leur partie
» des richesses que Dieu vous a données. »

C'est par obéissance pour ce précepte, que de pieux Mahométans accordent à un esclave de petites pièces de terre, ou lui enseignent une profession, afin qu'il puisse, par son activité et son économie, acquérir les moyens de payer sa liberté, en même temps qu'il prend des habitudes qui le rendent dignes de ce grand bienfait. Les Musulmans trouvent aussi un encouragement à affranchir leurs esclaves, dans la loi qui leur donne un droit, comme héritier universel de toute propriété possédée par quelqu'un qui vient à mourir et à qui ils ont pu accorder la liberté.

Dans les pays musulmans, les esclaves sont, sous un rapport, égaux aux femmes libres : quelque crime qu'ils aient commis, ils ne subissent que la moitié de la peine dont un homme libre seroit passible. Cette loi dérive du principe qu'ils ne sont pas supposés égaux, soit par leurs connoissances, soit par les liens sociaux, aux autres membres de la communauté. Toutefois, l'application de ce principe de jurisprudence aux cas où la loi prononce la mort ou l'amputation, a embarrassé les mollah les plus sages. Ces docteurs

ont eu recours au remède ordinaire ; ils ont écrit des volumes énormes sur ce sujet ; mais je n'ai pas appris qu'ils aient découvert un moyen de punir, par la perte de la moitié de la vie, une femme ou un esclave coupable, ou de pratiquer une opération qui leur laisse un membre à moitié amputé.

Mais revenons à Mascat : J'avois visité cette ville dans toutes les saisons : actuellement, nous étions en hiver, et le climat y étoit agréable ; en été, la chaleur est insupportable. Les collines qui entourent Mascat arrêtent tous les vents, excepté celui qui souffle directement dans l'entrée étroite du port ; rarement un souffle d'air s'y fait sentir ; les rayons du soleil, réfléchis par les rochers nus et par les pierres blanches des fortifications qui dominent sur la ville et sur le port, produisent une température qui, suivant l'expression d'un poète persan, donne par anticipation à un pêcheur haletant une idée exacte de sa destinée future.

Le jeune Iman Seïd étoit absent pour une expédition ; ce que je regrettai d'autant moins, que j'avois vu son père qui, par la simplicité de ses manières, le bon sens et le courage, égaloit ce digne fils.

Parmi les premières personnes qui vinrent à bord, je vis avec plaisir mon ancien ami Mohamed-Gholoum, excellent marin ; il avoit servi de pilote en 1800, de Mascat à Ormus, à une

précédente légation dont je faisois partie. Il étoit devenu un des pilotes de l'état, étant un des principaux ministres du jeune Iman dont il ne parloit qu'avec éloge : « Son père, disoit-il, étoit » un brave ; il a été tué sur le champ de bataille : » si son fils continue à s'exposer comme il fait, il » sera tué aussi. Il regrettera beaucoup de ne pas » voir l'envoyé dont la bonté pour lui, quand il » n'étoit qu'un petit garçon, lui a inspiré les » sentimens de la plus vive gratitude ; il conserve » avec le plus grand soin le modèle d'un vaisseau » de 74, qu'il a reçu de lui en présent. »

Mohamed-Gholoum n'étoit pas changé par la prospérité; il avoit conservé la franchise et l'énergie d'un marin. Nous racontâmes beaucoup de vieilles histoires; il y en eut une qui le fit rire cordialement, parce qu'il y jouoit le rôle principal. Il avoit voulu faire passer la frégate *le Bombay*, sur laquelle nous étions embarqués, au sud d'Ormus; mais en approchant de cette île, le vent nous devint absolument contraire, et souffla avec violence. Alors le pilote dit au capitaine qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de nous diriger vers le port où nous voulions aller, en nous avançant entre l'île et la côte de Perse. Nous suivîmes cette indication; le temps devint plus mauvais; un ouragan se déchaîna contre nous ; le navire manqua le passage, qui est très-étroit, et toucha sur un banc de vase

et y resta arrêté un moment ; les lames venoient s'y briser et passoient par-dessus. Le capitaine ordonna de mettre plus de voile dehors, afin d'essayer de le pousser à travers la vase, et s'écria en même temps : « J'aimerois mieux donner un » lac de roupies, que perdre un bâtiment de la » compagnie. » — « Peu importe le navire de la » compagnie, s'écria un passager, pourvu que » vous nous débarquiez sains et saufs ! » Le matelot, qui étoit dans les porte-haubans, ne discontinuoit pas de sonder et de crier : « Un quart » moins de trois brasses. » — « A quoi bon ton » quart moins de trois brasses, dit un autre pas- » sager impatient, puisque le navire est échoué. » — « C'est l'affaire du capitaine et non la mienne, » répliqua tranquillement le matelot ; » puis il sonda de nouveau et cria encore : « Un quart » moins de trois brasses. » En ce moment mon attention fut attirée sur mon ami Mohamed-Gholoum, qu'un officier irlandois apostropha en ces termes : « Je ne comprends pas ton langage » ignoble ; mais je te couperai le cou, chien » d'ignorant, qui noyes ces gens comme il » faut dans cette coquine de mer ; » et, en disant ces mots, il se passoit le tranchant de la main le long du cou, afin de se faire mieux comprendre du pilote arabe.

Cependant, à force de voiles, la frégate franchit le banc de vase ; en quelques minutes nous

entrâmes heureusement dans le port d'Ormus ; tous nos dangers furent oubliés. Dès qu'on eût jeté l'ancre, Mohamed-Gholoum, épuisé de fatigue, s'endormit sur un matelas dans la chambre du capitaine ; mais il rêvoit à ce qui venoit de se passer ; quand j'allai l'éveiller pour lui dire de venir souper, il ouvrit les yeux en criant, d'un air égaré : « Combien de brasses avons-» nous ? » Nous lui dîmes de s'asseoir et que nous l'instruirions, tout musulman qu'il étoit, à sonder une jatte de liqueur.

Peu de temps après notre arrivée à Mascat, nous reçûmes la visite de gens de toutes nations et de toute couleur. Je fus surtout frappé de l'air et des manières de quelques Arabes de l'intérieur qui furent amenés à bord par leurs compatriotes, pour voir un vaisseau de guerre anglois. Tout chez eux annonçoit la légèreté et l'agilité ; leur physionomie exprimoit la vivacité et l'énergie. Je remarquai leurs yeux noirs qui, dans leur mobilité surprenante, se portoient rapidement d'un objet à un autre, et regardoient avec étonnement tout ce qu'ils voyoient. Un bon télescope étoit placé de manière à faire voir complétement une des fortifications les plus éloignées. Je dis à un Arabe de venir y regarder ; il le fit, puis au bout d'une minute il jeta sur moi un coup d'œil de curiosité attentive, et, sans dire une parole, sauta par-dessus bord. Quand le canot, dans

lequel il étoit, fut à une certaine distance, il s'écria : « Vous êtes des magiciens ; à présent » je vois comment vous prenez des villes : cette » chose (montrant le télescope), n'importe la » distance à laquelle elles se trouvent, les rap- » proche autant que vous le désirez. » La simplicité de cet Arabe nous amusa beaucoup. Toutes nos raisons ne purent le décider à revenir et à recevoir une leçon d'optique, capable de dissiper son erreur, qui le portoit à nous supposer des adeptes en magie noire.

Les Arabes de Mascat nous firent une description magnifique de belles vallées, éloignées d'une vingtaine de milles de cette ville ; mais le résultat de recherches minutieuses nous força de conclure que les vertes prairies et les ruisseaux limpides qu'ils vantoient devoient une grande partie de leur prix à leur rareté ; et que le titre d'Arabie-Heureuse est plutôt fondé sur la stérilité de la plus grande partie de ce pays fameux, que sur quelque chose d'extraordinaire, soit dans le climat, soit dans les productions de la contrée à laquelle il est appliqué.

Extrait de Sketchens of Persia.

BRÉSIL.

Extrait d'une lettre de M. Langsdorff.

Cuyaba, capitale de la province de Mato-Grosso, 7 avril 1827.

Je remplirois certainement plusieurs feuilles de papier, même en me bornant à raconter les principaux événemens du voyage remarquable que j'effectue en ce moment. Le 22 juin de l'année dernière, je m'embarquai sur le Tieté à Porto-Félix, dans la province de Saint-Paul. J'avois avec moi huit bateaux qui devoient faire flotter, pour la première fois, le pavillon russe sur les eaux que j'allois parcourir. Le cérémonial au départ, en commençant un voyage aussi périlleux, fut proportionné à l'importance de l'entreprise. Nous fûmes accompagnés, jusqu'au lieu de l'embarquement, par les principaux fonctionnaires publics et les magistrats du lieu; toutes les cloches sonnèrent; le curé se joignit à la troupe, et bénit les équipages et les bateaux; le capitaô mor ou maire adressa un discours aux premiers, qu'il exhorta à conserver le bon ordre et la subordination et à se bien conduire; puis il me présenta à

eux comme leur chef, et en même temps me dit que mon devoir, après avoir heureusement terminé mon voyage, étoit de pourvoir au retour de ces Paullistes. Des adieux et des souhaits pour notre succès nous furent adressés de toutes parts, et les batteries nous saluèrent d'une salve d'artillerie à notre départ.

Partis de Porto-Félix le 22 juin, nous sortîmes quelques jours après de la partie habitée de la province de Saint-Paul. Alors de nouvelles scènes, divers objets intéressans, mammifères, serpens monstrueux, poissons, cascades magnifiques, s'offroient chaque jour à nos yeux.

Après un mois et demi de navigation, nous entrâmes dans le Parana, rivière majestueuse, qui, en plusieurs endroits, a une lieue et demie de largeur, et qui, par ses îles nombreuses, offre les perspectives les plus pittoresques. Du Parana, nous entrâmes dans le Rio-Pardo, dont le confluent est extrêmement redouté, à cause de son impétueuse rapidité. Avec beaucoup de peines et d'efforts, nous remontâmes cette rivière pendant près de sept semaines, jusqu'au point où elle cesse d'être navigable près de sa source, dans les hautes montagnes de Camapuam, à 700 pieds d'élévation au-dessus du niveau du Parana.

On se fera aisément une idée de la difficulté de ce voyage, notamment pour les matelots, quand je dirai qu'en descendant le Rio-Pardo, on

n'emploie que cinq à six jours à parcourir la même distance qui nous a pris deux mois pour la remonter. Camapuam est un établissement éloigné de 300 à 400 lieues de tout lieu civilisé : il est dans des montagnes qui coupent le Brésil du nord au sud; les eaux de son versant oriental vont au Parana, celles du versant occidental au Paraguay.

C'étoit au travers de ces montagnes, et dans un espace de deux lieues et demie, qu'il falloit transporter nos bateaux et leurs cargaisons. De massives charrettes, attelées de quatorze bœufs, nous aidèrent dans cette opération. Nous prîmes aussi à Camapuam des vivres pour trois mois. Après un séjour d'un mois et demi dans ce lieu, nous fûmes prêts à continuer notre route. Nos canots et nos bagages furent portés, en partie sur de petites pirogues, en partie par terre, à huit lieues au-dessous du poste, jusqu'à un endroit où le Camapuam a déjà une certaine profondeur. De ce petit ruisseau nous entrâmes dans le Cochim, de celui-ci dans le Tacuari, et enfin, au commencement de décembre, de ce dernier dans le fameux Paraguay, qui a beaucoup excité, mais qui a peu satisfait notre curiosité.

Quelque désagréable, pénible et dangereux que le voyage eût été jusqu'alors, ce n'étoit rien en comparaison des peines et des tourmens que nous avons endurés en remontant le Paraguay,

le Rio San Lorenzo et le Cuyaba. La saison des pluies étoit déjà commencée, elle amena des millions de moustiques. Les bateaux et les matelots qui, sous cette zone ardente, étoient obligés de travailler presque sans vêtemens, paroissoient tout noirs par l'innombrable quantité de ces insectes incommodes qui les couvroient : nous ne pûmes trouver aucun moyen de nous préserver ou de nous défendre des attaques de ces hordes de suceurs de sang. De plus, le Paraguay, très-lent dans son cours, est rempli de corps étrangers de toutes les sortes, tels que feuilles, racines et arbres consommés, poissons en putréfactions, crocodiles qui empestent par leur odeur de musc, et leur urine, argile rouge, etc. La chaleur ordinaire de l'atmosphère à l'ombre étoit de 26 à 29 degrés; celle de la rivière étoit constamment de 24. Haletant après des rafraîchissemens, tourmentés par les moustiques, constamment trempés de sueurs, il nous étoit impossible de nous procurer une boisson fraîche, et il n'y avoit pas moyen de se livrer à des occupations sérieuses. Nous étions même réduits à la privation d'un bain dans le grand fleuve, parce qu'il nourrit le picanha, gros poisson du genre du saumon qui vit en société, est très-vorace, et a des dents tranchantes comme celles du requin : il est très-dangereux pour les gens et les animaux qui se baignent ou tombent à l'eau; en un instant une

troupe de ces poissons les attaque, les dépèce et les dévore.

Ces incommodités et beaucoup d'autres encore surmontées, nous parvîmes au confluent du Tacuari et du Paraguay, puis à celui du Tucuari et du Cuyaba; et enfin, après sept mois et huit jours de voyage, nous arrivâmes à Cuyaba, ville située sur la rivière de même nom. M. J. Saturnino da Costa Perreira nous y accueillit de la manière la plus hospitalière.

Je ne puis, ainsi que je l'ai dit plus haut, que donner une esquisse très-superficielle de mon voyage, et par conséquent je dois laisser de côté tout ce qui concerne les observations scientifiques. Nous avons tué des cerfs, des daims, des tapirs, des loups, des jaguars, des cabiais, des loutres, des singes d'un noir brillant, etc. On a observé, décrit et dessiné une grande quantité d'oiseaux rares, la plupart encore inconnus, soixante poissons fluviatiles entièrement nouveaux.

C'est ici un des principaux points de repos où je resterai quelque temps; car se trouver dans le cœur de l'Amérique méridionale sans mettre le temps et les circonstances à profit, ne seroit pas raisonnable. Ainsi je consacrerai vraisemblablement à peu près un an à cette vaste province; ensuite je reviendrai par le district des Diamans, puis par le Rio-Negro, le Rio-Arinos et le Ta-

puyos, je descendrai vers l'Amazone. Si, en me confiant aux eaux de ce fleuve, le plus grand de ceux qui coulent sur notre globe, j'arrive heureusement à Para, capitale de la province de Grad, j'aurai accompli la moitié de ma tâche. Alors, prenant la route de terre, je traverserai les provinces de Maranhaô, Seara, Piauhy, Pernambuco, etc.; je visiterai la chute du Rio San Francisco à Paul Alfonso, qui est peut-être la plus considérable qui existe, sans même en excepter celle du Niagara; enfin je passerai par les provinces de Bahia, Minas-Novas et Minas-Geraës, et je retournerai à Rio-Janeiro, ayant terminé un voyage que probablement personne ne se hâtera de faire, et qui, j'ose l'espérer, ne sera pas sans utilité pour les sciences.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Recherches sur la distribution géographique des végétaux phanérogames de l'ancien monde, depuis l'équateur jusqu'au pôle arctique; suivies de la description de neuf espèces de la famille des amentacées; par M. Mirbel, membre de l'Académie des sciences, etc. : un vol. in-4°.

Depuis long-temps la distribution inégale des végétaux sur la surface du globe a frappé les observateurs les moins attentifs. On a remarqué que plus on s'avançoit vers l'équateur, plus la végétation dans les plaines étoit abondante et vigoureuse, et qu'au contraire, plus on alloit vers les pôles, ou plus on s'élevoit sur les montagnes, plus les plantes diminuoient en nombre et en force. Il a donc été évident que la température exerçoit la principale influence sur l'existence des plantes, et que la nature du terrain ne peut suffire pour qu'un végétal y naisse et s'y développe, si la chaleur qui lui est nécessaire n'est pas assez considérable pour favoriser ses progrès.

Il seroit donc extrêmement intéressant pour la géographie, non moins que pour la botanique, de pouvoir classer les plantes d'après le lieu de leur habitation, puisque l'on auroit par là un moyen de connoître sa tempé-

rature moyenne ; mais il reste encore un si grand nombre de contrées qui n'ont pas été parcourues, que l'on ne peut espérer de voir bientôt paroître un ouvrage dans lequel ce sujet intéressant seroit traité à fond.

En effet, M. Mirbel, qui a déjà enrichi la botanique de travaux si précieux, pense que nous sommes encore loin de l'époque où il sera possible d'écrire une bonne géographie botanique. « Ce que nous savons, dit-il, sur »les climats et la végétation est peu de chose, en com»paraison de ce qui nous reste à apprendre. Il y auroit »de la témérité à juger de l'inconnu par le connu ; le »plus sûr est de nous borner à recueillir et classer les »faits, laissant, à ceux qui viendront après nous, le soin »de découvrir et de développer la théorie. »

C'est en conséquence à de simples recherches que M. Mirbel a borné son mémoire ; ce n'est qu'une mince portion d'un travail qu'il avoit entrepris et dont il donnera la suite plus tard. On doit lui savoir gré de l'avoir publié, puisqu'il a par là rendu un service important à la science qu'il cultive avec tant de succès, et on ne peut que faire des vœux pour qu'il ne fasse pas trop long-temps languir le monde savant dans l'attente du livre qu'il promet.

M. Mirbel ne s'est occupé, dans le mémoire que nous analysons, que des végétaux phanérogames ou à fleurs visibles de l'ancien monde.

L'influence de la température sur la végétation est si puissante que, sur cent cinquante à cent soixante familles de plantes de l'ancien monde, toutes sans exception figurent entre les tropiques. Par-delà ces limites, un grand nombre d'entre elles s'éteignent successivement. Dans les contrées septentrionales, sous le 48e degré de latitude, il n'y a guère que la moitié de ces

familles qui soit représentée ; il n'y en a pas quarante sous le 65° degré ; il n'y en a que dix-sept au voisinage des glaces polaires.

« S'il étoit permis, observe M. Mirbel, de se former »une opinion d'après des notions très-positives, mais »qui sont loin d'être complètes, je dirois qu'entre les »tropiques, le nombre des espèces ligneuses, arbres, »arbrisseaux et sous-arbrisseaux égale, s'il ne surpasse, »celui des espèces herbacées annuelles, bisannuelles et »vivaces. Le rapport des espèces ligneuses aux espèces »herbacées annuelles, bisannuelles et vivaces décroît »de l'équateur au pôle; mais, par une sorte de compen- »sation, le rapport des herbes vivaces aux herbes an- »nuelles et bisannuelles va croissant. Près du terme de »la végétation, il est au moins de vingt-quatre à un. »

Cette échelle végétale, avec des circonstances analogues à celles qui viennent d'être notées, a été observée également dans les montagnes. Les plaines situées à leur pied sont pour elles ce que sont les régions équatoriales pour les deux hémisphères. Le nombre des espèces et des familles, le rapport des espèces annuelles aux espèces vivaces, diminuent de la base au sommet des montagnes, et chaque station offre une végétation qui lui est propre. Ici, comme dans les plaines, la température trace les lignes d'arrêt. Plus on s'élève au-dessus du niveau de la mer, moins la période des développemens est longue et chaude, et par conséquent plus la période du repos est longue.

Dans l'ancien continent, depuis l'équateur jusqu'au pôle arctique, M. Mirbel distingue cinq régions végétales, savoir: la zone équatoriale, la zone de transition tempérée, la zone tempérée, la zone de transition glaciale, et la zone glaciale.

Partout où aucune limite accidentelle n'arrête ces zones, M. Mirbel les compare aux couleurs du prisme qui se fondent les unes dans les autres par leurs bords; de sorte que l'œil ne sauroit les séparer, lors même qu'il les distingue parfaitement. Pour marquer le terme d'arrêt des différentes zones, le moyen le plus sûr est de prendre, pour limite de chacune d'elles, les points d'arrêt des espèces qui, caractérisant le mieux sa flore particulière, cessent de se propager sitôt que des changemens notables et généraux, dans les températures annuelles, amènent sur la scène une flore nouvelle.

»Il m'est impossible, ajoute M. Mirbel, de faire l'ap-»plication de ce principe à la zone équatoriale, parce que »des sables et des chaînes de montagnes y contrarient »trop souvent l'expansion normale de la végétation. Je suis »plus heureux en remontant vers le nord. La ligne de »transition tempérée trouve une limite naturelle dans la »ligne d'arrêt de l'olivier; la zone tempérée, dans la ligne »d'arrêt du chêne commun; la zone de transition gla-»ciale, dans la ligne d'arrêt du pin sylvestre en Occident, »et du mélèze en Orient. Quant à la zone glaciale, je l'ai »divisée en deux bandes: l'inférieure ou méridionale, la »supérieure ou septentrionale. L'une et l'autre n'offrent »aucun arbre; la première nourrit encore beaucoup »d'arbrisseaux ou d'arbustes, et finit où ils s'arrêtent; la »seconde ne nourrit guère que de petites herbes vivaces, »et finit où commencent les neiges permanentes. Les »espèces de la zone glaciale ne forment qu'une seule et »même flore en Asie, en Europe et en Amérique.»

Un tableau comparatif, dressé par M. Mirbel, offre le nombre des familles d'une partie des quatre zones septentrionales. La zone équatoriale ne figure pas dans ce tableau, parce que l'auteur a pensé qu'il n'auroit pu rem-

plir ses colonnes que de nombres qui, étant très-éloignés de la vérité, ne conduiroient à aucun résultat certain. On ne sait rien de l'intérieur de l'Afrique; et, quant à l'Hindoustan, la majeure partie des découvertes des botanistes anglois est encore inédite. Chaque volume qu'ils publieront nous donnera d'autres nombres et d'autres résultats; il faut donc attendre.

La zone équatoriale des botanistes n'est pas limitée par les tropiques, comme celle des géographes. Elle ne s'arrête que lorsque l'abaissement de la température repousse la plupart des formes végétales de l'équateur. Dans notre hémisphère, celles-ci atteignent quelquefois le 30eme ou le 32eme parallelle. Quelques arbres vont même beaucoup plus haut, puisque l'on cultive le dattier, le long de la rivière de Gênes, par 44° 5°, et l'oranger, un peu plus loin, aux îles Borromées, dans le lac majeur sous le 46 eme parallelle. Presque partout, la limite septentrionale de cette zone est donnée par des accidens de localité, qui souvent contrarient plus ou moins la marche normale de la température. En Chine, autant qu'il est permis d'en juger par des relations très-vagues, la chaîne des Mé-Ling, et plus encore le climat oriental, refoulent la végétation équatoriale jusque vers le tropique. Dans l'Inde, l'Himalaya sépare brusquement le Tibet de l'Hindoustan. Tandis que, de ce côté, une température chaude et soutenue rappelle sur les premiers gradins des montagnes les riches et nombreuses productions des plaines équinoxiales; de l'autre côté, de longs hivers, exerçant leurs rigueurs sur les pays élevés, livrent aux végétaux de la zone tempérée des contrées destinées, par leurs latitudes, à recevoir les espèces de la zone de transition tempérée.

La limite inférieure de celle-ci seroit assez bien tracée par une ligne brisée qui, tracée de l'ouest à l'est depuis

Mogador en Afrique sur, la côte de l'Océan Atlantique, jusqu'aux sources de l'Hydraotis ou Rauvi, affluent de gauche de l'Indus, toucheroit, dans ce long trajet, les crêtes de l'Atlas, le Caire, la cime du Mont-Thabor, Bagdad, Chiraz, Kélat dans le Beloutchistan, et Moultan.

L'olivier a déjà été indiqué comme étant, parmi les arbres propres à cette zone, celui qui convient le mieux pour marquer les points où elle s'arrête au nord. En effet, dans les lieux où il se refuse à croître, on cesse également de voir une multitude de végétaux qui font partie de la flore à laquelle il appartient. Sa disparition est donc le signal d'un changement notable et général dans la végétation, ou, en d'autres termes, l'indication du passage de la zone de transition à la zone tempérée.

Cet arbre s'arrête entre 42° et 43° de latitude en Espagne; entre 44° et 45° dans les départemens méridionaux de l'est de la France; entre 45° et 46° dans l'Italie orientale et dans la Carniole, vers le 40e sur les côtes orientales de la Grèce et les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Il ne se montre nulle part autour de la mer de Marmara; il reparoît à Sinope, et suit les côtes de la mer Noire jusque dans le Gouriel. On le voit encore par 45° dans la partie sud de la Crimée; et un degré plus bas, à l'ouest de la Caspienne, le Terek marque le terme de ses progrès. Il abonde dans le Mazandéran. Aucun voyageur ne l'indique dans les immenses contrées de la Perse et du Turkestan, comprises entre la mer Caspienne et la chaîne des Thian-Chan ou Monts Célestes. Il a été vu par 34° à 35° sur les collines qui forment les gradins inférieurs du Caucase indien; il est inconnu à l'est de l'Afghanistan.

Ce qui donne à la zone de transition une physionomie particulière, c'est le rapprochement d'espèces végétales

qu'on peut considérer comme appartenant à trois populations différentes : celle des régions équinoxiales, celle des régions septentrionales, et celle qui est propre aux terres situées entre le 30e ou 32e et le 44e ou 45e parallèles. La première touche à sa fin, la seconde commence, la troisième est dans toute sa vigueur. On ne doit pas s'attendre à trouver dans l'intérieur de la zone de transition une température et une végétation toujours en rapport avec les latitudes. Tous les accidens propres à contrarier la marche normale des phénomènes sont, pour ainsi dire, accumulés dans cette zone, et ce n'est que par exception que la règle s'y montre. M. Mirbel prouve ce fait par une description des localités à laquelle il a donné une certaine étendue, et qui contient beaucoup de renseignemens géographiques fort curieux, qu'on lira avec fruit. Il parle ensuite de l'Asie orientale ; le tableau sommaire qu'il présente de la végétation de l'Himalaya et de la lisière méridionale du Tibet, de la Chine et du Japon, offre beaucoup de détails neufs et instructifs.

Des notices sur la puissance expansive des espèces ligneuses les plus remarquables des contrées boréales de l'ancien monde, terminent le mémoire ; elles nous apprennent que le pin sylvestre, qui croît en Laponie sous 70° de latitude et monte à 125 toises, s'arrête dans les montagnes du Kamtchatka, entre 55° et 57° ; c'est aussi le terme du sapin à feuille d'if qui manque dans les îles britanniques et en Scandinavie. Le sapin élevé tapisse les côtes de la Norvège jusqu'à 67°, et les Alpes de Laponie jusqu'à 69°. Par 68° 30', il monte encore à 133 toises. Il manque à l'est de la Léna. Le mélèze, qui habite les Alpes du Dauphiné, du Piémont, de la Carniole et de la Hongrie, ne croit pas

dans les plaines de l'Europe moyenne et en Scandinavie. On le retrouve dans toutes les chaînes de montagnes de l'empire russe, depuis l'Oural jusqu'à l'Océan oriental, au nord jusqu'à la mer Glaciale par pieds épars; en bois rabougris, par 67° sur l'Oby; entre 68° et 69° sur le Ienisseï et la Kolyma ; par 67°, près des sources de l'Anadyr, en Daourie, au Kamtchatka, au Japon, et aux Kouriles. M. de Candolle pense que le mélèze de la Sibérie diffère de celui des Alpes d'Europe.

Quant au chêne commun, il s'arrête sur les côtes de Norvège, à 63°; en Suède, à 60° 40′; en Livonie, entre 56° 30′ et 59° 30′. Il est très-rare dans la Grande-Russie, au-delà de 56°; dans les Monts-Valdaï et sur les rives du Msta, du Volga et de ses affluens. Il disparoît vers 58°. On ne le retrouve nulle part à l'est des monts Oural jusqu'aux rives de l'Amour et de l'Argoun en Daourie.

Il en a dû coûter à M. Mirbel un travail long et pénible, pour suivre la trace des espèces de plantes, fixer leur concordance avec les climats, tracer leur ligne d'arrêt, et former les zones qui donnent une idée juste de la marche générale de la végétation. Il remarque que la plupart des voyageurs n'offrent sur les végétaux que des documens incomplets, vagues, inexacts, et que les physiciens eux-mêmes ont rarement employé le thermomètre afin d'éclairer les phénomènes de la végétation. Il seroit à désirer, ajoute-t-il, pour les progrès de la géographie botanique, qu'à l'avenir les voyageurs portassent dans leurs recherches ce génie d'observations qui caractérise les écrits de MM. de Humboldt, Ramond, Wahlenberg, Schow, de Buch, Parrot, Hamilton, etc. Ce vœu bien naturel sera partagé par tous les amis de la science. E.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Observations sur Lisbonne, par un officier anglois.

Je m'étois embarqué à Portsmouth dans la dernière semaine de juin; poussé par un bon vent, le navire qui me portoit passa, le dixième jour de son départ d'Angleterre, sous le fort de Lisbonne, et, peu d'heures après, laissa tomber l'ancre dans le port de cette ville, en face du château de Bélem, et à quelques milles du rivage.

Peu de tableaux peuvent être comparés à celui qui s'offre au voyageur placé sur un vaisseau mouillé dans le Tage, lorsqu'il contemple pour la première fois Lisbonne, s'élevant fièrement devant ses yeux dans un site admirable. La rive droite ou septentrionale du fleuve, sur lequel cette capitale est bâtie, décrit une courbe ondoyante avec élégance dans toute l'étendue de cette cité : avec ses faubourgs, Lisbonne couvre plusieurs coteaux qui s'élèvent plus ou moins brusquement du quartier où ses quais, ses places et quelques-unes de ses rues les plus régulières sont disposés avec une convenance parfaite. Le grand nombre de palais, de couvens et d'églises qui couronnent cet amphithéâtre de bâtimens, la blancheur éblouissante des maisons, l'air de légèreté des fenêtres et des balcons, l'arrangement des plantes et des arbrisseaux distribués avec goût sur les toits et les terrasses des maisons, les bosquets d'orangers à fruits dorés qui ornent les faubourgs, et les magnifiques échantillons de

végétaux des régions équinoxiales répandus çà et là dans le tableau produisent un effet qui peut être senti, mais qui ne peut se décrire.

Des canots venus de terre ne tardèrent pas à entourer notre vaisseau; je m'appuyai sur la lisse, afin d'examiner pour la première fois les Portugais. Leur teint d'un brun foncé, leur cou nu et musculaire, leurs yeux expressifs et la blancheur de leurs dents, ainsi que la vivacité de leur maintien, frappent d'abord et très-fortement un Anglois. Leur costume aussi est entièrement neuf pour lui, et lui semble très-pittoresque. Un pantalon en forme de cotillon, court et en toile blanche, une ceinture rouge, les jambes et les bras nus, marquent d'une manière bien tranchée la différence entre les bateliers du Tage et ceux de la Tamise.

L'aspect de tout ce qui m'entoure est si nouveau pour moi, que je me trouve dans l'impossibilité de décrire l'impression singulière, et pourtant agréable, que mon esprit éprouvoit. Il me paroissoit étrange de me promener au milieu d'une foule de gens qui, par les traits, le teint et l'habillement, différoient tant des Anglois, d'entendre le son continuel d'une langue que je ne comprenois pas; le costume pittoresque des paysans, les longues files de mulets chargés, les cabriolets, les charrettes traînées par des bœufs, et d'une forme aussi ancienne que celles qui sont représentées sur le frontispice des Géorgiques des plus vieux Virgiles; les porteurs d'eau, les vendeurs de limonade, et, par-dessus tout, les moines avec l'habit de leur ordre; l'architecture des maisons, leurs belles portes, leurs balcons élégans, les plantes rares et superbes qui les ornoient, tout cela formoit un tableau qui, bien que réel, me sembloit presque une illusion théâtrale.

Dans la petite place de San Paulo j'entrai, pour prendre du café, dans une salle claire et fort gaie qui donnoit sur le quai ; de là je voyois le port rempli de navires : une quantité de barques, de pilotes et de pêcheurs, avec leurs grandes et belles voiles latines, remontoient et descendoient le fleuve ; plus près du rivage, des centaines de jolis petits bateaux, à avirons blancs ou peints, transportoient des passagers d'un quai à un autre, ou aux faubourgs lointains de Bélem et d'Alcantara. Ce tableau étoit éclairé par un soleil tel qu'on le rencontre dans un climat méridional, et si éclatant, qu'il sembloit animer chaque objet sur lequel il versoit sa lumière.

Immédiatement au-dessous de notre fenêtre, des porteurs maures, très-nombreux à Lisbonne, étoient occupés à des travaux surprenans. Leur structure herculéenne, leurs petits turbans et la vigueur prodigieuse qu'ils déployoient en soulevant et transportant des fardeaux d'un poids énorme, nous présentoient une scène nouvelle et extraordinaire. Mon esprit se reportoit au temps où ces Maures, actuellement si dégradés, et regardés comme si insignifians sous le rapport politique, dominoient sur ce beau pays, et où le croissant triomphant se montroit depuis la source jusqu'à l'embouchure de ce Tage qui roule de l'or.

Places et rues.

La place du commerce est réellement belle et bâtie très-régulièrement : d'un côté, elle est ouverte sur le port, et des escaliers, grands et commodes en pierre, descendent jusqu'au bord de l'eau. Un portique élevé entoure deux côtés de la place ; c'est là que les négocians se réunissent pour apprendre les nouvelles du jour et trai-

ter de leurs affaires. Au centre de la place est la statue équestre de Jean-le-Grand. Trois rues, très-bien bâties et uniformes, vont de ces places à celle de l'Inquisition : l'une est entièrement remplie de boutiques de joailliers et de lapidaires; une autre, d'orfévres; une troisième, de marchands d'étoffes et de brodeurs. Les boutiques sont petites; les fenêtres ont un air singulier, car elles ressemblent à ces montres en verre qu'on place en dehors pour étaler les marchandises. Les appartemens au-dessus de ces boutiques sont très-commodes; chaque ménage occupe un étage, comme à Paris.

Le *Rocio*, ou la place de l'Inquisition, est vaste et beau. J'appris avec plaisir que l'autorité malfaisante de ce tribnnal avoit été considérablement restreinte.

Théâtre.

J'allai au théâtre de la rua das Condes. Les gestes des acteurs, quoique vulgaires, étoient assez expressifs pour me faire comprendre le sujet de la pièce qu'ils représentoient; il étoit fort drôle. A cette pièce succéda un ballet passable : Mme Brunet, jolie femme, qui dansoit avec beaucoup de grâce, en faisoit le principal agrément. Il y eut aussi une danse grotesque ou comique, exécutée par quatre gaillards qui avoient l'air lourds, qui néanmoins déployèrent une agilité surprenante et qui furent très-applaudis.

La salle est laide et bâtie d'une manière incommode, car elle est étroite et longue; le théâtre aussi, quoiqu'il ait une profondeur suffisante, manque de largeur.

Le son de la langue portugaise est très-désagréable pour les étrangers, à cause de la quantité de nazales. Ici, de même que dans d'autres parties du continent, les

dames ne vont pas en toilette au théâtre. Je vis plusieurs femmes très-jolies, infiniment plus occupées de l'effet que la pièce produisoit sur nous autres Anglois, que de la représentation.

Les voyageurs ont souvent représenté les Portugais comme très-négligés sur leurs personnes, et très-sales dans leurs vêtemens et dans leur extérieur. J'avoue que je ne les ai pas trouvés tels, et qu'au contraire j'ai eu occasion de remarquer que la classe moyenne et la classe supérieure de la société étoient très-recherchées pour la finesse et la blancheur de leur linge. Une taille moyenne, un peu forte; des yeux noirs, brillans et remplis d'expression; des dents d'une blancheur éblouissante, sont les traits caractéristiques d'une beauté portugaise, et ici comme ailleurs font une très-jolie femme. La taille des hommes à Lisbonne, quoique moindre que celle des Anglois, n'est pas aussi petite qu'on l'a représentée souvent et trop souvent.

Les Gallegos.

Je m'arrêtai un instant près d'une grande fontaine pour examiner les patiens et laborieux Gallegos qui, avec leurs petits barils en bois, fournissent de l'eau, moyennant un prix chétif, à tous les habitans de Lisbonne. Ces hommes, natifs de Galice, province la plus reculée de l'Espagne vers l'Ouest, passent les plus belles années de leur vie voués à cette humble occupation, dans la capitale du Portugal. Quand l'âge ou les infirmités ne leur permettent plus de travailler, ils retournent avec leurs petites économies dans le pays de leur naissance. Il y a aussi à Lisbonne beaucoup de Galiciens qui sont portefaix et domestiques : ils ont tous la réputation d'être très-honnêtes et très-fidèles.

Connoissance de la langue.

Quand mon devoir me retenoit au camp, ma grammaire portugaise étoit ma fidèle compagne. Les principes de la grammaire sont partout les mêmes; et le latin étant la base des deux idiomes qui se parlent dans la péninsule, je trouvai mes études plutôt amusantes que pénibles. Je ne laissois passer devant ma porte ni paysan, ni muletier, ni marchande de fruits sans les questionner: et, par une attention particulière à leur ton et à leur manière de prononcer, je fus bientôt en état de me faire comprendre pour demander les choses et les renseignemens dont j'avois besoin. L'empereur Charles-Quint disoit, avec beaucoup de raison, que plus un homme parle de langues, plus fréquemment il sent qu'il est un homme. Cette remarque est fondée sur une observation attentive de la nature humaine. L'orgueil d'un homme intelligent reçoit une atteinte grave, quand il est, pour la première fois, jeté dans un cercle d'étrangers qu'il ne comprend pas; ses traits même perdent leur expression ordinaire, ses regards montrent une agitation inquiète et mêlée de mortification, ou bien, ce qui est pire, une absence totale d'idées.

Arsenal.

Le bâtiment est beau; mais, aux yeux d'un Anglois, les bassins et les chantiers sembloient être plutôt ceux d'un constructeur particulier que le dépôt naval d'une nation : il étoit cependant impossible d'oublier que cette nation avoit équipé et expédié les vaisseaux qui avoient porté dans des mers nouvelles l'audacieux Vasco de Gama, et que ses marins furent les premiers qui trouvèrent

et suivirent la route de l'Inde, si fréquemment parcourue ensuite par tant de navires que l'avarice et l'ambition des Européens dirigeoient.

Marché aux chevaux.

Près de la place de Salitre, on tient souvent la foire ou le marché aux chevaux dans un grand emplacement ouvert. Cette foire ne ressemble guère à celles du même genre qui ont lieu en Angleterre. La petite taille, la longue queue et la crinière flottante des chevaux portugais, leur pas qui est ou un amble lent, ou un galop vif et court, enfin l'air pesant et lourd de leur harnachement et de leurs selles, causent une surprise extrême à un Anglois. Les colliers de leurs mulets sont en laine, bariolés de toutes sortes de couleurs, et généralement ornés de clochettes. La têtière et les rênes des chevaux de selle sont garnies d'ornemens en cuivre; les selles sont en bois, fort lourdes, couvertes de peau chamoisée fort douce, et rembourrée; au pommeau et en arrière, elles sont tellement saillantes, que le cavalier y est comme enchâssé. L'étrier est en bois, et si grand qu'il couvre le pied; c'est le même dont on faisoit usage dans le quinzième siècle. Mais, depuis un certain temps, les cavaliers portugais ont adopté la selle anglaise.

Le jardin de Salitre est petit; il offre une promenade fraîche et ombragée.

Mendians.

En passant devant l'hôtel magnifique, ou plutôt le palais du baron Quintella, mon attention s'arrêta sur un de ces groupes nombreux de mendians, si fréquens

dans ce pays. Indolemment étendus autour de la porte et sous les murs de cette demeure, ils n'imploroient notre charité qu'en nous tendant la main. Nous suivre pour nous importuner étoit un effort auquel ils ne songèrent pas; sous ce rapport, on doit dire qu'ils sont moins incommodes pour les passans que les mendians obstinés que l'on rencontre quelquefois dans les rues de Londres, et que les troupes nombreuses qui infestent la moitié des villes en Irlande.

Dans les pays du midi de l'Europe où la religion catholique romaine est dominante, faire l'aumône est regardé comme un devoir impérieux; en conséquence, chacun suivant ses moyens fournit aux nécessités des indigens. Chaque jour, une certaine quantité de nourriture est distribuée, de la porte des couvens, et de la cuisine des riches, à un certain nombre de mendians; il n'y a personne, quelque humble que soit sa condition, s'il est au-dessus du besoin, qui, tous les jours de sa vie, ne donne quelque chose par charité. Assurés ainsi des moyens de soutenir leur misérable existence, les pauvres vont journellement à leurs postes respectifs, attendent le signal du portier du couvent ou du palais, et reçoivent avec reconnoissance la petite pièce de monnoie que leur donne quelquefois le passant. Il est vrai que ce spectacle est pénible, mais il faut en apprendre la cause avant de blâmer la nation chez laquelle il se présente. Sans lois, sans taxe des pauvres, sans maisons de travail, sans institution paroissiale, ces mendians sont, de toute nécessité, exposés aux yeux du public, et entretenus à la lumière du jour. Le nombre de ceux qui, en Portugal, subsistent de la charité publique, comparé même avec ceux de notre pays, ne se trouveroit pas aussi grand qu'on le supposeroit d'abord. Sous

ce climat doux, et avec leurs habitudes, ces infortunés gagneroient réellement fort peu à l'introduction de nos maisons de pauvres et de nos officiers de paroisses.

Églises.

J'entrai dans plusieurs églises, il y avoit en général peu à admirer. Les ornemens étoient brillans et de mauvais goût : une quantité de sculptures, mal exécutées, dorées et peintes, fatiguoit l'œil. Un usage de ce pays, usage que je crois commun à tous les pays catholiques, me fit grand plaisir : à toutes les heures du jour les églises sont ouvertes, et on y voit constamment des fidèles en prière devant l'autel de quelque saint. Ils y viennent dans les momens d'affliction, de malheur ou de crainte ; protégés et aidés par la sainteté et la solennité du lieu, ils déposent leurs peines et leurs alarmes dans le sein de Dieu, et invoquent sa miséricorde et son pardon. Combien ai-je vu de pénitens prosternés et trop absorbés dans leurs dévotions pour jeter un regard de curiosité autour d'eux, bien que mon approche dût les distraire. Je crois qu'il y a dans la vie de tout homme des momens où se réfugier dans un temple, et s'y incliner au pied des autels sans qu'une cloche l'appelle à la prière, mais pressé seulement par la disposition de son esprit et les besoins de son cœur, doit être un plaisir aussi pur que saint.

Le couvent de Saint-Vincent.

Le château de Saint-Vincent n'a de remarquable que sa situation. Nous fûmes reçus au couvent avec la politesse la plus flatteuse. Les bons pères nous présentè-

rent des fruits et du vin, et nous montrèrent leur bâtiment avec un empressement qui n'étoit peut-être pas exempt de vanité. Leurs appartemens, quoique très-simplement meublés, étoient extrêmement commodes et agréables; tous s'ouvroient sur une longue et large galerie, à l'extrémité de laquelle une grande fenêtre donnoit sur le port de Lisbonne, dont la vue est toujours si belle et si variée. Leur église étoit superbement décorée; les vases sacrés pour le service de l'autel étoient riches et somptueux; les orgues fort belles, mais d'une construction singulière, car les tuyaux se trouvoient disposés horizontalement. Les ornemens des prêtres, pour le service divin, étoient vraiment magnifiques.

Ces religieux avoient un petit jardin bien tenu, et embelli de fontaines et de bustes. La plupart de ces moines sont de bonne famille, et élevés avec quelque soin. Leurs questions étoient pleines de sens.

Nous sortîmes charmés de la réception cordiale qu'on nous avoit faite, et un peu surpris de la vie aisée que menoient ces saints personnages. C'étoit le premier couvent que je voyois. Je ne pus trouver dans mon cœur le moindre motif d'appliquer les épithètes injurieuses dont on les flétrit trop souvent. Quoique je regrette qu'un gouvernement ou une nation condamne tant de ses membres à passer sa vie dans un triste célibat et une dévotion inutile, je suis loin de mépriser ou de blâmer les malheureuses victimes de la politique et de l'orgueil ecclésiastiques; en effet, la discipline des ordres les plus riches est assez austère pour exclure toutes jouissances de la vie, qui sont si généralement et si fortement recherchées; et parmi ceux qui déclament contre les moines, il en est bien peu, s'il en est un seul, qui voulût consentir, même par un sentimeni de devoir,

à mener la vie insipide et ennuyeuse de ces hommes infortunés.

Dévotion.

J'entrai dans l'église de Saint-Roch au moment de l'élevation ; la posture humble d'une grande assemblée de fidèles à genoux et profondément inclinés ; la plupart se frappant la poitrine avec ferveur, me frappa singulièrement, et je courbai la tête avec un sentiment mêlé de respect et de honte. Mais il ne tarda pas à se dissiper. Quand cette foule se leva pour sortir, je ne pus apercevoir, sur le visage d'aucun de ceux qui la composoient, la moindre trace d'une impression sérieuse : ils se mirent à causer avec une vivacité et un empressement incroyables ; les femmes promenèrent autour d'elles leurs yeux brillans, avec la conscience de leur pouvoir. Plusieurs dames étoient suivies de négresses, leurs domestiques ; d'autres, de femmes d'un certain âge et d'un ordre un peu plus relevé qui ressembloient bien à des duègnes.

Quand l'église fut vide, j'en fis lentement le tour ; elle est belle et spacieuse. Les autels étoient riches, mais moins surchargés de dorures que d'autres que je vis par la suite. Les ornemens du maître-autel n'avoient rien de remarquable ; mais une mosaïque bien exécutée, à un des autels latéraux, représentant le baptême de notre Sauveur par saint Jean, m'offrit un échantillon fort remarquable et fort beau de cet art ; je n'en ai jamais vu de si délicat et de si parfaitement exécuté.

Diversité de jugemens sur Lisbonne.

Plusieurs de mes compagnons avoient éprouvé des sensations bien différentes des miennes ; ils faisoient, d'un air triomphant, des comparaisons, sans réfléchir qu'il étoit

impossible de les établir sur des termes égaux. Là où j'avois été frappé de la belle apparence d'un bâtiment public ou d'un hôtel, ils n'avoient vu que des tas de boue étendus devant les portes; là où j'avois regardé avec plaisir des groupes variés de paysans dans leur costume national, ils avoient découvert un mendiant dégoûtant qui s'étoit glissé dans la foule; tandis que j'avois aperçu d'un côté de la rue une jolie femme au regard expressif, appuyée sur un balcon, et que j'avois aspiré le parfum de quelque plante balsamique étrangère, eux n'avoient rencontré, de l'autre, qu'une poissonnière faisant frire des sardines dans son étale, ou avoient eu l'odorat offensé par l'odeur de l'ail. Voilà comme les hommes regardent les mêmes scènes avec des yeux différens. Enfin, nous nous mîmes à table dans un hôtel tenu par un François, et je trouvai le repas excellent, en dépit des cris de mes compagnons qui trouvoient à redire aux mets et à la manière de les servir.

(Recollections of the Peninsula.).

Mœurs des Birmans.

Il paroît que, chez les Birmans, les femmes ne sont pas dans un état aussi dégradé que dans l'Inde. Un grand nombre d'entre elles sait lire; ainsi elles ont le moyen de s'instruire. Elles ont la liberté de sortir, dit un voyageur qui a visité récemment le royaume d'Ava, et jouissent d'autant d'influence que dans tout autre pays où elles sont comptées pour quelque chose; toutefois, elles ne sont pas traitées avec délicatesse et tendresse ni considérées entièrement comme étant, dans l'échelle des êtres, placées aussi haut que les hommes. La reine exerce une grande autorité; on sait que le der-

nier gouverneur de Rangoun permettoit à sa femme de prendre une part considérable aux affaires. Il est vrai qu'un homme peut battre sa femme et sa fille, n'importe leur âge, et même ses fils; mais, de son côté, la femme peut se présenter devant le magistrat et obtenir le divorce, si son mari l'a battue sans raison. Un frère aîné peut battre son frère puîné, ou sa sœur cadette. Une belle-mère a des droits particuliers sur son beau-fils. A moins qu'il ne paye une somme déterminée, elle peut gouverner la maison, et il doit la nourrir pendant trois ans trois mois et trois jours. Dans deux occasions, j'ai payé pour mes domestiques la somme qu'on exigeoit d'eux pour des réclamations de ce genre. Je crois que, dans la plupart des cas, les femmes jouissent de priviléges égaux à ceux des hommes: mais je suis sûr qu'il existe dans l'opinion une différence entre les deux sexes. Si les femmes n'étoient respectées qu'en proportion de leurs vertus et de leurs qualités aimables, il en est bien peu qui auroient droit à des égards. Elles sont hardies, querelleuses, turbulentes, et généralement fort sales sur leurs personnes.

(Friend of India.)

Ère des Mahrattes.

Les Mahrattes emploient aujourd'hui quatre ères différentes, indépendamment de celle des Chrétiens. Ce sont, 1° le Chalivahan; 2° le Sourson ou hégire des Arabes; 3° l'année Fossli; 4° enfin, le radj Abichik, ou l'ère de l'avénement de Sevadji au trône.

L'ère de Chalivahan commence à l'avénement de ce prince au pouvoir en 77 à 78 de l'ère chrétienne.

L'ère Sourson, que les Mahométans écrivent généralement Chehourson, fut introduite dans le Nierg, ou année

du laboureur des Hindous, l'an de l'hègire 745 correspondant à l'an 1344-1345 de notre ère.

L'ère Fossli commença au nord de la Nerbeddah, sous le règne d'Akbar, et fut introdnite dans le Décan, par son petit-fils Chah Djihan, l'an de l'hégire 1047 (1637-1638 de J. C.)

Le Sourson et le Fossli sont des années solaires, d'accord avec la date de l'année de l'hégire quand elles commencèrent, mais ne faisant aucue compensation pour les calculs futurs, pour la différence entre les années solaire et lunaire : c'est pourquoi il doit y avoir plus de trois ans de différence par siècle.

Description des Hindous, par Baber, empereur mogol au seizième siècle.

L'Hindoustan est un pays qui a peu d'agrémens qui le rendent recommandable. Les habitans ne sont pas beaux. Ils n'ont aucune idée des charmes de la société intime, de la conversation avec ses amis, ni d'un commerce familier. Ils sont dépourvus de génie, d'intelligence, de politesse, de bonté, de compassion, d'esprit d'invention dans les arts mécaniques pour concevoir ou exécuter les ouvrages qu'ils font avec des outils. Ils n'ont ni habileté ni adresse pour le dessin, ni pour l'architecture. Ils n'ont ni bons chevaux, ni bonne viande, ni raisins, ni melons musqués, ni bons fruits, ni glace ou eau froide, ni bonne nourriture, ni pain dans leurs bazars, ni bains, ni colléges, ni chandelles, ni torches, ni chandeliers. Au lieu de chandelle et de torche, on a une troupe de domestiques sales qu'on appelle *dentis*, qui tiennent à leur main gauche une espèce de petit trépied en bois, au côté d'un des pieds

duquel on fixe un morceau de fer semblable à la bobèche d'un chandelier ; on attache à un autre pied, avec une cheville de fer, un brin de plante pliante, de la grosseur du doigt du milieu. De la main droite, le domestique tient une gourde percée d'un trou pour pouvoir en verser de l'huile. Les paysans et les gens de la classe inférieure vont nus. Le principal mérite de l'Hindoustan est d'être un vaste pays, où il y a beaucoup d'or et d'argent. Durant la saison des pluies, le climat en est agréable. Un autre agrément de l'Hindoustan, c'est d'avoir une quantité innombrable d'ouvriers de toutes les professions et de gens qui font tous les commerces. Pour toute espèce d'ouvrages et d'occupations, il y a toujours une troupe de gens, qui, de père en fils, depuis un temps immémorial, font le même travail et le même négoce. (*Mémoires de Baber*).

Assam.

Les documens historiques de l'Assam commencent vers le milieu du dixième siècle. Alors, dit la chronique, Khoun-Long et Khoun-Lai, deux frères, descendirent du ciel par une échelle de fer, et fondèrent une maison qui régna sur les pays de Mongran et de Mongri. Sokapha, le treizième descendant de Khoun-Lai, fut le premier prince de la dynastie de l'Assam, en 1189 (de J.-C.). Ainsi, cette histoire ne dit rien de positif sur l'état primitif de l'Assam. Il est évident, d'après le nom des princes, qu'ils étoient des étrangers, venant probablement des pays montagneux entre l'Assam et la Chine. C'est de là qu'encore de nos jours, comme on en a vu un exemple, dans l'invasion des Sinphous, des tribus barbares sont souvent sorties.

Avant cette invasion, il n'est guère douteux que la partie occidentale de l'Assam, et le cours du Brahmapontre jusqu'au Brahmakound, ne fussent Hindous, car ces pays sont la scène de légendes et de traditions nombreuses, et offrent partout des noms sanscrits.

Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle, que la famille hindoue exerça de nouveau le pouvoir dans la personne de Gadadhar-Sinh, trente-deuxième souverain. Les annales de l'Assam ne présentent pas, sous un jour favorable, les principes ni la politique de la cour; elles sont remplies d'exemples de perfidies et d'assassinats, dont une grande partie étoit due, sans doute, à la forme du gouvernement, ainsi qu'à son caractère de barbarie, et aux débats continuels pour l'autorité parmi les principaux officiers, notamment entre les Boura-Gohein, ou ministres héréditaires, et les rois. (*Cal. Gov-Gaz*).

Le Gange.

Ce fleuve est pour les Indous l'objet d'une vénération si grande, que plusieurs brahmines s'abstiennent de le regarder, d'y cracher, et de laver leurs vêtemens dans ses eaux. Un de leurs livres, parmi plusieurs autres formules de louanges, que l'on peut adresser au Gange, offre celle-ci : « O déesse! la chouette nichée dans le »creux d'un arbre qui croît sur tes bords est élevée »au-dessus de tout; tandis que l'empereur, dont le »palais est éloigné de toi, quoiqu'il puisse posséder un »million d'éléphans énormes, et puisse avoir les femmes »de plusieurs millions d'ennemis vaincus qui le servent, »n'est rien. »

Iles Crozet.

M. Lesquin, navigateur françois, reconnut, en 1825, dans l'océan indien, les îles Crozet, qui, n'ayant point été vues depuis 1772, époque de leur découverte, et ne se trouvant pas, d'ailleurs, sous le parrallèle qui leur étoit assigné, figuroient dans plusieurs cartes comme douteuses. M. Lesquin, ayant eu le malheur d'y faire naufrage, est resté dix-huit mois, avec son équipage, sur ces îles, n'ayant pour toute nourriture que la chair et les œufs des amphibies, seuls habitans de ces rivages désolés. Les naufragés, pour se garantir de la rigueur du climat, se servoient de peaux de phoques, et s'en étoient fabriqué des vêtemens. Il est inutile de dépeindre ce qu'a d'affreux une pareille situation dans un pays couvert de neige pendant dix mois de l'année, et où la végétation est absolument nulle. M. Lesquin et son équipage ont enfin été délivrés de leur solitude par un baleinier anglois, qu'un heureux hasard, ou plutôt une providence spéciale, a conduit dans ces parages, et qui les a ramenés sur-le-champ au cap de Bonne-Espérance.

Bruits souterrains à Nêkous.

M. de Humboldt nous apprend, sur l'autorité des témoignages les plus croyables, que des sons souterrains semblables à ceux d'un orgue, sont entendus, vers le lever du soleil, par les personnes qui dorment sur les rochers granitiques des rives de l'Orénoque. MM. Jomard, Jollois et de Villiers, trois des savans qui ont fait partie de l'expédition françoise en Egypte, ont entendu, au lever du soleil, dans un grand monument de granite placé au centre de l'emplacement sur lequel est situé le palais de

Carnac, un bruit semblable à celui d'une corde qui casse.

Des sons d'une nature analogue à ce dernier ont été entendus par M. Gray, membre du collége de l'université à Oxford, à un lieu appelé *Nékous*, qui est situé à trois lieues de Tor, sur la mer Rouge, et dont le nom signifie une cloche. Ce lieu, qui est couvert de sable et entouré de rochers creux et disposés en amphithéâtre, présente une pente rapide vers la mer, dont il est éloigné d'un demi-mille. Il a une longueur de 300 pieds sur une largeur de 80. Il a reçu son nom, parce qu'il rend des sons, non pas comme jadis la statue de Memnon, aux rayons du soleil levant, mais à toute heure du jour et de la nuit, et dans toutes les saisons. La première fois que M. Gray visita ce lieu, il entendit, au bout d'un quart d'heure, sous ses pieds, comme un murmure sourd et continu qui, en devenant plus fort, se modifioit graduellement en battemens, de manière à ressembler au tintement d'une cloche. En cinq minutes, il acquit une telle intensité, qu'il imita parfaitement ce son, et que même il mit le sable en mouvement. Les habitans de Tor assurent que ce bruit effraie les chameaux et les rend furieux.

Curieux de découvrir la cause de ce phénomène, dont aucun voyageur n'avoit fait mention, M. Gray retourna le lendemain au même endroit, et resta un quart d'heure à écouter le bruit qui, dans cette occasion, fut beaucoup plus fort qu'auparavant. Comme le ciel étoit serein, et le temps calme, M. Gray dut être persuadé que le bruit ne pouvoit être attribué à l'introduction de l'air extérieur; de plus, il n'aperçut nulle crevasse par laquelle cet air auroit pu pénétrer. Les Arabes du désert attribuent ce bruit à un couvent de moines conservés miraculeusement, et pensent que le son qui frappe l'oreille est celui

de la cloche de ces religieux. D'autres disent qu'il est produit par une cause volcanique, et fondent cette opinion sur ce que les eaux thermales de Pharaon sont situées sur la même côte. (*Edinburg philosophical Journal.*)

Colonie françoise du Sénégal.

On pense que, dès le quatorzième siècle, les François commerçoient au Sénégal ; ils y échangeoient des toiles, de l'eau-de-vie, de la verroterie, du coutil, des couteaux et de la quincaillerie contre de la gomme, de la poudre d'or, de l'ivoire, des cuirs, des plumes d'Autruche : plus tard, on y traita des noirs pour les transporter dans les Antilles et à Cayenne.

Des compagnies privilégiées firent long-temps le commerce du Sénégal ; la dernière fut supprimée par une loi en 1791. Le gouvernement lui devait des sommes considérables pour l'entretien de la colonie ; il mit cette créance à l'arriéré, comme tant d'autres. Le principal marché de la compagnie étoit à l'île Saint-Louis du Sénégal ; la valeur des exportations, consistant principalement en gomme, s'élevoit à 3,000,000 de fr. La suppression de la Compagnie, et les troubles survenus dans les colonies d'Amérique, vers la fin du dix-huitième siècle, portèrent un coup funeste à l'établissement du Sénégal et à tous les comptoirs françois sur la côte occidentale d'Afrique ; ils tombèrent successivement au pouvoir des Anglois.

Enfin, ils furent restitués à la France par le traité de paix de 1814, mais elle n'en rentra en possession qu'en 1816. Les changemens survenus dans les colonies de l'Amérique et l'interdiction de la traite des nègres durent faire considérer le Sénégal sous un point de vue

nouveau. L'espoir d'amener les nègres à la civilisation par la culture, et de les déterminer à la culture par la création de nouveaux besoins, et par le désir, qui devoit naître chez eux, de se procurer ce que l'on appelle de l'aisance, fut la base d'un système dont dix années d'essai ne peuvent prouver l'avantage d'une manière péremptoire, mais peuvent au moins encourager à persévérer dans une voie qui n'offre aucun inconvénient, qui présente quelques résultats utiles, et qui n'empêche pas de croire pour un avenir, plus éloigné peut-être, qu'on ne l'avoit d'abord supposé, à un changement total dans les mœurs des Africains.

Sans nous livrer à des hypothèses sur la possibilité et les conséquences de ce changement, bornons-nous à exposer la position actuelle de la colonie du Sénégal, sous le rapport du commerce.

Suivant les documens officiels de 1825, les importations du Sénégal se sont élevées à..... 2,837,543

Les exportations à................. 1,804,257

Différence......... 1,033,286

Si l'on ne considère ce résultat que d'une manière absolue, il n'est pas encourageant pour la colonie; mais on ne doit pas oublier que la valeur des exportations n'est le résultat que de neuf années de travaux, dont la progression a constamment été croissante; elle doit même finir par atteindre bientôt le taux des importations : c'est ce dont on peut se convaincre en examinant les élémens dont se composent les exportations : celles-ci consistent en

Cuirs.................	47,899 kilog.
Cornes............ ...	3,460
Cire.................	17,685

Écaille................	75	
Gomme..............	613,514	
Ivoire................	6,539	
Coton................	14,877	
Diverses marchandises.	7,845	
Bœufs................	200	pour les colonies françoises.
Moutons	20	

Une partie de ces objets est produite par les indigènes, une autre par les colons françois. Quant à ceux-ci, les sages encouragemens donnés par le gouvernement, et les essais qu'il a tentés avec prudence, ont donné à la culture un essor qui ne demande qu'à se développer, puisque le sol n'y oppose aucun obstacle. Le séné, le ricin, l'indigo, le gommier croissent spontanément dans le pays; on y a introduit avec succès le cotonnier, le cafier, le rocouyer, le nopal à cochenille et l'indigo du Bengale. On a l'espoir fondé de pouvoir livrer au commerce une quantité considérable d'indigo. Ainsi, en se bornant aux travaux des colons françois, il est facile de voir que ce n'est pas trop se flatter que d'entrevoir la possibilité prochaine d'égaler la valeur des exportations à celle des importations, et de fournir à la métropole beaucoup d'objets qu'elle tire de l'étranger.

Mais cette culture est la moindre partie du système de la colonisation du pays. On s'est proposé d'amener les indigènes à consommer les produits de notre industrie, auxquels on ouvre un nouveau débouché; on a voulu opérer graduellement dans les mœurs de ces nègres un changement qui les fasse sortir de l'état de barbarie dans lequel ils croupissent depuis tant de siècles, qui, enfin, mette un terme à ces guerres continuelles que fomentoit peut-être le commerce des esclaves. Déjà la diminu-

tion notable de ce trafic, l'affluence des indigènes dans nos établissemens, la part qu'ils prennent à nos travaux, enfin l'accroissement de leur commerce intérieur sont autant de signes certains d'un commencement de succès.

Maintenant, examinons les importations. La France y entre pour 2,611,838 ; elles consistoient en

Succin ou ambre jaune....	175	kilog.
Corail....................	454	
Fer en barres............	107,777	
Poudre à feu.............	9,482	
Sucre brut et en poudre...	30,938	
Tabac en feuilles.........	89,984	
Verroteries...............	34,673	
Fusils....................	998	
Guinées bleues de l'Inde...	36,754	pièces.
Vin.......................	2,148	bariques.
Eau-de-vie................	153,478	litres.
Farine....................	3,379	barils.
Les nations étrangères ont fourni une valeur de.....	218,649	litres.
Les colonies étrangères....	7,235	
Leurs importations ont consisté en		
Bois de sapin des États-Unis.	831	fr.
Café......................	1,114	kilog.
Sucre.....................	6,659	
Tabac.....................	86,336	
Genièvre.........4......	6,339	litres.
Rum.......................	13,406	
Vivres et marchandises diverses.................	817,289	fr.

Aucune exportation n'ayant eu lieu par navire étran-

ger, la différence a dû être soldée en argent par la colonie. Cependant, tout ce que les bâtimens ont apporté auroit pu être fourni par la France ou par les colonies.

POPULATION.

	Blancs.	Hommes de couleur libres.	Nègres libres.	Nègres esclaves.	Total.
Ile Saint-Louis.	220	642	1,475	7,768	10,305
Gorée.	40	713	743	4,529	5,825
	260	1,355	2,218	12,297	16,130

Ce qui mérite le plus d'attention, c'est que les peuplades indigènes qui, sans être soumises à la France, vivent sous son influence, offrent une population qu'on ne peut évaluer à moins de 300,000 âmes; elles consomment une quantité plus ou moins grande des produits de notre industrie. Beaucoup de nègres viennent de 100 et même de 150 lieues pour travailler dans nos établissemens. C'est par eux qu'on peut espérer de voir la civilisation pénétrer en Afrique.

(*Extrait du Phare, journal commercial du Havre.*)

Des lettres du Sénégal apprennent qu'à la date du 20 août dernier, la gomme, traitée à Bakel et dans les autres comptoirs de la compagnie, s'élevoit à plus de 5,000 quintaux. Quant aux autres marchandises que les indigènes fournissent, telles que l'ivoire, l'or, la cire, les cuirs, etc., leur quantité présentoit également à cette

époque une augmentation sensible sur celle qui avoit été obtenue durant les années précédentes.

Ces lettres font connoître aussi qu'un traité, conclu avec le roi de Kasso, permet d'expédier aujourd'hui les produits de notre industrie dans le Bambouk, le Kaarta, le Fonladougou et autres pays de l'intérieur, et que des négociations très-avancées avec le roi des Dowiches nous offriront bientôt la possibilité de prendre une part active aux échanges lucratifs que le concours simultané de plusieurs nations entretient sans cesse sur les marchés de Ségo et de Sansanding.

S'il est maintenant difficile de déterminer tous les avantages qui résulteront de cette extension de commerce, il est cependant certain que le centre de l'Afrique ne sauroit tarder à être fréquenté par les caravanes, qui viendront désormais s'approvisionner à notre nouveau comptoir dans le Kasso, des marchandises qu'elles ne peuvent se procurer qu'à grands frais par la voie des états barbaresques ou des pays voisins.

Mine de houille dans l'Hindoustan.

On a récemment découvert des couches de houille dans le lit du Djadjer-Nadi; elles ont été aperçues après un éboulement de terres sur la rive droite de cette rivière : le rivage, dans cet endroit, a une hauteur de 70 à 80 pieds Les couches n'ont qu'un vingtième de pouce à trois pouces d'épaisseur; elles alternent avec de l'argile bleue durcie et du grès micacé blanc; leur inclinaison est en général de 80 degrés, mais souvent dérangée par l'éboulement partiel des couches contiguës. La houille est schisteuse et fragile, noire, d'un lustre résineux, et

ne tache pas les doigts quand on la touche; elle répand, en brûlant, une odeur sulfureuse ou bitumineuse, et laisse un résidu de couleur brune-rougeâtre. Sa contiguité avec l'argile bleue donne lieu à la supposition très-probable que des excavations ultérieures conduiroient à des dépôts plus considérables, puisque l'on a remarqué généralement que, partout où ces substances se rencontrent, des recherches exactes font presque toujours découvrir des fragmens de houille, ou bien les bords ou la lisière des couches, comme dans le cas actuel. La position de cette houille, sur le bord d'une rivière, seroit très-favorable pour l'expédier au loin; elle ne tarderoit pas à arriver dans le pays-bas, car on dit que les couches sont voisines du village de Silani, dans la chaîne inférieure des montagnes, à l'ouest de la vallée de Karda, à 4 milles du point où le Tchoura-Pani commence à couler dans les plaines.

Des fouilles faites dans d'autres lieux donnent lieu d'espérer qu'on découvrira encore d'autres mines de houille de meilleure qualité, et que celles qui sont connues pourront être exploitées avec plus de facilité.

On a trouvé de l'anthracite ressemblant à la houille compacte, et qui par conséquent pourra être d'un usage avantageux; un des gisemens est dans les coteaux de Tattcher, situés dans le Cottak; l'autre est près de Hossein-Abad. On a rencontré celle-ci en creusant un puits à travers du grauwacke et du schiste argileux. Cette houille, en brûlant, répand une fumée brune et une odeur bitumineuse, et donne en même temps une grande chaleur. La mine paroît être considérable, et il semble probable que tout le pays entre Djebbelpora et Hossein-Abad est rempli de ce minéral. Les localités sont

peu favorables au transport de la houille; mais on peut l'employer utilement pour la fonte du minérai de fer qui abonde dans ce canton.

(*Calcutta Government Gazette.*—19 avril 1827.)

Cérémonies des funérailles chez les Chinois.

Le docteur Morrison nous apprend qu'autrefois, à la Chine, c'étoit l'usage d'enterrer avec un mort des chariots en argile (*t'hou tchay*) et des figures d'hommes en paille pour le service du défunt dans l'autre monde. Cette coutume se pratique encore. On fait en papier un certain nombre d'ustensiles, et, en les brûlant, on les met dans l'état invisible où ils doivent être pour servir au défunt. On les désigne par le nom général de *ming-kh'é*. On fait et on brûle de cette manière des chaises à porteur, un bateau, des bateliers, des domestiques, des vêtemens et d'autres objets. On brûle les habits que le défunt portoit, qui, chez les pauvres, ne valent pas grand'-chose; et les somptueuses garde-robes des riches sont également consumées. Cet usage se nomme *chaou-ko-ho* (brûler les habits pour le passage de la rivière), et cette rivière à passer s'appelle *Hoang-ho* (rivière Jaune.)

(*Asiatick Journal.*

Animaux fossiles de l'Ava.

Le 14 mars 1827, on présenta à la société asiatique de Calcutta quelques échantillons d'ossemens fossiles trouvés récemment dans le pays d'Ava. Comme on manquoit de moyens pour les comparer avec les squelettes fossiles d'animaux découverts en Europe et en Amérique, on ne peut les classer convenablement; ils sont plus

grands que ceux des éléphans ordinaires; les dents offrent des différences bien marquées.

(*Calcutta Goverument Gazette.*)

REVUE GÉNÉRALE.

Musée de sculpture antique et moderne, par M. le comte de Clarac, garde des antiques du Louvre (1re et 11me livraisons, texte in-8°, atlas in-folio.)

Ce bel et intéressant ouvrage rentre dans le domaine de l'ethnographie, puisqu'il nous fait connoître une des plus riches collections de sculptures qui existent. L'auteur commence son livre par l'histoire de l'art de la sculpture, puis il donne celle du palais du Louvre; ensuite il compte décrire les statues, les bustes, les bas-reliefs et les inscriptions que renferme ce vaste édifice, et même toutes les statues qui ornent les différens musées et les collections particulières de l'Europe, ce qui lui facilitera le moyen d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des productions de la sculpture.

Les ouvrages sur les beaux-arts peuvent se diviser en deux classes: ceux qui sont dus uniquement à une spéculation mercantile, et ceux qui sont le résultat d'un zèle et d'un amour irrésistible des arts. La classe des premiers est nombreuse; car il n'arrive pas fréquemment qu'un artiste ou un homme de lettres soit en état ou trouve sage de compromettre sa fortune par une entreprise dispendieuse dont il est possible que le public n'apprécie pas le mérite. M. Clarac est heureusement exempt de crainte à cet égard; il suffit de parcourir son livre pour lui rendre la justice qu'il mérite.

La lecture du texte donne une haute idée du zèle, du talent, du goût, de l'instruction de l'auteur; il promet que l'on trouvera dans son livre la substance de ce que l'on tronve dans Pline, Garafola, Ticoroni, Tozetti, Winckelmann, Mongez, Heyne, Hirt, Boettiger, Creutzer, Thiersch, Siebelis, Brackhausen, etc. L'histoire de l'origine, des premièrs essais et des progrès de la sculpture est extrêmement curieuse. M. de Clarac a tellement fondu ensemble les faits contenus dans chaque auteur, qu'il a composé une espèce de manuel de sculpture antique, et l'on est agréablement surpris de trouver que les écrivains que l'on a lus et relus présentent sur les arts des notions auxquelles on n'avoit pas songé, parce qu'on n'avoit pas pour but de les chercher.

M. de Clarac donne un récit animé, attachant et fort docte des progrès des anciens dans la sculpture, depuis son plus haut point de perfection du temps de Périclès jusqu'au déclin de cet art dans l'occident de l'Europe. Nous ne pouvons pas le suivre dans tous ces détails, quoique très-intéressans non seulement pour l'artiste, mais aussi pour le commun des lecteurs, qui reconnoîtront quelle vaste masse d'instruction il est possible d'acquérir par l'étude des auteurs anciens quand on a un objet spécial en vue, et ils seront tout surpris de découvrir que ces choses aient pu leur échapper. M. de Clarac nous initie dans les mystères des anciens, en nous conduisant par la main avec autant d'aisance et de liberté qu'il nous conduiroit dans les galeries du Louvre. Son style est simple, nerveux et classique; il a eu le bon sens d'en bannir tous les ornemens d'une éloquence parasite, et il l'a rendu, comme son sujet, digne de notre admiration par son élégante simplicité.

L'ouvrage contiendra dix parties, et offrira une sorte

d'encyclopédie de la sculpture ; toutes les figures sont gravées avec beaucoup de soin, de délicatesse et de netteté.

L'opinion que nons exprimons sur l'ouvrage de M. de Clarac est partagée par un journal littéraire de Londres : nous n'avons pas hésité à employer les termes même de l'auteur anglois, puisqu'il savoit être juste envers un de nos compatriotes.

Nous ne pouvons mieux finir cet article que par le passage qui termine celui du journal britannique : « Un ouvrage qui réunit tant de rares qualités et qui » contient une masse si immense d'instruction, et qui » cependant ne coûte que le cinquième du prix au- » quel on vend des productions bien inférieures, donne à » l'auteur des droits à notre recommandation la plus » vive. Nous ne doutons pas qu'il ne trouve la juste ré- » compense dont il est digne dans la protection d'un pu- » blic éclairé qui sait apprécier le mérite, et lui accorder » cette renommée durable, objet constant de la plus haute » ambition d'un esprit supérieur. » E.

Voyage aux Alpes et en Italie, etc. , par M. Albert Montemont ; 3 vol. in-18.

La lecture de ces trois petits volumes, où les vers viennent souvent au secours de la prose, intéressera surtout les personnes qui ont vu les lieux visités par l'auteur, en leur rappelant d'agréables souvenirs. M. Montemont ne pousse pas ses excursions en Italie, au-delà de Milan, Venise, Gênes et Turin ; il se plaît sur les Alpes, et principalement dans l'intéressante vallée de Chamouny, qu'il décrit en homme pénétré de toutes ses beautés ; mais pourquoi répéter cette éternelle histoire de l'anglois

Pocoke, qui, en 1741, se crut, dit-on, obligé de s'armer jusqu'aux dents pour pénétrer dans ce séjour que l'on s'imaginoit être habité par des brigands, comme si cette vallée pouvoit être inconnue même au gouvernement piémontois qui y percevoit des impôts. Une vallée bien moins fréquentée par les voyageurs est celle *des Cascades*, qui lui est parallèle; elle n'en est séparée que par le mont Buet. On s'y rend, dit l'auteur, par Servoz et le Col d'Anterne. Un gros torrent, descendu du mont *Sales*, dispose le voyageur à l'admiration, et forme déjà une magnifique cascade. Ici le sol est pauvre et resserré; il donne à peine de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie; mais il renferme beaucoup de minéraux qu'on exploite depuis nombre d'années.

La vallée des Cascades, également appelée la vallée de *Sixt*, est bien boisée; son aspect, quoique sauvage, présente une grande variété de points de vue romantiques. Les cascades qui animent le paysage, et qu'on peut porter au nombre de six cents, excitent l'étonnement par leur hauteur et leur volume; leurs eaux argentées, réduites en vapeur, offrent, dans leur chute rapide, les effets les plus agréables, en harmonie avec les diverses couleurs des vastes forêts qui couvrent la base des montagnes latérales, forêts parmi lesquelles dominent le mélèze, le sapin et le hêtre; mais ce qui fixe le plus l'admiration du voyageur, ce sont ces beaux iris ornés des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel, formé par les rayons du soleil lorsqu'ils frappent, sous un certain angle, les flots convertis en vapeur de ces espèces de rivières tombantes qui se précipitent abruptement de plus de trois mille six cents pieds de haut. Rien n'émerveille comme le spectacle que déroule le fer à cheval, en cet endroit d'où l'on découvre plus

de cinquante cascades, dont les triples quadruples chutes ont chacune deux à trois mille pieds d'élévation. La vue des cascades de la Cambe, unie au fer à cheval, n'est pas moins remarquable.

Les habitans de cette vallée étoient jadis presque tous bergers ; depuis l'établissement des usines, ils sont devenus industrieux, et ont acquis plus de moyens d'aisance ; ils sont actifs, gais et ouverts.

En revenant du fer à cheval on trouve le village de *Nant-Bride*, mot celtique dont le sens est *courant d'eau bruyante*. Sur une maison moins chétive que les autres, l'auteur aperçut une inscription latine. Pendant qu'il étoit occupé à la lire, le maître de la maison s'approcha et l'invita très-poliment à se reposer chez lui, ce qu'il accepta un peu par curiosité. On lui offrit du laitage, du beurre et des œufs frais avec un rayon de miel. L'aisance intérieure de cette maison, une bibliothèque avec des livres en plusieurs langues, tout sembloit réunir pour éveiller l'intérêt dans un pays formant comme une limite du monde. M. M. apprit de son hôte qu'il avoit deux frères à Paris, l'un avocat, l'autre médecin ; un troisième étoit mort à Fribourg, habile et savant professeur en droit, et lui avoit légué tous ses livres.

La vallée de Sixt, entourée de hautes montagnes et arrosée par l'impétueux Giffre qui descend en cascade du versant nord du Buet, étant une des vallées transversales des Alpes, est ouverte sur le passage des terrains primitifs et secondaires. Les montagnes de la rive gauche du torrent sont primitives à leur base ; les parties supérieures sont de transition ou secondaires. Dans les unes et les autres il y a quelques gisemens de sulfure de plomb et de cuivre, mais qui paroissent peu abondans et sans suite. Sur la rive droite, les monta-

gnes sont toutes calcaires, tandis que leur base porte des rochers intermédiaires ou de transition. Dans les masses calcaires on reconnoît les caractères de grands et violens bouleversemens; elles sont contournées, fléchies, inclinées, redressées en différens sens.

La montagne de la rive droite renferme des mines de fer abondantes, qui diffèrent de qualité, suivant la nature des terrains qui les recèlent. C'est entre les divers schistes de la base que se trouvent les couches de mines de fer; elles ont un mètre et demi de puissance; leur étendue en profondeur et en largeur est inconnue; elles se montrent au jour dans les escarpemens des rochers; on en voit des amas considérables dans les produits de leur éboulement. L'accès en est facile; et, quoique le plateau, où elles se découvrent pour la plupart, soit élevé de 442 toises au-dessus de la vallée, et de 863 toises au-dessus de la mer, il est aisé, par quelques rampes, de transporter le minérai.

Le voisinage de belles forêts de sapins et de hêtres et les houillères d'Arache présentent beaucoup de facilité pour l'établissement des fonderies, des forges et taillanderies de Sixt; la proximité de Genève et du Rhône offre un débouché non moins sûr qu'étendu, et le bas prix de la main-d'œuvre est encore un élément de consommation plus grande.

C'est à un généreux citoyen, M. Albanis Beaumont, que l'on est redevable de l'établissement d'exploitation des mines de fer de la vallée de Sixt. Il a eu pour continuateur M. Dejean, de Genève. Celui-ci traite le minérai à hauts fourneaux, qui est ensuite converti en gueuses, clous à vis, etc. Le gouvernement Sarde a accordé de nombreux priviléges à cet établissement, d'où il tire tout le fer dont il a besoin pour sa marine.

IV.

NOUVELLES.

Expédition du capitaine Parry.

Dans notre cahier de juillet dernier, nous avons donné les dernières nouvelles que l'on avoit reçues du capitaine Parry. Il ne lui étoit rien arrivé de remarquable depuis son départ d'Angleterre, jusqu'à Hammerfest, sur la côte de la Laponie norvégienne, où il avoit abordé le 19 avril. Après y avoir embarqué un certain nombre de rennes, ainsi que des souliers et des canots pour la glace, on continua le voyage vers le Spitzberg.

Le port où l'on vouloit entrer étoit encore obstrué par les glaces; *l'Hécla*, dont elles embarrassoient la marche depuis plusieurs jours, continua à lutter, jusqu'au 27 mai, contre les difficultés qu'elles lui présentoient. Alors le capitaine Parry essaya, pour la première fois, de quitter le navire et de faire usage des canots qui étoient portés sur des appareils semblables à ceux des traîneaux. La réussite de l'expédition dépendoit de la possibilité de se servir de ces canots qui devoient être traînés par des rennes, des chiens, ou même des matelots; mais la glace s'étant rompue et recommençant à charrier, il devint impossible d'avoir recours à ce moyen d'avancer.

Enfin, le 8 juin, *l'Hécla*, débarrassé des glaces qui l'avoient précédemment arrêté, put aller jusqu'aux Sept-Iles. N'y ayant pas trouvé de port, on fut forcé de revenir au Spitzberg. Le 19, on fit une seconde tenta-

tive avec les canots-traîneaux; mais la glace, au lieu de présenter une immense plaine unie sur laquelle ils auroient pu glisser, étoit rompue en tant d'endroits et si inégale, que leur marche devint extrêmement pénible. On étoit obligé de les décharger et de les recharger vingt fois dans un jour : on n'aperçut pas un seul champ de glace qui eût plus de trois milles d'étendue.

A la suite d'un espace assez uni, il falloit franchir une chaîne d'énormes glaçons entassés, formée de fragmens de deux masses immenses qui s'étoient violemment heurtées. A peine cet obstacle étoit-il surmonté, qu'on en rencontroit un semblable. D'ailleurs, la surface des glaces étoit en grande partie couverte d'eau par l'effet du dégel; il fut donc impossible d'employer des rennes pour tirer les canots; et, comme on manquoit de vivres pour nourrir les chiens, ceux-ci ne purent remplacer les rennes; il fallut donc tirer les bateaux à force de bras : officiers et matelots, au nombre de vingt-huit, étoient attelés tour à tour.

On choisissoit, pour se mettre en route, l'instant où le soleil, qui ne se couchoit point, étoit assez abaissé sur l'horizon pour que sa lumière, réfléchie par la surface des glaces, incommodât moins la vue. Avant de partir, chaque homme recevoit, pour son déjeûner, une chopine de chocolat qu'il mêloit avec un peu de biscuit en poudre. Ce repas fini, on s'atteloit aux bateaux, et, au bout de sept heures de marche sans relâche, on dînoit; la ration de chacun consistoit en un morceau de *pemmican* (viande séchée et extrêmement pressée) de la grosseur d'une orange, et quelques onces de biscuit. Ces mets, râpés dans l'eau froide, formoient une espèce de soupe qui devoit paroître bien peu substantielle à des hommes employés à un travail aussi rude. On prenoit un

peu de repos, puis on se remettoit à l'ouvrage, qui duroit encore six à sept heures. Les hommes avoient de l'eau jusqu'aux genoux : la température étoit constamment voisine du point de congélation.

Lorsque l'équipage harassé se disposoit à se livrer au repos après avoir changé de vêtemens, il n'éprouvoit pas un soulagement immédiat; car chacun, aussitôt après avoir mis des bas secs et des bottes fourrées, ressentoit des démangeaisons insupportables.

Le capitaine Parry dut bientôt se convaincre que ses hommes ne pourroient supporter long-temps de pareilles fatigues avec une ration composée de dix-neuf onces de pemmican et de biscuit en poudre; il y ajouta, comme régal, une chopine d'eau chaude tous les soirs; ce qui produisit d'heureux effets. Les hommes qui avoient conservé quelques restes de leur dîné en faisoient avec cette eau un bouillon très-restaurant. On auroit distribué une plus grande quantité d'eau chaude; mais elle exigeoit une consommation considérable d'esprit-de-vin. Ce précieux et unique combustible étant également indispensable pour préparer le chocolat, force fut donc de le ménager.

Parvenu au 80e degré de latitude, le capitaine Parry avoit été arrêté par des pluies abondantes, phénomène fort rare sous un parallèle si élevé. La glace étoit tellement brisée et morcelée, qu'à chaque instant les hommes et les bateaux s'enfonçoient dans les intervalles, et qu'il falloit employer les plus grandes précautions pour éviter ces accidens funestes. Mais l'obstacle insurmontable qui força enfin les Anglois à revenir au sud, après être parvenus à 82° 45′ 15″ de latitude, fut la violence avec laquelle les glaces se portoient au sud; ce mouvement étoit si fort, qu'un jour après une marche accablante de dix-

huit milles, on reconnut qu'on avoit dérivé de cinq milles au sud.

Le capitaine Parry n'apprit cette circonstance à ses compagnons qu'au moment où, la moitié des vivres étant consommée, il fallut abandonner tout espoir de succès. Il est très-heureux que l'on se soit aperçu à temps de la marche de la glace, et qu'elle ait été dirigée au sud; car si elle l'eût été vers l'est, plusieurs hommes étant déjà malades et regardés par le chirurgien comme incapables de supporter les fatigues du voyage, on auroit été exposé aux plus grands malheurs. Les rations, dans les derniers jours, furent réduites à huit onces de pemmican, neuf onces de pain, un demi-quart de rum et une pinte de chocolat pour vingt-quatre heures.

Sortis des glaces et entrés dans la mer libre, les canots furent assaillis, pendant cinquante-six heures, par une tempête accompagnée d'une chute abondante de neige, et ne purent avancer qu'avec la plus grande difficulté.

D'ailleurs tous les hommes de l'expédition ressentoient les effets de la vie pénible qu'ils menoient depuis plus de deux mois. Leurs forces s'affoiblirent graduellement, leurs membres s'enflèrent, plusieurs d'entre eux furent atteints de maladies, et le nombre des gens en état de travailler diminua de jour en jour. Le scorbut commençant aussi à se manifester, le seul remède à ce mal étoit un prompt retour! Au milieu de tant d'obstacles et d'événemens si contraires et si imprévus, la constance et la présence d'esprit du chef de l'expédition ne s'étoient pas démenties un seul instant.

Le capitaine Parry, revenu à bord de l'*Hécla*, apprit que ce vaisseau, qu'il avoit cru en sûreté dans le port où il étoit mouillé, avoit couru de grands dangers. Les gla-

çons, poussés par un vent violent, avoient rompu les chaînes en fer qui lui servoient de cables et l'avoient poussé sur la côte où il s'étoit échoué. On étoit cependant parvenu à le relever, et on l'avoit conduit dans un meilleur port, à l'entrée du détroit de Weygat.

L'*Hécla* acheva heureusement sa route jusqu'aux îles Orcades; le capitaine Parry quitta ce navire et s'embarqua sur un cutter du gouvernement; il arriva à Londres le 30 septembre.

On dit que l'amirauté projette une nouvelle expédition pour l'année prochaine.

Le Mémoire de M. W. Scoresby jeune, sur *les glaces polaires ou du Groënland*, que nous avons donné dans le cahier d'août dernier, a fait voir à combien de chances défavorables le succès d'une semblable campagne est exposé. M. Scoresby, instruit par la longue expérience, acquise par son père, dans ses navigations au détroit de Davis et à la mer Glaciale, et par celle de ses propres voyages, doute beaucoup que la mer au pôle soit libre de glaces, ainsi que l'ont supposé plusieurs personnes qui ajoutoient foi à de prétendus voyages de Hollandois ou d'autres dans ces parages. On a même cité le degré de latitude auquel tel ou tel navigateur s'étoit élevé, mais aucune de ces assertions n'est fondée sur l'autorité d'un journal de route authentique.

Voici les noms des navigateurs connus pour s'être avancés le plus loin au nord du Spitzberg :

1596. — Barentz et Heemskerk (*hollandois*), 80° 11′.
1607. — H. Hudson (*anglois*), ... 80° 23′.
1766. — Tchitchazov (*russe*), ... 80° 21′.
1773. — C.-J. Phipps, lord Mulgrave (*anglois*), 80° 48′.
1827. — W. E. Parry (*anglois*), ... 82° 45′.

Le major Laing.

Depuis les dernières nouvelles que nous avons données du major Laing, dans notre cahier de mars 1827, le bruit de la mort de ce voyageur, répandue par un journal de Paris, avoient consterné tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la géographie. Ajoutant peu de foi à ce rapport, nous ne l'avions pas publié. Dernièrement, les journaux anglois ont donné des extraits de lettres de Tripoli de Barbarie, en date des 17 et 30 juillet dernier.

Le pacha de Tripoli, refusant de croire à la nouvelle de la mort du major Laing, avoit envoyé prendre des renseignemens sur son compte; il acquit la certitude que l'on pouvoit encore douter de l'événement. On apprit que Clapperton avoit été parfaitement accueilli par le sultan Bello, qui déjà lui avoit témoigné beaucoup de bonté dans son précédent voyage.

Enfin une caravane, arrivée de Ghadamès, assura que la fatale nouvelle n'étoit pas vraie; elle avoit été répandue par un Touarik qui n'étoit pas en état de la savoir avec certitude.

Le colonel Denham a écrit de Sierra-Léone, le 29 mai dernier, qu'un fils de Mungo Park, arrivé par la frégate *la Sybille*, se proposoit de suivre les pas de Clapperton : il voyage seul. A cette époque, on n'avoit pas encore reçu, à Sierra-Léone, des nouvelles de Laing ni de Clapperton.

Descente du Niagara.

Nous avons annoncé dans notre dernier cahier la bizarre expérience qui devoit être tentée au Saut du Niagara; elle a eu l'issue à laquelle on devoit s'attendre. Voici quelques détails à ce sujet :

« Le 6 septembre, à deux heures, la goëlette parut, entraînée par le courant, et s'engagea dans le premier rapide; soudain vergues et mâts furent emportés par le choc; le pauvre chien se mit à hurler et les buffles à mugir de la manière la plus pitoyable; les ours, quoique gardant le silence, paroissoient tout aussi peu satisfaits de leur situation. Cependant le navire, après s'être balancé de manière à découvrir sa quille, reprit son équilibre, et s'avança vers le second rapide; là, même choc, même désastre et même résultat. Les ours parurent alors se consulter un instant sur ce qu'ils avoient à faire, et se décidèrent à abandonner leurs compagnons de voyage; et nous les vîmes se jeter ensemble à l'eau, et aborder sans autre accident au rivage. Les buffles, animés par l'exemple, ne tardèrent pas à l'imiter; mais au lieu de couper le courant, ils suivirent la dérive et disparurent bientôt avec la chute. Quant au chien, sa fidélité caractéristique ne l'abandonna point; embarqué sur le navire, il voulut en partager le sort, et tous deux furent précipités. »

Arrivé au second rapide, le navire, après avoir été tour à tour arrêté et forcé à travers les passes de roches, se trouva retourné, et continua ainsi à cheminer avec la poupe en avant; sa quille fut emportée à la moitié de la chute; et, deux secondes après, les débris même en avoient disparu. »

Suivant les relations, il y avoit au moins 40,000 spectateurs. Sans être pyrrhonien, on peut révoquer en doute l'exactitude de ce nombre. Le pays, autour du Saut du Niagara, est encore trop peu habité, et les routes qui y mènent ne sont pas assez peuplées pour que l'on conçoive comment une foule si considérable a pu trouver des logemens et des moyens de subsistance.

Naufrage.

On lit dans un journal de Baltimore : « La goëlette l'*Olhio*, commandée par le capitaine J. Thomas Rogers, se trouvant, le 18 août, par la latitude 31° longitude 60 1/2, le vent soufflant violemment de la partie du N. N. E., la mer très-houleuse, un matelot découvrit au loin un objet qui flottoit sur l'eau ; on pensa d'abord que c'étoit la quille de quelque bâtiment naufragé ; mais on ne tarda pas à reconnoître que c'étoit un canot qui faisoit route vers le navire ; on vit même un aviron s'élever et un vêtement blanc paroître en l'air. Le capitaine Rogers se dirigea de ce côté; et, quelques instans après, il fut auprès du canot, où se trouvoient cinq personnes dans la plus affreuse position. Deux hommes étoient occupés à ramer: un homme tenoit le gouvernail, le quatrième soutenoit d'une main un morceau de voile sur le corps d'une jeune femme couchée anprès de lui, et, de son autre main, vidoit, à l'aide d'un chapeau, l'eau qui sautoit à chaque instant dans cette frêle embarcation. Le vent de N. N. E. soufflòit avec une telle violence que, bien que tous les ris eussent été pris, la goëlette marchoit avec une vitesse extrême ; il ne restoit donc qu'un moyen à employer pour sauver ces infortunés, c'étoit de jeter des cordages, en passant le plus près possible du canot : c'est ce qui fut fait ; mais malheureusement le grelin qu'on leur lança s'échappa de leurs mains ; la goëlette fuyoit avec le vent... Un cri de désespoir se fit entendre. Le capitaine Rogers cherchoit à virer de bord, lorsqu'un grain, qui survint au même instant, lui fit perdre la trace de ces malheureux. »

CARTE DE L'ILE DE HAI NAN

formant le Département Chinois

DE KHIOUNG TCHEOU FOU

Par Mr. Klaproth

(1827.)

Dessinée par Frémin

et gravée par Berthe,

Rue St. Jacques N.° 66

DÉPART DE LOUI TCHEOU FOU

KHIOUNG TCHEOU FOU

TCHHING MAI HIAN

LIN KAO HIAN

TING NGAN HIAN

WEN TCHANG HIAN

TAN TCHEOU

TCHHANG HOUA HIAN

KAN NGEN HIAN

LO HOEI HIAN

HOEI THOUNG HIAN

WAN TCHEOU

LING CHOUI HIAN

YAI TCHEOU

Mer Yen tcheou hai

Lieues communes de France de 25 au Degré

Li de Hai nan de 300 au Degré

Nota. Le mot Li toung, qui se trouve à plusieurs positions de cette carte, désigne les habitations des Li qui sont les anciens aborigènes de l'ile de Hai nan

DESCRIPTION DE L'ILE DE HAI-NAN,

EXTRAITE DES AUTEURS CHINOIS;

PAR M. KLAPROTH.

La carte de l'île de Haï-nan, qui accompagne ce mémoire, a été composée principalement d'après des documens et des cartes qui se trouvent dans les ouvrages géographiques des Chinois. Nous regrettons de n'avoir pas pu faire usage des travaux précieux du capitaine *Daniel Ross*, ingénieur de la marine de la compagnie angloise des Indes; mais les travaux de cet habile observateur n'ont pas encore été publiés; nous n'en avons reçu que quelques notices, après que notre carte étoit déjà gravée. M. Ross, qui a si heureusement exploré les mers de la Chine, alla, en 1817, avec les deux vaisseaux *la Découverte* et *l'Investigateur*, sur la côte méridionale de Haï-nan. Il commença ses travaux géométriques aux baies de *Ga-long* et de *Yu-lin-kiang;* il fit mesurer des bases sur la côte de l'île, ou y construisit une chaîne de triangles qui fut étendue, depuis l'île du *Frère-Oriental* (18° 11′ 20″ lat. N. et 107° 21′ 15″ long. E.) jusqu'à celle que les Euro-

péens nomment *False-Tinhosa*, et les Chinois Heoun-gao. Trois autres baies furent mesurées entre ces deux derniers points ; de sorte que toutes les précautions nécessaires furent employées pour donner la plus grande précision à ce travail important.

En comparant notre carte avec quelques-unes des observations du capitaine Ross, on verra qu'elle n'en diffère pas beaucoup ; et il n'est pas sans intérêt de remarquer que les Chinois, réputés si mauvais mathématiciens, soient parvenus à donner des renseignemens si peu fautifs sur une province si éloignée.

Haï-nan est la partie la plus méridionale de l'empire de la Chine ; elle est située au sud de la province de Kouang-toung (Canton), de laquelle elle est séparée par un détroit qu'on peut traverser, en venant du nord, et par un vent favorable, en vingt-quatre heures. Le point d'Haï-nan le plus au nord est le cap septentrional d'une île qui termine la baie de Pe-cha-kiang ou Chin-yng-kiang, à l'est, et dont la position n'est pas déterminée par des observations astronomiques, mais qui doit se trouver environ par 20° 10′ lat. N.

La pointe la plus méridionale de Haï-nan porte le nom de *Yung-ko-tsoui* (bec de perroquet) ; elle est située à l'extrémité du cap oriental de la baie de Yu-lin-kiang, et, selon le capitaine Ross,

par 18° 9′ 35″ lat. N. et 107° 14′ 15″ long. E. de Paris. La pointe la plus avancée vers l'ouest est le cap formé par le mont Tsiun-ling-chan, au nord de la baie de Ou-ni-kiang, et le point le plus oriental est le cap Thoung-kou-chan, qui termine au nord la baie de Tchhin-tsun-kiang, 20° 37′ lat. N. et 108° 43′ long. E. Comme on manque d'observations astronomiques pour le point le plus occidental, il y auroit de la présomption à vouloir déterminer la plus grande largeur et la plus grande longueur de l'île.

L'île de Haï-nan a une forme presque ovale; à peu près au milieu s'élève l'*Ou-tchi-chan*, ou la montagne à cinq doigts : c'est la plus haute du pays; elle envoie de tous côtés des branches qui le traversent; elle tire son nom de ses cinq cimes, dont la plus élevée atteint la région des nuages. Entre sept et onze heures du matin, les vapeurs qui l'enveloppent se dissipent ordinairement, et laissent voir parfaitement son sommet conique : entre trois et sept heures après midi, il se couvre de nouveau de nuages qui le cachent aux yeux. Les Chinois disent que, pendant la nuit, la cime la plus élevée du Ou-tchi-chan jette souvent un éclat remarquable. Il est présumable qu'il est dû à ce que, de temps en temps, il y tombe dans la nuit de la neige que le soleil levant ne tarde pas à fondre. Les astrologues chinois prétendent que cet éclat est occasionné par la des-

cente du génie de l'étoile du pôle méridional (*Nan-ky-sing*), qui vient quelquefois visiter cette montagne ; d'autres croient que c'est la déesse de l'étoile *Mou-niu-sing*, nommée *Mou* ou *Mou-niu* qui s'y repose : c'est pourquoi on appeloit anciennement cette montagne *Li-mou-chan*, ou mont du pays des *Li*, consacré à la déesse *Mou*. Les auteurs de la géographie impériale de la Chine remarquent, à cette occasion, qu'on a confondu le caractère *mou*, qui sert à exprimer le nom propre de cette déesse, avec un autre qui se prononce également *mou*, et qui signifie *mère ;* de sorte que le mot *Li-mou-chan*, tel qu'on l'écrit à présent, signifie *montagne, mère des Li*. Je crois que c'est en effet son véritable nom ; car les tribus différentes des *Li* prétendent tirer leur origine de cette montagne.

Toutes les grandes rivières de l'île prennent leur origine au pied de l'Ou-tchi-chan. Le *Li-mou-kiang* a sa source sur le flanc septentrional, dans le district de Tan-tcheou ; il coule au nord-ouest, et porte d'abord le nom de *Ta-kiang*, ou grande rivière, et entre dans le district de Lin-kao-hian, où il prend ceux de Sin-ngan-kiang et de Loung-ngan-kiang. Arrivé dans le district de Tchhing-mai-hian et au mont Khiun-thian-ling, qui est à sa droite, il se tourne à l'est ; il est nommé alors *Kin-kiang* (rivière d'or), passe devant le bourg de *Tchhing-mai-so*, retourne au nord-est, revient bientôt à

l'est, et passe à un li au nord de la ville de Ting-ngan-hian, où on l'appelle *Kian-kiang*. Il y est navigable, mais peu profond, et reçoit plusieurs affluens venant du sud; près son confluent avec le Toung-khi, il coule droit au nord, reçoit successivement les noms de *Pe-chy-kiang* (rivière de pierres blanches), *Nan-tu-ta-kiang* (grand fleuve du gué méridional), et, à l'est de la capitale de l'île, celui de *Po-tchhoung-ho;* puis il se jette dans la baie de Po-tchhoung-kheou, il y charrie tant de sable que même les grandes jonques chinoises n'y peuvent plus entrer que de mer haute. Un bras s'en sépare vers le nord-est, passe à l'est de Khioung-tcheou-fou, porte le nom de Ho-kheou-ho, et se jette dans la mer, à l'ouest de Ho-kheou-so.

Le *Ta-kiang* prend également sa source au nord de l'Ou-tchi-chan, est grossi par un grand nombre de petites rivières, et coule au nord jusqu'au mont Na-khian-ling, au sud-est duquel il se divise en deux bras : celui de droite porte le nom de Young-khiao-kiang, poursuit son cours au nord, et tombe dans la baie de Thun-tsu-kiang; le bras de gauche garde le nom de Ta-kiang, se dirige à l'ouest, forme d'abord l'île de Thian-kio-than, puis une plus grande, sur laquelle s'élèvent les monts Li-fen-chan au sud, et Ma-houang-chan au nord. Le premier tire son nom d'une espèce de terre blanche et friable

comme de la farine, et le second, de la grande quantité de guêpes qui l'infestent. Suivant la tradition du pays, il y avoit sur cette île, du temps des Han, un camp fortifié. En effet, on y trouve encore quelquefois des pointes de lances en cuivre et des *tiao-teou*, ou chaudrons, dans lesquels les soldats chinois font cuire leurs vivres, et sur lesquels les sentinelles frappent pour marquer les heures pendant la nuit. Les feux-follets sont très-fréquens dans les bas-fonds qui entourent le Ma-houang-chan. Les habitans du voisinage prétendent que ce sont les âmes des hommes tués dans une bataille qui se donna au pied de cette montagne. A l'ouest de cette grande île, les eaux des deux bras de la rivière se rejoignent, et coulent à l'ouest, passent au nord de Tan-tcheou, et se jettent dans la baie de Yang-phou-kiang.

Sur le flanc nord-ouest du Ou-tchi-chan se trouvent les sources du Tchhang-kiang ou Tchhang-houa-kiang : cette rivière coule d'abord à l'ouest jusqu'au pied du Siao-li-mou-chan, qui la force de tourner au nord-ouest, direction qu'elle suit jusqu'à son confluent avec le Ngo-niang-khi, ruisseau venant du Kieu-fung-chan, ou mont à neuf cimes. Alors il se dirige à l'est, se divise en deux bras, dont le septentrional porte le nom de *Pe-kiang*, et passe à dix li au sud de Tchhang-houa-hian, et au nord des rochers appelés *Siang-*

chy. Arrivé près de la mer, trois îles, formées vraisemblablement par le sable et le limon qu'il charrie, le partagent en quatre bras, dont le plus fort est le septentrional; ce dernier est forcé, par une grande île sablonneuse, d'aller se jeter dans la baie *Ou-ni-kiang* (de la vase noire), à l'ouest de Tchhang-houa-hian.

Le *Nan-siang-kiang*, qui est la quatrième grande rivière de Haï-nan, sort d'une chaîne de montagnes qui se prolonge au sud-ouest de l'Ou-tchi-chan; il reçoit plusieurs affluens considérables, coule généralement à l'est, passe à trois li au nord de Kan-ngan-hian, et se jette dans la baie, à laquelle il donne son nom.

Dans la même chaîne sont les sources du *Ning-yuan-choui*, qui coule au sud-ouest, reçoit au-dessus de la montagne Hiang-ling le Ta-ho-choui, grande rivière qui vient de l'est du lac Loung-than, prend alors le nom de Ta-kiang, et traverse le défilé étroit entre le Tsy-young-ling et le Thsai-lang-ling, en sort à trois li nord de Yaï-tcheou, et se divise en deux bras; l'oriental passe à l'est et au sud de la ville, et se jette dans la baie Pao-phing-kiang; l'occidental, nommé *Pao-yang-choui*, se dirige au sud-ouest et tombe dans celle de Fan-fang-kiang.

Le *Ta-ho-choui*, qu'il ne faut pas confondre avec une rivière du même nom, mais moins considérable, dont il vient d'être question, sort du

flanc méridional de l'Ou-tchi-chan. Ses sources sont opposées à celles du Li-mou-kiang. Il coule d'abord au sud-est, puis à l'est, passe à un li au nord de Ling-choui-hian, puis au pied d'une montagne qui lui donne le nom de *Po-ky-choui*, et qui reçoit souvent celui de Ta-kiang-ling, d'après cette rivière. Il se divise bientôt en deux bras qui forment l'île des Cotonniers, et se réunissent plus bas; ensuite il se jette dans la baie de Choui-kheou-kiang.

La dernière grande rivière qui vient de l'Ou-tchi-chan est formée par plusieurs courans considérables; le plus méridional porte le nom de Nan-yang-kiang; il sort du flanc oriental de la montagne, coule à l'est et au nord-est, et se joint, au-dessus de Chang-nan, au *Wan-thsiuan-ho*, venant aussi de l'Ou-tchi-chan; alors il traverse, vers l'est, un pays très-montagneux; il se grossit considérablement en recevant, à gauche, vis-à-vis du mont Miao-chan-ling, le *Szu-ho* ou *To-ho-kiang*, venant du nord. Il se divise en plusieurs bras portant des noms différens; deux entourent la ville de Lo-hoei-hian; ces bras se réunissent au-dessous du phare *Phao-thai*, et se jettent, par un seul courant, dans la baie Pongao-kiang.

Le *Kin-sian-ho* prend sa source sur le mont Kao-khiao-chan, dans le district de Wan-tcheou, coule à l'est, reçoit plusieurs affluens, et se divise

en quatre bras qui se dirigent au sud-est, et se jettent dans la mer. Le plus septentrional est le Lian-thang-khi ou Nan-thang-khi, puis le Pe-chy-khi, le Chy-keou-kian ou Toung-kia-khi; le plus méridional garde le nom de Kin-sian-ho, passe à un li au nord de la ville de Wan-tcheou, et arrive dans la baie Siao-hai-kiang.

L'île de Haï-nan étant située au sud du tropique du cancer, le climat y est très-chaud ; cependant l'ardeur du soleil est tempérée par le voisinage de la mer; les brouillards fréquens et les rosées abondantes produisent une grande humidité qui conserve la fraîcheur des plantes et des arbres; la partie orientale de l'île est généralement stérile et couverte de palmiers arèques ; l'orientale, au contraire, est très-fertile, et produit du riz et d'autres céréales en abondance; on y fait communément trois récoltes par an.

Les rivières de l'île charrient de l'or. Du temps de la dynastie de Thang (de 618 à 906), les districts de Yaï-tcheou, Tchin-tcheou, Tan-cheou et Wan-ngan-tcheou, payoient une partie des impôts en or du pays. Les impôts de la nouvelle ville de Yaï-tcheou (*Sin-yaï-tcheou*) sont perçus principalement en or; il est en paillettes, qui ont la forme de fleurs. Sous les Thang, il y avoit également des mines d'argent dans le voisinage de Wan-ngan-tcheou, appelé à présent Wan-tcheou; sur les bords de la mer de Yaï-tcheou, on pêchoit des perles. On prend, le long des

côtes, beaucoup de tortues, qui donnent une excellente écaille; les rivages de deux îles, appelés *Ta-tai-mei-tcheou* et *Siao-tai-mai-tcheou*, ou *Grande* et *Petite Ile à l'Ecaille*, fournissent aussi d'énormes coquillages, qui servent de trompettes aux bouzes de Foe dans leurs cérémonies religieuses. On y trouve également du corail rouge. Dans le nord de l'île, on élève beaucoup d'abeilles; il s'en exporte beaucoup de cire : cependant la cire blanche faite par un insecte, appelé en chinois *Pe-la-tchhoung*, y est encore plus abondante, et on en fabrique, à Khioung-tcheou-fou, une immense quantité de bougies qui font l'objet d'un commerce considérable. Les salines, sur la côte de la mer, sont aussi d'un grand produit. Dans les montagnes qui sont habitées par les *Li*, et qui appartiennent aux districts de Khioung-tcheou-fou et Tan-tcheou, croît le *sou-mou*, arbre qui donne le bois de Brésil; cet arbre se trouve aussi dans d'autres cantons de l'île, mais son bois n'y est pas de si bonne qualité. Le cocotier est indigène de Haï-nan; les plus beaux sont ceux du district de Wan-tchhang-hian. Le *houang-yang-mou*, ou le buis, et le *houng-teou-mou*, arbre qui donne les pois rouges, sont très-fréquens. Le *houa-li-mou*, c'est-à-dire le bois de rose, croît dans les districts de Tan-tcheou, Yaï-tcheou et Wan-tcheou; ce dernier abonde aussi en bois d'ébène. Les arbres dont on tire le bois

d'aloès se rencontrent principalement dans les hautes montagnes habitées par les Li. On paie ce bois en argent pur, poids pour poids; on tire également de cette île du *houang-sou-hiang*, ou baume de Brésil. Le *pho-lo-mi*, appelé communément *yaca*, est le fruit de l'*artocarpus integrifolia;* il est gros comme un boisseau; quand on le coupe, il en sort un suc de la consistance du miel; son parfum embaume toute une habitation. Le *haï-thsi*, ou le vernis de mer, est une plante dont la fleur ressemble à la pivoine; on en extrait une espèce de colle, dont les insulaires se servent dans les ophtalmies. L'île de Haï-nan est riche en plantes médicinales, mais il y en a aussi beaucoup de vénéneuses. Le *khioung-tchi* est un légume de couleur rouge qui croît sur les rochers le long de la côte orientale de l'île, que pour cette raison l'on appelle aussi *chy-houa-thsaï*. Il y a beaucoup d'insectes et de serpens dont la morsure est mortelle, ou du moins très-dangereuse. La grande espèce de *boa*, appelée en chinois *jen-ché*, y est commune; on en mange la chair qui est très-délicate, mais on le prend principalement pour le fiel qu'on regarde comme le meilleur spécifique contre les maux d'yeux. Les montagnes sont peuplées de tigres, de grands cerfs, de daims et de gibier de toute espèce; le nombre des rhinocéros, autrefois très-considérable, a singulièrement diminué depuis que

l'île a été plus peuplée et plus cultivée. Dans Haï-nan, comme dans presque toute la province de Canton, les habitans élèvent chez eux une espèce de perdrix à raies rouges, appelée *tchu-ki*, ou poule des roseaux ; elle fait entendre ce cri *ni-houa-houa*. Les Chinois prétendent que cet cri change les fourmis blanches en poussière ; ils assurent que ces insectes quittent à l'instant les maisons dans lesquelles il y a des tchu-ki, qu'ils redoutent extrêmement.

Jusqu'au troisième siècle avant notre ère, l'empire chinois ne dépassa pas, vers le sud, la haute chaîne des montagnes, appelée *Nan-ling*, qui borne, au midi, les provinces de Szu-tchhou-an, de Hou-nan et de Kiang-si, et qui s'étend jusqu'à la mer orientale. Dans la dernière moitié de ce siècle, *Chi-houang-ti*, fondateur de la dynastie de Thsin, réunit toute la Chine sous son sceptre. Ce monarque illustre, ayant heureusement terminé la conquête de tous les petits royaumes, entre lesquels ce pays avoit été divisé, s'occupa, en 214 avant J.-C., de celle des pays situés au sud des Nan-ling, et nommés pour cette raison Ling-nan. Ces contrées étoient habitées par des peuples indociles et à demi-sauvages, qui n'avaient jamais voulu reconnoître la suprématie des souverains de la Chine. Défendus par des fleuves et des rivières, et par les hautes montagnes dont leur pays étoit hérissé, il n'étoit

pas aisé de les forcer dans leurs retraites. Les empereurs des trois premières dynasties n'avoient jamais osé tenter une pareille expédition. Plus hardi que tous ces prédécesseurs, Chi-houang-ti l'entreprit, mais il lui falloit de nombreuses armées; celle qui étoit chargée de garder les frontières septentrionales de l'empire, contre les incursions des Turcs Hioung-nou, ne pouvoit être employée à faire des conquêtes dans le midi. L'empereur mit donc sur pied une nouvelle armée plus considérable que l'ancienne, en enrôlant tous les hommes qui n'avoient pas de profession fixe, même des marchands, des artisans, et tous ceux qui, parmi les ouvriers, les agriculteurs et le menu peuple, étaient doués d'une grande force physique. Il forma de cette troupe plusieurs corps, qu'il fit exercer pendant quelque temps; et quand il les eut assez instruits, il les envoya, par différentes routes, à la conquête du Nan-yué, du Siang-kiun et du Nan-haï, c'est-à-dire des provinces actuelles de Kouang-si et de Kouang-toung. Comme Haï-nan faisoit partie du pays de Nan-yué, il est présumable que les Chinois eurent alors pour la première fois connoissance de cette île. Cependant leurs historiens ne disent rien de positif sur ce point. Ce ne fut que sous le règne de l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Han (vers 108 avant J. C.), que Ho-phou-siu fut envoyé

avec une flotte pour explorer la mer qui borde la Chine au sud, et qu'il fit la découverte de Haï-nan. C'est à cette époque que l'île fut soumise à l'empire et divisée en deux principautés nommées *Tan-eul* et *Tchu-yai*. Les habitans cultivoient du riz et d'autres céréales communes en Chine, de même que la grande espèce de chanvre nommée *tchhu-ma ;* les femmes avoient soin des plantations de mûrier et des vers à soie ; on y fabriquoit des étoffes de soie. Les habitans vivoient dans des huttes faites de branches d'arbres ; ils élevoient des bœufs, des moutons, des chiens, des porcs et des poules. Il n'y avoit ni chevaux ni ânes ; les bœufs servoient de monture ; on leur mettoit une espèce de selle. Les armes des insulaires étoient des boucliers, des sabres, des arcs de bois et des longues flèches de roseau. Leur langue différoit totalement de la chinoise.

La principauté de Tan-eul, qui occupoit la partie méridionale de l'île, fut bientôt réunie à celle de Tchu-yai. Soixante-quatre ans après, cette dernière fit partie du gouvernement de Hophou, établi dans la presqu'île de Liu-tcheou-fou : les choses restèrent ainsi sous la dynastie des Han. Quand elle eut cessé de régner, la Chine méridionale et Haï-nan tombèrent en partage aux rois de Ou, qui y rétablirent, en 242 de notre ère, la principauté de Tchu-yai. Les Tsin, ayant

fait la conquête des états des Ou, réunirent derechef Haï-nan au gouvernement de Ho-phou. Vers l'an 610, Yang-ti, second empereur de la dynastie de Soui, en fit de nouveau une principauté particulière sous le nom de Tchu-yai, dont la capitale étoit *I-lun-hian*, ville actuellement détruite, dans le district de Tan-cheu. Kao-ti, premier empereur des Thang, établit, en 622, dans l'île de Haï-nan, le département de Yaï-tcheou, et lui donna Che-tchhing-hian pour capitale. Cinq ans plus tard, son successeur en fit un Tou-tou-fou, ou département du premier ordre, duquel il sépara, en 631, la partie septentrionale sous le nom de Khioung-tcheou, dont le chef-lieu étoit Khioung-chan-hian. Le département de Yaï-tcheou changea de nom vers 745, et reçut celui deTchu-yai-kiun; celui de Khioung-tcheou fut appelé Khioung-chan-kiun. En 758, on rétablit les dénominations précédentes, et ces deux principautés furent placées sous la dépendance du gouverneur de la province de Ling-nan, c'est-à-dire du Kouang-toung et du Kouang-si actuels. En 789, on rétablit un Tou-tou-fou à Khioung-tcheou. Sous les cinq petites dynasties qui ont régné en Chine après les Thang, et dans la première moitié du dixième siècle, Haï-nan faisoit partie du Nan-han, royaume indépendant qui fnt détruit, en 971, par le fondateur de la dynastie de Soung. Mo-tsung, un des suc-

cesseurs de ce prince, réunit, cent ans plus tard, le département de Yai-tcheou à celui de Khioung-tcheou, et l'appela Khioung-tcheou-Khioung-nan-kiun, et le réunit à la province de Kouāng-nan-si-lou, qui se composoit de la partie orientale du Kouang-si actuel et de l'orientale du Kouang-toung. Dans les premiers temps de la dynastie mongole de Yuan, Haï-nan étoit le département de Khioung-tcheou En 1278, Khoubilaï khan la divisa en deux parties, dont la septentrionale fut nommée Haï-pe-tao, et la méridionale Haï-nan-tao. En 1329, on y établit un gouvernemeut militaire sous le titre de Khianning-kian-min-ngan-fou-szu. Au commencement du règne du fondateur de la dynastie de Ming, Khioung-tcheou étoit une ville du second ordre et chef-lieu de l'île; en 1381, elle eut le rang de *fou*, ou ville du premier rang, et fut mise sous la dépendance du gouverneur de la province de Kouang-toung. Les Mandchoux n'ont rien changé à cet ordre de choses; de sorte que Haï-nan forme à présent le département de Khioung-tcheou-fou, divisé en treize districts, dont trois ont ponr chefs-lieux des *tcheou*, ou villes du second ordre, et dix des *hian*, qui sont du troisième ordre.

Avant que de nombreuses colonies chinoises eussent contribué à répandre la civilisation parmi les anciens habitans de Haï-nan, ceux-ci vivoient

généralement dans des cabanes de roseaux, rarement dans des maisons bâties en briques. Les femmes s'occupoient de fabriquer des tissus. Des coquillages tenoient lieu de monnoie. L'habillement des insulaires étoit très-simple ; ils n'avoient pas des étoffes brochées et brodées. L'usage de prendre des drogues pour se guérir des maladies étoit inconnu. Le peuple étoit très-superstitieux, et croyoit aux enchantemens et aux mauvais génies. Aux noces, on ne se servoit jamais de chair de porc. Quand un mouton mouroit, on le déposoit dans un tronc d'arbre creusé comme dans un cercueil, et on l'enterroit.

Les aborigènes de l'île de Haï-nan sont appelés *Li*, et non pas, comme on le lit sur nos cartes et dans plusieurs livres de géographie, *Li-mou-chan*. Une tradition, conservée dans le canton de Ting-ngan-hian, rapporte que, dans les anciens temps, la foudre, en tombant sur le Li-mou-chan, y laissa un œuf d'où sortit une jeune fille qui se nourrit des fruits de cette montagne, et se fit un nid dans la plaine. Plusieurs années après, des habitans de la Cochinchine, ayant traversé la mer, abordèrent dans l'île pour y couper du bois odoriférant. La fille eut commerce avec eux; elle accoucha successivement de plusieurs enfans. Les descendans de ces derniers augmentèrent avec le temps : ce furent les ancêtres des Li, peuple qui,

d'après la femme dont il étoit issu, fut aussi appelé Li-mou.

Les Chinois se sont beaucoup occupés de civiliser ces barbares, dont une grande partie est à présent soumise, et se mêle insensiblement avec les autres habitans de l'île. Les Li civilisés sont appelés, par les Chinois, *Je-Li*, tandis que ceux qui sont restés sauvages dans l'intérieur de l'île portent le nom de *Seng-Li*.

Chez les Li, les hommes tressent leurs cheveux de devant, en font une double boucle au-dessus du front, et se ceignent la tête d'un bandeau ou d'un mouchoir de couleur rouge. Le reste de la chevelure leur tombe sur le dos sans être noué. Ils portent des anneaux et des pendans d'oreille en cuivre, une espèce de gilet à manches larges qui ne dépassent pas le coude; ce vêtement couvre la partie supérieure du corps; ils s'entourent les reins de deux pièces de toile qui tombent jusqu'à la moitié de la cuisse. Hommes et femmes vont pieds nus. Celles-ci sont plus recherchées dans leur toilette; elles se peignent et tressent les cheveux, et se couvrent la tête d'un mouchoir fond bleu et élégamment brodé; aux marges de ce mouchoir pendent des brins de corail; elles portent un double rang de corail en collier, une camisole à bords garnis de broderie, et une jupe également brodée qui descend jusqu'aux genoux. A l'époque du

mariage, les femmes des Li se tatouent le bas de la figure autour de la bouche, avec des dessins représentant des insectes, des papillons, des fleurs, etc.

Voici le dénombrement des hameaux des Li qui reconnoissent l'autorité du gouvernement chinois; je l'ai tiré de la nouvelle description de la province de Kouang-toung, qui donne en même temps les noms de tons ces hameaux.

Nombre des hameaux des Li dans l'île de Haï-nan.

		hameaux.
1.	District de Kioung-chan-hian......	126
2.	.... Tchhing-maï-hian.....	137
3.	.... Lin-kao-hian...........	239
4.	.... Ting-ngan-hian.........	111
5.	.... Wen-tchhang-hian.....	35
6.	.... Lo-hoei-hian............	55
7.	.... Tan-tcheou...............	209
8.	.... Tchhang-houa-hian....	33
9.	.... Wan-tcheou..............	94
10.	.... Ling-choui-hian.........	31
11.	.... Yaï-tcheou................	92
12.	.... Kan-ngen-hian.........	41
		1,203

La population de Haï-nan se compose, dans l'intérieur de l'île des Li, et sur les bords de la mer, des Tan-hou: ceux-ci sont des pêcheurs;

ils vivent dans des bateaux sur toute la côte de la province de Kouang-toung. Dans Haï-nan, les Tan-hou sont pour la plupart devenus agriculteurs par leur mélange avec les nombreuses colonies chinoises qui s'y sont établies depuis le temps de la dynastie des Han. La population chinoise a aussi été considérablement augmentée par des rebelles exilés de la Chine, à différentes époques, jusqu'au commencement de la dynastie mongole. Depuis, Haï-nan a cessé de servir de lieu d'exil.

Les voyageurs européens qui ont visité récemment l'île de Haï-nan ont trouvé ses habitans chinois affables, hospitaliers, doux et obligeans; ils s'adonnent à l'agriculture et à la pêche, et semblent être moins corrompus que leurs voisins de terre-ferme dans la province de Kouang-toung; le grand commerce qui se fait à Canton et sur les côtes a rendu ces derniers intéressés et insensibles aux maux d'autrui; de plus, ils sont généralement enclins à la piraterie.

Dans l'île d'Haï-nan, les hommes s'habillent comme les Chinois; mais les femmes ont un costume moins gênant que celui des Chinoises; elles jouissent de plus de liberté, sont généralement petites et bien faites. La chaleur du climat porte les habitans de Haï-nan aux plaisirs physiques; ils se livrent en ce genre à tous les excès imaginables; ils aiment également la bonne chère; la terre et la mer leur fournissent tous les moyens

de satisfaire ce goût; ils font une boisson enivrante avec une espèce de piment et des fleurs de grenadier qu'on laisse fermenter pendant dix jours dans des pots. L'usage du bétel et de l'arec est général; il a une influence funeste sur les dents. Ceux qui dédaignent le bétel fument du tabac dans des pipes chinoises.

La nouvelle description de la province de Canton, publiée en 1823, donne l'état de la population mâle de l'île d'Haï-nan; cet état ne comprend que les habitans soumis à l'empire de la Chine; quant aux Li sauvages qui occupent le milieu de l'île, leur nombre est inconnu.

DISTRICTS DE	EN 1672.	EN 1819.
Khioung-tcheou-fou.	50,259 h.	176,237 h.
Khioung-chan-hian. .	29,730	133,526
Tching-maï-hian. . . .	8,820	111,614
Ting-ngan-hian. . . .	3,540	54,955
Wen-tchhang-hian. .	20,427	116,784
Hoei-thoung-hian. . .	1,719	44,072
Lo-hoei-hian.	9,734	41,315
Lin-kao-hian.	6,960	59,558
Tan-tcheou.	11,626	76,021
Tchhang-houa-hian. .	1,732	34,808
Wan-tcheou.	2,857	66,907
Ling-choui-hian. . . .	1,337	32,345
Yaï-tcheou.	11,057	38,607
Kan-ngen-hian.	662	976
	160,460	987,725

Ce surcroît extraordinaire de population en moins d'un siècle et demi vient principalement de ce qu'en 1729 un grand nombre de Li, jusqu'alors indépendans, se sont soumis aux Chinois, qui les ont inscrits comme sujets payant les impôts ordinaires.

Un mémoire, inséré dans les cahiers 48 et 49 du *Bulletin de la Société de Géographie*, donne également une liste de la population d'Haï-nan; mais, par une méprise singulière, l'auteur, M. Dezos de la Roquette, a pris le nombre des contribuables qui, depuis 1672, ont été couchés sur les listes du gouvernement, pour celui des habitans mâles en général : et, par une inadvertance encore plus inconcevable, il place dans sa liste, comme situées dans l'île de Haï-nan, plusieurs villes qui se trouvent sur le continent et dans l'intérieur de la Chine; ces villes sont *Lo-ting-tcheou*, à l'ouest de Canton, et sur la frontière de la province de Kouang-si; *Taung-ngan* et *Si-ning*, villes du troisième ordre du district de la précédente; *Thou yao-thing* (lisez *Soui-yao-thing*), au nord-ouest de Canton et au sud-ouest de Lian-tcheou, au point où les provinces de Kouang-toung, de Kouang-si et de Hou-kouang se touchent : enfin *Lian-tcheou*, à peu de distance et au nord-est de la ville précédente (1).

(1) En consultant la carte du gouvernement de Quang-

Haï-nan signifie *Sud de la mer*. Les Chinois qui habitent les côtes des provinces de Kouang-toung et de Fou-kian prononcent ce nom *Haï-lam*, car ils n'articulent qu'avec difficulté la consonne *n* au commencement d'une syllabe, et la remplacent souvent par un *l*. La même prononciation se retrouve chez les *Sangleyes*, ou Chinois de Manille, et chez presque tous ceux qui sont dispersés dans l'Inde au-delà du Gange ou dans les îles de la Sonde. Aussi les navigateurs européens entendent ordinairement prononcer *Haï-lam*.

Haï-nan forme le douzième département de la province de Kouang-toung ou de Canton, et porte en conséquence le nom de *Khioung-tcheou-fou*. Ce département est subdivisé en treize districts, nommés chacun d'après leurs chefs-lieux, dont

Tong (Kouang-Toung), qui se trouve dans la *Description de la Chine* du Père du Halde (T. I) et dans l'*Atlas de la Chine*, par d'Anville, on reconnoîtra aisément la singulière erreur commise par M. Dezos de la Roquette dans le tableau de Haï-nan, joint à la description de cette île.

Suivant cette carte, Lo-ting-tcheou est un peu au S. du 23me parallèle, et à 40 lieues de la mer en ligne directe.

Si-ning est au N. N. E. de Lo-ting-tcheou.

Toung-ngan est à l'E. de Lo-ting-tcheou, et un peu au N. du 22me parallèle.

Lien-tcheou est à 45 lieues N. N. O. de Canton.

Soui-yao-thing n'existoit pas encore au temps où fut publiée la carte de d'Anville, dressée d'après les matériaux fournis par les missionnaires de Peking.

trois sont des *tcheou*, ou villes du second rang, et les autres dix des *hian*, ou du troisième.

1. Le *Khioung-chan-hian* est compris dans l'enceinte de *Khioung-tcheou-fou*, capitale de l'île. Le nom de *Khioung-chan* est prononcé, par les habitans, *Ho-chion*. Cette ville est située à 10 li de la mer, et sur la gauche du bras occidental que le Nan-tou-ta-kiang forme au-dessus de son embouchure dans la baie de Pe-cha-kiang. Au sud de cette ville passe Hio-thsian-choui, petite rivière qui sort du lac Si-hou, coule à l'est, et se joint au Nan-tou-ta-kiang. Khioung-tcheou est entourée d'une muraille en bon état, qui date du quatorzième siècle et du temps du premier empereur des Ming. Elle fut réparée sous les Mandchoux; elle a 40 pieds de hauteur, 964 toises chinoises de circonférence, et trois portes. Le fossé est large de 4 toises 8 pieds. Une autre muraille, en forme de demi-lune, sépare une partie de la ville des autres quartiers; elle fut élevée sous le règne du dernier empereur des Ming. Le rempart a une épaisseur de 30 pieds, et le parapet a 4 pieds de hauteur; mais les embrasures sont si petites et si rapprochées les unes des autres, que probablement elles n'ont pas été destinées pour des canons. Les portes sont très-hautes; elles supportent des tours de garde de deux étages. Les rues de la ville sont passablement larges, et pavées presque partout

de dalles de pierres. Les vivres sont à bon compte et en grande abondance. Les environs de Khioung-tcheou sont très-peuplés, et ressemblent à un jardin verdoyant. Du haut des remparts on voit onze villages ou bourgs. Les boutiques sont bien fournies de marchandises de toute espèce. On y fabrique divers ustensiles avec l'écale du coco, principalement des théières, qu'on garnit en argent. L'existence des habitans est tranquille ; ils paroissent contens ; les pauvres même sont bien vêtus ; on n'aperçoit pas de mendians. La police est bien faite. A huit heures du soir, un coup de canon donne le signal de la clôture des portes de la ville et de celles de chaque rue ; des patrouilles ont lieu pendant toute la nuit. On ne communique pas d'une rue à l'autre avant le lever du soleil, qui est annoncé par un autre coup de canon. Toutes les portes s'ouvrent dans le même instant, et le bruit qui en résulte ressemble à un tonnerre lointain. On n'entend presque jamais de disputes parmi le peuple ; le commerce se fait tranquillement ; le prix des objets courans est si bien établi, que quelquefois un marché est conclu entre l'acheteur et le vendeur sans qu'il y ait un seul mot de dit ; le premier compte son argent, et le second lui remet la marchandise. Au nombre des denrées exposées dans les marchés, on voit des grenouilles, des limaçons et des serpens. Les derniers paroissent être le *coluber*

aquaticus ; quelques-uns sont très-grands, et on les tient dans des tuyaux remplis d'eau. Leur chair est un mets délicieux. On vend aussi des peaux séchées de serpens qu'on réduit en poudre; on s'en sert en médecine. Le gouvernement tolère les femmes publiques ; elles occupent un quartier particulier, et sont obligées de porter un ruban de couleur autour de la tête, afin qu'on puisse les distinguer des autres femmes.

La grande bibliothèque de Khioung-tcheou-fou, nommée *Khioung-thaï-chou-yuan*, a été deux fois brûlée par le feu du ciel depuis 1770 ; elle a toujours été rétablie et augmentée par des donations volontaires qui lui ont également produit des revenus fixes ; ces revenus sont encore accrus par les loyers des boutiques situées en dehors de la grande porte.

Le collége *Yun-tha-che-hio* fut fondé en 1770 ; il a des revenus fixes qui proviennent de biens-fonds. Celui de *Tchu-yaï-che-hio* fut fondé en 1774 ; il a des revenus du même genre. C'est un bâtiment très-spacieux entouré d'une muraille ; des pavillons, des jardins et des bains en dépendent.

Au sud-est de la ville est *Nan-koung-miao*, temple dédié au génie *Tchu-yung-chin*, qui préside au feu et habite la région du sud. On le représente comme un bel enfant marchant sur des roues enflammées. Les habitans de Khioung-tcheou lui

offrent beaucoup de sacrifices. Son temple est ordinairement nommé *Ho-loui-miao*, ou temple du feu et du tonnerre. Dans le voisinage et au sud de la ville est le grand temple bouddique, nommé *Phou-ming-szu;* il contient une idole de grandeur colossale représentant une femme; elle est richement dorée, et a cinquante-quatre mains, dont chacune tient quelque symbole; par exemple, un œil, une oreille, une main, etc. Ce temple fut construit au milieu du quatorzième siècle, sous le règne de l'empereur mongol *Dawa-timour-khan*, ou *Wen-tsoung*. A côté s'élève une tour à douze angles qui peut avoir 130 pieds de hauteur et 14 de diamètre. Ses murs ont 6 pieds d'épaisseur; au milieu, un escalier en spirale, assez large pour une seule personne, conduit au sommet.

A 3 li au sud de Kioung-tcheou-fou, on voit sur une île plate un rocher haut et pointu appelé Yan-tha-fung, ou la Tour des oies sauvages. Il a reçu ce nom d'une tour bonddique bâtie sur sa cime du temps de la dynastie mongole. A la moitié de la hauteur du rocher, s'élève un monument avec une inscription en honneur des trois principes de l'univers; il fut érigé vers la fin du seizième siècle.

Hai-kheou-so, ou le port, est une autre grande ville, à dix li au nord de Khioung-tcheou. Les gens du pays prononcent son nom *Houi-hau*.

Elle est située sur une péninsule longue et étroite, formée par la baie de *Pe-cha-kiang*, et le bras occidental du Nan-tou-ta-kiang, qui coule de l'est à l'ouest. De mer basse, la moitié de la baie reste à sec. Dans le voisinage et sur les îles voisines, on voit des forts et des redoutes. Une jetée s'avance au loin dans la baie; c'est là qu'est bâtie la douane, vaste édifice. Haï-kheou-so est à peu près aussi grand que Khioung-tcheou, mais ses murs ne sont ni si hauts ni en si bon état; elle a plusieurs rues très-longues et assez larges; elles sont généralement propres et pavées en larges briques ou en grandes dalles de pierre. Pendant la chaleur du jour, on tend, d'une maison à l'autre, des toiles de différentes couleurs, ce qui rend les rues fraîches et en même temps agréables à la vue. Plusieurs maisons, principalement sur les bords de la rivière, sont à deux étages. Cette ville est très-peuplée; les vivres y abondent et sont à bon marché. Haï-kheou-so est le centre du commerce de l'île. On en exporte du sucre, des noix d'arec et de coco, de l'huile de coco, du sel, des peaux tannées. Les importations consistent en marchandises de la Chine et en toiles de coton, pelleteries, draps anglois, fusils et opium. Tous ces objets viennent de la Chine. Les jonques embarquent leur cargaison et partent pour le continent, aux mois de mai et de juin. Les vaisseaux chinois arrivent par la dernière mousson du nord-

est, et retournent par la première du sud-ouest. Le commerce est souvent intercepté par les pirates; les habitans sont toujours sur leurs gardes contre ces forbans, qui attaquent non seulement les navires, mais font aussi des descentes dans l'île, pillent les maisons et emmènent les plus jolies femmes; ces pirates sont principalement des déserteurs du Tonquin et de Cochinchine, qui ont quitté ces pays à l'occasion de la dernière guerre civile, en 1802, quand les Cochinchinois firent la conquête de Tonquin. En 1804, ces pirates dominoient dans les parages de Haï-nan; leur flotte se composoit de 370 vaisseaux de toute grandeur.

Il y a à Haï-kheou-so un collége semblable à celui de Khioung-tcheou; on y voit aussi un beau temple dédié à *Thian-fei*, divinité du sexe féminin, qui est la protectrice des navigateurs (1).

A 15 li au sud-est de Khioung-tcheou, s'élève le *Ling-chan*, ou la montagne spirituelle, nommée aussi *Ching-chan* (sainte), et *He-chan* (noire). Elle sert de point de reconnoissance aux navires qui viennent du nord pour entrer dans le port de Haï-kheou, et est ombragée de palmiers majestueux, sous lesquels est bâti un temple, où l'on offre des sacrifices au génie de la montagne. Le

(1) J'ai parlé plus amplement de cette divinité dans le Vol. XXI, p. 296, des Nouvelles Annales des Voyages.

Ling-chan est la principale des six montagnes sur lesquelles les habitans de Khioung-tcheou font leurs offrandes le neuvième jour du troisième mois.

Le mont *Thao-koung-chan* ou *Fou-chan* est à 50 li au sud-est de Khioung-tcheou-fou. Les Tao-szû lui assignent le second rang parmi les vingt-quatre places heureuses du monde. Au pied de ce mont il y a un étang, dont les eaux coulent vers le Li-mou-kiang, qui passe à l'ouest.

Le *Khioung-chan* est à 60 li au sud de Khioung-tcheou; cette montagne a donné son nom à la ville. Le Li-mou-kiang la baigne au sud et à l'est. La roche et la terre en sont blanches. Cette montagne est couverte d'une végétation magnifique et de très-beaux arbres. L'aréquier y croît en abondance. On prétend que les noix que ce palmier y produit sont meilleures que celles des autres pays; aussi sont-elles les plus recherchées par les amateurs.

2. Le district de *Tchhing-maï-hian* est à l'ouest du précédent. La ville de Tchhing-maï-hian est de moitié moins grande que Kioung-tcheou, et bâtie au pied du mont Maï-chan; elle est à un li au nord-est de la rive droite du Tchhing-kiang, que l'on passe sur un beau pont, nommé *Po-ma-khiao*, et construit du temps des Soung. Un autre, qui est plus au sud, porte le nom de *Po-than-khiao*. A l'est de la ville s'élève le beau tem-

ple bouddique, nommé *Young-khing-szu*, ou du bonheur éternel.

3. Le district de *Ting-ngan-hian* est au sud de celui de Khioung-tcheou. La ville de *Ting-ngan-hian*, ou, comme les habitans prononcent, *Thong-ong*, est à un li de la rive droite du Limou-kiang, qui y porte le nom de *Kian-kiang*. Les murs de Ting-ngan-hian sont en bon état, et ont 580 toises de circonférence : cette ville a quatre portes. Au nord, elle est défendue par la rivière, et, des trois autres côtés, par un fossé d'une toise et demie de largeur. Les fortifications datent du temps des Ming ; elles ont été réparées sous les Mandchoux. Cette ville est grande, ses rues sont droites et pavées. Les marchés abondent en denrées et autres objets de première nécessité. Il y a une belle bibliothèque, nommée Chang-yeou-chou-yuan ; elle fut fondée en 1736, et a des revenus fixes en biens-fonds.

4. Le district de *Wen-tchang-hian* occupe la partie nord-est de l'île. Le chef lieu, du même nom, est situé à un li au nord du Wen-tchhang-khiang, qu'on appelle aussi *Khiao kiang*, ou du pont, d'après le pont Pian-ming-khiao, sur lequel on le traverse. Cette ville est petite et fortifiée; elle n'a que deux portes. Au nord, on voit le temple du dieu Ling-wang, dans lequel on lit une inscription du temps des Soung. Au sud-est de la ville est le beau monument d'un certain Tchao-ting

qui vivoit sous les Soung : les gens du pays disent que c'est la sépulture d'un roi de la Cochinchine.

Le *Thoung-kòu-chan*, ou la montagne du tambour de bronze, est à 60 li à l'est de Wen-tchhang-hian, au nord de la baie de Tchhin-tsun-kiang et sur le bord de la mer, dans laquelle il s'avance. Le capitaine Ross a déterminé sa position par 19° 35′ lat. N. et 108° 42′ 5″ long. E. Suivant la tradition du pays, le tambour de Ou-heou, ou Tchu-ko-liang, célèbre général du roi de Chu-han, et les marmites de ses troupes sont encore sur cette montagne. Ce général avoit conduit son armée dans Haï-nan pour soumettre les barbares qui l'occupoient. Sur la cime de la montagne on voit un temple de Loung-chin, génie de la mer, dans lequel on offre des sacrifices solennels au printemps et en automne. On trouve dans cette montagne du cristal de roche et différentes pétrfications.

Les habitans du pays prononcent le nom de cette montagne *Toung-ghian* ou *Tong-hion*. Depuis l'île de False-Tinhosa, la côte de Haï-nan est basse, unie et boisée ; dans l'intérieur, le pays devient montagneux. La côte s'élève de nouveau en s'approchant du Thoung-kou-chan, qu'on aperçoit de 14 à 16 lieues en mer, d'où cette montagne paroît comme une île, parce qu'on ne découvre aucune terre haute dans son voisinage. De cette montagne, située par 19° 43′ lat. N., la

direction de la côte, qui étoit au N. N. E., tourne au nord, en formant le cap nommé, par les Chinois, *Pao-hou-chan*, et, par les Anglois, *Hainan-head*, qui est le point le plus avancé de l'île vers le N. E., et situé par 20° 0′ lat. N. et 108° 37′ long. E. De ce cap la côte file à l'ouest, et forme, avec la presqu'île de Liu-tcheou-fou, le canal qui sépare Haï-nan du continent.

L'île *Feou-chan* est située devant la baie de Tchhin-tchhun-kiang, 100 li à l'est de Wen-tchhang-hian; la mer se brise contre ses côtes escarpées; de là, le courant se partage; une partie porte à l'est, et l'autre à l'ouest; ce qui fait donner à cette île le nom de Fen-yang-tcheou (qui divise les ondes de la mer); elle consiste en une montagne qui n'est pas très-escarpée.

Le *Fen-leou-chan*, ou la montagne des vaisseaux brûlés, est à 130 li au nord-ouest de Wen-tchhang-hian, près des bords de la mer. Il a reçu son nom de ce que Yang-pou, amiral sous les Han, y brûla les vaisseaux qui avoient servi à transporter de Loui-tcheou les troupes destinées à la conquête de Haï-nan. Vingt li au nord-ouest de cette montagne, on en voit une autre appelée *Thsy-sing-chan*, ou des sept étoiles; elle s'avance fort loin en mer, et est très-escarpée. Elle est couverte d'une belle forêt et abonde en sources d'eau excellente. C'est pour cette raison que la plupart des navires y abordent pour

faire de l'eau et pour y couper du bois. Sur sa cime s'élève une haute tour bâtie sous le règne des Ming entre 1621 et 1627. Sur le flanc oriental de cette montagne on voit sept trous remplis d'eau qui se renouvelle sans cesse; ce qui lui a fait donner son nom.

5. Le district de *Hoei-thoung-hian* est au sud du précédent. La ville de *Hoei-thoung-hian*, nommée par les habitans *Hoï-thôn*, n'est pas très-considérable; car ses murs, construits en briques, n'ont que 380 li de circonférence; mais les faubourgs sont grands et bien peuplés. Elle n'est pas entourée de fossés; elle est située entre le Ta-ho-kiang et le lac Ta-thang-choui, qui est au sud et couvert de roseaux; il s'étend jusqu'aux faubourgs. Les maisons sont bâties en briques rouges, et les rues pavées, mais étroites.

6. Le district de *Lo-hoei-hian* est au sud du précédent et de celui de Ting-ngan-hian. Le nom du chef-lieu Lo-hoei-hian est prononcé, par les gens du pays, *Lôk-hoï*. Cette ville est située sur une île formée par le Szu-ho. Elle a trois portes, une enceinte murée de 380 toises de circonférence en bon état et garnie d'un fossé; elle est bien peuplée: ses rues sont pavées, mais étroites; les maisons sont bâties en briques, aucune n'a plus de deux étages. On y voit un grand nombre de boutiques élégantes et bien fournies de toutes sortes de marchandises. A 30 li à l'ouest de la

ville, il y a des sources chaudes, ou plutôt bouillantes, près desquelles est une belle bibliothèque qui porte leur nom, et fondée en 1731. En 1809, elle fut placée dans un beau jardin, au sud des rives du Yaï-khi. Son revenu annuel est à peu-près de 14,000 pièces de cuivre équivalant à 14 ou 15 onces d'argent.

7. *Lin-kiao-hian* est le chef-lieu du district du même nom, situé à l'ouest de celui de Tchhing-maï-hian. Il est traversé par le Wen-lan-choui, sur la rive gauche duquel la ville est située : les murs ont 607 toises de circuit; ils furent rebâtis en 1729. La rivière sert de fossé à Lin-kao-hian, qui, au nord, est protégée par un précipice. Ses quatre portes ont de belles voûtes.

La bibliothèque de *Lin-kiang-chou-yuan* fut établie à Lin-kao-hian, en 1767, par le tchi-hian Ki-hang-thsing; les champs qu'elle possède rapportent 453 *lao* ou paniers de riz, contenant chacun un boisseau et demi chinois.

Au nord-ouest de Lin-kao-hiang est le *Phi-ye-chan*, montagne célèbre par une grande bataille, dans laquelle les Chinois vainquirent les Li. On trouve près de sa cime de longs vers qui se tournent en spirale de même que les serpens; comme dans l'idiome du pays, un serpent s'appelle phi-ye, on a donné ce nom à la montagne. Sur son flanc est un temple dans lequel on offre tous les ans un sacrifice solennel au génie tutélaire du

lieu. Ce sacrifice, qui consiste en animaux mâles de couleur blanche, a lieu le sixième jour du huitième mois. A l'ouest de la ville on voit le temple bouddique de *Young-hing-szu*, fondé vers l'an 1080.

8. Le district de *Tan-tcheou* est à l'ouest du précédent. La mer, qui le borde à l'occident, est remplie de bancs de sable, et les embouchures des rivières y sont encombrées de vase. Le climat en est malsain, et les habitans sont pauvres; de sorte qu'un auteur chinois dit, en plaisantant : « Dans le pays de Tan-tcheou, la viande n'entre » pas dans les repas; on sort sans être accompa- » gné d'un ami; on y habite sans maison; les » malades n'ont point de médecin : en hiver, on » n'allume pas de charbon; en été, on y manque » d'eau; on y parle peu; ce qu'il y a de mieux, » c'est que l'été y est sans mouches et sans cou- » sins; ce'st alors qu'on peut s'y réjouir. »

La ville de *Tan-tcheou* est située entre le Lun-kiang et le Sin-tchang-kiang. Elle est entourée d'une muraille de 472 toises de circonférence et d'un fossé de 5 toises de largeur; elle a quatre portes. A dix li à l'est est la bibliothèque de *Ling-tchhun-chou-yuan*, fondée sous les Soung.

Au nord de la baie de Yang-phou-kiang, et à 50 li au nord-ouest de la ville, s'élève dans la mer un rocher très-haut et très-escarpé, nommé Szü-tsu-chan (montagne du lion). Un

autre rocher, qui sort de même immédiatement de la mer, porte le nom de lèvre du lion. Les marins, en passant devant ces rochers, brûlent des bâtons odoriférans, et offrent un sacrifice en honneur du génie qui habite ces deux montagnes.

A vingt li au nord de Tan-tcheou, et entre cette ville et la mer, on voit le *Soung-lin-chan* (montagne de la forêt des pins). C'est la plus élevée du voisinage.

8. Le *Tchhang-houa-hian* est à l'ouest du district précédent. Son chef-lieu, du même nom, est situé à 10 li au nord du *Tchhang-houa-kiang*, et dans une plaine élevée qui s'abaisse vers la mer, éloignée de 10 li à l'ouest. Ses murs ont 584 toises de tour, trois portes, et un fossé de 2 toises de largeur. Ses fortifications furent construites du temps du premier empereur des Ming, qui y établit un chef militaire commandant 1,000 hommes.

Le mont *Tsiun-ling-chan* est à 20 li nord-ouest de la ville. Il forme un promontoire qui s'avance dans la mer. Un de ses rochers ressemble à un homme assis. Les habitans du pays croient que c'est la figure du génie tutélaire de l'étang Lo-po. Ils s'imaginent qu'il a le visage tourné vers le sud, et qu'il porte un bonnet sur la tête. Ils le révèrent et lui portent des offrandes, pour l'empêcher d'exciter des orages et des typhons, qui submergent leurs navires.

Parmi les montagnes du district de Tchhang-houa-hian, une des plus célèbres, est le *Kieou-fung-chan* (mont des neuf cimes.) Elle se trouve à 60 li au sud-est de la ville; le sommet a environ 100 li de tour. Les habitans du pays racontent que ce mont fut jadis habité par une très-belle fée, nommée *Ngo-niang;* elle eut neuf fils d'une taille gigantesque, qui y bâtirent neuf villages et furent changés en neuf cimes; ce qui a donné le nom à la montagne.

10. Le district de *Wan-tcheou* est au sud de celui de Lo-hoei-hian. La capitale *Wan-tcheou*, ou, comme on prononce dans le pays, *Man-tchao*, est au sud et à droite du *Kin-sian-kiang*. Les fortifications furent bâties sous les Ming; elles consistent dans une muraille de 18 pieds de haut, qui a trois portes et 426 toises de circonférence; les fossés sont larges de deux toises. Cette ville est située dans nne grande plaine, très-bien cultivée, couverte de vîllages et de hameaux, bornée au nord-ouest par une chaîne de hautes montagnes, dont la plus élevée est appelée *Chouang-houa-chan* (la double fleur); nom qu'elle doit à sa double cime; le Chouang-houa-chan est éloigné de 60 li de la ville; autrefois il portoit le nom de *Ma-ngan-chan* (montagne de la selle.) Les rues de Wan-tcheou sont pavées de dalles de pierre, mais étroites; les maisons sont en pierres et en briques, et généralement basses; il n'y en

a qu'un petit nombre à deux étages. Il paroît que cette ville a été plus considérable, car un tiers de sa surface est couvert de ruines. On y voit plusieurs temples; quelques-uns sont beaux, et ornés de sculptures et de peintures, et des *pai-leou* ou arcs de triomphe, érigés en honneur de personnages distingués. Le terrain des environs est très-fertile; c'est une argile grasse et noirâtre, produite par la décomposition du granit; il donne deux récoltes par an. Des oiseaux d'un très-beau plumage y voltigent sur les arbres; le gibier y abonde : on y trouve des bécassines, des vanneaux, de grands courlis, des canards sauvages, différentes espèces de pigeons, des *houng-tsio* (*loxia-oryzivora*), et des corneilles de deux espèces; l'une ressemble à nos corneiles ordinaires, l'autre est de la même grandeur mais a un anneau blanc autour du corps.

La montagne la plus élevée du district de Wan-tcheou est le Lou-lian-chan; c'est une branche de l'Ou-tchi-chan, qui se dirige droit à l'est, et se termine à la mer. A trente li au nord de Wan-tcheou s'élèvent les six sommets qui lui donnent ce nom : ses vallées spacieuses sont peuplées de cerfs; c'est pourquoi on les appelle *lou-chi*, ou le marché aux cerfs. Le *Tche-kou chan* est à la frontière occidentale du district de Wan-tcheou, et à 180 li de cette ville. Cette montagne est habitée par des Li civilisés; au-delà, s'étend le pays occupé par

les Li sauvages. Le Tche-kou-chan est une des principales branches du Ou-tchi-chan, qui se se dirige au sud-est. Cette montagne tire son nom du grand nombre de perdrix qu'on y trouve.

L'île *Tu-tcheou*, ou l'île isolée, appelée *Tinhosa* par les navigateurs européens, est du district de Wan-tcheou : elle est située, suivant le capitaine Ross, par 18°39′ 42″ lat. N. et 108°8′ long. E. Elle est formée par deux hautes montagnes, réunies par un banc de sable étroit, qui est couvert par les hautes marées. La montagne méridionale est la plus élevée, et, d'après les observations du capitaine Ross, se trouve par 18° 39′ 42″ lat. N. et 108°20′ long. E. Le canal, entre cette île et la côte de Haï-nan, est large d'environ trois milles ; sa profondeur varie de 9 à 14 brasses. Près de la montagne septentrionale, on ne trouve que 4 à 5 brasses ; on peut donc mouiller sûrement autour de cette île, excepté le long de la côte orientale, où il y a quelques rochers près de la langue de sable qui réunit les deux montagnes.

Au nord-est de Tu-tcheou est l'île, nommée par les Chinois *Heou-ngao*, et *False-Tinhosa* par les Européens. Elle est petite, rocailleuse, et située, par 18°49′ 30″ lat. N. et 108°13′ long. E. Vue du sud, elle a un rocher, en forme de colonne, à son extrémité orientale. Les navires la *Découverte* et l'*Investigateur* passèrent entre la

côte de Haï-nan et cette île par un canal libre d'écueils, et jettèrent l'ancre à un quart de mille de la dernière, et à un demi-mille de la côte de Haï-nan par 17 brasses d'eau.

A 40 li à l'ouest de Wan-tcheou, il y a plusieurs sources chaudes dans une plaine.

11. Le district de *Lin-choui-hian* est au sud du précédent. Le chef-lieu est bâti sur la droite de Ta-ho-choui ; le nom de cette ville se prononce *Liïong-soy* par les habitans. Sa muraille a 580 toises de circuit, quatre portes et un fossé large de deux toises. On y voit plusieurs temples bien bâtis, et la bibliothèque, nommée *Chun-hou-chou-yuan*, fondée en 1754, restaurée et dotée de nouveau en 1817.

A 100 li, à l'ouest de la ville, et sur la frontière de Yaï-tcheou, s'élève le *Siao-Ou-tchi-chan* (petite montagne à cinq doigts). C'est une branche du grand Ou-tchi-chan ; elle est située dans le pays des Li sauvages, leurs villages sont sur les flancs.

12. Le district *Yaï-tcheou* est le plus méridional de l'île. Sa capitale *Yaï-tcheou*, ou *Sin-Yaï-tcheou*, c'est-à-dire la *Nouvelle*, est située sur le flanc d'une montagne d'une grande île, formée par le Ta-ho-choui, ou Ning-yuan-kiang. Elle est ceinte d'un mur qui a 567 toises de tour, trois portes, et un fossé large d'une toise et demie. En dehors de la porte occidentale, on voit le temple

Ou-hian-szu, (lieu de sacrifice des cinq hommes illustres), ce sont *Li-te-young* de la dynastie des Tang, *Tchao-ting* at *Hou-thsiuan*, qui vivoient sous celle des Soung, *Wang-szu-hi*, sous les Yuan, ou Mongols, et *Wang-tcho* sous les Ming. A cinq li, au sud de la ville, est un autre beau temple appelé *Haï-hkeou-miao*, ou le temple du port.

13. Le district de *Kan-ngen-hian*, avec le chef-lieu du même nom, est au sud de celui de Tchhang-houa-hian. La ville est située au sud du Nan-loung-kiang. Sa muraille a 355 toises de circonférence et trois portes. A 70 li, au nord-est, et à l'ouest des ruines de l'ancienne ville de Tchin-tcheou, il y a des sources chaudes très-efficaces dans différentes maladies.

ESSAI SUR LA CIVILISATION.

DE L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

PAR M. PACHO.

(Lu à la Société de Géographie, séance du 9 octobre 1827.)

Placé, depuis un grand nombre d'années, aux portes de l'intérieur de l'Afrique, par une mission dont le gouvernement a deux fois apprécié l'utilité, M. Drovetti a eu de fréquentes occasions d'étudier la cause de l'exil social auquel fut, de tout temps, condamné l'habitant des contrées centrales de cette vaste partie du monde. Nous ne saurions, en effet, donner le nom d'état social à cet état inerte des peuplades de l'Afrique, qui, bornant leurs besoins à des besoins physiques, vivent à peu près comme les palmiers dont ils tirent leur principale subsistance.

Néanmoins, dans la plupart des jeunes Africains qui, tous les ans, arrivent, du sein des déserts, dans la vallée du Nil, M. Drovetti a reconnu une rare intelligence et une sagacité naturelle, dont les ateliers européens du pacha

d'Egypte fournissent, d'ailleurs, tous les jours, des preuves convaincantes.

De ces faits rapprochés, résultent des contradictions manifestes.

Pourquoi, si les nègres sont si intelligens, comme individus, restent-ils, comme peuple, dans une torpeur intellectuelle? Pourquoi, s'ils paroissent doués d'une grande sagacité chez nous, n'inventent-ils rien chez eux? Pourquoi n'ont-ils jamais construit de navires, creusé des ports, et sillonné les déserts de larges canaux? Pourquoi, dans la série des siècles, un Lycurgue ne leur a-t-il point donné des lois et organisé ces hordes diverses en corps de nation? Pourquoi un Romulus ne s'est-il jamais élevé parmi eux, et n'a-t-il point fait un peuple de conquérans de ces peuplades d'esclaves?

Le climat seroit-il la cause de cette humiliante apathie? Un grand homme l'a avancé; mais depuis long-temps on lui a répondu par l'histoire que ni les vertus ni le génie des nations ne peuvent être calculés aux degrés d'un thermomètre. Faudroit-il attribuer cette cause à une dégradation innée? Faudroit-il faire de l'Africain une espèce d'homme particulière? Mais ces rêves de quelques matérialistes sont réfutés par mille faits; et il paroît désormais établi que l'espèce humaine est une.

Nous croyons plutôt trouver la vraie source

de ce phénomène moral, non point dans l'influence du climat sur l'homme, ni dans une classification outrageante pour l'humanité, mais dans la simple disposition des lieux habités par rapport à l'habitant. De nos jours il est permis de croire que *la peau de tigre*, cette expression ingénieuse par laquelle l'antiquité représentoit la Libye seule, peut s'étendre à l'Afrique entière. Ce vaste océan de sables, au milieu duquel sont quelques taches de terre, a dû rendre, en effet, de tout temps, les communications de l'une à l'autre difficiles, et la réunion de leurs habitans impossible. De plus, l'immense Saârah forme une nouvelle zone de séparation entre ces portions de terre déjà séparées entre elles, et une grande partie du littoral africain. Cette zone, solitude affreuse et brûlante, placée entre le centre de ce continent et le monde civilisé, lui a présenté une barrière que celui-ci n'a jamais su franchir; et le monde civilisé, pour excuser sa négligence, a accusé la nature d'aberration. Nous n'irons point nous perdre mal à propos dans les profondeurs de l'histoire pour appuyer cette assertion. On sait que, de tous les peuples civilisés qui occupèrent dans l'antiquité les bords de l'Afrique, aucun n'a pénétré dans ses provinces centrales; l'humanité seule l'auroit exigé, et l'ambition seule guidoit leurs conquêtes.

Dans les temps modernes, une nation com-

merçante a cherché à connoître l'intérieur de l'Afrique, ou plutôt ses mines et ses ressources. Elle a répandu de l'or pour avoir de l'or: une foule de voyageurs, largement défrayés, envoyés en agens de commerce, sont morts en martyrs de la science.

D'autres nations, plus généreuses dans leurs vues, mais plus petites dans leurs moyens, ont quelquefois pensé à ces régions reculées; et d'honorables missions ont été couronnées par de pareils sacrifices.

De ces efforts, de ces tentations louables, il en est résulté cependant, comme cela devoit être, quelques notions géographiques. On a vu des lacs, des rivières, des montagnes; les cartes du pays ont changé, et les habitans sont restés les mêmes.

Cependant, nous le répétons, l'Africain, malgré ses cheveux laineux, son nez aplati et ses lèvres épaisses, est homme comme nous. En vain, naguère encore, dans notre cruelle, mais timide avarice, n'osant pénétrer dans sa patrie, nous en côtoyions les bords, nous l'enlevions clandestinement à ses champs, nous l'enchaînions dans nos navires; et, dans des climats lointains l'appelant en sûreté notre esclave, en dépit de ses larmes, nous en faisions l'instrument de nos volontés. La voix de l'humanité, trop long-temps étouffée, s'est fait entendre; les rois de l'Eu-

rope l'ont enfin écoutée; ils ont dit : l'Africain est libre.

Mais il ne suffit point de le rendre à la liberté; il faut lui en donner le plus bel apanage; il faut éclairer son intelligence. Le fanatisme musulman, bien autrement funeste que les déserts et les climats, entoure de toutes parts la malheureuse Afrique; il la tient sous sa sauve-garde; il veille sans cesse sur sa proie. Cet hydre gagne toujours du terrain. Déjà il a envahi plusieurs provinces de l'intérieur: il règne dans le Soudan; il campe dans le désert avec les nombreux Touarik; dans l'Abyssinie, il triomphe de l'Evangile; et Tombouctou est à demi soumise à ses lois.

Ainsi, nous réussirons peut-être, par la persévérance, à parcourir toute l'Afrique; l'islamisme, ébloui par notre or, nous laissera passer; mais il nous servira toujours d'escorte, il veillera sans cesse sur nos pas. Nous pourrons de cette manière dresser des cartes, recueillir des plantes et des pierres; nous ferons des livres, nous enrichirons nos cabinets; et l'infortuné habitant continuera d'être enveloppé dans des ténèbres indignes de l'esprit humain.

Ce n'est donc point en multipliant les sacrifices, en payant des rançons à l'islamisme, en livrant aux déserts des voyageurs à dévorer, que nous parviendrons à améliorer l'état social du nègre. C'est en créant, s'il est possible, une chaîne

de rapports entre ces régions reculées et l'Europe; c'est en rapprochant l'Afrique de nous que nous parviendrons à le rapprocher doublement de l'état social.

Telles sont les vues généreuses de M. Drovetti. L'Egypte, cet ancien foyer de civilisaton, ne peut plus les remplir par elle-même, mais elle peut du moins aider à leur exécution. Chaque année un grand nombre de jeunes nègres, conduits par les caravanes, arrivent dans ce pays de différentes provinces de l'intérieur. Déjà, Mohammed-Aly a commencé à les retirer de l'état d'abjection où ils étoient précédemment. Au lieu de permettre qu'ils fussent vendus, comme autrefois, dans les marchés et qu'ils allassent servir les caprices des harems, il a mis des armes dans leurs mains, il en a fait des soldats; mais il reste à en faire des hommes, et ce soin nous regarde.

C'est dans cette intention que M. Drovetti se propose d'envoyer chez nous ces intéressans enfans de l'Afrique; c'est au milieu de nos écoles qu'ils pourroient dégrossir leur esprit; c'est sur les bancs de nos universités qu'ils apprendroient à connoître nos lois et cette sagesse acquise par l'expérience des siècles. Leurs jeunes cerveaux, doués de cette souplesse qui rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, seroient bientôt empreints de cette attrayante philosophie qui lie entre elles les diverses familles du genre humain,

Retournant ensuite dans leur patrie, ils y propageroient leurs nouvelles idées. Ces idées, pareilles à *la flèche messagère*, passeroient de tribu en tribu, d'oasis en oasis; les esprits réfléchiroient, les lumières se répandroient, et quelques enfans occasionneroient peut-être ce que tant de siècles n'ont pu produire.

Voilà l'exposition sommaire du projet que M. Drovetti m'a chargé de vous présenter. Ce seroit faire injure à vos lumières que de ne pas leur laisser le soin d'en induire toutes les inappréciables conséquences. Ce projet ne date point d'aujourd'hui seulement, il fut conçu dans l'année 1811. M. Drovetti en entretint ses correspondans; mais les crises politiques, qui troubloient l'Europe à cette époque, ne pouvoient guère permettre l'exécution de ces idées de paix; maintenant que le calme a succédé à ces jours d'agitation; maintenant que l'humanité est sans alarmes chez nous, il est permis d'en diriger l'impulsion vers ces contrées lointaines. M. Drovetti enverra donc à ses frais, dans notre capitale, un certain nombre de jeunes nègres, afin qu'ils puissent être enfin initiés aux avantages de la civilisation. Les sociétés savantes seconderont des vues aussi généreuses; la nôtre, plus que toute autre, doit être portée à les seconder, puisque, plus que toute autre, par l'objet de son institution, elle pourra en recueillir les utiles fruits; et le moyen le plus efficace de les

seconder, c'est d'intercéder auprès de l'autorité pour en obtenir l'admission gratuite dans nos écoles de ces jeunes nègres dont la seule disponibilité aura coûté de grands sacrifices à M. Drovetti.

Il est même vraisemblable, du moins nous nous plaisons à le croire, que non seulement en France, mais dans le reste de l'Europe, de riches capitalistes, et peut-être aussi les gouvernemens, voudront s'associer à cet acte de philanthropie, et lui donneront tout le développement qu'il mérite. Quoi qu'il en soit, il sera toujours glorieux pour M. Drovetti d'avoir posé la première pierre de ce nouvel édifice social; il sera toujours honorable pour nous d'avoir coopéré à son exécution. La cause de la géographie de l'Afrique en dépend peut-être; celle de l'humanité en fait les fondemens, et elles nous sont trop chères l'une et l'autre pour ne point plaider vivement en leur faveur.

PACHO.

SAINTE-HÉLÈNE.

L'ILE Sainte-Hélène, de même que les autres îles de l'Océan atlantique, est entièrement volcanique. Son aspect est repoussant et triste, à cause des falaises de lave raboteuses et escarpées qui entourent l'île et forment une barrière contre les flots; plusieurs de ces falaises sont régulièrement stratifiées par des dépôts successifs de matières volcaniques; en plusieurs endroits, on aperçoit des veines de sable rouge. Dans l'intérieur de l'île, les vallées et les montagnes sont composées de lave basaltique dans l'état le plus compacte, avec des laves cellulaires et d'autres variétés, dans presque tous les degrés de décomposition. On pense qu'on n'y a jamais trouvé d'obsidienne ni de pierre-ponce.

Toutes les vallées et les chaînes qui les séparent, semblent se concentrer en un grand bassin, dans la partie méridionale de l'île, qui est évidemment une partie du cratère volcanique d'où est sortie la matière qui a formé cette masse isolée. Le mont, nommé *pic de Diane*, fait un des bords de ce cratère : il est entièrement composé de laves; mais

la plus grande partie étant dans un état de décomposition très-avancé, le terrain végétal y est très-profond, et par conséquent c'est un des cantons les plus fertiles de l'île; c'est là surtout que prospère le choux palmiste indigène ; l'on y trouve aussi des ronces et diverses fougères et d'autres plantes, enfin des arbrisseaux et des arbres. Cette chaîne s'abaisse en s'approchant de la mer, de sorte que l'on peut supposer que l'autre portion qui manque, pour former complétement le bord du cratère, est ensevelie sous les flots.

Le canton connu sous le nom de *Sandy-Bay*, ainsi que les rochers fantastiques et escarpés qui en sont voisins, ont sans doute souffert considérablement de l'action des volcans ; un fait curieux, c'est qu'on trouve là une roche calcaire que l'on brûle et qui donne de très-bonne chaux en quantité suffisante pour tous les travaux de maçonnerie.

La matière volcanique et la lave paroissent avoir coulé de cet immense cratère dans toutes les directions, et avoir ainsi formé les ravines, les vallées et les montagnes qui les coupent. Le bord du cratère, depuis le pic de Diane jusqu'au côté opposé, est très-exactement marqué dans toute son étendue ; il n'y a pas dans l'île d'autre cratère ; son étendue et sa grande profondeur font juger que, lorsqu'il étoit actif, il a dû être très-puissant et terrible.

En creusant la lave à Ladder-Hill à plusieurs pieds au-dessous de sa surface, on a trouvé de petits ossemens ; ils paroissoient avoir la dimension de ceux d'un rat, notamment une petite côte entièrement couverte d'une incrustation de stalagmites. Mais comment ces dernières se sont-elles introduites là ; c'est ce qui doit probablement rester toujours un mystère, et fournir constamment un sujet de recherches et d'examen à la curiosité. La supposition la plus vraisemblable est que l'animal aura pénétré dans une crevasse et y sera mort ; car si la lave en fusion avoit coulé sur cette petite bête, elle l'auroit consumée sans doute, et on n'auroit pas trouvé ses débris incrustés de stalagmites.

La grande quantité de laves en décomposition, répandue sur la surface de l'île, et le terrain végétal formé depuis que le volcan n'est plus en activité, composent, dans plusieurs endroits, un terreau gras suffisamment profond pour que les plus grands arbres y prennent racine et y poussent avec vigueur.

D'après l'état actuel de l'île, il est évident que le volcan a cessé d'agir à une période très-reculée et inconnue ; il est peu probable qu'il fasse jamais une nouvelle éruption, l'île étant petite, et la matière combustible paroissant entièrement épuisée.

On voit, dans quelques parties de Sainte-Hélène,

des veines de jaspe, mêlées de petites portions d'opale, traverser la roche volcanique; on a trouvé plusieurs pierres pesantes et de forme singulière qui contenoient du fer; on a aussi rencontré des terres alumineuses mélangées d'argile blanche, fort belle et adhérente; des coquillages, en état de pétrification, ont également été découverts, à plusieurs pieds au-dessous de la mer, dans une concrétion de cailloux et de laves formant une sorte de pouddingue ou de brèche.

La mer qui baigne l'île est remplie de nombreuses espèces de poissons excellens. On en a donné une liste qui en comprend soixante-dix espèces différentes, mais elle manque de précision, la nomenclature est arbitraire; il est à désirer qu'on en publie une plus conforme aux principes de la science.

Le nombre des animaux de l'intérieur de l'île n'est pas considérable; mais il va croissant. Plusieurs oiseaux chantans, d'Angleterre, ont été apportés en 1825; ils ont fait leur nid : ainsi tout fait espérer que Sainte-Hélène sera peuplée de beaucoup d'oiseaux nouveaux qui réjouiront les habitans par leur chant, et contribueront à diminuer le nombre prodigieux des insectes.

En effet, la quantité innombrable des insectes qui ne cessent, avec une vigueur infatigable, de détruire les récoltes de tout genre, oppose un puissant obstacle aux progrès de l'agriculture.

Quiconque découvriroit un moyen d'anéantir ou de diminuer cette multitude d'êtres malfaisans, rendroit à l'île un service inappréciable. Il est impossible de décrire les ravages qu'ils commettent; leur voracité ne s'appaise que par la destruction des choses qu'ils attaquent. Les oiseaux, dont ces insectes font la nourriture, semblent fournir le meilleur moyen de les exterminer. On a essayé la corneille du Cap; cet oiseau, dans sa jeunesse, parut être un agent excellent; mais en grandissant et en acquérant l'usage de ses ailes, il dédaigna la chasse aux insectes, il lui fallut une proie plus forte.

L'attente ayant été trompée de ce côté, on fonda ses espérances sur la corneille commune; mais l'arrivée d'uue corvette françoise fit connoître une espèce d'oiseau qui a un instinct particulier pour la destruction des insectes; cet oiseau a d'abord été transporté par les François, des côtes de Coromandel et de Malabar aux îles Maurice et Bourbon; il est connu dans ces îles sous les noms de *Martin*, quoiqu'il n'appartienne pas au genre Martin-pêcheur. On le regarde comme si utile pour faire aux insectes une guerre à outrance, que le gouvernement françois a armé un brig pour le transporter à Cayenne.

L'île offre le spectacle frappant du mélange de la culture européenne et de celle des régions équinoxiales. Des recherches sur les produits

agricoles ont donné les résultats suivans : Des pommes de terre, plantées au mois d'août 1824, ont donné dix-huit fois la quantité mise en terre; l'année précédente, elles n'avoient rendu, plantées dans le même endroit, que deux pour un; depuis, le produit a été d'onze. Le terme moyen est de quatre dans une suite d'années peu favorables; il est de seize à vingt dans les années favorables. Il ne faut pas oublier qu'ici les pommes de terre produisent deux foispar an ; elles sont exposées aux ravages des chenilles.

On sème beaucoup de froment ; il se vend comme fourrage, ou bien il est consommé dans la ferme. Soit qu'on le coupe vert ou mûr, on suppose que sa culture est avantageuse au fermier. La moitié de la récolte, à la ferme de la compagnie, passeroit en Angleterre pour une récolte ordinaire ; mais le reste, par le manque de pluie au commencement de la saison, est bien moindre. Dans une bonne année, le produit du blé est d'une trentaine de boisseaux par acre; il faut trois boisseaux de grain pour la semence d'un acre ; ce qui fait un produit décuple; quelquefois il a été de quinze et même de vingt grains pour un.

Le produit du fourrage sec est de 40 à 60 quintaux par acre ; des terres fertiles ont, dans les bonnes années, donné 100 à 120 quintaux par acre.

On cultive une quantité assez considérable de choux, carotes et turneps; mais ces végétaux

sont particulièrement exposés aux ravages des insectes, aux effets pernicieux de la sécheresse, aux injures des vents violens. Quand ils échappent à un de ces fléaux, ils payent amplement les peines du cultivateur.

On a planté beaucoup d'ignames, qui ont très-bien réussi; on les emploie surtout à nourrir les cochons.

Les fermiers tirent un parti très-avantageux du lait qu'ils vendent sans interruption pendant toute l'année, et dont le prix varie de six pences à un shilling le quart. Plusieurs fermiers savent suppléer à la maigreur des pâturages en nourrissant leurs vaches avec du grain, du pain d'huile, des carotes, des turneps, de la paille, etc., et en les tenant enfermées soit constamment, soit pendant la nuit. Les plus grandes fermes n'ont actuellement que douze à dix-huit vaches; il a été reconnu que ce nombre de bêtes, bien soignées, produit plus que trente et cinquante, qui n'auroient d'autre nourriture que ce qu'elles trouveroient dans les pâturages, et qui resteroient exposées jour et nuit à l'inclémence de l'atmosphère.

Les sécheresses prolongées ont souvent été funestes au bétail; plusieurs animaux mouroient de faim, quelques-uns du manque d'eau, n'ayant pas assez de force pour marcher jusqu'aux lieux où elle se trouvoit.

On s'est beaucoup occupé de la multiplication des chevaux et des moutons. Les brebis pôrtent deux fois par an.

On a observé que les sécheresses sont plus fréquentes qu'elles ne l'étoient autrefois ; on en attribue la cause à ce que l'île est moins boisée qu'au temps où elle fut découverte. On sait que l'air qui vient se reposer sur un sol vierge couvert de forêts est chargé d'humidité, et que lorsque l'on accuse le terrain d'être épuisé, c'est plutôt l'atmosphère qui est changée par les défrichemens et les progrès de la culture. Ces considérations doivent porter à planter les montagnes de l'île.

Le gommier (*Bursera...*), le chou palmiste et d'autres arbres indigènes sont probablement ceux que l'on peut employer le plus convenablement. La plupart sont accoutumés au climat des hauteurs qu'ils couvroient anciennement, et où ils étoient bien placés pour attirer l'humidité.

Sur les montagnes qui entourent la baie Sandy et les terres de Cabbage-tree, que l'on peut appeler la région des pâturages, la végétation se distingue par sa verdure continuelle; ce qui, sans doute, est dû à l'humidité extrême de l'air. L'atmosphère est fréquemment obscurcie par des vapeurs brumeuses, qui paroissent venir d'une masse de nuages dont la réunion amortit l'ardeur des rayons du soleil. Ce canton est celui où l'on

trouve la plus grande quantité de plantes indigènes.

A Dead-Wood et à Long-Wood, la végétation n'a pas un aspect aussi frais ; la nature semble y déployer moins de magnificence; la nature légère du sol exige plus d'humidité, et l'expose davantage aux inconvéniens de la sécheresse. Ces causes y rendent les récoltes moins abondantes que dans d'autres cantons situés plus favorablement.

Rien de plus remarquable que la diversité des climats de l'île. Aucun de ses points n'est éloigné de plus de 4 à 5 milles de l'Océan ; mais la différence de température entre la vallée de James-Town qui n'est qu'à 60 pieds au-dessus du niveau de la mer; et Plantation-House, qui est à 1,600 pieds, est généralement de 8° à 10°. Cette différence dans la chaleur due à l'influence de l'élévation du terrain sur le climat, produit un effet plus considérable sur le corps de l'homme. Dans les hautes régions, il est indispensable d'avoir du feu pour se réchauffer, tandis que plus bas il en résulteroit de la douleur et du malaise. La même cause affecte tous les êtres organisés. Des oiseaux accoutumés à la chaleur des contrées équinoxiales, ne peuvent supporter le climat de la partie haute de l'île, et s'échappent vers la côte, où ils trouvent un degré de chaleur mieux approprié à leur nature.

D'un autre côté, les arbres robustes de l'Europe, des hautes latitudes de l'Afrique et du nord de l'Asie, ne peuvent croître dans les vallées; tandis qu'ils forment plus haut une singulière association avec plusieurs végétaux des tropiques, et offrent un fait très-intéressant pour la géographie botanique.

Il y a une autre circonstance relative à l'influence du climat sur l'habitation des plantes qu'il est bon de noter, quoique chacun ait pu en faire l'observation.

Les fonctions des végétaux dépendent, ainsi que celles des animaux, de l'air dans lequel ils vivent. On a observé beaucoup d'irrégularité dans les progrès annuels de ceux qui ont été apportés d'une autre hémisphère à Sainte-Hèlene. Plusieurs ont adopté, dans le développement de leur feuillage, la loi de la nature, particulière au pays dans lequel ils ont été transportés. D'autres, moins dociles, restent fidèles à leurs anciennes habitudes, et continuent à suivre les changemens déterminés auxquels ils ont été accoutumés.

Ils semblent tous soutenir un combat avant d'adopter des habitudes qui appartiennent aux saisons de leur nouvelle patrie, ou de se décider à conserver leurs rapports avec l'ancienne. Par leur manière de céder à des circonstances extérieures, ils paroissent avoir des caractères différens. Cette apparence de contention se fait sou-

vent remarquer dans des plantes de la même espèce ; elles ont, pour ainsi dire, l'air d'hésiter et de délibérer avant d'adopter la manière dont elles rempliront les fonctions vitales.

Quand enfin elles ont pris leur décision, non sans difficultés et sans efforts apparens, nous ne pouvons en découvrir une cause probable. Par exemple, un chêne qui perd ses feuilles dans l'hiver de Sainte-Hélène, lorsque le thermomètre est à 68° (15°-78′), n'éprouve guère la différence de température qui, en raisonnant, d'après l'analogie, pourroit causer ce changement. Il auroit conservé inflexiblement ses anciennes habitudes dans son climat primitif, bien qu'exposé à une température plus irrégulière et plus rigoureuse.

Dans les climats tempérés de l'Europe, les plantes pourroient se soutenir elles-mêmes durant toute l'année, relativement à la chaleur et au froid, tout comme à Saint-Hélène ; mais la nature semble exiger partout qu'elles aient un temps de repos et de sommeil. Elle a destiné une saison à cet effet ; transportées dans un autre hémisphère, elles suivent le cours de la nature.

Mais, quoique cette loi soit suivie par beaucoup de végétaux, elle ne détermine pas les changemens périodiques de tous, et tous ne s'y soumettent pas non plus avec la même promptitude ni avec la même régularité. L'histoire naturelle

de la végétation et la géographie des plantes gagneroient infiniment, si les faits relatifs à ces habitudes et à ces changemens étoient soigneusement recueillis.

Le climat de Sainte-Hélène a été justement vanté pour sa salubrité ; mais on a déjà noté la différence frappante de température entre des lieux contigus. Chacune favorise plus particulièrement la végétation de telles ou telles plantes, suivant qu'elles aiment la chaleur et l'humidité. La voûte de nuages qui est si souvent suspendue au-dessus de l'île, et qui la préserve de l'intensité des rayons du soleil, est un phénomène qu'il est difficile d'expliquer; on le connoît sous le nom de brouillard sec. On est entouré d'une atmosphère épaisse et humide que l'étranger, à sa grande surprise, traverse sans être mouillé. La même chose fut observée par M. de Humboldt dans les montagnes qui environnent la ville de Caraccas ; et ce savant voyageur se demande : « Quel » peut être l'état d'une vapeur qui ne mouille pas » et qui est visible à l'œil ? »

La nature bienfaisante a donné à cette île des sources d'eau excellente; un petit nombre a tari durant les longues sécheresses. Mais les autres, quoique généralement diminuées, ont paru être inépuisables.

On a dit, avec vérité, que la quantité de l'eau

augmentoit, dans le canton de Briars, durant les sécheresses; cette assertion a été constatée par des observations faites en 1825, et l'on s'est convaincu que toutes les autres sources partagent cette propriété. Dans les mois de sécheresse, c'est-à-dire en janvier, février, mars et avril, la source de Briars augmenta de 180 à 360 gallons par heure; pendant la saison des pluies, en juin, juillet et août, elle baissa à 240. Une source, dans la propriété d'un particulier, augmenta d'un gallon et un quart à 60 gallons par heure; une autre, dans la même position, de 60 à 120, par heure, dans la saison sèche. Ces sources ne diminuèrent pas dans les mois de pluie, comme celles de Briars. Trois sources de Sandy-Bay éprouvèrent un accroissement considérable durant la saison sèche, mais, de même que celles de Briars, baissèrent pendant les pluies de juin, juillet et août. Un autre du même canton s'accrut de 15 à 16 gallons, de janvier en avril. Une source, à Prospect, étoit presque à sec en janvier; elle donnoit 6 gallons par heure en avril; cela continua jusqu'en septembre. Il seroit trop long de citer tous les exemples du même genre, tant ils sont nombreux.

On a d'abord présumé que ce phénomène étoit dû à la situation de ces sources; mais, en les examinant, on n'a rien découvert qui pût les rendre plus abondantes que les autres. Cependant l'aug-

mentation doit provenir de quelque circonstance locale, probablement d'une communication souterraine avec d'autres sources, qui leur fournissent de l'eau à mesure qu'elles baissent ; mais comme ce fait ne pouvoit se constater qu'en creusant la terre, la tentative seroit trop dangereuse pour qu'on pût la recommander ; elle fut faite à Plantation-House, et il en résulta, pour un temps, la disparition de la source. Toutefois, il est probable que les particularités de ces sources, ainsi que d'autres, dépendent entièrement de leur situation. Celles des terres hautes, au nord de la chaîne principale, entre Cato's-gate et Halley's-mount, paroissent avoir été affectées par les premiers changemens de temps ; car elles ont décru très-rapidement dans les mois secs de janvier, février, mars et avril, et ont augmenté non moins promptement après la petite quantité de pluie tombée en juin, juillet et août. Les eaux de ces sources coulent en général au nord. La même observation s'applique aux sources du pays haut et du même côté de la chaîne entre Halley's-mount et Taglate, excepté que les eaux de celles-ci coulent plus à l'est, généralement, entre le N. E. et le S. E. Les sources du pays haut, au sud de la principale chaîne, entre Cato's-gate et le pic de Diane, paroissent avoir été affectées diversement par le changement de temps. Celles du voisinage du Mount-Pleasant ont augmenté durant la saison

sèche, et ont diminué rapidement après les pluies, en juin, juillet et août. D'autres ont baissé pendant la sécheresse, et haussé très-peu de temps après les pluies; toutes ces sources coulent vers le sud. Les terrains sont de nature différente. Les sources qui ont augmenté dans la saison sèche sont généralement situées dans des vallées, ou près du pied de coteaux escarpés. La source de Briars paroît offrir la seule exception à cette observation. Les sources de la partie occidentale de l'île, du côté de Westloge, Thompson's-Wood et High-Hill, semblent avoir plus souffert de la sécheresse que celles des autres cantons de l'île.

Un accident, arrivé au thermomètre de l'observateur, l'empêcha de constater la différence de température entre l'air et les sources. Il ne put se livrer à ce travail qu'en mars et durant une partie d'avril. A six heures du matin, le mercure ne s'éleva pas au-delà de 60° et demi (12°-66) à Plantation-House, plongé dans la source; tandis qu'à l'air libre, il marquoit 64° et 66° (14°-21 et 15°-10). La température du printemps varia d'une manière à peine sensible.

Les sources sortent des montagnes de différens côtés, et, sous ce rapport, sont assez également partagées; ce qui est peut-être dû à la disposition des couches.

Il n'est peut-être pas superflu de citer la remarque d un célèbre naturaliste, qu'en Amérique,

les eaux sont supposées partager les propriétés des plantes à l'ombre desquelles elles croissent. « Il seroit curieux d'observer les racines que l'eau touche, et de voir jusqu'à quel point cette règle existe à Sainte-Hélène. »

A l'exception d'un seul arc-en-ciel, on n'a pas observé un seul phénomène météorologique dans le cours de l'année 1825. La comète, aperçue à cette époque, appartient au système planétaire.

La température la plus haute, notée à Plantation-House fut 75° (19°—9); la plus basse fut 57° (11—10),. A James-Town, le *maximum* fut (22°—20); le *minimum*, 71° (17°—32).

Les variations du thermomètre, dans ces deux endroits, furent extrêmement petites, mais très-régulières. A Plantation-House, la variation n'excéda jamais deux dixièmes; à la ville, ce fut à peu près la même chose. La plus forte élévation eut lieu vers dix heures du matin; la moindre, vers trois heures après midi.

La plus grande chaleur se fait sentir généralement entre trois et quatre heures après midi; le plus grand froid, vers le lever du soleil.

Selon les rapports reçus de Plantation-House et de Long-Wood, il est tombé un tiers de pluie de plus dans le premier que dans le second de ces lieux: car, à Long-Wood, la quantité a été d'un peu plus de 24 pouces; et à Plantation-House seulement, de 16. Durant la même période, elle n'a été à

James-Town que de 2 p. 29. La quantité, partout peu considérable, n'a pas suffi à la ville pour soutenir la végétation ; il a fallu y avoir recours à l'arrosement et à l'irrigation. Les parties basses de l'île sont sans cesse exposées à ces effets de raréfaction et d'évaporation.

Ce que l'on fait de la géologie de l'île ne consiste qu'en observations éparses, incomplètes et accidentelles. Les restes d'ossemens fossiles, de madrépores, de gravier mêlé de lave, de coquilles et de couches calcaires, avec des roches siliceuses, offrent l'aspect le plus intéressant, et en même temps le plus dissemblable. Il n'y a peut-être pas de formation primitive.

Le terrain et les rochers de Sainte-Hélène ne peuvent qu'offrir un grand objet de curiosité au minéralogiste et au savant. Ils peuvent observer la lave noire et stérile, et en même temps des prairies verdoyantes ; les côtes leur présenteront le coup d'œil singulier des couches des différentes masses; dans l'intérieur, ils remarqueront des grottes et des cavernes qui font présumer qu'elles ont une origine volcanique ; elles rappellent les déchiremens qui existoient quand elles prirent naissance, et indiquent la terrible conflagration qui accompagna peut-être l'apparition de l'île. Ceci donne lieu à une question importante : l'île a-t-elle été soulevée au-dessus de la surface de la mer par le feu ; ou bien n'est-elle qu'une portion

d'un archipel détruit par le feu volcanique qui ne laissa que ce seul fragment.

(Extrait du discours, prononcé le 13 février 1826, par le général Walker, président de la société d'agriculture et d'horticulture de Sainte-Hélène, et des *observations* d'André Blaxam.)

TRAVERSÉE DE L'INDE EN ÉGYPTE

SUR UN NAVIRE ARABE;

PAR UN OFFICIER ANGLOIS.

Ce fut au son rude du petit tambour des orientaux, de la cymbale bruyante, et du gai tambourin, qu'avec des cris et des chants de joie, et de nombreuses pauses pour battre des mains et frapper des pieds, l'équipage de notre navire arabe hissa sa seule et grande voile, qui, à la faveur d'une jolie brise de terre, finit, après avoir lourdement frappé le mât à plusieurs reprises, par s'enfler, et nous éloigna lentement et majestueusement des rivages de l'Inde, ornés de palmiers. C'étoit le 26 décembre 1822; j'étois en compagnie de trois officiers, mes compatriotes; au bout de quelques heures, nous eûmes perdu de vue Bombay et les terres qui l'entourent.

Notre navire étoit d'une construction aussi grossière et aussi antique que ceux qui, jadis, et durant plusieurs siècles, transportèrent les riches cargaisons de l'Inde, pour les Ptolémées, les

préfets romains, et les califes arabes qui gouvernèrent l'Égypte. Cependant il avoit une roue de gouvernail et une boussole, et notre nakhoda ou capitaine, à la barbe noire et longue, avec un air aussi solennel que celui d'un magicien, faisoit tous les jours le miracle de prendre une observation; mais, quoique les croyans aient adopté ces méthodes d'examiner, inventées par les Giaours, ils bâtissent toujours leurs navires d'une manière lourde et peu solide, et les gréent de la façon la plus incommode. Il falloit les efforts réunis de cinquante hommes pour hisser l'énorme voile attachée à une vergue d'une longueur immense, le long d'un gros mât placé un peu au-delà du milieu du vaisseau, et penché en avant. La proue étoit basse, et sans mât de beaupré. A la poupe s'élevoit un petit mât d'artimon trop petit pour pouvoir servir, et portant à peine assez de voile pour un bateau pêcheur. Notre cargaison consistoit en coton; les balles étoient entassées sur le pont fort maladroitement et à une hauteur qui pouvoit être dangereuse.

Toutefois la Providence à laquelle tous les musulmans ont confiance, mais avec l'indolence blâmable du charretier de la fable, semble avoir toujours regardé le négociant comme l'ami de l'humanité; et ainsi, d'année en année, à l'aide de vents doux et favorables, ces commerçans arabes traversent une mer tranquille, de la même

manière que leurs ancêtres, et avec un sentiment paisible de sécurité qui est rarement déçu.

Examinons l'arrangement intérieur, et ce qui se passoit à bord. A la poupe, il y avoit une chambre à l'arrière avec des fenêtres, et une à l'avant avec deux sabords d'un côté ; mais il falloit, pour sortir et arriver sur le pont, escalader des pieds et des mains les piles de balles de coton. La chambre de derrière étoit le harem ; le côté droit de la plus grande étoit occupé par un jeune arabe de Moka, fils du propriétaire, un vieillard persan à figure vénérable, et son fils à peine adolescent ; le côté de gauche, sans autre séparation que des malles, d'une part, et la roue du gouvernail en avant, étoit notre triste habitation.

Le pont du gaillard d'arrière présentoit une scène plus animée ; sur la partie postérieure, il y avoit quatre banians ou marchands hindous qui alloient à Aden ; à tribord en avant se tenoit notre grave nakhoda, dans le poste où il dormoit, et dont il bougeoit rarement, soit de jour, soit de nuit ; il y avoit derrière lui un Turc, négociant à Mosoul ; de l'autre côté, quatre Persans, deux du nord de la Perse, le troisième du stérile Caboul, le quatrième du lointain et magnifique Cachemir; les gens de l'équipage étoient épars sur les balles de coton de l'avant : tous se

vantoient d'être Arabes, mais différoient grandement les uns des autres par le teint et les traits; c'étoit la descendance grossière des marins d'Afrique et d'Arabie, qui s'établissent dans les ports et s'embarquent sur les navires des deux côtés de la mer Rouge; quatre nègres et deux négrillons, aussi noirs que l'ébène polie, étoient cuisiniers et musiciens; il y avoit de plus deux domestiques et deux jeunes esclaves du vieux Persan; un pélerin hindou d'au-delà du Gange, et un Indoustani, notre domestique. En tout, nous formions à peu près soixante-dix personnes. Une heure avant le jour nous étions généralement éveillés par la voix de notre vieux Persan qui, d'une voix nazillarde, lisoit, tout haut et très-vite, si cela peut s'appeler lire, un long morceau du Koran. Un peu avant le lever du soleil, le serang ou maître appeloit à haute voix à la prière; alors tout le monde, après une légère ablution des mains et des pieds, se réunissoit; les matelots sur l'avant, les passagers sur l'arrière, tous le visage tourné vers la Mecque. Le serang lisoit la prière, tous répondoient d'une voix pleine et mâle. Ce devoir rempli, le café étoit servi à la ronde, sur la poupe, dans des tasses qui n'étoient pas plus grandes que des coquilles d'œufs, et on distribuoit en même temps de petites galettes fort minces; à midi et le soir,

on avoit du pilau ou du carri. La natte étoit étendue sur le pont, le plateau y étoit placé; et, après que chacun étoit allé au passavant et avoit versé un peu d'eau sur sa main droite, on s'accroupissoit en cercle, l'épaule gauche un peu inclinée en avant; le repas étoit mangé en silence et avec promptitude. Il y a dans tout cela peu d'agrément et de plaisir, mais il y a beaucoup de simplicité antique, et de cette fraternité sacrée qui dérivoit jadis d'avoir porté la main au même plat, et qui existe encore parmi les tribus arabes, non corrompues par les exemples de cruauté et de trahison dont toutes les pages des histoires d'Asie et de Turquie sont souillées.

L'équipage avoit deux fois par jour d'abondantes rations de dourha ou d'autre grain, avec du ghi ou beurre fondu; on lui donnoit quelquefois des dattes, comme par faveur, ainsi qu'on distribue du grog à nos matelots. Le cuisinier nègre apportoit à chaque homme un gros tas de dattes succulentes et douces, qui se tenoient ensemble comme des tamarins.

Les passagers qui, tous, étoient pélerins, passoient toute la journée patiemment et indolemment couchés sur leurs hamacs, qui consistoient simplement en un châssis soutenant un filet solide fait de petits cordages. Ils sont fixés de manière à ne pas balancer, et souvent sont seule-

ment posés sur le pont ou sur des coffres ou des ballots, enfin dans tel endroit qui se présente.

Les passagers peignoient leurs barbes, lisoient le Koran, peignoient de nouveau leur barbe; ils fumoient assis, les jambes croisées, sans faire le moindre mouvement, et regardant l'espace; enfin, ils dormoient; mais même en dormant, ils avoient l'air de gens apathiques, qui ne se soucioient de rien.

Cinq fois le jour les plus zélés, et trois fois les moins empressés, s'acquittoient de leurs dévotions. Le jeune Arabe, fils du propriétaire, avoit en lui un peu de vie. De temps en temps il fredonnoit, dans sa langue, une chanson d'amour, et s'en tiroit d'une manière qui ne déplaisoit pas : quelquefois il rassembloit autour de lui un groupe pour s'amuser à un jeu qui ressemble à celui de la savate.

Un des passagers persans avoit un livre de comptes; un soir, je lui en ai vu lire quelques-uns d'une manière très-singulière, fort drôle et dramatique, à des auditeurs enchantés, Nous avions peu de rapports avec tous ces gens-là, à cause de la difficulté de nous faire comprendre : mais le Cachemirien m'entretint de son pays, de son lac, des jardins sur le haut des maisons, des chèvres qui donnent la laine dont ses compatriotes font les châles; il me dit qu'elle venoit de très-loin, et qu'on ne se servoit que du poil court et doux

qui est près de la peau; il avoua que la bordure de la plupart des châles y étoit cousue, mais avec beaucoup d'adresse; quant à ceux du plus haut prix, la bordure étoit tissue en même temps que le fond. Un autre, en me montrant son manteau de peau de mouton avec le dedans tanné et préparé, comme le gand le plus doux, parloit de la température sereine, salubre et froide de Candahar et de Caboul; tandis que son compagnon, qui avoit visité Astrakhan, ne tarissoit pas sur la générosité des Russes bienfaisans, la splendenr de leurs bazards, la beauté de leur infanterie, les chevaux tartares, et sur une particularité qu'il n'oublieroit jamais: la femme d'un gouverneur avoit donné, de son plein gré, pour deux châles, une somme équivalant à 6,000 roupies.

Le Turc de Mosoul me dit qu'il étoit allé six fois à Istamboul, à Haleb et à Ismyr; il avoit traversé autant de fois le grand désert avec des caravanes. C'étoit un homme grave, toujours sur ses gardes; ses reins étoient ceints d'un large ceinturon de buffeterie: ses traits et son teint auraient pu le faire regarder comme étant natif des bords du Rhin ou de la Tamise. Le Persan étoit un beau vieillard; sa superbe barbe étoit d'une teinte grise, à faire supposer qu'elle avoit été très-noire; il avoit toujours un mot ou un geste de politesse en s'adressant aux autres, et

aimoit beaucoup à comparer les montres à midi, heure importante.

Quant à l'équipage, c'étoient des gens paresseux, satisfaits, réguliers dans leur conduite, et d'une gaieté constante. Un jour, ils reçurent l'ordre de nettoyer le dehors du navire; c'est la seule fois que je les aie vus dans l'eau. Ils ressembloient tous à des Tritons; ils poussoient des cris de joie, et battoient l'eau; ils plongeoient et avoient l'air de se plaire dans cet élément. Quelques-uns avoient été pirates ou wahabis.

Une seule fois la paix du navire fut troublée, mais pour une demi-heure seulement. Un domestique du Persan eut une querelle avec un des matelots qui tous se soulevèrent contre lui. Ce Persan courut dans l'entrepont pour prendre son épée, tous le suivirent en tumulte; c'étoit comme de la paille légère jetée sur le feu; ils le traînèrent en arrière sur le pont, comme s'ils eussent voulu le déchirer membre par membre. La voix du nakhoda est celle du serang furent méconnues. Les passagers, à l'exception des chrétiens, s'interposèrent; un des Persans septentrionaux, petit homme plein de bravoure, tout tremblant et aussi pâle de colère que le permettoient ses joues noires, prit une barre de bois et en frappa un des matelots avec une animosité qui tenoit un peu de l'aigreur du sectaire. Toutefois, les choses en vinrent

bientôt à un accommodement; mais de quelle manière, je ne pus l'apprendre : le nom de Mahomet fut fréquemment invoqué, mais peu doucement. L'équipage fut menacé par le nakhoda et pacifié par le jeune fils du propriétaire. Une heure après, il restoit bien peu de marques de combat, si ce n'est les robes déchirées et les regards sombres du domestique persan, et les yeux étincelans de quelques-uns des Arabes, Je dois aussi en excepter le son de la voix grêle et aigrie par la colère d'une femme irritée; c'étoit, il me sembla, la femme du Persan; pendant toute la soirée, elle accabla les Arabes d'injures, et son maître de reproches. J'en fus d'autant plus surpris, qu'il s'étoit passé daus le harem un événement très-remarquable, et qui prouvoit fortement son entière séparation du reste du navire. Une femme étoit morte à bord, et avoit été jetée à la mer deux jours avant que nous en fussions instruits, et ce ne fut que fortuitement, parce que notre domestique l'apprit des matelots avec lesquels il conversoit tous les jours. Durant la traversée, aucun mari même ne put entrer dans le harem, parce que les femmes étoient mêlées; un eunuque, qui faisoit la cuisine pour elles, étoit le seul qui y eût accès.

Il faut avouer que nous avions dans ce navire un logement très-désagréable; car il n'étoit ni séparé, ni propre, ni aéré. Toutefois le plaisir

de la nouveauté nous fit trouver à tous du charme dans ce voyage. Nous avions des ressources, telles que des livres, des échecs ; nos repas tranquilles et faits en société ; enfin, nous causions.

Les scènes qui m'entouroient, m'amusoient beaucoup ; il en est quelques-unes que je n'oublierai pas aisément. Au moment du coucher du soleil, tandis que la voile gonflée poussoit les flancs du navire à travers les vagues dorées qui se soulevoient à leur approche et ensuite s'abaissioent, les Arabes, réunis pour leur prière du soir, s'inclinoient, la tête courbée sur le tillac et se prosternoient pour adorer l'Eternel; quand l'*émin* résonnant profondément sortoit de toutes ces bouches et venoit frapper l'oreille de l'auditeur attentif, le cœur de celui-ci, vivement ému, ne pouvoit s'empêcher de répondre par une prière tacite. Il y a, dans les actes de dévotion de ces hommes, une solennité et une décence qui rappellent le temps et le pays des patriarches ; et il est nécessaire de réfléchir à ce que sont et ont été les musulmans, à tout ce que leurs prophètes ont enseigné, et à ce que le Koran enjoint et promet, pour ne pas être fortement touché en voyant le musulman prosterné devant son dieu.

Nous naviguions fort agréablement, car le temps étoit fort beau, et nous jouissions même du clair de lune sur la mer d'Oman. Ce fut au lever de l'aurore, le douzième jour de notre traversée, que

nous eûmes connoissance des terres hautes de l'Arabie-Heureuse, encore enveloppées des voiles du matin. Le soleil, en se levant, nous montra bientôt une côte sauvage, stérile, aride, affreuse et nue. Pas une herbe des rochers, pas une fleur des bruyères, pas un buisson, pas un oiseau, pas le moindre signe de vie. Le cap Morbat fut le premier point que nous découvrîmes; de là, nous longeâmes la côte jusqu'à la baie d'Aden, passant successivement devant Fartakh, Siout, Bogachoua et Macoulla. Près de ce dernier port, nous aperçûmes quelques bateaux qui se glissoient le long du rivage; quant à l'aspect de la côte, il étoit toujours le même, sombre, désolé, désert; les rochers peu élevés étoient noirs et comme brûlés à leurs sommets; ici crevassés et à pics, et mouillés à leur base par les vagues qui s'y brisoient; là, moins raboteux avec des flancs bruns et arides, et bordés en bas d'une ceinture de sable jaune. Telle est la perspective que présente l'Arabie-Heureuse; sur une étendue de 1,800 milles, depuis le point où nous atterrîmes jusqu'à la plage de Midian dans le golfe d'Acaba, il n'y a que très-peu de variation. Semblable à la grenade de Perse dont l'écorce rude et brunâtre couvre une pulpe succulente et vermeille, de même l'Arabie-Heureuse, malgré son extérieur repoussant, peut se glorifier de l'Yemen et de ses sources jaillissantes, de son encens, de ses résines et de ses

gommes précieuses, de ses épiceries, de son café délicieux, de ses dattes si douces, et du miel des roches. Mais les rivières qui descendent de ces régions fertiles n'arrivent jamais à la mer; elles sont absorbées par les sables; et toute l'étendue de la côte, à l'exception de trois ou quatre endroits où les commerçans ont trouvé un port, ou bien où des tribus pastorales ont creusé un puits; n'est qu'une solitude brûlante.

(Extrait de *Scenes and impressions in Egypt.*)

JOURNAL

D'un Voyage de Paris a Vienne par Francfort-sur-le-Mein, Leipzic, Berlin, Thorn et Breslau, et de Vienne a Paris par Gratz, Leybach, Trieste, Venise, Milan, Genève et Lyon (1).

9 avril 1827.

Partis de Paris à trois heures et demie du matin, nous sommes arrivés à Châlons-sur-Marne à cinq heures du soir, par la route de Montmirail, que nous avons voulu prendre, malgré les avis contraires; nous nous sommes fort bien trouvés de cette préférence, puisque nous avons mis deux heures de moins qu'on ne le fait ordinairement par la route d'Epernay. Déjeûner plus que médiocre à La Ferté (au *Grand-Condé*) : rien de remarquable du reste; Durand, notre domestique, s'est mis en tête de relever nos ressorts qui lui sembloient trop lâches; et, au lieu de les serrer, il les a encore relâchés, ce qui nous a exposés, pendant douze lieues, à voir la voiture se briser, et les roues attaquer incessamment les esses; ce

(1) Nous avons obtenu l'autorisation d'insérer ce journal dans nos *Annales*, sous la condition de n'en point nommer l'auteur, et de supprimer quelques lignes qui ne s'adressoient qu'à l'intimité. D.

qui nous vaut de plus le chagrin d'entendre, en ce moment, deux ou trois damnés charrons et serruriers ruiner notre calèche qui étoit excellente, et qui va devenir mauvaise, car les charrons des diverses routes ont établi entre eux une sorte de *correspondance*, et la voiture qui s'arrête entre les mains de l'un d'eux est presque toujours sûre d'avoir à réclamer le secours des autres. Nous habitons l'hôtel du *Parc-Royal*, maison assez honorable, où l'on est servi avec beaucoup de propreté et de politesse (1).

10 avril.

Partis de Châlons à quatre heures précises, nous sommes arrivés à six heures du soir. Après avoir déjeûné fort sobrement et très-malproprement à l'ancien hôtel de l'*Aigle-d'Or*, à Verdun, et avoir fait une route assez désagréable, nous avons été réjouis par l'aspect de la charmante ville de Metz. L'hôtel, celui du *Nord*, est excellent : tout y est bien, à l'exception des lits *élastiques*, que le maître de la maison nous avoit beaucoup

(1) Voyageant avec ma femme, j'ai dû m'informer avec soin, dans les principales villes, des auberges les plus *logeables* qu'on pouvoit rencontrer sur la route. Ces indications se sont trouvées presque toujours exactes. J'ai rectifié sur des renseignemens *locaux* celles qui ne l'étoient pas, et la nomenclature *monotone* de ces divers hôtels aura du moins l'avantage de guider ceux de mes amis qui pourroient voyager sur l'une des routes que nous avons suivies.

vantés, et sur lesquels le corps se trouve placé à peu près aussi doucement qu'une balle sur la raquette de paume, qui l'attend et la renvoie. Les bains sont les plus beaux qu'on puisse voir, et on nous les a montrés en détail avec une complaisance extrême. Le sellier a tout-à-fait réparé, dans cette ville, les erreurs de ses prédécesseurs, et la balourdise de Durand ; nous avons donc pu nous mettre en route avec sécurité le lendemain.

11 avril.

Partis à cinq heures du matin (les portes de la ville n'ouvrent qu'à cette heure), nous avons suivi une route aussi triste que celle de la veille, jusqu'à la frontière prussienne. Là, on trouve à *Saarbrück* un pays vraiment enchanteur, un vrai jardin anglois; mais c'est là qu'un postillon, fort beau à la vérité, fort soigné dans son costume, nous a donné un avant-goût de la lenteur dont on nous a menacés sur toutes les routes de l'Allemagne. Cependant, après ce relais, nous avons quitté l'enclave prussienne de Saarbrük, et les postillons bavarois ont heureusement regagné le temps que nous avoit fait perdre le beau et tranquille *Schwager* (1) prussien. Le chemin jusqu'à Kaiserslautern nous a semblé fort joli. Nous sommes arrivés dans cette ville à sept heures et demie avec un appétit de voyageurs, que nous avons satisfait à

(1) *Schwager* (beau-frère) : c'est le surnom qu'on donne dans une grande partie de l'Allemagne aux postillons.

l'hôtel de la Poste, grâce à une série de mets qui nous ont présenté le cochon sous toutes les formes. Le sommeil, en dépit de cette cuisine tudesque, ne nous a pas trahis, et le lendemain,

12 avril,

A quatre heures du matin, un nouveau postillon bavarois portant, comme ses confrères, la veste-bleuciel, le cor suspendu à un baudrier, nous a conduits par un beau temps et à travers un beau pays, jusqu'à Sembach, que nous avons quitté pour Standbuhl, puis pour Kircheinboland, enfin pour Alzey, où nous avons changé de postillons et de livrées. Ici commence la Hesse avec ses tristes chaussées, c'est là qu'on n'entend plus qu'un seul mot allemand : *Bezahlen! bezahlen* pour la chaussée, *bezahlen* pour les barrières, *bezahlen* pour les ponts, *bezahlen* pour faire monter à cheval le postillon, qui monte ordinairement sur le devant de la voiture; enfin *bezahlen*, comme le *goddam* de Figaro, paroît ici le *fond* de la langue. A deux heures après midi, nous sommes entrés dans Mayence, ville d'un aspect assez triste, où nous avons cependant fait un excellent déjeûner, *zum Rœmischen Kaiser* (à l'empereur des Romains). L'appartement, les domestiques, tout nous a paru du meilleur ton, et le repas nous a donné une assez bonne idée de la cuisine allemande, qui, de même que la *culinaire* angloise,

mais avec plus de recherche, essaie de réunir les deux élémens le plus opposés : le sucre et le sel. A trois heures, nous sommes montés en voiture, et nous avons passé le Rhin, qui, mêlant ses eaux à celles du Mein, a, dans cet endroit, environ 1,400 pieds de large ; on le traverse sur un pont de bateaux, qui, en s'ouvrant, donne passage aux navires. La vue, qui s'étend sur une vaste plaine renfermant une grande quantité de villes, de villages et de maisons de campagne, est fort belle et fort animée. Nous avons fort bien fait de goûter les charmes de ce beau paysage ; car, jusqu'à Francfort, la route reprend sa tristesse précédente, et l'on ne peut la comparer qu'à celle qui conduit (entre deux rangées d'éternels pommiers) de Pontoise à Magny et de Magny à Fleury. Le postillon hessois, vêtu comme le bavarois, sauf la couleur de l'habit, qui est bleue, et portant, comme les *Postknecht* allemands, le cor de chasse dont il sonne pour fairè ranger les grosses voitures, participe à la fois de la lenteur prussienne et de la vivacité bavaroise, c'est-à-dire qu'il conduit le voyageur avec une allure d'une médiocrité aussi attristante que l'aspect des routes du pays. Mais il le conduit à Francfort, et là tout est oublié. L'œil est charmé par la beauté de la promenade qui entoure la ville, par la richesse, la noblesse et la belle ordonnance des édifices, que relève encore la fraîcheur des peintures dont ces édifices sont

entièrement couverts. Tous les banquiers et négocians ont près de cette promenade leurs maisons, non de campagne, car elles font partie de la ville, mais de *plaisir*, et il est facile de concevoir qu'ils en éprouvent beaucoup à se trouver dans des lieux si enchanteurs et dans des habitations d'aussi bon goût. On distingue surtout, en entrant par l'avenue de Mayence, la belle *villa* de M. Bethmann, le plus riche banquier de Francfort, et la maison carrée, non moins jolie, où M. Rotschild aîné se délasse de ses *royales* occupations. Tout dans cette ville séduit, égaie, étonne surtout l'œil du voyageur françois, qui, avec cette confiance naturelle au Parisien, croit qu'on ne trouve que dans sa capitale *le beau* et *le curieux* en tout genre, et qui se voit agréablement détrompé. L'hôtel dans lequel nous sommes entrés à cinq heures (toujours *zum Römischen Kaiser*) est à la hauteur de la ville, c'est-à-dire qu'il est superbe.

13 avril.

Nous avions grande envie de faire à pied une longue promenade dans la ville; mais le mauvais temps nous a forcés de prendre à l'hôtel une calèche fort jolie, dans laquelle nous avons fait, avec le secours d'un domestique de place, seulement une inspection générale, que la pluie n'a pas toujours respectée. Nous sommes rentrés à l'hôtel à onze heures; et, après un léger déjeû-

ner, ayant changé mes louis contre des *Reichsthalers*, sur lesquels, d'après le compte de l'hôte, je devois gagner beaucoup, nous sommes partis, à midi, pour Fulde, où, encore, sur la foi de l'hôte, ou plutôt du *Keller*, nous croyions arriver à huit heures du soir; mais les deux versions se sont trouvées erronées; les thalers, que j'ai payés 3 fr. 75 c., n'ont valu toute la journée que 3 fr. 60 c.; et la nuit nous ayant surpris dans un village appelé *Saal-Münster*, il a bien fallu y coucher. Heureusement, c'est dans ce village qu'est la *Station* (le relais). Le maître de poste tient une auberge fort propre, mais où j'ai eu grand besoin de ma *profonde* connoissance dans la langue allemande. Après avoir pris dans cet hôtel un souper composé de mets dont nous ignorons encore les élémens primitifs, après une nuit employée inutilement à chercher le sommeil, nous sommes partis à quatre heures précises le lendemain.

14 avril.

Route assez triste; déjeûner à la poste, à Fulde, ville qui n'est pas plus gaie. Mais le soir, chemin délicieux à travers lequel, conduits par les postillons jaunes du duc de Weimar, nous sommes entrés dans la charmante ville d'Eisenach. On y arrive par une descente qui épargne aux chevaux, pendant deux lieues, l'embarras de traîner la voiture, et qui procure au voyageur l'agrément

d'une course en char sur les montagnes *fran-çoises*, au milieu de la forêt la plus belle, coupée par un ruisseau dont on retrouve à chaque instant le cours enchanteur. Eisenach offre, outre les curiosités qui l'environnent, et notamment le château de Wartbourg, prison de Luther, et objet du culte de ses *sectaires*, un hôtel excellent où nous nous sommes refaits de toutes nos fatigues. Rien de plus propre et de plus soigné que le service du *halb Mond* (le Croissant); son seul inconvénient, qu'il partage avec tous les hôtels où nous avons demeuré jusqu'ici, est d'offrir des lits où une personne de moyenne taille ne peut s'étendre sans avoir les jambes pendantes, et qui rappellent trop bien ceux de l'ingénieux Procuste. Ajoutez à cet agrément celui d'avoir pour tous draps de petits morceaux de toile, qu'au besoin on pourroit prendre par mégarde pour serviettes, et l'absence de toutes couvertures, remplacées dans l'Allemagne septentrionale par des édredons de plumes de poulet, vous serez convaincus qne le peuple *Deutsch* est le plus mal couché de l'Europe.

15 avril.

Partis à cinq heures du matin, après avoir déjeûné à huit heures et demie dans la charmante ville de Gotha (à la Poste), nous sommes arrivés à Weimar à deux heures. Nous avions, en cette ville, deux visites intéressantes à faire. On ne

peut passer par Weimar sans aller présenter l'hommage de son admiration au célèbre Gœthe, le Nestor de la littérature allemande, et sans chercher à entendre le pianiste admirable Hümmel. Ce dernier, pour lequel nous avions aussi une lettre de recommandation, étoit parti pour enchanter les oreilles autrichiennes, et nous espérons bien le retrouver à Vienne. Nous avons été d'autant plus contrariés de cette absence, que nous comptions beaucoup sur M. Hümmel, auquel nous étions recommandés d'une manière pressante, pour nous introduire, nous et notre lettre, près de l'auteur de Werther, qu'on dit très-défiant. Cependant, M. Gœthe voulut bien répondre au domestique que j'envoyai chez lui pour savoir s'il consentoit à nous recevoir, qu'il nous attendoit à cinq heures. Ces trois heures nous ont paru fort longues. Weimar est une jolie ville, moins jolie, cependant, à mon avis, que Gotha; mais, soit à cause de la fête de Pâques qui pouvoit retenir chez eux les religieux weimarois, soit à cause de son peu de population (un temps fort triste aidant encore à nos pensées sombres), cette résidence nous a paru ennuyeuse et maussade. Le parc du grand-duc, que les habitans comparent fièrement à Windsor, et qui, à vrai dire, est dessiné avec goût, et ne manque pas d'un certain caractère de noblesse, n'a pu même dissiper nos noires idées. On nous

a dit, sur le compte de ce parc, les choses les plus curieuses; mais, attendu que notre *Führer* (conducteur) étoit allemand et parloit fort vite, nous n'avons pu en comprendre qu'une partie, et encore nos suppositions et mes connoissances dans la langue allemande ayant fort bien pu nous amener à un résultat purement conjectural, je ne veux pas induire la postérité en erreur, et je passe sous silence ce que nous croyons avoir compris. Ce qu'on peut affirmer, en sûreté de conscience, c'est que la résidence de M. Gœthe est tout-à-fait digne d'un homme aussi remarquable. Sa maison est située derrière le parc du grand-duc. Un joli perron conduit à une vaste antichambre, d'où un large escalier, qui se divise après quelques marches, et aboutit d'abord à l'appartement de la fille de M. Gœthe et du mari de cette dame, vous laisse à la porte qui ouvre le logement de l'auteur de Werther. Sur le seuil de cette porte, une mosaïque fort bien travaillée présente d'abord aux visiteurs et aux amis le mot *salve;* on traverse un cabinet garni d'un grand nombre de bustes et d'antiques; et, en suivant une assez longue galerie, on arrive dans la bibliothèque qui tient à la chambre à coucher du grand homme. Cette bibliothèque paroît lui servir de cabinet de travail; c'est là que nous avons été reçus avec une politesse germanique, c'est-à-dire peu démonstrative, mais qui ne manquoit pas

d'un certain air de cordialité et de bonté. M. Gœthe a passé en revue un certain nombre de nos hommes de lettres les plus remarquables. Il nous a fait un grand éloge de l'ermite de la Chaussée-d'Antin, « dont l'ermitage ne pouvoit pas être une solitude, car il étoit connu et recherché de toute l'Europe. » En parlant de l'imitation françoise de quelques-uns de ses propres ouvrages, il nous a dit qu'il concevoit peu comment M. Duval avoit pu mettre au théâtre le drame du *Tasse*. Il nous a assuré qu'en écrivant la pièce allemande, il ne l'avoit pas destinée à la représentation, ne la jugeant pas susceptible d'un effet *dramatique*, et que c'étoit par la faveur particulière qu'on attachoit en Allemagne à ses ouvrages, qu'on avoit voulu représenter celui-ci. Beaucoup d'éloges pour Casimir Delavigne, pour Scribe; une approbation marquée pour le vaudeville intitulé *la Mère au Bal et la Fille à la Maison*, ont terminé cette séance. Gœthe, qui paroît âgé de soixante ans (il en a soixante-treize), ne semble pas trop éloigné de l'idée de venir un jour visiter la France; il se tient au courant de toutes les nouveautés de ce pays par la lecture du *Globe*, journal qu'il paroît affectionner. « *On dit ce journal un peu lourd; c'est peut-être à cause de cela que nous l'aimons, nous autres Germains, qu'on n'accuse pas d'être légers.* » Il a semblé surtout partager les opinions du rédacteur des articles *Musique*,

dans cette feuille. Gœthe parle françois avec un peu de difficulté, mais cependant avec correction; on ne s'aperçoit de cette difficulté que par l'intervalle qu'il met entre chaque mot; elle n'est d'ailleurs pas sans une espèce de charme, et donne même souvent de la valeur à ce qu'il dit. Sa taille est moyenne, plutôt grande que petite; sa figure est noble et parfois très-expressive, son habitude sérieuse; il a le nez prononcé, la bouche presque entièrement dégarnie de dents, mais sa complexion paroît robuste. En sortant de ce palais des muses allemandes, nous sommes entrés au théâtre que le grand-duc paie et favorise de tout son pouvoir. Il n'y avoit pas de représentation ce jour-là, à cause de la fête de Pâques; mais nons avons obtenu, non sans peine, en nous recommandant du nom de M. Hümmel, qui étoit remplacé au piano par le sous-maître *de chapelle*, de voir un répétition générale. On donnoit, ou plutôt on répétoit *Cendrillon*, paroles allemandes d'un inconnu, musique de Nicolo. La pièce est un *composé* de l'ouvrage de M. Etienne, de la parodie de Désaugiers (surtout pour les plaisanteries du faux prince) et du *Libretto* italien. L'orchestre, fort soigné, présente cependant cette différence avec les nôtres, que les instrumens de cuivre y sont beaucoup plus nombreux, et ceux *à corde*, surtout (à mon grand étonnement) les violoncelles, beaucoup plus rares que dans les orches-

tres de France. L'exécution (à la danse près, qui nous a semblé fort lourde) est presque entièrement bonne. M. Stromeyer, directeur *général*, remplissoit le rôle d'Alidor; sa voix, dans les cordes élevées, m'a paru fort agréable. M. Malthe (le prince) est un chanteur assez agréable. Je n'ai pu juger la voix de madame Schmitt, première chanteuse (Clorinde), qui étoit fort enrhumée ; quant à mademoiselle Eberwein (Thisbé), à quelques notes fausses près, elle m'a paru avoir un magnifique *instrument*. La *Dugazon*, mademoiselle Sertorius (Cendrillon) m'a semblé avoir un jeu et même une voix fort agréables; quant à M. Saudel (le *Lustig*), qui jouoit le rôle du prince *déguisé*, il paroît être fort plaisant ; car l'auditoire, peu nombreux, qui avoit obtenu la même faveur que nous, rioit, en l'écoutant, de manière à compromettre la gravité allemande.

Nous avons quitté le spectacle à huit heures au milieu du dernier acte, pressés par le sommeil, résultat de la fatigue, et non pas (je dois le dire à la gloire des acteurs germains) de l'ennui. En rentrant à l'hôtel, on nous a montré la maison qu'occupoit Schiller dans cet *Eldorado* de la littérature allemande. Ce petit *memorandum* étant écrit dans l'intérêt de mes amis ; je serois tenté d'inviter ceux d'entre eux que le hasard pourroit conduire à Weimar à ne pas des-

cendre à l'*Erbprinz*, hôtel que nous avons trouvé fort triste et fort sale (quoiqu'il soit le plus renommé de la ville), si j'étois sûr que l'*Éléphant*, son rival, fût meilleur. Dans tous les cas, ceux qui veulent tâter d'une cuisine vraiment barbare, et déguster des mets qui ne peuvent avoir, dans aucun pays, figure *humaine*, doivent essayer de l'*Erbprinz*, sauf à partir sur-le-champ pour Leipsik, ce que nous n'avons pu faire malheureusement que le lendemain.

16 avril.

A cinq heures du matin nous avons quitté Weimar pour Eckartsberga, où nous avons repris les postillons bleus à passe-poils oranges de sa majesté prussienne. La trompette remplace ici le cor de chasse saxon, et le postillon ne conduit plus à cheval; il s'assied sur le devant de la voiture quand il n'y a pas de siége disposé pour lui. Déjeûner à dix heures et demie au célèbre hôtel du *Hecht* (brochet) à Naumbourg. Cet hôtel, placé dans une ville fort animée, et, à ce qu'on peut juger par le *Wirthshauss*, fort gourmande, est tout-à-fait à la hauteur de sa réputation. On y boit surtout le premier crû du vin de Naumbourg, qui a beaucoup d'analogie avec le meilleur *Mâcon*. Quittant Naumbourg où l'on arrive par une fort jolie route, nous avons gagné de notre plus vite Leipsik, qu'on nous avoit beaucoup vanté, et qui, à vrai dire, mérite les éloges

qu'on en fait. C'est la première ville d'Allemagne où l'on nous ait demandé notre passe-port, qui, jusque-là, avoit été fort inutile, et à l'exhibition duquel on n'a pas, même dans cette ville, attaché une bien grande importance. Je ne sache pas de pays où l'on soit moins incommodé par des importunités de ce genre. A l'entrée des villes voisines du Rhin, aux frontières des divers états et enclaves d'états, on se borne à vous demander quel est votre *caractère*, et sur la réponse : *particulier*, on vous laisse passer sans plus ample informé. Après avoir traversé une partie des jardins qui ceignent entièrement la ville, puis une place et une rue magnifiques dont les maisons ont toutes de larges balcons vitrés saillans sur la rue, négligeant plusieurs beaux hôtels, nous sommes arrivés à celui de *Bavière*, qu'on peut appeler le phénix des hôtels. Appartemens splendides, meubles recherchés (aux lits près, qui, de même que dans tout ce que nous avons vu de l'Allemagne, sont d'une petitesse exagérée), service élégant et tout-à-fait *confortable*, rien n'est oublié pour charmer le voyageur, et le consoler de l'éloignement où il se trouve de sa patrie. Notre départ pour Berlin étant fixé au lendemain, ma femme, combattue par la crainte de compromettre ses modes parisiennes en les faisant déballer, ou la réputation méritée des Françoises en se montrant en habit de voyage

dans une réunion publique, a préféré ne pas aller au spectacle; elle a eu grand tort; car, à Leipsik, comme dans toute l'Allemagne, m'a-t-on dit, les femmes ne font aucune toilette pour aller à la comédie, et même à l'opéra; et elle n'a pas vu la plus jolie salle qu'on puisse imaginer. Weimar, sous ce rapport, m'avoit donné une triste idée des salles de spectacle allemandes. Celle du grand-duc, dont la façade à peine achevée annonce un édifice imposant, n'offre, en entrant dans l'intérieur, que deux rangs de loges mal décorées : au centre, la loge des princesses; à gauche de l'avant-scène, celle du grand-duc, et de l'autre côté celle de son fils. Le parterre, divisé en deux parties, par une séparation qui n'est pas *remarquable*, n'a d'autre avantage que d'offrir un appui au dos des spectateurs, et des banquettes assez larges. Au total, cette salle a beaucoup d'analogie avec l'ancien théâtre de société de la rue Chantereine. A Leipsik, au contraire, l'extérieur de l'édifice n'est peut-être pas assez monumental, mais l'intérieur est on ne peut plus soigné, et c'est la première salle où l'on se soit partout et avant tout occupé de l'avantage et de l'agrément *matériel* du public. De vastes couloirs, garnis de tapis magnifiques, conduisent à des loges et à des galeries où toutes les places sont étiquetées soigneusement. Presque toutes étoient louées (moyennant 1 thaler, ou 3 fr.

70 c. de notre monnoie) ; il a donc fallu me contenter d'une place au premier étage, dans le fond d'une espèce de galerie d'où l'on voit cependant parfaitement. Mais en qualité d'étranger, et sans aucun *Trinckgeld*, on m'a laissé entrer *provisoirement* dans les diverses places de la salle, que j'ai pu admirer tout à mon aise. Après avoir fait la part de la critique, qui trouve à s'exercer d'abord sur la dimension disproportionnée des larges chapiteaux corinthiens avec les petites colonnes qui les soutiennent, ensuite sur quelques défauts de goût dans la disposition des loges de la salle relativement à celles de l'avant-scène, enfin sur le choix de la couleur générale d'un jaune-paille fort clair, couleur fort agréable à l'œil et fort gaie, mais qui nuiroit à la toilette des *Leipsikoises*, si elles jugeoient un jour à propos d'en faire, il ne reste plus que des éloges à donner à l'architeete (le célèbre Weinbrenner). D'abord on voit *bien partout*, dans le sens le plus absolu de ces deux mots ; ensuite le lustre, quoique placé entièrement au haut de la salle, ne gênant par conséquent en aucune façon la vue, et composé d'un nombre de quinquets fort restreint, jette cependant, au moyen d'un réflecteur, des flots de lumière sur les spectateurs. Les baignoires (de même qu'à Weimar), élevées suffisamment au-dessus de la tête des spectateurs du parterre, sont éclairées par des lustres qui

ôtent toute la tristesse que les loges du rez-de-chaussée donnent ordinairement à l'étage inférieur d'une salle. Au lieu de ces tristes chandelles ou *bougies-chandelles* qui, placées sur les pupîtres des musiciens, forment même à l'Opèra un coup d'œil triste et mesquin, et semblent parfois éclairer à regret le musicien réduit à jouer presque toujours *de mémoire*, comme les éternels symphonistes du Théâtre-François; de nombreux quinquets, qui ne répandent de lumière que sur le pupître, ne laissent jamais à l'exécutant le moindre doute sur les notes de sa partie, et ne permettent aucune erreur à sa mémoire. On représentoit *la Rose enchantée*, opéra dont la musique est peu estimée, mais qui, par le spectacle qu'il offre, est en possession de plaire aux nombreux amateurs de machines et de décorations. Ces dernières ne m'ont pas paru à la hauteur de l'ensemble général. Le ton de peinture est faux et criard; les bosquets, les arbres, les fleurs, loin de rappeler le bon temps de *Ciceri*, sont d'un *vert d'eau* qui feroit le charme d'un amateur de paravens. Quant aux machines, elles sont réellement extraordinaires; le tableau qui termine le premier acte, et dans lequel une fée opère diverses transmutations dans le genre de celle du célèbre potiron de *la Chatte merveilleuse*, et surtout le spectacle de la fin où l'on voit une rose grossir, et, en s'effeuillant,

laisser paroître l'héroïne de la pièce, sont présentés et exécutés avec beaucoup d'adresse. La partie musicale, à l'exception du rôle principal, fort agréablement chanté par mademoiselle Canzi, qui manque un peu de goût comme actrice, mais qui a une voix timbrée et assez étendue, m'a paru d'une honorable médiocrité. L'orchestre, absolument disposé comme celui de Weimar, est fort bon, et conduit avec beaucoup de talent. Le spectacle, qui se compose d'une seule pièce, commence à six heures et finit à huit.

A huit heures et demie, dîner où l'agréable idée que nous avions conçue de l'hôtel *de Bavière* n'a pas été détruite ; repas délicat et élégant servi par un keller fort *distingué* et parlant parfaitement bien françois. C'est une qualité qu'on trouve peu maintenant dans les hôtels d'Allemagne depuis que les François *voyagent* moins dans ce pays. Si vous me demandez ce que c'est qu'un keller, je vous dirai que, d'après un usage immémorial, le *keller*, chargé du cellier, comme l'indique son nom, est le premier garçon des hôtels allemands dont on ne voit jamais le maître qu'au moment du départ. Ce maître mystérieux vient alors vous saluer et vous demander si vous êtes satisfait du service. Les *kellers* sont des hommes surprenans pour l'activité et l'intelligence. Je me rappelle en avoir vu un à Genève (*à la Couronne*) qui avoit la tête la mieux organisée que j'aie jamais rencon-

trée. Il conservoit, au milieu d'une foule de réclamations, demandes, plaintes, embarras occasionnés par la nuée d'étrangers, et surtout d'Anglois questionneurs qui obstruoient l'hôtel, le sang-froid le plus imperturbable; satisfaisoit tout le monde, et me sembloit avoir toutes les qualités d'un grand administrateur, plutôt que celles d'un simple garçon d'auberge. En Suisse, ordinairement les hôtels sont tenus par des femmes, représentées par un *keller* qui, aux yeux du public, a tous les droits d'un maître de maison, sans que je veuille affirmer qu'il les conserve en particulier.

17 avril.

Nous sommes montés de bonne heure, par une pluie battante, dans la voiture de l'hôtel, et nous nous sommes fait conduire dans les endroits les plus remarquables de la ville. Nous avons été charmés surtout de l'élégance et du bon goût qu'on remarque dans la vaste promenade publique. Quoique peu amateurs de forteresse, celle de Pleissembourg nous a paru fort *jolie*, surtout pour une ville purement commerçante. Obligés, par le redoublement de la pluie, de terminer notre promenade, nous sommes rentrés à l'hôtel; et, après un déjeûner dans lequel le thé combattoit heureusement le jambon *cru*, nous nous sommes mis en route pour Wittemberg, place des plus fortes, qui a beaucoup souffert dans la campagne

de 1807. On traverse, avant d'y entrer, une trentaine de ponts sur des déviations de la rivière de l'Elbe qui inonde en hiver toute la plaine de Wittemberg. Cette malheureuse ville, triste comme presque toutes les petites places de guerre, offre, à l'enseigne du *Goldnen Weintrauben* (la Treille-d'Or), un hôtel fort propre, mais dans lequel il ne faudroit pas entrer avec un gros appétit. Le *gute Mittagsessen,* promis par l'hôte, s'est composé d'une soupe dans laquelle les eaux de l'Elbe très-peu déguisées jouoient le plus grand rôle, et de crêpes roulées, qui ont été suivies sans interruption par le beurre, éternel fondement du dessert allemand. Ce repas chétif, pour des voyageurs, nous a paru une vengeance nationale exercée par l'hôte contre des François bien innocens des maux qu'a soufferts sa patrie, et de la famine que la ville a supportée jadis pendant les horreurs d'un siége. Cependant, craignant de rester plus long-temps chez des ennemis aussi rancuniers, nous avons jugé à propos de partir le lendemain de fort bonne heure.

18 avril.

Nous sommes arrivés à midi à Potsdam, le *Versailles* de la Prusse. L'analogie entre ces deux résidences est aussi grande qu'on peut se le figurer; même splendeur dans les édifices, même abondance de militaires de toutes armes, même tristesse dans les vastes rues, et surtout même

cherté dans les hôtels. Exemple : celui appelé *Deutsch Hauss* (Maison-Allemande) nous a demandé cinq *thalers* pour deux biftecks, destinés à réparer le tort causé à nos estomacs par l'inhospitalité wittembergeoise, et il nous a fait ensuite payer trois *thalers* la calèche qui nous a promenés, pendant deux heures, du palais de Sans-Souci au Nouveau-Château (*der neue Pallast*). Le premier de ces édifices où les appartemens, le mobilier, les jardins sont restés absolument dans l'état où le grand Frédéric les a laissés à sa mort, est digne d'exciter la curiosité du voyageur. Près du palais existent encore les deux célèbres moulins dont le propriétaire refusa jadis si énergiquement les offres du roi. Ces moulins. occupés par les enfans du brave meunier, sont souvent honorés de la présence des princes de la famille royale. Le roi vient même de permettre qu'on abattît plusieurs arbres dont la hauteur empêchoit le vent d'arriver aux moulins et en gênoit l'exploitation. C'est une vengeance bien délicate et bien magnanime. On est frappé, en entrant dans les jardins, de la bizarrerie de Frédéric-le-Grand, qui vouloit avoir sous ses yeux, près des fenêtres du palais, les *tombeaux* de ses chiens et de ses chevaux. Cette fantaisie donne d'abord du héros une idée petite et mesquine, que détruit bientôt fort agréablement la vue de l'intérieur du palais. C'est vraiment le lieu de délassement d'un

grand roi. Les appartemens, conservés avec un soin religieux, sont à la fois nobles et élégans. La bibliothèque, composée uniquement d'ouvrages françois ou traduits en langue françoise, offre un choix de livres qui indique le goût le plus sûr et le plus distingué. Tout dans le palais est à cette hauteur; partout la richesse s'unit à la simplicité. Les magnifiques bureaux des cabinets de travail, entièrement tachés d'encre, indiquent un esprit peu susceptible de repos; les peintures, des maîtres les plus habiles, un homme qui avoit le vrai sentiment du beau dans les arts. Les mosaïques en bois, qui forment les divers parquets, sont au-dessus de tout éloge; et la chambre à coucher qu'occupoit Voltaire, qui, en sa qualité de philosophe, devoit parfois s'y trouver trop bien logé, présente des sculptures également en bois, qui excitent la juste admiration des étrangers. Ces sculptures, pour n'être pas d'un goût sévère, n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre. Des oiseaux et des singes, dans leurs diverses attitudes les plus naturelles et les plus caractéristiques, vous font un moment douter de *leur réalité*, et le doute n'est détruit que par cette malheureuse immobilité qui frappe toutes les imitations de l'homme, lorsque Dieu a gardé pour ses seuls ouvrages le mouvement et la vie. Le nouveau palais, qu'on va voir ensuite, est certainement plus grand et plus magnifique que *Sans-*

Souci; mais là il n'y a plus de *souvenirs;* on marche d'appartemens en appartemens, de galeries en galeries; tout est fort beau, fort imposant, surtout l'immense salle des gardes, qui occupe tout le rez-de-chaussée; mais rien ne parle à l'esprit ou à la mémoire, tout est pour les yeux. En sortant de cette résidence, nous avons rencontré le roi, qui s'y rendoit sans gardes, sans suite, et dans une voiture des plus mesquines, mais qui m'a réconcilié avec le fiacre sans numéro qui promenoit le prince à Paris. Je croyois alors cette simplicité, en pays étranger, un peu affectée, elle ne l'étoit pas. Les Allemands, naturellement froids et raisonneurs, n'ont pas besoin, comme un grand nombre de nos chers compatriotes, d'être éblouis par l'éclat et la magnificence. En Prusse, gouvernement monarchique, les palais du chef de l'état sont beaux et dignes du souverain d'un vaste royaume, mais la personne du roi et ses habitudes sont simples et sans faste; la royauté est magnifique et pompeuse; le roi est modeste, et fuit avec soin l'éclat et le luxe, excepté dans les cérémonies nationales. Au reste, ce bel enthousiasme pour les *manières* du roi de Prusse n'est peut-être que de la reconnoissance; en ma qualité d'amateur de voyages, un souverain, qui s'occupe des routes et des relais de ses états, a de grands droits à mes hommages; et aucun, sous ce rapport, ne les mérite sans doute mieux que sa

majesté prussienne. Les grands chemins de la Prusse qui, par la nature du terrain toujours sablonneux, devroient être détestables, sont au contraire excellens et entretenus avec un soin recherché. Les relais où l'on trouve toujours et à toute heure un maître de poste poli, et surtout de très-bons chevaux et des postillons fort honnêtes et fort empressés, sont tenus avec une régularité sans exemple. A chaque station on vous apporte, pendant qu'on dételle les chevaux, le compte détaillé et signé par le maître de poste (pour vous garantir de toute exaction) de la somme par vous due pour la distance, les passages de pont ou de bac, l'entretien de la chaussée; et le total est loin de s'élever aussi cher qu'en France, où les postes et les routes sont également loin d'être dans un aussi bon état. Les distances de chaque poste (fort longues, les relais allemands étant toujours au moins de quatre lieues, et quelquefois même de douze) sont mesurées avec une sévérité extrême, et le voyageur n'est pas obligé de payer, comme dans ma chère patrie, selon le caprice ou la faveur de la Commission, deux postes pour trois lieues, ou un troisième cheval pour une route unie et qui ne présente aucune difficulté.

Rentrés à trois heures à l'hôtel, nous en sommes repartis de nouveau pour nous rendre, en traversant huit lieues d'un pays enchanteur qui sépare Potsdam de Berlin, dans cette dernière ville,

dont les approches s'annoncent au voyageur par une suite de maisons de campagne riantes, dont les serres spacieuses renferment les plantes les plus rares. Ce goût pour les fleurs et les arbustes est général dans la nation allemande. Dans les plus pauvres villages, les fenêtres de toutes les chambres étoient entièrement garnies, au commencement d'avril, d'une série de plantes qui présentoient les plus belles fleurs entièrement épanouies. Ici nous arrivons à Berlin, et je vous prie, mes chers amis, de vous rappeler que je n'ai pas l'*étrangeromanie* que je blâme dans beaucoup de mes compatriotes; mais, obligé de louer beaucoup pour dire ce que j'ai éprouvé en arrivant dans la capitale de la Prusse, je veux bien vous en prévenir préalablement : *je suis François, mon pays avant tout*, c'est-à-dire, avant tout, le caractère noble, franc, ouvert, l'esprit piquant, vif, léger et original de mes compatriotes; mais avant les maisons de Paris, celles de Berlin, si celles-ci me semblent plus belles, et, en vérité, c'est ce qui m'est arrivé. Nous n'avons rien à Paris qui donne l'idée de cette magnificence, de cette profusion de palais, d'arcs, de temples et d'édifices remarquables, de la largeur symétrique et sans froideur des rues et places de Berlin. On croit voir ces rideaux de théâtre sur lesquels Degotty s'est plu à réunir sur un même point tous les prodiges que le génie des architectes a disper-

sés dans toutes les villes du monde; l'œil étonné ne rencontre que péristyles, frontons, colonnades surtout, et les colonnes sont peut-être aussi par trop prodiguées. Placé sous la magnifique *allée des tilleuls* (promenade qu'on peut comparer aux boulevards de Paris, avec cette différence que les promeneurs en occupent le centre, et les équipages les deux côtés), on aperçoit du même coup d'œil le palais du roi, le nouveau palais, l'opéra, édifice plein de magnificence, l'université, la belle statue en bronze du *farouche* Blücher; sur le second plan, l'église catholique, avec son dôme et ses beaux portiques, la nouvelle salle de concert, d'une élégance au-dessus de tout éloge, la porte de Brandebourg, sur laquelle est remonté le quadrige que nous avions eu grand tort de *prendre;* enfin, la promenade de *Thier-Garten*, un des plus beaux parcs de l'Europe. Tel est l'aspect qui ravit l'étranger en entrant dans Berlin.

Arrivés à sept heures du soir, nous avons voulu descendre au *Stadt-Rome* (hôtel de Rome), qui passe pour le meilleur de la ville: il étoit plein; il a fallu nous rejeter sur celui de *Saint-Pétersbourg*, qui est situé en face du premier, et, comme lui, *sous les tilleuls*. Ces hôtels ont cela de particulier, qu'au lieu du *keller*, c'est un *portier* parlant françois et revêtu d'une livrée éclatante qui montre d'abord les divers appartemens; celui que nous

occupions à l'hôtel de *Pétersbourg* étoit fort agréable, mais bien loin de la magnificence de Leipsik (1).

19 avril.

Nous avons commencé notre tournée dans la ville par une visite aux bains de la Sprée. La voiture de l'hôtel, beaucoup plus belle que celle du roi, et le cocher, chamarré d'or, dudit hôtel, nous ont transportés en un instant à ces thermes, qui nous ont paru fort propres et assez spacieux, mais qui sont dépourvus d'élégance. De retour à l'hôtel dans le même équipage, qui provisoirement est le nôtre (à raison de 5 *thalers* par jour), après un modeste déjeûner, laissant ma femme à sa toilette, je me suis occupé de quelques visites indispensables, d'abord à MM. Mendelsohn et Fræнckel, les premiers banquiers de Berlin, sur lesquels j'avois une lettre de crédit. La maison que ces messieurs occupent est magnifique à l'extérieur; leur comptoir est ce qu'on peut voir de plus simple, je dirai même de plus mesquin. On se croiroit à Rouen. Ce contraste entre la fortune

(1) Les *intérieurs* de Berlin ne m'ont pas paru répondre à la somptuosité de l'extérieur. J'excepte cependant le palais, qui offre des appartemens, des meubles et un musée on ne peut pas plus beaux, et la salle de concert, qui, malgré sa grande dimension, offre les détails d'intérieur les plus agréables et les plus recherchés.

de ces messieurs et la modestie de leur cabinet et de leurs bureaux, n'étonneroit pas sans la splendeur extérieure de l'hôtel qu'ils occupent, et qui semble destiné à faire valoir la simplicité par trop grande de leur comptoir. M. Mendelsohn m'a appris que M. Spontini, auquel j'espérois aller faire une visite, étoit fort malade; il a donc fallu renoncer à voir ce grand homme, et à savoir de lui si un nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de *la Vestale* viendra bientôt enlever le public parisien aux séductions brillantes de Rossini, pour le ramener à la simplicité, sans laquelle il n'y a pas de véritable *sublime*. Je suis descendu ensuite à l'ambassade de France, afin de faire ajouter à mon passe-port l'autorisation nécessaire pour entrer en Russie, au moins dans le grand-duché de Varsovie, ce qui entraîne ordinairement d'assez grandes formalités. La politesse et l'obligeance, à l'ordre du jour à l'ambassade de France, ont bientôt levé toutes ces difficultés. De là à la *poste restante* (où l'on parle françois), et qui, par parenthèse, reste *toujours* ouverte, avantage que les étrangers et les voyageurs ont toujours vainement réclamé en France, où le service de la poste aux lettres s'améliore cependant beaucoup depuis quelques années; enfin, au bureau de la location des loges de l'opéra *italien* (c'est-à-dire *allemand*, car il n'y a d'italien que la musique). Toutes les places de la salle pouvant être louées, ce bureau

de location est assiégé toute la journée, et ce n'est qu'après une assez longue attente que j'ai pu obtenir les cinq cartons qui, réunis, forment une loge entière. Rentré à l'hôtel, j'en suis reparti avec ma femme; et, après une visite générale des plus beaux quartiers de la ville, nous avons fini notre matinée par une promenade au *Thier-Garden*, le bois de Boulogne de Berlin, qui a sur le nôtre cet avantage, que la Sprée en baigne un des côtés, et répand une fraîcheur qui combat la poussière d'une promenade aussi fréquentée. Près de l'avenue principale on a élevé un monument fort simple à la reine Wilhelmine, l'idole des Prussiens : ce monument est entouré des fleurs les plus rares, cultivées et renouvelées avec le plus grand soin.

Après dîner, nous nous sommes rendus au spectacle (le théâtre royal) ; la salle étoit entièrement pleine. Mlle Sontag chantoit; le roi étoit déjà dans sa loge (le spectacle commence à six heures, et l'affiche annonce toujours aussi l'heure précise à laquelle il doit se terminer). On donnoit l'*Italiana in Algeri*, de Rossini. L'exécution m'en a paru peu satisfaisante, à l'exception de Mlle Sontag, qui a certainement la voix la plus légère et la plus brillante que j'aie jamais entendue (soit dit sans offenser la mémoire de Mme Barilli) ; les autres exécutans m'ont paru très-médiocres; le dey d'Alger, M. *Wœh-*

ter, a une fort grosse basse-taille qui manque de flexibilité; M. *Iœger* (Lindor), mesdames *Schmidt* et *Spitzeder* m'ont paru d'une honorable médiocrité; quant à M. *Spitzeder*, le bouffe, c'est un véritable *paillasse*, qui, par un costume et des charges tout-à-fait dignes de notre Bobèche, a excité la gaîté la plus vive dans l'auditoire peu brillant qui garnissoit les loges. Je dis *peu brillant*, car les militaires à Berlin sont, à ce qu'il paroît, obligés de garder toujours leur uniforme; cet uniforme sévère, et l'usage adopté par les femmes de ne point faire de toilette au spectacle, donnent à l'assemblée une physionomie un peu triste. Le roi écoute avec un grand plaisir le spectacle, c'est ce qu'il est permis de croire, puisqu'il s'y rend presque tous les soirs, soit en grande loge, comme ce jour-là, soit dans une avant-scène de rez-de-chaussée, avec sa femme (de la main gauche), la princesse de Liegnitz; mais l'expression de ses traits laisseroit croire aux spectateurs que, malgré l'attention extrême avec laquelle le prince paroît écouter, il reste tout-à-fait étranger à la représentation. Je n'ai jamais vu une pareille immobilité de physionomie; les pasquinades les plus burlesques, les traits de chant les plus brillans, laissent à sa figure la même impassibilité. Si les acteurs vouloient lire leur arrêt sur la figure du prince, ils ne pourroient certainement croire

avoir joué d'une manière satisfaisante. Quelle différence avec notre excellente princesse, pour laquelle aucun trait spirituel, aucun mot piquant, aucune allusion délicate, ne passent jamais inaperçus, et qui, d'un sourire, récompense toujours les efforts qu'on fait pour lui plaire! Il faut croire, je le répète, que le roi s'amuse cependant beaucoup *intérieurement*; car, à Paris comme à Berlin, tous les soirs on le voyoit au spectacle à cinq heures et demie, si l'on devoit commencer à six heures; et les pièces les plus gaies, les acteurs les plus plaisans étoient ceux qu'il paroissoit affectionner de préférence.

La salle, toujours éclairée seulement, et fort bien éclairée, par le lustre placé très-haut, m'a paru d'un effet peu gracieux. L'orchestre, disposé comme celui de Leipsik, est bon, mais trop peu nombreux. Les acteurs sont dans l'usage de saluer chaque fois qu'on les applaudit, et Mlle Sontag devoit être très-*fatiguée* à la fin de la soirée. Le chef d'orchestre conduit au piano, et le souffleur est placé, comme dans tous les théâtres d'Allemagne que j'ai déjà vus, au fond d'un immense panier qui a la forme peu gracieuse de l'ouverture d'un vaste entonnoir. Les décorations, fort anciennes, m'ont paru d'un mauvais ton de peinture. Quant aux machines, elles jouent parfaitement; mais les deux coups de sonnette, dont le premier est un avis aux machinistes de se te-

nir prêts, le second d'exécuter le changement, ont quelque chose de froid et de systématique qui glace le peu d'obstinés classiques qui veulent encore de l'illusion au théâtre. Rentrés à huit heures et demie, car le spectacle finit de bonne heure à Berlin, nous nous sommes couchés, afin de commencer dès le matin le cours de nos observations. Le lendemain,

20 avril,

Temps horrible, pluie battante; au lieu d'aller visiter le parc de Bellevue et les jardins botaniques, il a fallu s'occuper des *intérieurs*, en commençant par la salle de concert, qui est magnifique sous tous les points. Le péristyle, le vestibule, les salles d'attente, les vastes galeries qui présentent les bustes et les portraits des principaux auteurs, compositeurs, acteurs et artistes qui ont honoré l'Allemagne, la salle elle-même, enfin qui a la forme d'un carré long dont l'extrémité inférieure est occupée par l'orchestre et le théâtre, tandis que le reste est livré au public, sont décorés avec une simplicité qui n'exclut ni l'élégance ni la richesse; les tribunes, auxquelles on monte par un escalier garni de riches tapis, présentent aux dames les moyens de faire briller leurs toilettes, car il est probable qu'elles se décident à en faire pour se rendre dans un palais aussi brillant. C'est dans les tribunes qu'est disposée la loge du roi, qui est décorée avec goût

et magnificence. Polymnie est, à ce qui paroît, en grand honneur à Berlin, car le nouvel Opéra, voisin de la salle du concert, est également un monument des plus splendides. Le fronton porte pour inscription en latin : *A Apollon et aux Muses, Frédéric Guillaume III, roi de Prusse.* Précisément en face de ce palais des arts s'élève un autre palais, celui de l'Université, dont le fronton présente aussi cette inscription, également en latin : *A l'Université des lettres, Frédéric-Guillaume III ;* et, pour montrer à quel point le roi actuel s'occupe de donner de la splendeur aux sciences et aux lettres, sur la même place, on achève en ce moment un édifice non moins splendide, destiné à recevoir les divers musées et collections d'histoire naturelle. En attendant que ce dernier bâtiment soit achevé, nous avons été obligés, la pluie continuant toujours, de descendre dans le musée actuel, et d'admirer en détail les collections d'histoire naturelle qu'il présente, ce qui ne nous étoit jamais arrivé à Paris depuis notre enfance. A ce propos je ne puis m'empêcher de remarquer qu'on va constamment et avec empressement visiter en voyage des monumens et des prétendues curiosités, quand on néglige dans sa patrie des édifices beaucoup plus beaux et des objets beaucoup plus rares, qu'on a près de soi et à sa portée. Du musée, notre guide nous a conduits au palais (*zum alten Pallast*), qui a quel-

que analogie avec le Louvre, et qui, comme lui, avoisine le nouveau palais beaucoup plus modeste qu'habite le roi. *Der alte Pallast* présente des appartemens d'une grande magnificence, des galeries de tableaux où l'on remarque des ouvrages des plus grands maîtres. On est surpris d'y rencontrer une copie du portrait de Napoléon traversant le Saint-Bernard, par David, en songeant que ce palais étoit également la demeure de Napoléon pendant la première invasion de la Prusse. Des fenêtres de la partie du château qu'il occupoit, on distingue facilement la statue du trop célèbre Blücher : cette statue colossale, en bronze, qui représente le héros prussien, la jambe droite appuyée sur l'affût d'un canon, et dans l'attitude d'un homme qui monte à l'assaut, est, comme objet d'art, un monument fort remarquable.

On voit encore, dans ce palais, plusieurs portraits de ce général; mais une figure, qui se reproduit à chaque instant sous tous les costumes et de toutes les grandeurs, c'est celle de la reine Wilhelmine, et il faut voir avec quel enthousiasme les gardiens et les guides parlent de cette héroïne, qui a eu, aux yeux de la nation, le grand mérite de se mettre de bonne heure à la tête de la ligue anti-françoise, et de chercher à secouer le joug qui pesoit sur presque toute l'Europe. On trouve encore dans la ville une foule d'édifices remarquables, entre autres l'arsenal et l'école des

cadets ; de belles statues, surtout celle du grand Frédéric, placée au milieu du pont de la Sprée, à peu prés de la même manière que notre Henri IV sur le Pont-Neuf. Ce monument colossal, en bronze, qui représente le guerrier, vainqueur après la guerre dite de sept ans, est d'un fort beau style. On regrette seulement, comme on l'a déjà fait à Paris, lors de l'érection de quelques statues de nos rois, de voir, sur une tête héroïque, une perruque qui n'a rien de noble que son ampleur, et qui ôte à ces bronzes cette simplicité et ce naturel antiques qui font le charme des gens de goût de toutes les nations. Rentrés fort tard, nous avons dîné à la hâte pour aller occuper la loge que nous avions fait retenir au *Kœnigliches Opernhaus* (grand Opéra), où l'on devoit représenter *Don Juan.* Ce n'étoit pas sans un vif sentiment de plaisir, que nous avions appris par hasard, car on n'affiche pas le spectacle dans les rues de Berlin, qu'on donnoit cet opéra, que nous désirions vivement voir exécuter *en Allemagne.* (Nous avions craint, toute la matinée, d'être réduits à assister à la première représentation du *Monstre*, qui avoit lieu aussi ce jour-là, mais à un autre théâtre.) Nous nous attendions à trouver, dans la salle de l'Opéra, une réunion nombreuse ; mais le public étoit aussi rare qu'on le voit presque toujours à Paris, à la représentation de nos chefs-d'œuvre. Quelques casquettes

(car en Prusse, les hommes se servent bien peu de chapeaux) et un petit nombre de bonnets ornoient les premières loges de cette salle assez belle, mais cependant peu digne de la magnificence extérieure de l'édifice. Le *parquet* est séparé en deux parties comme en France, avec cette différence, que la portion la plus rapprochée du théâtre, et qu'on appelle, dans certaines villes, *parterre noble*, et dans d'autres *premier parterre*, est de beaucoup plus grande que la seconde. La première, tout entière divisée en *chaises fermées* (stalles), reçoit indifféremment les hommes et les femmes; la deuxième, qui n'offre aux amateurs, qui veulent s'asseoir, que quatre rangs de banquettes, n'est ouverte qu'aux hommes qui, pour la plupart, s'y tiennent debout. La loge du roi, fort vaste et fort bien décorée, occupe tout le milieu de la salle, de manière qu'il n'existe pour le public aucune loge de face. On compte seulement trois étages, deux de loges et un de galeries; le tout est éclairé par un lustre placé tout-à-fait en haut, mais qui, je dois le dire, ne jette que fort peu de clarté. L'orchestre, composé de quatre-vingts musiciens, par conséquent plus nombreux qu'à l'Opéra françois, a exécuté l'ouverture et les autres morceaux avec beaucoup de largeur et de précision; mais le reste de l'exécution musicale m'a paru assez foible sous le rapport vocal, et, à mon grand étonnement,

beaucoup meilleur pour la partie dramatique. M. Blume (Don Juan), auquel le public a cependant redemandé, par des *encore* très-prononcés, la cavatine du second acte, m'a paru une voix de *tenor* lourde et peu facile; mais en récompense, indépendamment d'un physique fort convenable au rôle, son jeu a souvent mérité des applaudissemens, surtout dans la scène beaucoup plus longue qu'à l'Opéra italien, où le commandeur ordonne pour la dernière fois à Don Juan de s'amender, en lui serrant énergiquement la main. Les *nein* répétés de Don Juan et sa pantomime *audacieuse* avoient une expression très-dramatique. Le dénouement est également différent. Le commandeur, au lieu d'entraîner Don Juan, le livre à des diables qui le tourmentent et le déchirent, et le palais est entièrement détruit par une pluie de feu qui termine la pièce. Les autres chanteuses m'ont paru médiocres pour un théâtre d'un ordre aussi élevé; j'excepte cependant madame Milder (Elvire) et madame Schulz (dona Anna), qui ont toutes deux une voix sonore et étendue, mais peu flexible. Quant à *Zerline*, madame Valentini, *Mazetto*, M. Devrient, et *Leporello*, M. Wauer, ils m'ont paru d'une foiblesse extrême et tout-à-fait au-dessous de leurs rôles. En général, l'effet a été mesquin : ce n'est pas ce que j'attendois du Don Juan *allemand;* la langue contribue aussi un peu à désenchanter le Parisien. Mal-

gré tout ce qu'on peut dire à cet égard, il faut que la langue allemande soit effectivement fort dure ; c'est ce dont un sourd pourroit même facilement se convaincre en voyant les efforts extraordinaires et les grimaces des acteurs qui sont obligés de la prononcer en public. Je me souviendrai toute ma vie de l'expression des traits de Cendrillon et de ceux du prince, en répétant le fameux *simplicité*, *constance*, EINFACHHEIT, STANDHAFTIGKEIT, sur la musique de Nicolo. Ces malheureux ressembloient, comme on l'a dit de Santeuil, *au diable qu'on force à louer les saints*, et leur bouche étoit peu d'accord avec leurs yeux.

Rentrés à dix heures à l'hôtel, après avoir terminé nos comptes avec l'hôte, nous nous sommes endormis pour la dernière fois dans Berlin.

21 avril.

A quatre heures du matin, nous avons traversé les rues, encore silencieuses de cette admirable ville, et nous sommes sortis par la porte de Francfort-sur-l'Oder. Après un modeste déjeûner à la poste de Müncheberg, un relais de dix lieues, lestement *accompli*, nous a conduits à Custrin, où la campagne devient *françoise*, c'est-à-dire riche et très-cultivée. Cette ville, située sur l'Oder, fort large dans cet endroit, est extrêmement forte, et les fortifications, très-bien entretenues, offrent de nombreuses jouissances aux amateurs de ce genre de beauté. De Custrin, nous sommes arri-

vés, toujours par une route fort jolie et très-animée, à l'ancienne et triste ville de Landsberg, où nous avons passé la nuit à l'hôtel de la poste.

22 avril.

A quatre heures du matin, nous nous sommes remis en route. Jusqu'à Hochzeit, où nous avons déjeûné, toujours *à la Poste*, mes éloges, sur les excellentes chaussées prussiennes, sur la rapidité de la course, ne tarissoient pas; mais ici ces nouvelles chaussées, dont on s'occupe cependant avec chaleur, sont encore inachevées, et il a fallu atteler jusqu'à cinq chevaux à notre petite calèche. Cependant, et j'ignore par quelle faveur, on a continué à ne nous en faire payer que deux. Mais quelles routes! du sable jusqu'à l'essieu, de malheureux chevaux qu'on force à galoper dans des terres *labourées*. Pour comble de contrariétés, le dernier postillon, afin d'éviter la chaussée en construction, et par une prédilection des guides allemands pour les routes de traverse, nous en a fait prendre une qu'il ne connoissoit pas lui-même; ce n'est qu'après sept heures de route dans des forêts de sapins les plus sombres et les plus désertes, qui sembloient, par leur solitude, appartenir à une autre partie du monde, cent fois au moment de voir notre voiture enterrée dans le sable, que nous avons découvert, au milieu de landes et de tristes bruyères, la petite ville de Schneidemühl. Nous devions, dans ce port, nous

trouver à l'abri des orages et nous remettre des fatigues de la traversée que nous venions de faire sur une mer de sable. En effet, notre postillon, *guidé* lui-même par un mendiant jeune encore, à barbe longue et à figure sinistre, nous arrête à la porte du *Lion-d'Or*, hôtel d'assez belle apparanse à *l'extérieur*. Nous descendons ; et, après avoir franchi un escalier fort sale, on nous conduit dans la plus belle chambre de l'hôtel, c'est-à-dire dans un misérable galetas qui offroit pour lits deux grabats *emplumés* à la manière allemande. Que faire ? rentrer pendant la nuit dans des routes impraticables en plein jour? Accablés de fatigue comme nous l'étions, mieux valoit encore se résigner. Après avoir dîné avec une soupe à la bière, dont le goût nous poursuivra long-temps, et un morceau de *Kalbsbraten* (veau rôti) qu'une dent affamée pouvoit seule entamer, formant ensemble le délicieux *Mittagsessen* que nous avoit vanté notre hôtesse, et que la faim seule, *malesuada fames*, pouvoit conseiller de toucher ; après avoir fait écarter nos lits, le plus possible, des murs *ensanglantés* de notre réduit ; après avoir pris toutes nos précautions pour préserver nos têtes du contact immédiat de ces lits *inhospitaliers*, nous avons vainement cherché (presque entièrement vêtus) un repos dont nous avions un si grand besoin. Les pensées les plus sinistres nous assiégeoient sur nos tristes grabats que des hôtes incommodes ne

respectoient pas toujours, malgré les deux chandelles qui brûloient fièrement sur la table. Les figures sinistres du *Wirth* et de sa femme, celle du mendiant *indicateur* de la veille, l'obligation où s'étoit trouvé Durand de coucher dans la voiture pour garder nos effets, dont le maître de l'hôtel ne vouloit pas répondre, les précautions que nous avions cru devoir prendre contre toute attaque nocturne, et peut-être encore plus le mauvais souper que nous avions fait (car rien ne donne de la confiance comme un bon repas, et ma femme étoit depuis vingt-quatre heures presque complétement à jeun), tout contribuoit à nous tenir éveillés en dépit de la fatigue. Et quand on ne dort pas à quatre cents lieues de sa patrie, Dieu sait quelles idées vous assaillent! Nous nous communiquions nos observations sur ce que nous avions vu, avant de nous coucher, et le résultat étoit toujours qu'il falloit partir au plus vite; mais les chemins horribles, la difficulté d'avoir des chevaux pendant la nuit, la crainte de rentrer avant le jour dans ces vastes forêts où de nouveaux dangers pouvoient nous attendre, après l'éclat de notre arrivée dans la ville, nous firent différer jusqu'au petit jour. Dans cet intervalle, le pas d'un garçon d'écurie, l'aboiement d'un chien, le bruit d'une souris prenant ses ébats derrière la cloison, celui de Durand armant son pistolet à la moindre alarme, nous occasionnoient une série de

craintes auxquelles vous pourrez donner le nom que vous voudrez, mais qui ne nous ont pas quittés un instant de la nuit, et que nous conservions encore à trois heures du matin.

23 avril.

Les chevaux arrivés par les soins de Durand qui ne dormoit pas plus que nous, nous ont enfin permis de quitter notre triste réduit; mais une autre frayeur nous attendoit. A peine descendu, aussi épouvanté que ses maîtres, et craignant autant de partir que de rester, Durand nous apprend que cinq ou six gaillards de mauvaise mine, les seules personnes parlant françois qu'on ait rencontrées depuis deux jours, sont venus lui faire subir un long interrogatoire sur notre destination, sur l'heure de notre départ; il croit même reconnoître l'un d'eux à la lueur de la lanterne du postillon. N'importe, l'air frais du matin nous ranime un peu; nous montons en voiture, et nous voilà sur la route de Bromberg, au milieu des sables et des bruyères. *Postillon! avons-nous de grandes forêts à traverser?* — *Oui.* — *Postillon! y a-t-il du danger sur cette route?* — *Non.* Après une série d'interrogations de ce genre, toutes dictées par des esprits alarmés, nous arrivons sur la nouvelle chaussée, à laquelle on travaille encore, à l'entrée d'une sombre forêt de sapins. C'étoit là, selon toute apparence, que les brigands devoient nous attendre. Je saisis *mes*

armes, ma femme ferme les yeux et se recommande *à tous les saints du Paradis*. Le bruit des roues, broyant les cailloux encore récens du nouveau chemin, suffisoit pour avertir d'une lieue à la ronde de notre passage dans ces déserts silencieux. (Pendant sept heures, nous n'avions pas rencontré la veille un seul visage humain, et nous n'avions entendu d'autre bruit que la voix du postillon.)

L'aube commençoit à poindre, c'étoit le moment où, *n'étant déjà plus nuit, il n'est pas jour encore:* tout-à-coup nous voyons distinctement dans une clairière une trentaine d'hommes dont les uns garnissoient les bords du chemin, tandis que les autres, les armes à la main, nous barroient de loin le passage. Je demande au postillon, avec anxiété, ce que cela signifie. Impossible de comprendre la réponse. La voiture avance toujours ; les brigands ne reculent pas, mais ils n'avancent pas. Nous arrivons au milieu d'eux; et, malgré la prévention, nous sommes obligés de reconnoître dans ces scélérats les honnêtes ouvriers qui travailloient à nous faire une route meilleure que celle de la veille. Rien ne donne du courage comme une grande frayeur sans résultat; aussi, nous voilà de nouveau enfoncés dans les interminables forêts de la Nouvelle-Marche. Nous descendons à la poste de Wirsitz pour prendre le café, mais la malpropreté continue et augmente.

Nous sommes déjà dans l'ancienne Pologne. Ma femme ne peut se décider à s'asseoir sur des chaises *pompeusement* sales, car le luxe s'unit en ce pays à la malpropreté, et la rend encore plus sensible et par conséquent plus repoussante. De là jusqu'à Thorn, rien de remarquable, pas même Bromberg, ville assez peuplée, mais fort laide. On traverse la Vistule, extrêmement large en cet endroit, sur un bateau trop petit pour contenir la voiture, les chevaux et les passagers, entassés pêle-mêle sur le même bord. L'aridité du sol devient un peu moins triste quand on a passé le fleuve. Nous avons même fait cette remarque, que l'assertion de Malte-Brun, qui prétend, dans son excellente géographie, que la végétation, près de Varsovie, est de cinq semaines en retard sur celle de Paris, étoit peu fondée, au moins, pour cette année. En effet, tous les arbres hâtifs, le saule, le bouleau que nous avons laissés sans verdure, en quittant Paris, le 9 avril, étoient, aujourd'hui 23, entièrement couverts de feuilles dans ce climat qu'on dit si inclément, et dans lequel nous n'avons pas eu froid un seul instant. (Nous avons même ressenti, à Berlin, le 19 et le 20, deux orages extrêmement forts). Arrivés à Thorn, frontière de la Prusse, à dix heures et demie du soir, nous n'avons trouvé aucune des difficultés qui font redouter au voyageur paisible ces places de guerre où l'on ne peut entrer

quand huit heures sont sonnées, et où il faut laisser promener son passe-port de caserne en caserne, au risque de le voir égaré, ce qui m'est arrivé une fois, en France, et m'a mis dans le plus grand embarras.

Souper et coucher à l'hôtel des *Trois-Couronnes*, dont le maître fait tout ce qu'il peut pour lutter avec la malpropreté des habitans, mais ne sauroit y parvenir complétement. Il a donc fallu nous borner à lui savoir gré de ses efforts. Dîner sur du linge sale, sur une table couverte de mets si peu appétissans, que nous avons décidé et exécuté sur-le-champ notre décision de ne plus manger, en Pologne, que des œufs frais. Le lit une fois écarté de la muraille, la fatigue de la nuit précédente aidant encore, nous avons parfaitement dormi sur la série de lits de plumes qui remplaçoient partout les matelas, aussi inconnus dans ce pays que les carafes ; car, attendu la mauvaise qualité de l'eau, on ne sert que du vin (fort bon à la vérité) ou de la bière. Si vous insistez pour avoir de l'eau, on apporte votre provision dans des verres dont quelques-uns sont, il est vrai, de taille à contenir autant que trois bouteilles de Sèvres.

24 avril.

A notre réveil, après avoir hésité long-temps avant de savoir si nous continuerions une route aussi peu *hospitalière*, nous avons résolu d'es-

sayer d'aller d'*une traite* à Varsovie, sans songer à nous arrêter en route ; mais un relais de douze lieues dans les sables, un nouveau passage d'un bras de la Vistule, la visite de nos malles à la douane russe, celle des passe-ports, nous ayant retardés au point de n'arriver qu'à deux heures à Lipno, nous nous sommes convaincus de l'impossibilité d'exécuter notre résolution.

Ici commence l'abomination de la désolation, c'est-à-dire la Pologne *véritable*. L'horreur de l'eau est écrite sur toutes les figures, qui, depuis le baptême, n'ont certainement pas connu d'ablution. Les guenilles de l'Europe entière semblent être réunies sur un seul point et menacer d'une disette prochaine les beaux-esprits et les papetiers des autres pays. Il faut voir cependant avec quel amour-propre ces guenilles sont portées! Les paysannes, assez jolies d'ailleurs, ne connoissent pas la bure : des robes de percale, taillées dans le goût parisien, mais noircies de la crasse polonoise, couvrent quelques parties de leur corps. Leur col nu est chargé de colliers de perles fausses et de croix de *similor*. Le costume du paysan polonois seroit noble s'il étoit propre; mais sa longue redingotte bleue attachée au milieu du corps par une ceinture brune, ne présente que des lambeaux et la misère sous son aspect le plus hideux (1). Vous entrez dans les

(1) Je ne parle pas ici des châteaux : la rapidité de

villes, et le tableau est encore plus effrayant. Les maisons *blanchies* ont, à l'extérieur, une physionomie assez propre, mais qui rend encore plus choquante la vue de l'intérieur de ces habitations, où la réunion des objets les moins habitués à se trouver ensemble, la malpropreté des servantes, dont les pieds nus sont constamment couverts d'une boue *primitive*, et, pardessus tout, la physionomie repoussante des Juifs nombreux, à barbe longue et sale, forment l'ensemble le plus affreux qu'on puisse imaginer.

Les enfans de Moïse, impatronisés en Pologne, apportent dans ce malheureux pays leur esprit industrieux et commerçant; ils établissent entre les Polonois le peu de relations que ces malheureux puissent connoître ; ils leur procurent le peu de jouissances qu'ils puissent goûter; mais, au lieu d'importer aussi la propreté, ils ont pris la saleté de leur patrie adoptive; et la vue continuelle de ces barbes pendantes, que le peigne a toujours respectées, est, pour l'habitant de l'Europe occidentale, le complément du plus hideux musée qu'on puisse imaginer. A Lipno, nous avons avalé, sans oser la regarder, une tasse de café ;

notre course nous a empêchés de profiter de quelques recommandations qui nous auroient détournés de notre chemin. Je doute fort cependant que les Polonois les plus riches puissent se garantir entièrement de la contagion générale.

seul aliment qu'on ait pu nous offrir. Enfin, après quatorze lieues dans le sable de cet autre désert de Sahara, nous sommes arrivés, à la chute du jour, à Plock, petite ville assez bien bâtie. Descendus à l'hôtel du Czarowitz, qu'on nous avoit recommandé comme le plus propre, et qui se trouvoit entièrement plein, on ne put nous offrir qu'une malheureuse chambre où le linge sale étoit entassé, et dans laquelle on alloit sur-le-champ établir deux lits en notre faveur; mais, malgré une indisposition assez forte, ma femme me déclara qu'elle préféroit rester toute la nuit dans la voiture, sous la porte cochère, car les remises étoient pleines, que de se hasarder à entrer dans un pareil gîte. On ne peut passer le bac de la Vistule la nuit; il falloit donc souscrire au désir de ma femme. Mais c'est ici que commence le premier éloge que j'aie à faire de la Pologne. A peine avertis de l'embarras où se trouvent des François, deux Polonois, dont l'un, chef de l'académie du cercle de Plock, et l'autre, bourgeois de Varsovie, logé dans l'hôtel, s'empressent d'y remédier. Le premier parcourt la ville pour nous trouver un gîte, et revient, après de nombreuses courses, nous déclarer qu'il n'y a pas en ce moment dans Plock (où les propriétaires des environs sont réunis pour une assemblée civique) d'autre *asile présentable* que le sien, fort chétif, dit-il, qu'il veut bien nous offrir. L'autre, en pos-

session de la plus belle chambre de l'hôtel, nous force de l'accepter, et va s'établir dans le magasin au linge sale. Tous deux gémissent sur la malpropreté de leur patrie, mais se félicitent de pouvoir être utiles à des *François*. Ce mot n'est pas encore sacrifié en Pologne, comme il l'a été en France, et aucun de nos protecteurs n'avoit l'air ridicule en le prononçant, même pour des gens qui l'ont entendu dans la bouche d'Odry. Après avoir remercié de notre mieux ces hôtes d'une générosité inconnue partout ailleurs, nous nous retirâmes; et, quoique pleins de reconnoissance pour le procédé hospitalier dont nous étions l'objet, quoique curieux de voir Varsovie, dont nous n'étions plus qu'à trente lieues, nous prîmes sur-le-champ la décision de rétrograder, et de rejoindre, dès le lendemain, la route de Breslau, que nous devions prendre seulement à Varsovie. Un souper modeste, mais assez propre, dont l'hôte, fort brave homme, également ami des François, nous promit de surveiller l'exécution, termina cette journée, et nous nous endormîmes jusqu'au lendemain.

23 avril.

Après avoir remercié nos généreux inconnus, après avoir reçu d'eux des embrassemens qui, sans l'excès de ma reconnoissance, m'auroient paru trop multipliés, je fis demander des chevaux pour Kuttno, ce qui n'étonna pas médiocrement

notre hôte; et à six heures, au moment où les forçats, au nombre de plus de deux cents, nettoyoient la grande place, sur laquelle nous logions (ce ne doit pas être un mince châtiment pour les coupables du pays que de les contraindre à s'occuper de propreté), nous partîmes. Il faut encore à Plock passer la Vistule, qui, en cet endroit, est d'une largeur telle, qu'on emploie une heure entière pour la traverser, ce qui ne rend pas les bateliers plus attentifs et plus soigneux; ils n'attachent ni voitures ni chevaux, et cette absence de précautions inquiéta beaucoup ma femme pendant tout ce trajet. Nous eûmes encore le plaisir de retrouver dans ce bac le généreux Polonois qui nous avoit si gracieusement fait les honneurs de Plock. Il retournoit à Varsovie dans son char-à-banc, conduit par un de ces êtres dégradés que l'habitude de l'esclavage a rendu pareils à la brute et plus hideux encore; car, indépendamment de leur malpropreté, ils portent presque tous les traces d'une maladie horrible, la *Plique* (1), qui ravage habituellement ce malheureux pays, et qui, produite, dit-on, par la misère et la malpropreté, contribue encore à augmenter ces deux fléaux. En sortant du bac, nous prîmes encore une fois congé de notre héros

(2) Cette maladie spéciale en Pologne fait ordinairement tomber les ongles et les cheveux, et laisse des cicatrices nombreuses sur les malheureux qui en sont atteints.

polonois, et nous remontâmes en voiture. Parcourant ensuite une route assez *difficile*, ornée (suivant l'usage général en Pologne) des statues de tous les saints de la liturgie polonoise, retardés à chaque instant par les énormes troupeaux de cochons, seule richesse du pays, et par la précaution particulière que les paysans ont en Pologne, sans doute pour garder ces animaux, de fermer complétement leurs villages au moyen de barrières à claires-voies qu'il faut à chaque instant faire ouvrir, nous arrivâmes au bout de neuf heures à Kuttno. Ici, au moins, si le tableau continue à être repoussant, on a les moyens de s'en écarter promptement. On retrouve la route de Varsovie et les excellentes chaussées de *la Prusse*. Les postillons, dont le costume vert et amaranthe seroit d'une élégance extrême, si l'usage des brosses étoit adoptée à Kuttno, conduisent avec une merveilleuse célérité. Le son de leurs cors, beaucoup plus doux et plus *romantique* que celui des autres guides allemands, semble augmenter encore l'ardeur de leurs petits chevaux, qui franchissent en moins d'une heure un relais de quatre lieues. Ces postillons, qui se croient apparemment esclaves des voyageurs qu'ils conduisent, se prosternent pour recevoir leur *Trinckgeld*, et vous adressent toujours le remercîment le plus humble en langue polonoise, qui est à coup sûr le baragouin le plus doux de l'Europe. Cette lan-

gue, qui semble n'avoir adopté d'autre voyelle que l'*a*, l'emploie avec un charme particulier, à tel point que même, quand nos guides se fâchoient contre leurs chevaux, on auroit pu croire, sans la pantomime et le fouet qui l'accompagnoit, qu'ils leur adressoient des complimens. Je passe sous silence le déjeûner *polonois*, et le reste de la route jusqu'à Kalitcz, où nous arrivâmes à minuit. C'est la dernière ville de la frontière polonoise; et, sans les formalités nécessaires pour rentrer en Prusse, nous ne nous serions certainement pas arrêtés. Enfin, après une heure d'attente à la porte du premier hôtel de la ville (l'hôtel de *Pologne*), un vieux portier, recouvert seulement d'une souguenille de peau de mouton, dont la laine, devenue compacte, occupe (suivant l'usage du pays) l'intérieur du vêtement, se décide à nous ouvrir; une servante, non moins *propre*, nous conduit à une chambre dans laquelle, pour tous meubles, se trouvent deux bois de lit et une vieille table qui, tous trois, avoient dû être peints autrefois, car il étoit impossible de distinguer la couleur du bois. On va chercher des lits de *plumes*, mais ils sont tels que ma femme préfère coucher sur un canapé. Cependant, levés depuis cinq heures du matin, nous n'avons avalé qu'une tasse de café sans pain, il faut absolument souper; la servante polonoise, digne d'être Allemande par son sang-froid, nous fait comprendre que madame

dort. «Mais au moins du vin. —Madame dort.-Du sucre? — Madame dort; «enfin, au bout de deux heures d'attente, j'obtins à grand'peine un peu de beurre salé et du pain tellement noir, que la meute la plus aguerrie, après une chasse de vingt-quatre heures, auroit fait des façons pour s'en contenter. Mais ici finit la Pologne, on peut prendre patience, et attendre la Prusse pour se refaire.

26 avril.

A quatre heures, les chevaux sont arrivés, mais les passe-ports se sont fait attendre. Pour traverser Kalitcz, il a fallu cinq fois exhiber ce précieux passeport, y laisser apposer cinq *visa* différens qui attestent encore les tribulations que nous avons essuyées de quatre heures à neuf heures où nous avons pu enfin quitter les terres du Czarowitcz pour entrer dans celles du roi de Prusse. Si je pouvois penser à publier un jour ces notes, je signalerois au gouvernement prussien, dont toute l'administration m'a semblé avoir au plus haut degré le caractère du désintéressement, l'avidité famélique des douaniers de cette frontière, qui ont employé toutes les ruses du métier pour accrocher nos *thalers*; je leur aurois donné volontiers des *frédérics* pour être enfin loin de Kalitcz et de son territoire. Déjeûner à Ostrowo, première ville de la Silésie Prussienne, qui seroit encore fort sale si l'on ne quittoit pas la Pologne. Mais après Krotoczyn, la campagne et l'aspect

général changent comme par enchantement. La propreté la plus recherchée se montre dans les plus petites chaumières, dont les habitans semblent vouloir se garantir, par une recherche extrême en ce genre, de la contagion que le voisinage de la Pologne pourroit leur apporter. Des châteaux et des parcs magnifiques attestent la richesse et le goût des grands propriétaires; enfin, jusqu'à la chute du jour, la nature sablonneuse de la route, qui ne permet pas de voyager vite, nous a laissé admirer en détail ce pays industrieux et souvent fertile. Nous espérions coucher à Breslau; mais, retardés par toutes les formalités de la matinée, nous avons été forcés de nous arrêter à Trebnitz, petite ville, à trois milles de la capitale de la Silésie. Un hôtel fort propre (*zum halben Mond*) nous a permis de passer une fort bonne nuit, dont nous avions grand besoin.

27 avril.

Levé de bonne heure, j'ai été visiter le cloître de l'église de Trebnitz. Je me défie ordinairement des villes où l'on vous dit : allez voir la cathédrale : on est presque toujours sûr qu'il n'y a rien de curieux dans *l'endroit*, pas même cette cathédrale si vantée; mais à Trebnitz on ne regrette pas d'avoir cédé à cette invitation. La cathédrale est un monument du meilleur goût, on n'imagine rien de plus soigné et de plus recherché que l'intérieur de cet édifice du plus beau gothique.

On le doit à la piété d'une ancienne abbesse de Trebnitz, qui devoit être plus riche que M. Rotschild. Après déjeûner nous sommes montés en voiture, à onze heures, pour nous rendre à Breslau, où nous sommes arrivés à trois heures. L'aspect de cette grande ville n'a rien de bien gai, les maisons en sont vieilles et assez mal construites; la vue des grilles fort soignées qui ornent presque partout les fenêtres des deux premiers étages, donne à tous les grands édifices un air de *prison d'état*, qui n'est pas fort réjouissant. Le postillon nous a conduits à l'hôtel de l'Oie-d'Or (*zur Goldner Gans*), qui est à coup sûr un des meilleurs de l'Allemagne. On nous a logés dans une chambre si grande (elles le sont toutes dans cette partie de l'Allemagne), qu'on trouveroit certainement à Paris le moyen d'établir dans cette seule pièce quatre appartemens des plus complets. Après un fort bon dîner d'auberge, nous sommes partis pour le spectacle, où nous avions loué, pour *deux thalers* , une loge de quatre places. C'étoit sans doute par mystification qu'on m'avoit vanté à Paris la salle et les acteurs de Breslau. On entre dans cette salle par une porte *bâtarde*, en soulevant un rideau qui rappelle les parades des boulevarts. Les couloirs sont garnis de tapis dont les accrocs continuels obligent à beaucoup d'attention si l'on veut se préserver d'une chute. Autant que des quinquets

fort rares et placés fort haut permettent d'en juger, l'intérieur est orné de figures et de décors fort anciens, et qui sollicitent depuis long-temps une *restauration*, ou au moins un nettoyage général. L'assemblée, fort peu nombreuse, offroit des disparates extraordinaires : les hommes vêtus fort élégamment y prenoient les airs et les poses des *fashionables* parisiens qui meublent le *péristyle* de Tortoni ; mais le beau sexe avoit profité outre mesure de la permission accordée aux dames allemandes de paroître au spectacle en négligé. L'une d'elles, notre voisine, seule dans sa loge aux premières, soupoit fort tranquillement et assez lentement pour nous permettre d'examiner en détail le menu de son repas, qui l'a occupée pendant les deux derniers actes d'*Othello*. En vain M. Rafael (l'un des sénateurs les plus bruyans dont Venise ait dû garder le souvenir), prodiguant les interminables tenues d'une basse-taille, qui menace d'un écroulement prochain la vieille salle de Breslau ; Mme Nerl (Desdémona), étalant un costume qui appartenoit plus à la Chine qu'à l'Italie ; vainement M. Mehlig lui-même, Othello vanté par l'affiche, qui sait adoucir avec un art admirable la cruauté du Maure, et lui donner toute la bonhomie du meilleur Allemand, ont déployé toutes les ressources de leur talent ; en vain le machiniste a épuisé les trésors de son magasin, et enrichi la ville de Venise de tous

les points de vue de la Silésie ; rien n'a pu distraire cette dame de son occupation favorite, et pénétrée de la maxime de Berchoux :

Rien ne doit déranger *une dame* qui dîne,

elle a mesuré son appétit à la longueur du spectacle, de manière que le dernier coup d'archet a accompagné la fin de son dessert.

28 avril.

Après une promenade fort courte dans la ville, qui ne m'a pas paru plus gaie que la veille, je suis rentré à l'hôtel pour changer mes *thalers* contre de l'argent d'Autriche. Ce n'est pas un médiocre embarras pour les voyageurs que la diversité continuelle des monnoies qui ont cours en Allemagne. A Francfort on compte en florins qui valent 43 sous de France, et qui se subdivisent en soixante kreutzers ; en Prusse, on paie en thalers, écus qui représentent 3 fr. 70 cent., et qui se divisent *généralement* en vingt-quatre (bons) gros, c'est-à-dire en vingt-quatre pièces de 3 sous de France environ ; mais *particulièrement* à Berlin, en trente gros d'*argent*, environ 2 sous et demi. En Pologne, on compte en florins aussi pauvres que le pays, et qui ne valent que 12 sous françois. (La monnoie de Prusse a d'ailleurs cours en Pologne.) Enfin, en Autriche, on compte tout en florins ou goulden, valant *en argent* 2 fr. 50 centimes de France, et qui se subdivisent en soixante kreutzers ; ou bien

l'on paie en florins de papier (le papier est fort en usage en Autriche), qui ne valent que 20 sous, et qui se partagent également en soixante kreutzers ; les pièces qui ont cours en Autriche sont les gros écus de convention, qui valent deux florins *d'argent*, ou cinq florins de *papier* ; les demi-écus, un florin d'*argent*, deux et demi en *papier*; les quarts d'écus, qui suivent la même dégradation. Enfin en *zwanziger*, pièces de vingt kreutzers, qui sont la plus lourde mais la plus commode des monnoies, et dont je vous conseille, mes bons amis, de vous munir à Francfort, si vous voyagez jamais en Allemagne. Les pièces d'or françoises sont reçues partout, mais elles perdent également partout. Quoi qu'il en soit de l'embarras que cause la variation continuelle de monnoies à recevoir surtout, j'ai reconnu, par expérience, qu'on n'étoit jamais ou presque jamais trompé ; on ne peut rendre trop de justice, sous ce rapport, à la probité allemande. Tel hôte qui ne se feroit pas scrupule d'enfler votre mémoire d'un thaler, seroit incapable de retenir un pfennig que l'erreur vous feroit donner de trop. Un juif, qui, moyennant un très-léger courtage, a opéré le change de mon argent, m'a donné avec beaucoup de politesse toutes les explications nécessaires sur la manière de s'en servir. Toutes ces explications se sont trouvées parfaitement justes, et l'argent qu'il m'a donné, en retour du mien, a plutôt gagné que

perdu, ce qui m'a dédommagé du tort que m'avoit causé le propriétaire du *Ræmischer Kaiser*, de Francfort. A dix heures, après un déjeûner frugal, quittant l'excellent hôtel de l'*Oie-d'Or*, nous avons pris la route de Vienne. Le roi de Prusse n'est pas, à ce qu'il paroît, fort curieux de voir ses sujets visiter l'Autriche, car les routes qui se dirigent sur la frontière de ce dernier état sont dans un état pitoyable; ce n'est qu'après douze heures de voyage que nous sommes arrivés à Neisse, qui n'est pas, comme Thèbes, la ville aux cent portes, mais qui compte cent onze ponts sur la *Neisse*, rivière qui, par ses détours, rend la position on ne peut plus forte, mais on ne peut plus désagréable, pour les voyageurs affamés qui sont obligés, comme nous, de traverser douze ponts et autant de portes pour entrer dans la cité, et trouver enfin leur souper. La ville de Neisse est du reste fort vieille et assez mal bâtie; les maisons, ainsi qu'à Breslau, y sont très-hautes et garnies de grillages fort bien travaillés. Cette ville est la patrie de Blücher, ainsi que l'annonce aux passans une pyramide qu'on rencontre sur la route, avant d'entrer dans la première enceinte, et dont la vue réjouit peu l'œil d'un voyageur françois. Assez bon souper et lits fort propres, *zum Mohr* (au More).

29 avril.

Voulant arriver le soir de bonne heure à Olmütz, nous sommes partis à trois heures de

Neisse; et, pour trouver un chemin meilleur que la veille, au lieu de continuer la route qui passe par Freudenthal, nous avons pris, d'après le conseil des maîtres de poste, par Neustadt, puis par Leobschutz, et nous sommes arrivés à cinq heures seulement à Troppau, première ville de l'Autriche; mais, pour y arriver, il nous a fallu suivre un chemin qui ne mériteroit ce nom dans aucun pays du monde; quatorze heures, au milieu des fatigues, des angoisses et des craintes de toute espèce pour nous et pour notre voiture, ont été employées à parcourir dix-sept lieues. Il y a vraiment déception à établir des relais de poste sur une pareille route, c'est faire croire aux voyageurs qu'on peut y passer avec sécurité. A chaque instant nous étions obligés de descendre et de soutenir nous-mêmes la voiture, qui n'est sortie des énormes trous, dans lesquels elle s'embourboit à chaque instant, que par le secours de cinq chevaux des plus forts. Si quelque chose avoit pu nous faire oublier la position fâcheuse et parfois périlleuse où nous nous trouvions, c'eût été à coup sûr la bonne mine et le costume original des paysans de la frontière de la Silésie. Depuis notre départ de Paris, à l'exception des larges manteaux de drap bleu à galons d'or dont s'enveloppent les femmes des environs de Fulde, des longues bottes allemandes, des collerettes extraordinaires des villageoises saxonnes; enfin, des

guenilles et de la moustache polonoises, nous n'avions rien remarqué d'extraordinaire dans les costumes (je parle ici des paysans seulement, car les citadins sont partout habillés à la mode françoise) ; mais à Neustadt, ces costumes deviennent piquans et originaux ; et l'aspect des villageois, le dimanche surtout, est on ne peut plus pittoresque. Les fourrures que portent les femmes, la richesse des bonnets, des spencers et des robes pour lesquelles on n'a pas ménagé l'étoffe ; les hauts bonnets de poil, les larges vestes de velours et les hautes-bottes des hommes annoncent suffisamment des paysans dont l'aisance est à l'abri du besoin. Il a fallu nous arrêter à Troppau par le manque de chevaux, ou plutôt par la ruse du postillon, qui nous a conduits dans un hôtel détestable, à *la Couronne-d'Or*, quand un autre magnifique (*la Poire*), qu'il nous a assuré être *beaucoup trop cher*, sembloit narguer notre triste position. Après avoir pris toutes les précautions dont nous nous croyions dispensés depuis que nous avions quitté la Pologne, nous nous sommes endormis jusqu'au lundi.

30 avril.

A trois heures du matin, nous avons vu arriver le postillon autrichien, dont le costume mérite une mention particulière. L'habit rouge galonné d'argent, le chapeau à trois cornes supportant un large plumet noir, la veste et le pantalon écarlate

lui donnent en tout point l'extérieur nécessaire au dénouement du *charlatan ;* et si vous asseyez un pareil individu sur le devant d'une petite calèche, le corps avancé sur les chevaux, l'illusion sera complète, et vous vous attendrez à lui voir offrir sur la place du premier village quelque baume extrait des simples qui croissent dans les montagnes de la Moravie. L'aspect de ce joli pays, l'excellence de la route, la modicité même du prix des postes (qui ne coûtent que moitié des postes françoises), la beauté du temps, tout contribuoit à nous dédommager du triste chemin et de l'hôtel non moins triste que nous avions eu la veille, et nous sommes arrivés à dix heures à Hof, à l'hôtel du *Cerf* (chez un meunier), où nous avons pris le café au bruit des meules. C'est là que, pour la première fois, depuis notre entrée en Allemagne, nous avons trouvé du pain *confortable.* Depuis Mayence et pendant cinq cents lieues de voyage, toujours le pain commun est noir ou au moins bis, et l'on n'offre aux voyageurs délicats que des petits pains au lait (*Milch-Brod*) en général mal pétris et mal cuits ; ici le pain est également au lait, mais il est d'une blancheur éblouissante, et nous en avons encore trouvé de semblable à Brünn, où nous sommes arrivés à dix heures et demie du soir (toujours à l'hôtel de l'*Empereur-Romain*). Avant d'arriver à Brünn nous avons traversé Olmütz, place qui, autant que

mes connoissances fort restreintes en ce genre m'ont permis d'en juger, est très-bien fortifiée. Les rues en sont larges, les maisons bien bâties, les places spacieuses et ornées de fontaines surchargées d'une profusion extrême de statues religieuses, dont les grandes routes, les ponts, sont également décorés de tous côtés depuis Troppau. Il m'a fallu attendre une heure à Olmütz le *visa* de mon passe-port, qu'on n'avoit cessé de me demander aux relais toute la matinée ; il s'en faut qu'on trouve, sous ce rapport, la même bonhomie qu'en Prusse ; de plus, il faut payer chacun de ces *visa*. L'Autriche est, à ce qu'il me paroît, un pays où l'on paie peu mais souvent, car on ne cesse d'avoir la main à la poche pour le moindre prétexte.

1er mai.

Levés à quatre heures, il a fallu attendre encore le passe-port jusqu'à cinq heures et demie, et profiter de ce retard pour jeter un coup d'œil sur Brünn, ville assez considérable, et qui a beaucoup d'analogie avec Olmütz, c'est-à-dire qu'on y rencontre aussi force statues pieuses, et que toutes les places très-spacieuses présentent des effigies en pierre et en plâtre, d'anges et de saints portés sur des nuages, et la tête ornée ordinairement de couronnes dorées (le tout, d'assez mauvais goût), qui attestent la richesse et la piété du pays. Après avoir déjeûné à Nicolsbourg, nous

sommes repartis pour Vienne, ayant, toute la journée, devant nous, la voiture d'un voyageur autrichien qui payoit, à ce qui paroît, fort mal *les guides*, car il alloit très-doucement, et nous inondoit d'une poussière calcaire qui, dans ce pays, est très-dangereuse pour les yeux, qu'elle dessèche et brûle. A six heures, un de ces orages qu'attirent souvent les montagnes qui *encaissent* le Danube, nous a délivrés de ce dernier inconvénient; et, après avoir traversé les deux énormes ponts de bois jetés sur deux bras de l'immense fleuve, nous sommes arrivés aux portes de Vienne. D'abord, promenés d'hôtel en hôtel, nous avons été obligés d'accepter un troisième étage dans la meilleure auberge de toutes, l'*Impératrice d'Autriche.* L'affluence des étrangers, c'est-à-dire des Anglois, est considérable à Vienne, à cette époque de l'année. Ces braves insulaires, qui savent admirablement calculer, s'arrangent, en véritables oiseaux de passage, pour rester l'hiver à Naples et à Rome; au mois d'avril, ils gagnent Florence, Venise, puis Vienne, où la température est modérée; ils passent l'été dans le nord de l'Allemagne; l'automne en Suisse, et reviennent ensuite de nouveau à Rome et à Naples. Que dire de l'aspect général de Vienne? qu'un Parisien peut se dispenser de faire le voyage pour avoir une idée de cette ville. Il n'a qu'à regarder autour de lui; à bien peu de différence, il peut se croire à Vienne.

Même hauteur dans les maisons, même affluence dans les rues, même fracas de voitures et d'équipages de toutes espèces, qui sont encore plus nombreux là qu'à Paris. La cité, séparée et distincte des faubourgs, occupant un espace moins grand, et dans lequel veulent cependant loger tous les riches industriels des faubourgs, la cité offre un encombrement de voitures et de passans, dont la rue Vivienne et les endroits les plus fréquentés de Paris offrent seuls une idée. Que si vous ajoutez à cette ressemblance l'exacte conformité de costumes et de toilettes, les mêmes manières dans les hommes, au moins vous verrez que Vienne n'est autre chose qu'un quartier de Paris, séparé par trois cent cinquante lieues de la métropole. Les réverbères sont attachés sur le côté des rues; les ponts offrent trois divisions, l'une pour les piétons, l'autre pour les voitures *allant*, la troisième pour les voitures *revenant*. Voilà, je crois, la différence la plus marquante qui existe entre ces deux grandes cités. Quant aux palais, ils ont à peu prés la même physionomie. L'avantage reste cependant, sans aucun doute, à Paris, Vienne n'ayant rien à opposer au Louvre.

2 mai.

Un Anglois étant parti pour Prague, nous sommes *descendus* pour occuper, au premier étage, un fort joli appartement dont les fenêtres donnent sur la rue, et nous permettent d'apprécier en-

core plus la ressemblance qui existe entre Vienne et Paris. A six heures, montant dans l'équipage que nous louons à raison de 6 florins argent (15 francs) par jour, nous nous sommes dirigés vers les bains de Diane, qui sont, par leur beauté et leur propreté, dignes d'une capitale aussi riche. Rentrés, et après avoir pris le thé, nous avons été nous promener à *Augarten*, jardin fort beau, situé dans le faubourg de Leopold Stadt. Par un singulier usage, ce jardin reste entièrement désert toute l'année, le 1er mai excepté, jour où la mode oblige de venir s'y fouler. Ce travers est un trait d'analogie de plus avec Paris. Nous étions au 2 mai; et, après une promenade *solitaire*, nous nous sommes dirigés vers le *Prater*. Ce n'étoit pas encore l'heure où il est de mode d'y paroître, en sorte que nous n'y avons eu d'autre compagnie que celle des cerfs qui y paissent par centaines. Ce *Prater* a, comme le *Thier-Garten* de Berlin, beaucoup d'analogie avec le bois de Boulogne, mais il a aussi l'avantage d'être beaucoup plus à la proximité de la ville, et d'être constamment baigné par un joli ruisseau qui rafraîchit la promenade. Après avoir dîné à l'hôtel, nous nous sommes rendus au petit théâtre de Léopold Stadt où nous avions fait retenir une loge, dont, selon l'usage du pays, on nous avoit apporté la clef. La salle a beaucoup d'analogie avec celle de la *Gaîté*, mais il est dif-

ficile d'en apprécier l'architecture et la décoration ; car, pour trancher les difficultés que présente toujours la position de la lumière, dans l'arrangement d'une salle, les entrepreneurs ont pris le parti de n'en pas mettre dans la leur, qui ne reçoit d'autre clarté que celle de la rampe. Quant au spectacle, en lui-même, après une comédie de Guillaume Commer, intitulée le *Saltzbourgeois*, qui m'a paru avoir quelque analogie avec le *Secrétaire et le Cuisinier*, un orchestre nombreux a joué l'ouverture de la *Bouteille enchantée*, pantomime qui fait courir tous les faubourgs de Vienne. Je n'ai jamais été chez madame Saqui, mais je pense qu'elle doit avoir des amours plus propres et des paillasses moins ignobles que ceux que présente la scène de Leopold Stadt. Si les ours, dont on nous avoit fait tant de peur dans les forêts de Silésie, n'ont pas une autre tournure que ceux qui se montroient, par douzaine, dans la pantomime, nous n'aurions certainement pas pu conserver notre sang-froid en leur présence ; ces honnêtes animaux, les lions, les tigres, les amours, les pierrots, les gilles, les pantalons, les enchanteurs qui figurent dans la *Merveilleuse Bouteille*, ont d'abord excité notre hilarité, mais ce sentiment a bientôt été remplacé par un autre qui nous a engagés à retourner à l'hôtel, en emportant une assez triste idée des spectacles de Vienne.

3 mai.

Après avoir déjeûné de fort bonne heure afin de pouvoir satisfaire notre curiosité, car les diverses collections et musées ouvrent, à Vienne, à neuf heures du matin et ferment à midi, ce qui les priveroit, à coup sûr, à Paris, de la visite de nos *fashionables*, notre *cicerone* nous a conduits d'abord (et ceci paroît de fondation chez tous les domestiques de place) au musée d'histoire naturelle ; celui-ci est encore fort beau, et plus fréquenté que celui de Paris, il est vrai qu'il est placé au centre de la ville (près du palais et de la place sur laquelle s'élève la statue en bronze de Joseph II). Mais qui a vu un cabinet d'histoire naturelle a vu tous les autres : toujours l'inévitable girafe, l'hippopotame, l'autruche et les éternels colibris. Ce cabinet a beaucoup de ressemblance avec celui de Paris ; mais la grande différence, c'est qu'il est d'usage de donner *la pièce* au gardien de *chaque* salle, qui, malgré les énormes galons dont son habit est couvert (car on ne voit dans aucun pays une telle profusion de galons d'or et d'argent), malgré l'honneur qu'il a d'appartenir à l'empereur, ne rougit pas de tendre la main. Du reste, en Autriche, c'est partout de même, et les habits galonnés ne sont pas les seuls qui demandent et qui reçoivent. Malgré les encouragemens de notre guide, j'osois à peine offrir à certains employés qui me parois-

soient, par leurs manières et leur costume, au-dessus d'une semblable *pratique*, mais leurs mains moins honteuses s'avançoient vers le *zwanziger* qui balançoit dans les miennes, et un sourire *périodique* tenoit lieu de remercîment. En sortant du musée, nous nous sommes rendus au jardin public. Ce jardin, fort petit, n'offre rien de curieux qu'un petit temple élevé pour recevoir le brave *Thésée aux prises avec le Centaure*, un des plus délicieux ouvrages de Canova, le Phidias des temps modernes. Ce jardin est situé près de la magnifique porte de Carinthie, qui porte, comme les principaux monumens publics, cette belle inscription qui forme aussi l'exergue de toutes les monnoies autrichiennes (*Justitia regnorum fundamentum*), la Justice est le fondement de tous les états. De là nous nous sommes dirigés vers Schœnbrunn, le *Saint-Cloud* de Vienne : on aperçoit de ce palais celui de Laxembourg, autre résidence royale que l'on dit aussi le *Versailles* de cet autre Paris. Schœnbrunn est un fort beau château dont les jardins, comme tous ceux des palais impériaux de Vienne, sont réguliers, et par conséquent fort tristes. Les appartemens offrent peu de luxe et de recherche, mais les serres sont magnifiques et renferment les plantes les plus rares, et l'édifice qui contient la ménagerie est certainement un des plus beaux et des mieux disposés qui existent dans aucun

pays. Après avoir dîné à la hâte, nous nous sommes rendus au théâtre de *Karnther Thor*, où l'on chante alternativement l'opéra italien et le grand opéra (en langue allemande), on devoit représenter *la Semiramide*. Il avoit été impossible d'avoir une loge; car, ainsi qu'aux Bouffes de Paris, elles sont louées, à ce théâtre, pour toute l'année; mais nous étions propriétaires de deux *chaises fermées* au parterre *noble*, et nous nous croyions bien sûrs de voir *Semiramide*. Après avoir suivi la file des voitures pendant un quart d'heure, nous arrivons à la bienheureuse porte; mais Mme *Meric-Lalande ist krank* (Mme Lalande est malade), inscription fatale placée sur l'affiche, en gros caractères, nous força à rebrousser chemin. Que faire? aller à la comédie allemande (théâtre de la cour)? Mais quel charme peut avoir une comédie pour des personnes qui n'entendent pas la langue! Nous voilà donc partis pour le théâtre de *Joseph Stadt*. En sortant de la porte de Carinthie qui conduit à ce faubourg, nous avons rencontré le jeune duc de Reichstadt, dont le père répandit tant de gloire et de deuil sur la France, et dont la mère a si facilement oublié le bon accueil que les Parisiens avoient cru devoir faire, en 1810, à la nièce de l'infortunée Marie-Antoinette. Ce jeune homme, fort grand pour son âge, ne rappelle en rien les traits de son père; il a tous ceux de l'archiduchesse Marie-Louise, dont il est

le vivant portrait; il conduisoit *lui-même* une calèche dans laquelle étoit assis un homme âgé (son gouverneur apparemment). Arrivés au théâtre de Joseph Stadt, en face duquel s'élève un énorme crucifix, qui n'est séparé de la salle que par une rue fort étroite, on nous annonça qu'il n'y avoit plus de place qu'au parterre. J'entrai seul un instant pour voir la salle, qui m'a paru fort jolie, autant que j'en ai pu juger dans l'obscurité, car un seul quinquet double, placé près du plafond, ne servoit, suivant l'expression de Milton, qu'à rendre *les ténèbres plus visibles.* La forme de la salle est absolument pareille à celle des Variétés (avant la restauration de ce théâtre). On représentoit le *Vaisseau*, pantomime dans le goût de celle que nous avions vue à Leopold Stadt.

Ce genre de spectacle est fort à la mode à Vienne, au moins dans les faubourgs, qui, entièrement séparés de la cité, n'en forment pas moins les trois quarts de la ville. M'étant assuré qu'il étoit absolument impossible de se placer, il fallut faire comme à Paris, où souvent, lorsqu'on n'a pas de place aux Variétés ou au Gymnase, on se *rejette* sur la Comédie Françoise. Nous nous décidâmes donc pour le théâtre de la Cour (ou du Bourg). Nous y trouvâmes encore, mais avec assez de peine, deux *chaises* disponibles; car la salle, fort grande cependant, étoit entièrement pleine, ce que j'ai eu peu de peine à concevoir, quand la re-

présentation de *l'Hôtel de Wibourg*, comédie en quatre actes de M. Clauren, m'a montré quels artistes remarquables offroit le théâtre allemand, et combien nos préjugés de supériorité en ce genre, sur toutes les autres nations, sont peu fondés. M. *Pauloski*, qui jouoit dans cette pièce, réputée un chef-d'œuvre par les connoisseurs du parterre *noble*, le rôle d'un honnête fermier, auquel un amant rusé fait croire que l'hôtel du duc de Wibourg (ainsi que celui du duc de Villars, dans M. *Deschalumeaux*), est un *hôtel garni* et public; mademoiselle *Weit*, fille cadette de ce brave homme, qui, par suite de la mystification, accompagne son père dans la prétendue auberge, ont joué, l'un avec une bonhomie, une rondeur parfaites, et l'autre avec une finesse, une grâce et une ingénuité dont aucune expression ne sauroit donner l'idée. Les autres rôles ont été remplis de la manière la plus satisfaisante, et surtout avec une tenue tout-à-fait digne d'un théâtre d'un ordre aussi élevé. Dans l'entr'acte, d'excellens symphonistes ont su commander l'attention et les applaudissemens. La salle, déjà un peu ancienne, et d'un goût assez gothique, m'a paru cependant noble et imposante; elle n'offre d'autre clarté que celle que répand un quinquet à huit branches, qui jette une lumière incertaine sur les quatre rangs de loges, fort bien décorées (quoique dans le goû antique), dans lesquelles étoit réunie la plus bel'.

société de Vienne. A neuf heures, le spectacle qui avoit commencé à sept, étant terminé, nous avons été prendre des glaces au café du Jardin public, dont le propriétaire, surnommé le *Tortoni viennois*, est encore fort loin de son patron de Paris.

4 mai.

M. F..., qui cultive avec succès tous les beaux-arts, et qui, depuis huit ans, est attaché à l'ambassade de France à Vienne, s'étoit offert avec une bonté extrême à nous servir de guide, cette matinée, dans une ville qui est en quelque sorte sa nouvelle patrie, mais qu'il n'a pas, j'espère, adopté définitivement. Nous avons donc visité d'abord avec lui le *Trésor impérial*, qui renferme les objets les plus précieux par leur antiquité et leur valeur intrinsèque, et parmi lesquels on remarque des pièces d'orfévrerie du célèbre *Benvenuto*, qui restent, même aujourd'hui, des modèles qu'on ne sauroit égaler. Les guides montrent, avec beaucoup de pompe et en enflant la voix de la manière la plus burlesque, la couronne de fer et le manteau royal que portoit Bonaparte, à l'époque de son sacre, comme *roi d'Italie*. Quant aux ornemens impériaux de Charlemagne, conservés avec un soin religieux, leur forme bizarre suffit seule pour attirer l'œil du curieux, et l'on admire le respect excessif qui oblige les empereurs de se couvrir, même encore aujourd'hui, à l'époque de leur sacre, de vêtemens dont l'ensemble ne peut plus

être que grotesque. De là, nous sommes descendus à l'église des Augustins. Cette église, peu curieuse d'ailleurs, renferme le plus beau monument de sculpture de ces derniers siècles, le tombeau élevé à son épouse Christine par l'archiduc Albert. Ce chef-d'œuvre de Canova est réellement au-dessus de tous les éloges : pensée admirable, composition savante, exécution parfaite, tout atteste un genie du premier ordre, tout augmente encore la douleur qu'inspire la perte récente de ce grand homme, qui a trahi en quelque sorte ici les intentions du fondateur (car c'est le sculpteur qu'on vient pleurer sur le monument de l'archiduchesse. Je passe légèrement sur notre visite au musée de peinture, réuni dans le *Belveder*, palais du célèbre prince Eugène de Savoie, qui y avoit lui-même recueilli un grand nombre de tableaux, et qui a fait présent du palais et de la collection à la ville de Vienne. On voit, dans un pavillon situé à l'extrémité du jardin, la plus belle collection d'armes antiques qui existe en Europe, et, dans la dernière salle, une mosaïque admirable (la Cène), qui avoit été exécutée à Florence pour notre musée, et que les événemens de 1814 ont amenée à Vienne. Après dîner, nous avons été enfin à *Karnther Thor*, où l'on représentoit, pour la deuxième fois, la *Gelosia corretta*, de Paccini. La salle étoit médiocrement garnie ; elle m'a paru fort grande et fort belle, sans être beaucoup mieux

éclairée que les autres théâtres de Vienne. Elle offre cinq rangs de loges, disposées comme celles du grand théâtre de Bruxelles. La loge de l'empereur, formée comme au théâtre *du Bourg*, de la réunion de deux loges ordinaires, est placée aussi sur le côté gauche de la salle, entre l'avant-scène et les loges de face. Elle ne se distingue que par une légère draperie. Le rez-de-chaussée se compose d'un rang de baignoires et d'un parterre qui ne présente aucune *division*, mais seulement, dans le centre, plusieurs rangées de chaises fermées; tous les autres spectateurs se tiennent debout, quoique le prix des places soit fort élevé. La façade extérieure n'offre, d'ailleurs, rien qui annonce un théâtre d'un rang aussi distingué et d'une si belle ordonnance intérieure.

Toutes les loges et les stalles étant louées, et la promenade du *Prater* retenant le beau monde régulièrement de six à sept heures, c'est seulement à cette dernière heure que tout le monde arrive à la fois, et les toilettes sont, sinon des plus élégantes, au moins des plus recherchées. Les lunettes d'opéra, à la mode ici comme dans toute l'Allemagne, même dans les plus petites villes, sont les lorgnettes doubles, dont je croyois l'invention nouvelle et *parisienne*, et qui brilloient à Breslau avant d'arriver à Paris. L'orchestre fort nombreux, et conduit au clavecin, s'étant réuni, on a commencé l'ouverture agréable, mais sans

originalité, de la *Gelosia corretta*, qui n'est autre chose que *Françoise de Foix*, dont on auroit dû respecter la musique et traduire entièrement le poème. Je ne sais pourquoi on a jugé à propos de substituer Henri II à François 1er, beaucoup plus connu, à moins toutefois que la censure de Vienne n'ait demandé ce changemunt dans un opéra *italien*, à cause du nom de l'empereur régnant, qui auroit tort, je pense, de craindre quelque rapprochement avec notre François Ier. Si la musique de cet opéra m'a paru généralement assez médiocre, en revanhce, l'exécution a été au-dessus de tout éloge. Le célèbre David, tenor, ou plûtôt *baryton*, que j'entendois pour la première fois, mérite la réputation dont il jouit. C'est *après*, je dirai même *avec* Martin, le chanteur le plus étonnant qu'on puisse entendre. Sa voix passe avec une incroyable facilité et une justesse non moins admirable d'un octave à un autre ; elle a de plus une verve, une chaleur qui entraînent et subjuguent l'auditeur. Le seul défaut de ce chanteur admirable, est de chercher quelquefois à enfler le son. On m'a assuré qu'il n'avoit contracté cette habitude que par suite d'un peu d'affoiblissement dans ses moyens, bien extraordinaire chez un homme encore jeune. A tout prendre, l'Opéra italien de Paris ne nous a jamais présenté de sujet de cette force, et l'ensemble de notre Opéra buffa actuel est loin de celui qu'offre en ce moment

le théâtre de Vienne. Les décors sont assez beaux, mais peu finis ; ce sont plutôt des ébauches que des *peintures* : ceux qui représentent des salons offrent toujours, au lieu de plafonds, des draperies pareilles à celles de l'avant-scène et du *manteau d'arlequin*.

La loge de l'empereur étoit occupée par l'archiduc Charles, l'archiduchesse Sophie, et le duc de Reichstadt, qui n'a cessé de battre la mesure pendant tout l'opéra, avec la gravité d'un maître de chapelle.

5 mai.

Matinée consacrée à des visites, aux nombreux *visa* de passe-ports, nécessaires en Autriche, et plus nécessaires encore, m'assure-t-on, en Italie. Enfin, à deux heures, nous avons pu nous rendre au palais du prince Lichtenstein, le seul édifice, peut-être, de Vienne, qui ne soit point *blanchi* ; car, dans presque toute l'Allemagne, les maisons et les palais sont ordinairement peints en blanc au printemps de chaque année, ce qui donne, en général, aux villes un aspect de propreté et de gaîté tout particulier, mais qui ôte parfois aux ornemens extérieurs toute leur pureté. A Vienne, où les terrains *calcaires* sont abondans, la coutume de revêtir de chaux tous les édifices est plus dominante encore que partout ailleurs, si ce n'est cependant en Moravie où les toits même des maisons sont également peints en blanc, ce qui leur

donne, de loin, un aspect tout-à-fait bizarre. Le palais *Lichtenstein*, qui renferme un jardin anglois du meilleur goût, possède peut-être la plus belle galerie de tableaux qui existe en Europe : elle est exposée *gratis* à l'admiration publique (toujours moyennant quelques *zwanziger* qu'on donne aux gardiens) dans des salons décorés avec une richesse et un goût remarquables ! Les chefs-d'œuvre du *Poussin*, du *Guide*, de l'*Albane*, du *Corrège*, des deux *Carrache*. de *Rubens*, de *Rembrandt*, enfin des principaux maîtres des diverses écoles, excitent et finissent même par fatiguer l'admiration, qui est tentée de souhaiter parfois, comme dans les expositions nouvelles des musées, quelques *croûtes* pour se reposer.

Après une longue séance, nous avons quitté ce beau palais, et nous avons gagné le *Prater*, où nous avons trouvé une grande quantité d'équipages, et notamment celui de l'empereur, qu'aucune escorte ne distingue des autres promeneurs, et qui suit la file avec une bonhomie assez étonnante dans un empereur, chef de la noblesse allemande, si fière de ses quartiers et de ses titres. M. F..., qui nous a fait l'honneur de dîner avec nous, nous a conté, sur cette simplicité du César de Vienne, les choses les plus curieuses. Le prince se promène fort souvent seul au *Prater*, à pied, sans aucune suite, et reçoit, le mercredi, ceux de ses sujets (*quelle que soit leur condition*)

qui lui font demander audience. Cet usage, d'ailleurs, n'est pas nouveau; les autres empereurs avoient l'habitude de recevoir également le mercredi, et un bassin rempli d'argent, placé près d'eux, attendoit ceux de leurs sujets qui profitoient de cette audience publique pour exposer leur fâcheuse situation. L'empereur François a modifié cet usage : au lieu de donner, il prête au nécessiteux, qui fait son billet; je ne sais si, à l'échéance, le débiteur est poursuivi, mais cette coutume me semble préférable, en ce qu'elle n'a pas, comme l'ancienne, l'inconvénient d'encourager l'oisiveté et la fainéantise. On sent que de pareils usages ne pourroient être suivis en France, où l'on abuse bien vîte des meilleures choses. Que le roi se promène seul, à pied, aux Tuileries, il sera exposé à des importunités sans exemple à Vienne; qu'il donne des audiences publiques, il sera aussitôt assiégé par les prétentions les plus ridicules et les plus mal fondées.

J'aurois désiré, à dîner, pouvoir offrir à M. F... quelques vins de notre patrie, mais ils sont prohibés à Vienne, où l'on ne boit que des vins d'Autriche assez plats, ou des vins de Hongrie, dont un seul verre suffit pour déranger la tête. Au reste, si le vin n'est pas bon, l'eau est encore plus mauvaise; et, pour en boire de passable, il faut aller jusqu'à Schœnbrunn; là, une fontaine magnifique laisse échapper une source réservée

pour l'usage de l'empereur, mais dont un invalide, chargé de garder la Naïade, offre un verre aux étrangers, toujours moyennant un *zwanzig.*

Après dîner, nous avons été de nouveau à *Karnther Thor* où, cette fois, on donnoit bien *Sémiramide.* J'ai, de nouveau, été enchanté de l'exécution générale. Lablache, dans le rôle d'Assur, m'a paru une des plus belles *basses* que j'aie entendues; et mademoiselle Lalande, que je n'avois pas vue depuis les *Folies Amoureuses*, m'a semblé, sinon tout-à-fait digne de la haute réputation dont elle jouit, au moins cantatrice des plus distinguées, et actrice remarquable dans le genre sérieux. Tous deux ont le défaut que je reprochois hier à David, et dont Mme Dardanelli n'est pas non plus exempte, celui d'enfler sa voix et de grossir le son d'une manière qui peut produire quelque effet sur le *vulgaire*, mais qui ne sauroit plaire aux véritables amateurs. Ces artistes sont encore assez jeunes pour se corriger d'un travers qui pourroit leur nuire partout ailleurs qu'à Vienne, et je souhaite vivement, pour ma satisfaction particulière et pour celle de mes compatriotes, pouvoir m'en assurer à Paris. Quoique poursuivi par le souvenir de l'admirable tragédienne qui a créé Sémiramis dans notre capitale, je ne puis refuser à mademoiselle Lalande de belles poses et des gestes assez nobles dans le rôle de la Reine de Babylone. Mais dans

les momens de terreur ou d'indignation, sa bouche semble sourire malgré elle, et ce contraste involontaire ôte presque tout l'effet de sa pantomime. Sa voix, qui présente de belles cordes dans le bas, de la plénitude dans le *medium*, manque quelquefois de légèreté, et surtout de suavité dans le haut. Cependant, à tout prendre, c'est un sujet fort distingué, et que l'illustre directeur, M. Barbaia, est fort heureux d'avoir, dans la pénurie où se trouve, dit-on, l'Italie de *prime donne* remarquables. L'exécution de l'opéra m'a semblé d'ailleurs fort soignée. Les chœurs sont nombreux, et bien exercés ; par une singularité qui m'a frappé, ils sont composés, *en partie*, d'enfans de douze à quatorze ans. Les décors sont toujours très-frais, mais trop peu finis. L'orchestre m'a semblé au-dessus de tout éloge. L'empereur et l'impératrice assistoient à cette représentation. Je ne crois pas qu'il existe au monde rien de moins noble, je dirai même, de plus désagréable, que la figure de l'empereur. En France, où les dehors sont quelque chose, on verroit avec peine un souverain d'une physionomie aussi rebutante. Cependant, moins grave que le roi de Prusse au spectacle, il parle et rit quelquefois, et alors sa figure devient moins maussade. Je pensois aussi à l'audience du mercredi, à l'amour et au respect général dont ce prince paroît environné ; il y a là de quoi faire

pardonner un visage encore plus laid, s'il est possible; mais celui-là est bien laid.

Le spectacle a fini à près de dix heures, ce qui est assez tard pour Vienne, où ils sont, comme dans toute l'Allemagne, ordinairement fort courts; ce qui est un grand avantage pour les exécutans, et notamment pour les musiciens qui, à la fin de nos spectacles *éternels*, sont souvent fatigués et blasés. En général, j'ai été enchanté des théâtres de Vienne, ils peuvent soutenir sans désavantage la comparaison avec les nôtres; et le public, qui paroît fort connoisseur, a cet avantage sur celui de Paris, qu'il juge les ouvrages en sûreté de conscience. Il est hors d'exemple, dans les théâtres de Vienne, qu'on ait jamais permis à un individu de *siffler* pendant une représentation; de manquer ainsi de respect à l'assemblée et de troubler les acteurs en scène. Quand une première audition n'a pas été satisfaisante, le théâtre est abandonné le lendemain, et l'entrepreneur ne peut, sans nuire à ses intérêts, continuer la représentation d'une mauvaise pièce, ou laisser jouer des rôles principaux à un acteur médiocre. Mais au moins la pièce et l'acteur ont été jugés sans scandale et sans désordre. En général, en Autriche (pays essentiellement religieux) et dans le reste de l'Allemagne, les acteurs jouissent d'une grande considération, comme tous les autres artistes qui ne s'en rendent

pas personnellement indignes par leur conduite *particulière*. Je ne connois guère que la France où l'on ait établi, en quelque sorte, une ligne de démarcation entre les acteurs et la société. J'ai vu de fort près cette classe d'artistes, et je puis assurer, après mille autres, qu'ils sont bien loin de mériter cette distinction fâcheuse. Par exemple, parmi ceux que réunit le Théâtre de Madame, on auroit de la peine à en citer un seul qui ne fît honneur, par sa conduite, à la famille la plus respectable, et je ne sache pas une seule réunion aussi considérable, qui renferme autant d'hommes distingués par leurs mœurs et leur caractère. Que si quelques-unes des dames, qui exercent la profession d'actrices, ont parfois une conduite un peu légère, elle n'est pas telle ordinairement, que beaucoup de personnes *du monde* puissent *entièrement* la désavouer, et elles rachètent quelques erreurs où les fait tomber surtout l'isolement dans lequel la société les laisse, par une bonté, une générosité et une application aux devoirs de leur état, dont il est difficile de se faire une juste idée.

6 mai.

M. l'ambassadeur de France avoit bien voulu nous faire inviter à dîner; mais pressés par le temps, il a fallu partir, après avoir préalablement visité la vaste cathédrale de Saint-Etienne, pris congé de l'excellent M. F.., et terminé nos

comptes avec l'hôte, dont le mémoire, par parenthèse, nous a semblé peu modéré. Mais tout est fort cher à Vienne ; c'est la seule ville de l'Autriche où il en soit ainsi. Ailleurs, on paie fréquemment, mais de très-petites sommes ; ici l'on paie souvent et beaucoup. Sortant par la porte de Carinthie, et traversant la jolie ville de Wiener-Neustadt, nous sommes arrivés dans un pays délicieux, à Schottwienn, village entouré de hautes et riantes montagnes ; et, après un souper modeste dans l'hôtel encore plus modeste du *Mouton*, nous nous sommes endormis au bruit des cascades qui tombent de tous côtés, et forment, à l'entrée de ce village, une petite rivière dont les bords sont ce qu'on peut imaginer de plus enchanteur.

7 mai.

Après avoir gravi, à l'aide de quatre chevaux, l'énorme montagne de Schottwienn, encore couverte de neige, nous sommes entrés en Styrie, dans la vallée de la Muhr, la plus délicieuse que je connoisse après celle de Chamouny. Oui, mes chers amis, si vous vous fatiguez jamais de la Suisse, si vous voulez chercher des émotions nouvelles dans un pays nouveau, c'est en Styrie qu'il faut venir; vous y verrez, de plus qu'en Suisse, le génie de l'homme lutter à chaque instant avec les difficultés du sol. Vous verrez de tous côtés les torrens détournés au profit de l'in-

dustrie, alimenter de florissantes usines où sont traités les fers que renferment les montagnes de la Carniole. Vous verrez la Muhr, ruisseau tranquille et limpide d'abord, grossi dans un cours de vingt lieues, par les innombrables *ravins* qui s'échappent des montagnes de la Styrie, devenir bientôt un torrent fougueux qu'on s'efforce en vain de contenir dans un lit artificiel, et qui menace même trop souvent l'admirable route qui traverse cette belle vallée, depuis Mürzoschlag, où nous avons déjeûné, jusqu'à Gratz, où nous sommes arrivés à six heures, toujours au milieu de monumens pieux et de chapelles souvent situés de la manière la plus pittoresque. Gratz est une ville d'un aspect fort ordinaire, mais qui présente un assez beau pont sur la Muhr, et un fort bon hôtel, au *Sauvage*, où nous avons soupé et couché très-passablement.

8 mai.

Partis à dix heures de Gratz, et quittant bientôt les bords de la Muhr, dont le passage se signale de tous côtés par des dévastations et des inondations, après avoir traversé le pont couvert d'Ehrenhausen, gravi des montagnes escarpées, parcouru des routes couvertes comme celles du nord de l'Allemagne, de caravanes de voyageurs à pied, qui ménagent leurs bas et leurs souliers avec toutes les précautions imaginables, et de paysans, qui, fort soignés d'ailleurs dans leur

costume, gardent tous, avec des culottes fort courtes, des jambes entièrement nues, nous sommes arrivés dans la jolie petite ville de Mahrbourg. Le postillon nous a conduits à l'hôtel du *Cerf*, qui a eu l'honneur, ainsi qu'une inscription en fait foi, de loger l'empereur Alexandre. Sans doute, depuis cette auguste visite, le maître de l'hôtel a cru devoir faire agrandir ses chambres; car celle qu'on nous a donnée, et qui, à la vérité, contenoit cinq lits, n'avoit pas moins de soixante-six pieds de long. Après un assez bon souper, nous nous sommes endormis dans l'un des cinq lits, avec lesquels il eût été difficile d'en former un passable; car, pour être plus larges que ceux du nord, les lits du midi de l'Allemagne n'en sont pas meilleurs. Un matelas fort mesquin et fort dur, juché sur un énorme sommier de *paille de riz*, forme une couchette tellement élevée, qu'une seule chaise ne suffit pas quelquefois pour grimper sur cet édifice bruyant, et on n'est pas plus tôt étendu sur le sommet qu'on *aspire à descendre*, et qu'on désire de tout son cœur voir paroître le jour; nous n'avons pas même attendu son arrivée, et le

9 mai.

A trois heures du matin, nous nous sommes mis en route, afin d'arriver de bonne heure à Laybach, qui est séparé de Mahrbourg par quarante

lieues de montagnes. Entre ces deux villes, on sent l'Allemagne fuir et l'Italie approcher. Le costume, le langage restent indécis entre les deux nations, c'est-à-dire qu'ils participent de l'une et de l'autre. A la vérité les femmes portent d'énormes bottes à l'écuyère, mais on trouve aussi, de temps en temps, quelques voiles italiens; l'*allemand* s'adoucit, et prend un peu l'euphonie ausonienne. Enfin, les paysans parlent un patois montagnard que chacun des deux pays peut à son gré revendiquer ou repousser. Les hommes deviennent, de ce côté, d'une grandeur prodigieuse; il en est peu dont le passage, dans une de nos villes, ne fît sensation, et je ne puis m'empêcher de signaler cette partie de l'Europe aux recruteurs de diverses nations, dont les armées ne me paroissent plus présenter aujourd'hui que des tambours-majors dégénérés. Arrivés à Zilly, nous avons pris le café à l'hôtel de l'*Ours-Noir*, où il m'a fallu, après avoir payé et donné le pour-boire, subir le *baisemain*, d'abord de l'hôte, ensuite de sa servante; c'est un usage du pays auquel j'avois été obligé de me soumettre déjà à Gratz et à Mahrbourg. L'aspect de Laybach, où nous sommes arrivés à six heures, est fort riant; et, quoique située dans une plaine, la ville n'en est pas moins pittoresque. Le château fort et le Calvaire, placés sur une hauteur qui domine le pays, les

hautes tours et les églises blanches qui se détachent sur les masses de montagnes noires, forment un tableau d'un très-bel effet.

Nous sommes descendus encore au *Sauvage,* hôtel situé en face d'un magnifique magasin à poudre, dont l'empereur d'Autriche a enrichi Laybach, qui se seroit, je crois, fort bien passé d'un pareil cadeau. Cette générosité de l'empereur me rappela celle du célèbre Sydi-Mahmoud, qui envoya à un bourgeois de Marseille, qui l'avoit accueilli à son passage en France, un présent composé de deux lions et de quatre tigres magnifiques, dont le Marseillois, qui n'auroit cependant pas voulu se défaire du cadeau de son ami l'Algérien, se trouva étrangement embarrassé. Après avoir passé la nuit sur ce volcan, nous sommes partis de grand matin.

10 mai.

Par un temps épouvantable, nous avons suivi la magnifique et imposante route, qui tantôt coupant, tantôt entourant les hautes montagnes de la Carniole, conduit d'abord au village de Planina. Après avoir déjeûné dans une cabane de ce hameau, nous avons gravi lentement le sommet du plateau sur lequel se trouve Adelsberg. De là nous voulions aller visiter et la grotte de Sainte-Catherine, célèbre par ses stalactites, et les curieuses mines de vif-argent d'Hydria; mais le temps le plus épouvantable qu'on puisse imagi-

ner, et qui ne laissoit aucun espoir de devenir bientôt meilleur, nous a décidés à fuir vers Trieste. Avant d'arriver dans ce port, cet effroyable temps s'est cependant un peu adouci; et, parvenus à Sessana, village où tout le monde parle déjà italien, nous avons commencé à admirer la culture et presque la richesse italiennes. Les vignes s'unissent aux autres arbres et forment des guirlandes qui donnent à tout le pays l'air d'être disposé pour une fête. . .

Arrivés sur la hauteur qui domine Trieste, le tableau devient tout-à-fait enchanteur. La ville et le port, dont on est séparé par une montagne d'une élévation extraordinaire, et que sillonne une route d'une hardiesse extrême, sont placés en quelque sorte sous vos pieds, et vous pouvez, comme dans le panorama le mieux disposé, voir toutes les rues, tous les édifices, et apprécier l'effet général de cette cité. Je ne sache pas de vue comparable, si ce n'est peut-être celle dont on jouit en arrivant à Honfleur par la route de Rouen, et en voyant se déployer la ville de Honfleur, l'embouchure de la Seine, l'Océan et le beau port du Havre. Après avoir descendu pendant trois quarts d'heure, nous sommes enfin arrivés à l'hôtel de l'*Aigle-Noir*, en traversant des rues, entièrement dallées en marbre, où l'agitation continuelle, la quantité extraordinaire d'individus de toutes les nations, qui obstruent à chaque instant le pas-

sage, attestent l'activité et l'esprit commercial des habitans de Trieste. Ayant dîné à la hâte, je me suis rendu seul à la Comédie, située près du beau bâtiment de la Bourse. L'entrée du théâtre fort mesquine, les couloirs fort sales et fort mal éclairés, sont loin de préparer le spectateur au coup d'œil dont il jouit en entrant dans la salle. Rien de pareil en ce genre ne s'étoit encore offert à mes régards. Six rangs de loges fort bien proportionnées et drapées avec soin, une ouverture de scène d'une largeur considérable, mais tout-à-fait en harmonie avec la disposition générale, des ornemens riches et de bon goût, et surtout de l'effet le plus grandiose, tel est le spectacle qui m'a frappé en entrant pour la première fois dans une salle italienne. Et qu'on ne croie pas que ces six étages absolument pareils produisent quelque monotonie, je ne connois au contraire rien de plus noble que cette disposition, et rien de plus animé que le coup d'œil qu'offrent tous ces balcons garnis de spectateurs à tous les étages. Le parterre, disposé comme ceux de Vienne, est séparé de l'orchestre des musiciens par une balustrade à claires-voies. Cinquante musiciens (et l'on ne jouoit qu'une *comedie*) ont d'abord exécuté une fort belle symphonie, après laquelle on a représenté *Fridolin*, pièce imitée d'un drame allemand de *d'Holbein* qu'on dit fort estimé, et qui m'a paru avoir quelque analogie avec *Gene-*

viève de Brabant. Le signor *Marini*, qui jouoit le rôle du Jaloux abusé ; le traître, M. *Contavalli ;* l'écuyer Fridolin, objet de la fureur du comte, M. *Tofano ;* l'innocente comtesse Elène, Mme *Fabri*, et surtout l'ami de la maison, le vertueux Gottardo di Felseck, M. *Vestri*, m'ont paru s'acquitter de leurs rôles avec beaucoup de talent et une *affectation* de naturel que je croyois particulière à l'Allemagne. On annonce pour demain *Il Burbero benefico* (le Bourru bienfaisant), de Goldoni, que doit représenter ce même M. Vestri, qui m'a semblé un acteur fort remarquable ; mais demain soir nous nous embarquerons pour Venise sur le bateau à vapeur. Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cette belle salle, qui, malheureusement comme celles d'Autriche, et bien plus injustement encore, n'est éclairée que par un lustre à huit becs, je suis rentré à l'hôtel.

11 mai.

On m'avoit dit que le climat de Trieste étoit peu salubre, et je ne conclurai pas (comme cet Anglois qui, n'ayant vu à Péronne que son hôtesse, écrivit fièrement sur son journal que toutes les Picardes étoient rousses) de ce que j'ai été indisposé dans cette ville, que l'on y soit toujours malade. Cependant je dois dire que la chaleur m'a semblé *étouffante*, ce qui est facile à concevoir dans une ville encaissée et abritée presque de tous côtés par les plus hautes montagnes. Cette

indisposition ne m'a pas empêché de parcourir, aidé d'un domestique de louage, les principales rues, les places et le port de cette riche ville, qui est aujourd'hui le véritable entrepôt du commerce de l'Autriche. Je me suis d'abord rendu aux bains, qui sont fort agréablement situés, dans un beau jardin et sous des tonnelles, mais dont les baignoires, toutes en marbre fort épais, paroissent extrêmement froides aux personnes qui n'y sont pas habituées.

Le port de Trieste est non seulement une rade excellente, mais il offre encore l'aspect le plus pittoresque. Le bassin, encadré par de riantes montagnes chargées de maisons de campagne, de jardins et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui le dominent et se réfléchissent dans la mer, est couvert d'une quantité innombrable de bâtimens de toutes les nations. Il présente le coup d'œil le plus varié, et surpasse encore l'idée qu'a pu se former, de ce beau pays, le lecteur de *Jean Sbogar*, où l'excellent M. Charles Nodier a cependant décrit avec un rare bonheur les rives de l'Adriatique. De tous côtés s'élèvent, dans la ville, des quartiers nouveaux, des maisons magnifiques (*palazzi*), qui vont encore accroître la richesse de cette cité, dont l'activité et la prospérité croissantes rappellent aux François notre Havre-de-Grâce, qui suit également une progression ascendante, et promet d'être bientôt une des villes les

plus opulentes de la France. Nous voulions sortir de Trieste par le bateau à vapeur, mais le mauvais temps retenoit ce bâtiment captif depuis deux jours ; son départ pouvoit tarder encore ; et le nôtre ne pouvoit, comme celui d'Agamemnon, attendre les caprices du vent. Ainsi donc, à deux heures, nous avons continué notre route par la voie de terre, et il a fallu d'abord monter pendant deux heures la terrible montagne que nous avions descendue la veille. On se console facilement de ce long retard par les aspects variés et les points de vue divers sur la ville et sur les environs, dont on jouit constamment en parcourant toutes les sinuosités de la route. Les efforts des malheureux chevaux, qu'on attèle parfois au nombre de trente-six aux chariots les plus chargés de marchandises ; les juremens énergiques deé rouliers allemands, italiens, hongrois, qui gravissent la montagne ; les figures de ces derniers, coupées par d'énormes moustaches, et leur front couvert de roses et d'œillets (car les fleurs que les hommes et les femmes ont coutume, dans ce pays, de placer sur leur tête, produisent quelquefois l'effet le plus bizarre), vous font aisément prendre patience, et vous arrivez sans ennui à la douane, où l'on subit la visite la plus rigoureuse. Après l'accomplissement de cette ennuyeuse formalité, suivant presque constamment les bords pierreux de la mer, nous sommes arrivés à huit

heures et demie dans la petite ville de Goritz, où nous avons couché à l'hôtel assez propre de *l'Aigle-Noir*.

12 mai.

A six heures, nous sommes partis de nouveau, et traversant, sur la route la plus unie, avec les chevaux les plus chétifs et les plus mauvais qu'on puisse imaginer, un pays délicieux et peuplé de paysans et de paysannes dont les costumes variés ont dû servir de modèle à madame Haudebourg-Lescot pour ses jolies compositions, nous sommes entrés dans la forteresse de Palma-Nova, frontière de l'état de Venise et du royaume lombardo-vénitien. Ici redoublent encore les tribulations relatives aux passe-ports; il faut subir, de bourg en bourg, un interrogatoire détaillé à l'entrée et à la sortie, et se voir retardé à chaque instant par les formalités les plus minutieuses. Après avoir satisfait à toutes et déjeûné fort sobrement et fort salement à la *Campana*, nous avons pu enfin continuer notre route. Ici, les postillons portent une nouvelle livrée, et prennent la couleur jaune et noire; ils montent de nouveau à cheval. Le prix de la poste change également et devient (en comprenant le pour-boire *obligé* du *Stalliero*) presque aussi cher qu'en France; seulement on n'exige pas de surcroît de paiement proportionné au nombre de personnes. Il est vrai de dire que les chemins sont ce qu'il y a au

monde de plus uni et de plus beau, et qu'une fois la voiture *mise en train*, les deux misérables rosses qu'on attèle traîneroient aussi facilement dix personnes que deux. Les postillons, en général fort sales, *affectent* particulièrement les fleurs, surtout les roses, et l'on ne peut rien imaginer de plus grotesque que l'ensemble qui résulte de ces figures brunies et chargées d'un nez ordinairement démesuré; de ces têtes mal peignées, à moitié couvertes par une récille autrefois verte, et parsemées toutefois des roses les plus fraîches et les plus belles; c'est un contraste dont on ne peut donner l'idée, et qu'il faut avoir vu pour en pouvoir apprécier l'effet. Par une singularité non moins piquante, ces postillons, qui portent tous une seule boucle d'oreille, ce qui doit être, comme l'*ongle long* de Clitandre, le *nec plus ultrà* de la galanterie, sont, malgré leur tournure grotesque, les gens les plus coquets du monde; et, dès qu'ils passent devant quelque jeune fille, ils réparent le désordre des élégantes mèches de cheveux qui pendent en *tire-bouchons* sur leurs tempes, et lancent des œillades qui doivent être *bien amoureuses, car elles sont bien ridicules.* A dix heures, nous sommes arrivés à Conegliano, où nous avons trouvé, à l'hôtel de la poste, un excellent souper et un lit élevé à sept pieds de terre. dans lequel une famille composée de dix personnes auroit pu facilement se reposer, c'est-

à-dire s'étendre jusqu'au lendemain, car ce lit étoit aussi mauvais qu'il étoit large, et nous sommes encore à deviner ce que pouvoit contenir l'unique matelas placé sur la montagne de paille de maïs, fondement des lits de cette partie de l'Italie; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il ne s'y trouvoit pas de laine.

13 mai.

A sept heures et demie, suivant une route délicieuse entièrement bordée de *Villa* magnifiques, de jardins somptueux, de vignes disposées en festons, nous sommes arrivés d'abord à Trévise, où nous avons déjeûné au charmant Hôtel-Royal (*Albergo Reale*); enfin, à Mestre, où, ayant fait d'abord enregistrer notre voiture et pris le reçu numéroté qu'on nous en a donné à l'hôtel, nous nous sommes embarqués sur la gondole de la poste pour arriver à Venise. Après avoir suivi assez long-temps le cours d'un canal très-étroit, on arrive à *la lagune*, où le Parisien, qui n'a jamais fait le voyage de Dieppe, prend sur-le-champ une idée de la mer. C'est là qu'on trouve, comme le dit Scapin, non pas *la justice*, mais la douane en *pleine mer;* après avoir satisfait à ses exigences, on continue sa route, et l'on voit, ainsi qu'on peut le lire dans tous les itinéraires, Venise *sortir du sein des eaux*, c'est-à-dire qu'une quantité innombrable de clochers élevés et de palais somptueux dominent la mer, et présentent un spec-

tacle fort imposant, qui change de *style* quand vous approchez de plus près. Ce sont toujours des églises magnifiques, des palais d'une construction admirable, mais tout est noirci et ruiné par le temps. Les canaux dans lesquels vous entrez ne *réfléchissent* que des bâtimens dégradés, que des maisons à moitié désertes. C'est là que fut Venise, la ville la plus riche, et même, pendant près de deux siècles, la plus puissante de l'Europe. Mais elle n'existe plus, ou du moins elle est méconnoissable. En suivant ses longues rues, l'on n'entend que le bruit égal des rameurs qui avancent avec d'autant plus de rapidité qu'ils ne trouvent que peu d'obstacles sur des canaux où l'on rencontre peu de *promeneurs*. On admire cependant de tous côtés des vestiges magnifiques, des palais qui furent éclatans; ce sont les restes d'un beau corps auquel il manque la vie. Le peu de créatures humaines qu'on aperçoit de loin en loin semblent autant de gardiens restés sur ces débris, et comme destinés à montrer aux curieux les ruines de tant de splendeur et de richesse. Quand on arrive de Mestre, on est forcé de faire plusieurs détours pour parvenir, du canal royal au grand canal, sur lequel est situé l'hôtel *de l'Europe* qu'on nous avoit indiqué. Cet hôtel, quoique très-bien placé, en face de la Bourse maritime et de la belle église de *la Salute*, est établi, dans un palais tellement gothique et en si mauvais état,

extérieurement, qu'on est prévenu assez défavorablement en y débarquant ; mais on est bien dédommagé en entrant, et les appartemens, trop vastes, y sont cependant fort beaux. Un peu fatigués de la chaleur et du voyage, nous avons passé notre soirée à l'hôtel, les yeux presque toujours fixés sur la place, c'est-à-dire sur le canal que traversoient de temps en temps des barques fort rares et fort silencieuses; aussi notre cœur a tressailli de plaisir quand, sur les huit heures, une barque chargée de musiciens est entrée dans cette partie du canal en exécutant la belle marche de Moïse. C'étoient de pauvres diables qui alloient gagner quelque argent, en jouant dans les cabarets le dimanche soir ; mais nous les aurions bien volontiers remerciés de répandre un peu de gaîté sur le tableau si triste que nous avions devant nous, et d'apporter, en quelque sorte, la vie dans des lieux où la mort, ou au moins le silence de la mort, semble régner constamment. Je croyois (et c'est une idée généralement répandue) que les habitans de Venise n'avoient d'autres moyens de communication que l'eau et leurs frêles gondoles. Je pensois que la plus petite course exigeoit un *embarquement*, mais j'ai reconnu mon erreur; toutes les maisons de Venise, bâties sur pilotis, présentent bien leur face aux canaux qui forment les rues de la ville; mais, indépendamment de la place Saint-Marc, qui offre un

quartier entier de *terre ferme*, semblable à ceux des autres villes, il règne, derrière tous les édifices, de petites ruelles, bien sales à la vérité et presque impraticables pour les gens *comme il faut*, mais qui n'en forment pas moins une communication constante dans toute la ville, au moyen de 316 petits ponts sur lesquels on traverse les canaux.

14 mai.

On ne trouve pas de bains publics à Venise; les Vénitiens doivent avoir en effet de l'eau *par-dessus les yeux*; un seul hôtel se charge d'en procurer en prévenant un jour d'avance, ce que j'ai été obligé de faire, et ce n'est qu'après avoir descendu les degrés de marbre d'un caveau sans clarté, que je me suis trouvé dans une baignoire d'une richesse telle que le doge le plus fastueux s'en seroit contenté. Sortant de cette grotte et de l'eau douce du bain, je suis remonté sur l'eau salée du canal; et, après avoir fort bien déjeûné (car la gourmandise paroît être le péché favori des Vénitiens, je dirai même des Italiens en général, s'il faut en juger par les hôtels où nous avons déjà séjourné, et qui nous ont dédommagés amplement du jeûne que nous avons subi en Allemagne), nous sommes partis de nouveau pour aller visiter les curiosités de Venise, c'est-à-dire les églises. En effet, excepté le palais Manfredi, qui renferme une fort belle galerie de

tableaux, nous n'avons vu, toute la journée, que des églises. Il est vrai qu'elles sont si belles qu'on ne peut rien regretter en les voyant, et qu'elles réunissent tant de choses remarquables de tout genre qu'elles ont de quoi satisfaire les amateurs les plus difficiles. Presque toutes sont construites en marbre; mais celle *dite* des Carmes-déchaussés, car l'ordre n'existe plus, surpasse toutes les autres par sa magnificence. Elle présente un luxe de marbres de tout genre et de tout pays; des ornemens où l'or, l'argent et les pierreries étincellent de tous côtés, et surtout des tableaux du Titien et du Tintoret, dont on retrouve encore ensuite tant d'autres ouvrages dans les divers monumens de Venise, qu'on reste surpris que la vie de ces deux peintres célèbres ait pu suffire à un si grand nombre de travaux aussi importans. Après les *Carmes-déchaussés*, nous avons visité la grande église appelée *S.-Frari*, qui, moins riche et plus gothique, offre un attrait particulier au voyageur; elle renferme le monument élevé à Canova par ses élèves, sur le modèle que ce grand sculpteur avoit tracé lui-même pour un autre monument qu'on devoit construire, à la même place et dans le même lieu, en l'honneur de Titien. Au reste, Canova ne s'étoit pas mis en frais d'*imagination* pour cet ouvrage, qui rappelle entièrement le magnifique tombeau de l'archiduchesse Christine, que nous avons vu à Vienne. De là

on nous a conduits successivement à l'église et à la confrérie de Saint-Roch, qui présentent aussi une profusion de marbres, de statues, de tableaux magnifiques dont la rapide succession devient en quelque sorte fatigante et monotone. Mais on ne se lasse pas aussi facilement de considérer, c'est-à-dire d'admirer la belle église du Rédempteur, élevé par Palladio à l'occasion de la peste de 1600, et celle plus *magnifique* nommée la *Salute*, que dans mon ignorance je trouve plus belle encore. Elle fut bâtie sur les dessins de Longano, à l'occasion de la dernière peste, celle de 1636. L'église du Rédempteur est desservie par un couvent de capucins, le seul monastère qui soit resté dans une ville qui en contenoit tant d'autres; ces bons pères, comme tous les religieux catholiques dans les temps de *persécution,* sont les modèles des plus rares vertus. Leur conduite et leur règle austère, *sans faste,* sont un sujet d'édification et une leçon de piété pour la plupart des habitans de Venise, qui, comme ceux des autres villes de l'Italie, attachent un grand prix aux pratiques religieuses, sans se soucier beaucoup des vrais principes et de la morale de la religion.

Nous devions, le soir, aller à neuf heures (l'Opéra ne jouant pas le lundi), à un petit théâtre fort célèbre d'improvisateurs italiens : nous avions même fait retenir une loge; mais, *débarqués* à la porte, on nous a prévenus qu'attendu le mauvais

temps (le temps étoit cependant des plus beaux), il n'y auroit pas de représentation ce soir-là ; nous avons voulu revenir à *pied à* l'hôtel, mais bientôt las de marcher dans ces ruelles étroites et glissantes, nous nous sommes repentis de n'avoir pas préféré la voie de mer à celle de terre. Rentrés à l'hôtel, on nous a servi des glaces *arlequines*, c'est-à-dire composées de différens fruits ou crêmes de plusieurs sortes de couleurs, puis nous avons été chercher un repos que le bruit des voitures n'a nullement inquiété.

15 mai.

La poste restante, *autrichienne et italienne*, est loin d'être tenue aussi bien qu'en Prusse, où tous les établissemens publics ont un ordre et une régularité qu'on chercheroit vainement ailleurs. A Venise, on livre au voyageur toutes les lettres étrangères, dans lesquelles il prend celles qui lui conviennent ; et ces lettres, dispersées çà et là sur le bureau, sont rangées avec si peu d'ordre, qu'on m'a présenté, les deux derniers jours, des paquets qu'on avoit négligé de me proposer le premier, et dans lesquels se trouvoient des lettres arrivées antérieurement à celles que l'on m'avoit déjà livrées. De la poste, nous avons été visiter le célèbre théâtre de la *Fenice*, où l'on ne joue que pendant le carnaval ; ce théâtre, à peu près aussi grand que celui de Trieste, n'offre, comme innovations, ou seulement comme ornemens, rien

de bien digne de sa réputation. Nous avons ensuite parcouru la place Saint-Marc, qui a quelque analogie avec le Palais-Royal, par sa forme, et par les trois galeries d'arcades qui l'entourent. Une des extrémités est occupée par l'église Saint-Marc. On voit, sur le fronton de cette église, les quatre chevaux de bronze, qui, ainsi que beaucoup d'autres monumens, ont fait le voyage de Paris. Je ne suis nullement tenté de regretter cette perte, non plus que celle des autres chefs-d'œuvre, que nous avions *enlevés* dans les divers pays où nos armes ont triomphé; cependant, si quelque chose avoit pu changer mes idées à cet égard, c'est la vue des portes de l'église de Sainte-Sophie, *enlevées* aussi par les Vénitiens aux Turcs, et celle des deux magnifiques lions d'Athènes, pris également aux Grecs, par ces mêmes Vénitiens, qui n'avoient, en bonne conscience, aucun reproche à faire à nos généraux. L'église Saint-Marc contient, comme toutes les autres en général et comme celle de Saint-Jean et Saint-Paul en particulier, une quantité immense de beaux tableaux et de bas-reliefs admirables; le palais des doges, aujourd'hui palais de justice, auquel on arrive par le célèbre escalier sur lequel fut décapité Marino Falieri, est également plein de splendeur et de magnificence; il renferme aussi maintenant la bibliothèque publique et le cabinet d'antiques qui, entre autres curiosités, offre le

Jupiter enlevant Ganymède, attribué à Phidias. On y voit aussi un globe géographique manuscrit, ouvrage de Moroncelli, que la république combla de faveurs, tandis que mon père, qui a consacré sa vie et son petit patrimoine à exécuter le globe de notre musée, beaucoup plus admirable sous tous les rapports, mourra sans avoir obtenu la moindre récompense; bien plus, sans qu'on ait achevé de payer ce qui lui est lègitimement dû. Mais le roi ne peut tout savoir.

Je passe sous silence notre visite à l'arsenal maritime, qui ressemble à tous les arsenaux du monde; à l'académie, au musée, où, à l'exception de quelques tableaux de maîtres, on ne voit rien de vraiment curieux, et j'arrive à l'Opéra, où nous nous sommes rendus à neuf heures du soir. Traversant des rues obscures et silencieuses, dans une gondole noire, comme toutes celles de Venise, qui sont loin de disposer aux plaisirs du spectacle, on débarque au théâtre *San Benedetto*, dont le vestibule est occupé par un café. Ce théâtre, moins grand que *la Fenice*, n'est pas plus moderne. Les symphonistes et les chanteurs que nous avons entendus sont loin de donner l'idée de cette exécution parfaite qu'on ne trouve, *dit-on*, qu'en Italie. L'orchestre et les acteurs sembloient s'être donné le mot pour jouer et chanter faux, ce qui n'a pas empêché les dilettanti vénitiens d'applaudir à tout rompre *li signori Gere-*

mia Rubini, *Gentili*, *Finaglia*, et surtout *le signore Elena Otto*, et *Amalia Brambilla*, qui remplissoient les principaux rôles dans l'opéra en faveur dans cette saison, *Charitea, regina di Spagna, poesia* del signor cavaliere Pola, musique de Mercadante. Cette musique m'a paru une des plus foibles de Mercadante, et M[lle] Otto, qui possède un contralto assez étonnant, s'en sert, à mon avis, sans aucun goût. Les décorations et les costumes ont une grande prétention de richesse, mais c'est une richesse *malaisée*, et qui déguise peu la pauvreté réelle et l'esprit de mesquinerie qui ont présidé à leur confection. Nous sommes sortis de l'Opéra après le premier acte, à minuit, heure déjà fort *raisonnable* pour des spectateurs parisiens; et, remontant dans notre noire gondole, traversant de nouveau des quartiers déserts, nous sommes rentrés à l'hôtel, rien ne trahissant sur nos figures le plaisir qu'on éprouve ordinairement au spectacle.

16 mai.

Après avoir pris congé de M. Mimaut (1), consul de France à Venise, qui avoit bien voulu nous

(1) M. Mimaut, auteur d'une excellente *Histoire de la Sardaigne*, s'est fait connoître fort jeune par des ouvrages de théâtre très-spirituels: on lui doit entre autres la *Maison des Fous*, jolie petite comédie, que mon ami Désaugiers a depuis si spirituellement arrangée en vaudeville, sous le titre du *Mariage extravagant*.

recevoir avec cette politesse exquise qui fait reconnoître et aimer un François à trois cents lieues de sa patrie ; après l'avoir remercié d'avoir bien voulu diriger nos promenades par ses conseils, qui sont à la fois ceux d'un homme du monde et d'un savant distingué, nous avons repassé les lagunes, salué Venise d'un dernier regard, et, reprenant notre voiture à Mestre, nous sommes arrivés à quatre heures, par des routes délicieuses (bordées, surtout du côté de *Mira*, par des maisons de campagne, ou plutôt par de véritables palais), à Padoue, la plus affreuse et la plus triste des villes que nous ayons encore vues. Puis ayant dîné d'une manière splendide et tout-à-fait italienne à l'hôtel de l'*Étoile-d'Or*, nous avons été visiter l'église Sainte Justine, l'une des plus belles de l'Italie, et qui fut construite sur les dessins de Palladio. Il est difficile de rien voir de plus admirable et qui console plus facilement de l'aspect hideux des rues étroites de Padoue, qui ont cependant l'avantage d'offrir, par une continuité d'arcades non interrompues, un abri contre le soleil et la pluie. Nous avions retenu la clef d'une loge pour le spectacle du soir, mais une indisposition de la première chanteuse a fait contremander la représentation.

17 mai.

Traversant cette belle campagne qu'on a surnommée le Paradis terrestre, nous sommes arri-

vés à Vicence, ville moins laide que Padoue, mais où le contraste entre la nouvelle et l'ancienne Italie se fait encore mieux sentir. De toutes parts des masures s'élèvent à côté des plus beaux monumens de Palladio; les charrettes des marchands de légumes et les animaux les plus immondes remplissent les cours, les vestibules et les portiques de palais aujourd'hui ruinés, mais qui portent encore l'empreinte du génie qui les a créés.

L'hôtel du *Chapeau-Rouge*, où nous sommes descendus pour déjeûner, et qui est d'ailleurs fort bon, offre, en plus grande quantité que ses concurrens, les armes de tous les princes, et même de quelques majestés qui y ont passé la nuit. Cet usage, assez général en Italie, n'inquiète pas, autant qu'on pourroit le croire, les aubergistes du second ordre; il pleut des princes dans cet heureux pays; il y en a de toutes les espèces, de toutes les fortunes, et je ne serois pas surpris que la plus petite guinguette n'offrît aussi quelques armoiries. Vérone, où nous sommes entrés à quatre heures, est une ville plus riche et plus commerçante que toutes celles que nous avions déjà vues en Italie. Elle offre un assez grand nombre d'antiquités romaines, un amphithéâtre moins bien conservé que celui de Nîmes, la maison Bevilagne, la porte Bursale, monumens des plus beaux temps de l'architecture romaine. Les tombeaux de la famille Escale, non moins riches

que celui de l'infortuné Belus, la maison de Juliette et de la famille des Capulets, et le jardin que possède depuis quatre cents ans la famille Justi, méritent aussi l'attention des curieux. Ce jardin, dont la promenade ne doit pas être fréquentée par les asthmatiques du pays, se compose d'une série de terrasses qu'on monte successivement, et dont la dernière, sur laquelle se trouve un belvéder, présente un véritable panorama de la ville de Vérone, et de la plaine qu'arrose le torrent de l'Adige, près duquel se donnèrent tant de combats qui éterniseront la valeur françoise. Cependant une inscription, placée au sommet du jardin, parle emphatiquement des victoires remportées dans ces contrées sur les François par les *invincibles* Autrichiens ; et une gravure, placée *par ordre* sans doute dans les auberges, cherche également à faire mentir l'histoire et à illustrer un certain général *Keim*, aux dépens de nos plus illustres chefs, auxquels on enlevera plus facilement leurs titres que leur gloire. Au reste, si le gouvernement du pays croit devoir, dans son intérêt, dénigrer un peu les François, il est une autre classe qui les élève de la manière la plus burlesque, c'est celle des guides, ou domestiques de place. A en croire ces braves gens, qui veulent apparemment intéresser la vanité françoise, les François ont tout fait dans toutes les villes d'Allemagne et d'Italie ; mais à Vienne

et à Venise surtout, il n'y a pas un grand ouvrage d'art, pas un monument qui ne soit dû aux François, et je ne doute pas que, lorsqu'ils ont affaire à quelque voyageur qu'ils supposent un peu crédule, ils n'attribuent aux François en général, et à Napoléon en particulier, dont le nom est toujours dans leur bouche, toutes les églises de Venise, et jusqu'au vénérable palais des doges. L'hôtel des Deux-Tours, où nous demeurions à Vérone, et qui est peut-être le meilleur de l'Italie, est situé presque en face de la maison Castellani, où s'est tenu le congrès, et non loin de la vaste cathédrale où l'on remarque, comme dans les autres églises de Vérone, un mélange assez bizarre de figures religieuses et grotesques. Les bénitiers, par exemple, sont soutenus par des statues coloriées qui représentent des personnages dont l'attitude et la physionomie n'ont rien qui inspire la piété.

On nous avoit encore aujourd'hui apporté la clef d'une loge, mais une indisposition (toujours de la première chanteuse), ou plutôt la beauté du temps, qui auroit rendu les spectateurs trop rares, nous a, pour la seconde fois, en deux jours, retenus à l'hôtel, hôtel vraiment magnifique, desservi, comme tous ceux de ce pays, par des garçons d'une beauté surprenante et d'une tenue si recherchée, que leurs manières et le voisinage de Mantoue rappellent involontairement la pre-

mière éclogue de Virgile, souvenir sans doute calomnieux.

18 mai.

Suivant les bords enchanteurs du lac Garda, et après avoir traversé la forteresse de Pescheira, nous sommes arrivés à l'*Hôtel-Royal* de Brescia. Après un repas *fastueux* comme tous ceux des auberges d'Italie, nous avons été visiter les principales curiosités de la ville, c'est-à-dire l'ancienne et la nouvelle cathédrale, dont le souvenir se perdra bientôt, pour nous, dans celui des églises du second ordre que nous avons déjà vues, et le palais *antique* qu'on achève de construire avec les débris d'un ancien temple d'Hercule, qu'on a déterrés tout récemment. De là nous nous sommes rendus au *palais* du général Lecchi, qui renferme une collection de tableaux des plus grands maîtres; le brave *cicerone* qui nous conduisoit, nous ayant fait entrer dans le cabinet du général son maître, nous a présenté gravement une petite copie gravée du beau tableau de la bataille d'Austerlitz, avant la lettre; puis, *débaptisant* ce célèbre ouvrage, il l'a intitulé *Bataille de Trente*, et a donné au général Rapp, qui figure sur le premier plan, le nom de *colonel Lecchi, venant apprendre à Bonaparte le succès de la journée de Trente.* Sans nous amuser à relever son erreur, nous avons quitté cette jolie habitation, et je me suis dirigé vers le théâtre, pour voir la *comédie* de la *Sposa*

sagace. Après avoir monté les longs degrés qui conduisent à ce beau théâtre, je me suis trouvé, à huit heures et demie, *entièrement* seul dans la plus vaste salle que j'aie encore vue, sans autre clarté que celle répandue par un cadran lumineux, qui, placé au-dessus du rideau d'avant-scène, indique l'heure pendant toute la durée du spectacle. Quand neuf heures un quart ont sonné, les quinquets des musiciens étant venus dissiper un peu les ténèbres, j'ai pu apprécier la richesse de cette salle, que le marbre et l'or embellissent de toutes parts, et qui est bâtie sur le même modèle que toutes celles d'Italie dans lesquelles je suis déjà entré. Enfin le rideau s'est levé ; et, après avoir entendu, moi quatrième, le premier acte de la *Sposa sagace*, qu'on devroit plutôt appeler la *Sposa loquace*, car c'est une véritable *parleuse éternelle*, laissant dans la salle mes trois compagnons plus curieux que moi de connoître le dénouement, je suis rentré à l'hôtel.

19 mai.

Je reviens souvent sur le chapitre des passeports, car il n'existe pas un pays où l'on éprouve autant de vexations sous ce rapport qu'en Italie ; il n'est si mince bourg où vous ne soyez obligé de l'exhiber et de faire enregistrer *lo Passaporto*, d'abord en entrant dans la ville, ensuite à la direction de la police du lieu, puis à la sortie.

Vous avez obtenu, après beaucoup de démarches à Trieste, puis à Venise, l'autorisation de vous rendre à Milan ; on vous délivre même un écrit qui constate ce droit : eh bien ! malgré cet ordre supérieur, il n'est si petit chef de police local qui ne veuille se donner le plaisir d'écrire sur le passe-port, c'est-à-dire sur les débris du passe-port, l'autorisation qu'il lui plaît de vous donner de vous rendre de son bourg dans le bourg le plus voisin, ce qui constitue une série de quarantaines auxquelles il faut se soumettre tout le long de la route. A Dieu ne plaise que je blâme l'obligation où se trouve tout voyageur d'obtenir un passe-port, de le faire même enregistrer à l'ambassade du pays qu'il veut parcourir, d'en justifier à son entrée et à sa sortie de ces divers pays! mais toute autre formalité, en pleine paix surtout, devient vexatoire et abusive, et je plains sincèrement le pays qui croit ne pouvoir espérer de repos qu'au moyen d'une pareille inquisition. Nous n'avons pu, grâce à ses rigueurs, partir de Brescia avant huit heures.

Suivant une route charmante que rafraîchissent des deux côtés deux ruisseaux d'eau vive ; lestés d'un modeste déjeûner que nous a offert le *Canon d'or* de Chiari, ayant traversé l'Adda à Cassano, nous sommes entrés à Milan (dont une grande quantité de *villa* magnifiques annoncent d'avance l'approche) par la belle rue du

Cours. Les *équipages* nombreux à Milan n'y font guère plus de bruit que les gondoles à Venise. On a ménagé de tous côtés, à la distance ordinaire que comporte la voie des carrosses, une suite de dalles, sur lesquelles les voitures roulent sans la moindre secousse, de sorte qu'on n'entend autre chose que le pas des chevaux qui trottent sur des pavés fort petits, mais fort unis. Là, comme dans toute la *gastromane* Italie, les boutiques les plus brillantes sont celles des marchands de comestibles. L'*Auberge-Royale*, où nous sommes descendus, et qui est vraiment le Phénix des hôtels, offre, d'après ce système, un officier de bouche qui satisferoit M. Grimod de la Reinière lui-même. Ce chef est vraiment un *illustre*, un grand homme, que je recommande aux gens qui, *par état*, sont obligés de donner des dîners. La voiture de cet excellent hôtel nous a conduits à huit heures et demie au Théâtre de *la Scala*, où l'on représentoit le deuxième acte de *la Donna del Lago*, le premier acte des *Amazones*, ballet, et le troisième acte du *Montanaro*, opéra. Je n'ai jamais rien vu de plus ridicule que ces fragmens de spectacle, qui n'offrent aucun intérêt, aucune suite; mais je comprends fort bien aujourd'hui pourquoi l'on ne craint pas d'en régaler les amateurs de Milan. D'abord la salle de la Scala, deux ou trois fois plus grande que notre plus grande salle de Paris, ayant à

chaque étage quarante-trois loges, dont les banquettes sont placées *en long* pour faciliter la conversation, et même pour laisser place aux tables de jeux (car l'écarté *parisien* occupe plus que l'opéra italien); puis le parterre présentant, dans sa vaste enceinte, une promenade aux oisifs, ou des canapés aux gens fatigués qui n'ont pas toujours un sommeil tranquille; il est difficile de se faire une idée du bruit, de la confusion qui règnent pendant toute la représentation. A l'exception de Rubini (Giacomo), pour lequel on faisoit silence pendant les airs *seulement*, les autres acteurs pouvoient, sans aucune exagération, se dispenser d'apprendre leurs rôles. Nous n'avons pu d'ailleurs entendre une note de ce qu'ont chanté ensemble et séparément i signori Biondini (Douglas), Piermarini (Rodrigo), le signore Lorenzani (Malcolm), Ruggeri (Albina) et même la signora *Rubini* Comelli (Eléna), et il seroit souverainement injuste de hasarder la moindre critique sur le compte de ces artistes. L'orchestre très-nombreux, et qui ne comptoit pas moins de dix contre-basses, ne pouvoit même parvenir à *réciter* plus haut que le public et à triompher d'un brouhaha pendant lequel *on n'auroit pas entendu Dieu tonner*. La belle Orice, reine des Amazones, sous les traits de madame Conti, qui rappellent beaucoup ceux de madame Zélie Paul, de la Porte-Saint-Martin; le vaillant Thésée, représenté par

M. Molinari, qui n'a pas des manières très-héroïques, et toutes les gentillesses chorégraphiques de M. Henry n'ont pas été plus heureuses. Fatigués de ce vacarme, nous avons admiré seulement, en sûreté de conscience, le magnifique coup d'œil que présente cette immense salle, où l'or et le marbre brillent de toutes parts, et qui, aux belles proportions des autres salles italiennes, joint l'avantage d'être parfaitement éclairée; car, indépendamment du lustre et de la rampe (qui ne compte pas moins de cent-vingt quinquets), une quantité considérable de bougies brillent dans la vaste loge de l'empereur, qui occupe le milieu de la salle, et dans celle du vice-roi, placée à l'avant-scène. Voyant que les acteurs se refroidissoient, d'autant plus que les joueurs s'échauffoient davantage, et persuadés d'avance que le troisième acte du *Montarano*, dont l'affiche n'annonçoit pas l'auteur, n'obtiendroit pas un silence que Rossini et ses timbales n'avoient pu commander, nous nous sommes retirés, non moins assourdis que si nous avions assisté à une vente aux enchères publiques.

20 mai.

Sortis de bonne heure de l'hôtel, nous avons été visiter successivement les promenades, le Cours, le *Foro*, l'amphithéâtre, l'arc de triomphe du Simplon, dont les travaux, long-temps suspendus, à cause du personnage principal qui

devoit figurer sur tous les bas-reliefs, sont repris maintenant avec une nouvelle ardeur. Bonaparte qui, en effet, aujourd'hui, n'appartient plus qu'à l'histoire, gardera sa place sur ce monument qui le présente sous divers costumes et dans les actions les plus importantes de sa vie. Non loin de cet arc de triomphe, s'élève celui de Marengo, qui porte actuellement pour inscription : *Paci populorum sospiti.* De là, passant devant les *colonnes romaines*, restes d'un temple d'Hercule, nous sommes arrivés à la cathédrale (*il duomo*) qui, par son immensité, la magnificence de sa construction, surpasse encore toutes les églises que nous avons déjà vues.

Après avoir admiré l'intérieur de ce beau monument, et surtout la riche chapelle souterraine de Saint-Charles Borromée, ancien évêque de Milan, dont cette ville ne peut trop chercher à éterniser le souvenir, car elle lui a les mêmes obligations que jadis Marseille pendant la peste, et récemment Montauban pendant une affreuse inondation, contractèrent envers leurs pasteurs, nous avons eu le courage de monter l'éternel escalier qui conduit au sommet de cet édifice. C'est là surtout qu'on peut juger de la beauté de l'ensemble de cette cathédrale, et jouir du panorama qu'offrent à la fois Milan et les riantes plaines qui l'environnent. Ne devant plus passer qu'une seule soirée dans cette ville, nous nous étions munis

des clefs de deux loges, à deux théâtres différens, précaution qui ne dispense pas de prendre aussi des billets en entrant au spectacle. Le premier de ces théâtres est (je ne rougis pas de le dire) celui des *Marionnettes* qui a, il est vrai, une réputation européenne. Ce spectacle, soigné dans ses moindres détails, placé dans une charmante petite salle, réunit, en enfans et souvent en grandes personnes, la plus brillante société. Le jeu des machines est parfait, et les acteurs qui parlent derrière une toile, sont, sans exagération, infiniment préférables à ceux que nous avons vu représenter ensuite, au *Theatro Re*, Mathilde de Schabran, de Rossini. En vérité, à en croire nos dilettanti parisiens, il n'y a de salut, pour les vrais amateurs d'une bonne exécution, qu'en Italie. A Florence, à Naples, que je ne connois point, passe encore; mais Venise, mais Milan! il n'est à Paris orchestre d'un si petit théâtre, acteurs fredonnant le vaudeville, avant un mélodrame, qui n'exécutassent et ne chantassent mieux Mathilde de Schabran, que ces Italiens, seuls organisés pour l'harmonie. Je ne crois pas que cet opéra ait jamais été représenté en entier à Paris : le sujet est celui d'*Euphrosine et Coradin*, moins les rôles des deux sœurs et plus celui d'un bouffon *renforcé*, que la barbarie du comte met, à chaque instant, entre la vie et la mort; quant à la musique, qui, malgré l'exécution, m'a paru

pleine de chaleur et de mouvement, elle a, sur celle d'*Euphrosine*, l'avantage de ne point présenter cet absurde duo de la *jalousie*, qui réunit les suffrages de tous les amateurs du genre faux et forcé. La salle du théâtre *Re* est fort jolie, au moins dans l'intérieur; elle est construite dans le système des autres salles italiennes, mais un peu plus petite. Les décors ont absolument les mêmes défauts, les rideaux d'avant-scène seulement (il y en a deux à tous les théâtres de Milan) sont charmans. Le premier figure une magnifique tapisserie. Le second (secondino), qu'on descend (ainsi qu'à *la Scala*) après la première pièce, offre à ces deux théâtres une scène villageoise (à la manière flamande). Je n'ai pu voir le théâtre *Carcano*, où l'on représentoit, ce même soir, deux comédies dont le titre avoit une furieuse odeur de mélodrame. La salle, m'a-t-on dit, est semblable à la *Fenice;* quant au théâtre de la Canobbiana, et à la société philarmonique, réunion particulière d'amateurs, qui a lieu le vendredi, on n'y donne des représentations qu'en hiver. Après le spectacle, nous avons été prendre des glaces au Café-Royal, où l'on peut s'en régaler moyennant 5 sols de France (7 s. de Milan) par personne. Rentrés à l'hôtel, nous avons terminé nos comptes, fort modérés, avec le patron de l'auberge royale; auberge si bien tenue que bien des princes *en voyage* s'y trouveroient servis presque

aussi bien que dans leur palais ; je ne parle pas seulement des princes d'Italie.

22 mai.

A huit heures, nous nous sommes mis en route pour Como, dont le lac étoit tellement grossi par la fonte des neiges, que nous n'avons pu arriver à l'hôtel de l'*Ange* qu'en traversant une place publique entièrement inondée, et qu'on *passoit*, pour le moment, en bateau. Aussitôt après déjeûner, nous nous sommes embarqués sur un petit bâtiment à quatre rames qui nous a fait faire la plus délicieuse promenade qu'on puisse imaginer. D'abord, au palais de la feue reine Caroline, où Bergami, quittant la terre pour l'onde, guidoit, sur un frêle esquif, comme autrefois sur un coursier fougueux, sa royale maîtresse. Caroline vouloit bien, en reconnoissance, le loger dans la plus délicieuse habitation que j'aie vue; honneur à l'architecte qui a dirigé les travaux de cette errante majesté, qui a surtout profité, avec tant d'art, des torrens qui, de tous côtés, descendent des montagnes, et les a tantôt promenés en ruisseaux limpides, ou tantôt fait tomber en bruyantes cascades ! Le voyageur, qui marche de surprise en surprise, éprouve la plus grande de toutes en voyant que ce palais, ces jardins, ces ruisseaux, que tout enfin est placé sous la protection de la *Sagesse*, de Minerve, dont le temple, placé dans la partie la plus élevée, commande avant tout l'attention

et les hommages. Il semble que, dans un lieu qui a tant de ressemblance avec Amathonte, on devroit s'attendre à voir présider une autre déesse. Nous avons ensuite visité, avec un autre genre d'intérêt, la *maison de Pline-le-Jeune*, où il n'est pas certain que Pline ait jamais habité, mais qui présente cette singulière fontaine dont il parle avec tant d'étonnement dans sa lettre à Licinius. Cette fontaine offre aujourd'hui encore le singulier phénomène dont le flux de la mer peut donner seul l'idée, c'est-à-dire que l'eau s'élève, le matin, dans le bassin, et décroît, le soir, de près de quatre pieds. Près de là, et toujours dans la *maison Plinienne*, on voit l'admirable cascade nommée l'*Orrido*, qui tombe avec fracas de plus de 250 pieds. Le propriétaire de la maison a fait ouvrir, au pied de cette cascade et dans les fondations de l'édifice, des *regards* où la chute bruyante de l'eau présente un spectacle digne du nom de la cascade. Remontés dans le bateau, nous nous disposions à prolonger encore notre tournée, quand, après quelques minutes de navigation, entre les deux rives délicieuses du lac, nous voyons nos rameurs parler bas entre eux, se faire des signes, serrer avec soin la couverture de toile qui abritoit le bateau contre le mauvais temps. Nous ne savions comment expliquer ce mouvement, quand le lac, tranquille dans la partie où nous étions, présente tout-à-coup, dans celle où nous

allions entrer, des vagues écumantes semblables à celles d'une mer furieuse ; le vent s'élève sur-le-champ et menace d'engloutir notre frêle embarcation. Pour vous éviter le récit d'une de ces tempêtes, comme on en lit dans tous les romans, et comme on en voit très-fréquemment sur le lac Como, je me bornerai à vous raconter comme quoi, après les plus pénibles efforts, les mariniers ont enfin pu gagner un petit port, dans lequel étoit déjà entré un autre bâtiment dont les passagers contemploient du rivage, avec quelque inquiétude, les manœnvres de nos matelots pour arriver dans la rade. Nous avons tous ensuite regagné l'hôtel, à pied, en dépit de la bourrasque qui retardoit encore notre chemin sur terre, mais qui auroit pu, sur le lac, terminer tout-à-fait notre voyage. Après un modeste souper, nous espérions trouver le sommeil ; mais une nuée d'Anglois, débarqués le soir dans l'hôtel, en ont décidé autrement. Leur souper n'a fini qu'à une heure et demie de la nuit; et, dès deux heures du matin, les mariniers, jurant, criant sous nos fenêtres, ont prolongé notre insomnie, et nous ont décidés à partir dès cinq heures et demie pour Laveno, où nous sommes arrivés à midi, après nous être arrêtés pour déjeûner dans un autre hôtel *de l'Ange*, à Varèse, petite ville assez jolie. Les bords du lac Majeur, moins rians que ceux du lac Como, sont également couverts de maisons de campagne

habitées aussi par des colonies angloises. Près d'Arona, s'élève la statue de saint Charles, qui n'a pas moins de trente-six pieds de haut : on l'aperçoit de plus de trois lieues. Le lac, beaucoup plus grand que celui de Como, est cependant moins dangereux pour les *navigateurs;* il offre d'ailleurs des *stations* où le voyageur peut mettre pied à terre. L'*Isola-Madre*, la première île qu'on rencontre, offre l'aspect le plus pittoresque ; elle est plantée des arbres exotiques les plus rares, et habitée par des peuplades de faisans, de pintades et d'oiseaux curieux, qu'on y rencontre à chaque pas. Elle a la réputation de produire les meilleurs citrons de l'Europe ; ces fruits et les limons les plus beaux croissent par millions dans l'île. *L'Isola-Bella*, qui n'est qu'à vingt minutes de l'Ile-Mère, et qui, comme elle, appartient, depuis des siècles, à la famille des comtes Borromée (toujours celle de saint Charles Borromée), passe pour être plus jolie que l'Ile-Mère ; mais elle ne doit cette réputation qu'à des constructions plus élégantes et à une régularité dans le dessin des jardins, qui me semble beaucoup moins agréable que l'aspect un peu sauvage de l'Ile-Mère. Le comte Borromée, ambassadeur d'Autriche, à Rome, réunit, dans le palais qu'il vient habiter quarante jours par an, à l'*Ile-Belle,* des collections de tableaux et de statues. Le *cicerone* qui nous guidoit nous a montré aussi une magnifique

table en mosaïque, présent du pape actuel au comte, et m'a appris, avec le plus grand mystère, qu'une table pareille, offerte en même temps par Sa Sainteté à notre ambassadeur, à Rome, avoit près de deux pouces de diamètre de moins que celle de son maître. De Laveno où nous nous étions embarqués, nous sommes arrivés sans accident à Baveno, frontière du Piémont, où nous avons pris, avec les postillons sardes (dont la livrée est à peu près pareille à celle des postillons de France, et qui ne portent plus le cor allemand et italien), le tarif françois, beaucoup plus onéreux que tous les autres. On peut calculer qu'il en coûte moitié moins qu'en France pour voyager en Autriche; un tiers environ de moins également en Italie et dans l'Allemagne septentrionale; mais, en Piémont, les prix redeviennent les mêmes, et les fréquentes expéditions de *permis de poste* augmentent même assez souvent les frais. Après quatre heures de chemin dans une vallée magnifique, nous sommes descendus à l'excellent *hôtel de la ville*, à Domodossola, au pied du Simplon, dont l'*approche* ne nous sembloit pas devoir promettre une auberge aussi *confortable*. Frémissez, mes chers amis, voici le jour du danger; c'est demain que nous traversons le Simplon. Il a fallu notre ignorance parisienne pour songer à franchir ce pas dangereux *au printemps*, et justement au moment où il offre les périls les plus difficiles

à éviter : mais enfin nous y voilà, deux François, le prince Léon et M. de Portalèz nous ont précédés, nous les suivrons.

25 mai.

C'est aujourd'hui, et nous avons *passé*, mais non sans danger, et, il faut le dire, non sans crainte. Nous avions bien consulté avant de tenter l'entreprise, mais seulement au moment de nous risquer, et consulté, qui ? des gens intéressés à déguiser le danger, des aubergistes, des postillons qui voudroient qu'on fréquentât toute l'année une route qui n'est sûre que pendant trois mois. Arrivés sur le lieu même, nous avons trouvé des hommes de meilleure foi, mais il étoit trop tard ; d'ailleurs d'autres François nous avoient devancés, il eût été honteux de reculer. Depuis deux jours seulement, les voitures rouloient sans traîneaux, mais le danger n'en étoit pas moins grand ; au contraire, car le peu de chaleur qu'on venoit d'éprouver avoit ébranlé partout et fait tomber déjà, en plusieurs endroits, les neiges qui roulent en se réunissant, et forment les horribles avalanches, effroi de ce malheureux pays. Une de ces avalanches (qui couvrent parfois une lieue de terrain) vient d'engloutir, il y a un mois seulement, tout un village du Valais. Le premier postillon, dont le relais est le moins dangereux, nous a d'abord encouragés, en nous assurant qu'on n'avoit rien à redouter jusqu'à midi, heure à la-

quelle nous aurions franchi la montagne. Le second, toujours en assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, nous montroit le chemin ruiné par un rocher croulé la veille. Une avalanche, tombée le 20, avoit suspendu le passage pendant six heures, mais on l'avoit coupée, et c'est à travers cette coupure, étroite et haute de plus de trente pieds, que nous passions, regardant toujours au-dessus de notre tête. Ici, plus de trois cents arbres arrachés et tombés dans le torrent, avec d'autres fragmens de la route, indiquoient l'horrible chemin que s'étoit frayé, précisément le 23 mai de l'année précédente, une autre avalanche plus terrible encore; mais pour aujourd'hui *il n'y avoit toujours aucun danger*. Notre troisième guide, qui répétoit toujours la même phrase, *il n'y a pas de danger*, a été de meilleure foi à la fin du relais, et il nous a montré certain endroit que, dans ce moment de l'année, il ne traversoit pas sans émotion, malgré l'habitude. Arrivés dans cet endroit, et sur notre observation qu'il nous menoit trop *vite*, il nous avoit dit que, malgré le mauvais état du chemin, on alloit toujours *vite* dans ce passage ; nous avons alors compris seulement le sens de cette phrase, et le motif qui lui faisoit répéter à chaque instant, *il n'y a pas de danger*. Enfin, avec l'aide de Dieu, après onze heures d'émotions de tout genre, nous étions hors d'inquiétude. Pendant ces onze heures,

nous avons rendu hommage au génie qui a créé cette route, mais notre hommage étoit peu tranquille. *Cæsar, morituri te salutant.* Voici en peu de mots le détail de notre itinéraire: Nous sommes partis à trois heures du matin, et nous avons admiré à Crevola, où commence la montagne, le pont hardi qui s'élève au-dessus du torrent de la Diveria. Continuant ensuite notre route au milieu des scènes les plus pittoresques, nous sommes arrivés dans cette sombre vallée de Gondo, oú des rochers suspendus de toutes parts sur votre tête, des abîmes ouverts sous vos pieds, un torrent roulant avec fracas, le bruit des cascades venant l'alimenter, forment le tableau le plus horriblement sublime. Après six heures de marche, on arrive au village du Simplon, où règne un froid éternel, et que ruine ou menace sans cesse la chute des avalanches et des rochers les plus terribles. Encore deux heures de marche, et vous arrivez au sommet de cette affreuse montagne, affreuse là surtout, car l'œil ne voit plus qu'une nature morte, que des arbres languissans, que des neiges sans fin. C'est entre deux murs de cette neige éternelle que notre voiture a trouvé un étroit passage, jusqu'à *la barrière* où les malheureux Valaisans, dans l'espoir de réunir assez de ressources pour entretenir cette belle route, font payer aux voyageurs, trop rares, un droit fort considérable; droit qui ne suffit pas encore, puisque,

en ce moment, une seule voiture peut passer pendant un espace de deux lieues, et qu'on ne sauroit calculer sans effroi ce qui arriveroit si par hasard un second chariot venoit à la rencontre du premier dans le chemin étroit qu'on a disputé à la neige des avalanches.

Arrivé au sommet de la montagne, après avoir échappé à tant de dangers, après avoir traversé ces sombres galeries, parcouru cette chaussée qui présente à chaque instant des traces horribles de la chute des pierres et des neiges, on se sent plus tranquille et plus libre d'inquiétudes; mais c'est ici qu'elles doivent recommencer, au contraire, avec plus de force. C'est là, près du glâcier de *Kaltwasser*, au détour qui forme la route pour descendre enfin, que des neiges accumulées, incessamment minées par le soleil du printemps, menacent à chaque instant votre tête. Les énormes monceaux tombés la veille, le matin même, et coupés aussitôt par soixante cantonniers, pour ne pas interrompre le passage, attestent les dangers que l'on court en traversant, au mois de mai, cet endroit épouvantable, où l'œil, occupé presque constamment à considérer la hauteur qui domine la route à droite, n'est distrait que par la vue de l'horrible précipice qui la borde à gauche. Cet abîme, où pas un arbre, pas un rocher ne vous arrêteroit dans une chute de plus de mille toises, fait éprouver un sentiment de

terreur, que l'aspect de l'enfer lui-même ne sauroit surpasser. Roulant toujours avec une vitesse inconcevable, on atteint la quatrième, puis la cinquième galerie, taillée dans le rocher; et, toujours entouré de débris et d'abîmes, on arrive à Berisaal, puis à Brieg, où la montagne et les dangers finissent.

Mais en y arrivant, on ne peut s'empêcher de faire cette réflexion : L'homme, dans son orgueil, croit parvenir à vaincre la nature, mais cette nature *éternelle* se rit des efforts d'un *moment* qu'on fait pour la dompter. Un génie extraordinaire, inquiet, réunissant la puissance et les efforts de plusieurs peuples étonnés de ne plus porter qu'un seul nom, dit : « Je veux qu'on passe là où la nature défend de passer, je veux que deux chars puissent franchir, en courant, ces Alpes, sur le sommet desquels le mulet ne parvient qu'avec difficulté. » Aussitôt cent mille bras sont en activité; de toutes parts les rochers sont minés, des ponts sont jetés à cent pieds au-dessus des abîmes, le terrain est soutenu par d'énormes murailles, les eaux des torrens roulent dans d'immenses aquéducs, et l'on passe facilement en effet dans ce lieu qu'on croyoit inaccessible. Mais ce qui est contraire aux lois naturelles ne peut être durable. A peine trois mois d'été sont-ils écoulés, que l'automne, avec ses longues pluies, vient à son tour miner ces masses de ro-

chers dont on a coupé la base; elles roulent alors entraînant avec elles, au fond de l'abîme, d'énormes fragmens de cette chaussée, qu'on a cru impérissable. Ces torrens, qu'on a essayé de contenir, grossis quelquefois d'une manière extraordinaire, ne trouvant pas, dans les canaux qu'on leur a construits, un écoulement assez vaste, inondent alors une partie de la route, où, rendus plus forts par la résistance qu'ils trouvent, entraînent les ponts qu'on avoit suspendus au-dessus de leur cours ordinaire. Puis arrive l'hiver, avec ses neiges énormes qui, entassées par leur propre poids sur le dôme de la montagne, s'ébranlent au premier coup de vent, au premier rayon du soleil, se précipitent avec un fracas horrible du sommet le plus élevé, et, se réunissant aux autres masses de neige qu'elles rencontrent sur les sommets inférieurs, renversent les rochers les plus lourds, déracinent les arbres les plus forts, se fraient enfin, aux dépens de la route tracée par les hommes, un chemin horrible, qu'on reconnoît long-temps encore après aux ruines dont il a couvert deux ou trois lieues de montagnes. Tant que le sort favorise celui qui a tenté ce projet gigantesque, tant qu'on peut employer l'or de la Hollande et de la Westphalie, à conserver les routes du Valais, on répare, à force de bras et d'argent, ce qu'on a élevé à force d'argent et de bras. Mais quand le pays où

s'est élevé ce magnifique travail est seul chargé de l'entretenir et de le conserver, quand ce pays est peut-être le plus pauvre de l'Europe, peut-il, avec ses ressources modiques, soutenir ce que les dépenses du monde pouvoient seules continuer? Non, il essaie d'abord de lutter avec les accidens les plus funestes; mais, tandis qu'il répare un désastre, un autre plus grand encore vient réclamer ses soins et son argent, et, en moins d'un siècle, cet ouvrage *éternel* ne sera plus qu'un monument de la conception la plus hardie, et de la puissance la plus colossale qui ait un instant étonné le monde. Alors le mulet reprendra la route que seul il auroit dû connoître; et le passant, placé moins commodément, mais plus sûrement, admirera les restes de l'entreprise la plus audacieuse qu'on ait jamais tentée, jusqu'à ce qu'enfin la nature, reprenant ses droits impérissables, ait entièrement caché sous la mousse les débris de ce merveilleux ouvrage.

On parle italien depuis le lac Majeur jusqu'à Domodossola; françois jusqu'à Brieg, où finit le Simplon et commence la longue et délicieuse vallée suisse nommée le Valais. Ici, il a fallu reprendre l'allemand, que je m'étois dépêché d'oublier. Heureusement la plupart des maîtres de poste parlent françois. Suivant toujours les bords du Rhône, qui, foible encore, s'annonce déjà par une impétuosité extrême, et désole parfois les

riches campagnes qu'il arrose, nous sommes arrivés à l'auberge du *Lion-d'Or*, à Tourtemagne, où nous avons été reçus avec une cordialité, un empressement, qui nous ont fait oublier en partie les fatigues et les émotions de la journée. Après le dîner, nous avons visité la belle cascade qui se précipite de la montagne voisine. Rentrés à l'hôtel, nous n'avons pas eu peine à trouver le sommeil; et, après avoir acquitté le compte fort léger que nous a présenté notre excellent hôte, nous nous sommes remis en route.

24 mai.

Nous avons encore suivi les bords du Rhône et l'étroite et charmante vallée que domine la plus haute chaîne des Alpes. Arrivés à Sion, où nous avons déjeûné, toujours à l'hôtel du *Lion-d'Or*, nous avons retrouvé la langue françoise, sans quitter les mœurs et la simplicité valaisanes, ni les jolis petits chapeaux, les figures expressives et piquantes des paysannes du Valais, ni surtout les beautés pittoresques de la route qui conduit à Martigny (1). C'est près de là, à Saint-Maurice,

(1) Ce charmant pays est cependant affligé par les *goîtres* et le *crétinisme* (imbécillité). Mais, heureusement pour les nombreux paysans atteints par ce dernier fléau, un préjugé favorable est attaché dans le pays à leur présence, et chaque famille croit que le bonheur des individus qui la composent dépend de celui des infortunés *crétins* qu'elle compte dans son sein.

que finit la vallée, et que le chemin se partage. Après avoir admiré la magnifique cascade de *Pissevache,* dont le marquis de Pezay disoit : *le nom est vilain*, *mais la chose est admirable*, nous avons choisi la route qui conduit à Genève, par le canton de Vaud, et nous avons été coucher à Bex, joli village qui présente un hôtel digne des plus belles villes, par l'élégance de son service, mais plus digne encore de la campagne *suisse* et de ses habitans, par le caractère affable, doux et hospitalier des maîtres de l'auberge de l'*Union*. Nous avons visité avant le dîner les points de vue les plus remarquables des montagnes qui entourent ce délicieux village, où l'on trouve un établissement d'eaux minérales si bien tenu, qu'on auroit presque envie d'être malade pour essayer de ses ondes salutaires.

25 mai.

Nous voulions nous diriger sur Berne, et visiter les lacs de Thun et de Brientz; mais le froid, qui, de mémoire d'homme, n'a jamais été plus grand en Suisse que cet hiver, n'est pas entièrement fini; il a même neigé cette nuit, et force nous a été de laisser là notre projet, et de suivre les bords du lac de Genève, depuis la charmante ville de Vevey, où nous avons déjeûné aux *Trois-Couronnes*, jusqu'à Lausanne, où nous n'avons pas manqué d'aller voir ce fameux *Signal*, qui présente un point de vue enchanteur. L'hôtel du

Faucon, où nous demeurions à Lausanne, nous a prouvé que ces bons Suisses n'étoient pas moins *gastronomes* que les Italiens. A la quantité des mets qu'on nous a servis pour deux personnes, nous avons bien vu que MM. les aubergistes de Lausanne étoient habitués à héberger des Anglois. En effet, je ne sais si les bords du lac de Genève ne sont pas maintenant plus anglois que suisses. Malgré le peu d'étendue des îles britanniques, les Anglois sont certainement la plus grande, c'est-à-dire la plus nombreuse nation de l'Europe; car, indépendamment de l'Inde et de leurs établissemens d'outre-mer, ils occupent encore une grande partie du continent. Les pays les plus beaux, les maisons les plus jolies de l'Italie et de la Suisse sont habitées par des Anglois, qu'on retrouve sur les bords du lac de Genève comme sur ceux du lac de Como. Les François, au contraire, sont naturellement casaniers. Que conclure de là, si ce n'est que la France est le plus beau pays du monde, et qu'on ne change que pour trouver mieux ?

26 mai.

Partis à neuf heures de Lausanne, que nous n'avions pas voulu quitter sans visiter ses beaux environs, suivant toujours les bords du lac, après avoir déjeûné à Rolle, à la *Couronne*, nous sommes arrivés à Genève, encore à la *Couronne*, excellent hôtel, qui n'est cependant pas le plus

renommé de la ville. Les *Sècherons* et l'*Ecu-de-Genève* ont plus de réputation; mais n'ayant pas trouvé de place dans ces deux hôtels l'an dernier, j'avois été si bien accueilli à la *Couronne*, on m'y avoit si bien traité, que la reconnoissance a dû m'y conduire encore cette année.

27 mai.

Quand on a visité à Genève la *Treille* et la promenade *Saint-Antoine*, avec leurs beaux points de vue, la belle maison de campagne que M. Constant ouvre si obligeamment aux étrangers, et d'où l'on peut voir la jonction de l'Arve et du Rhône; quand on a fait l'indispensable voyage de Ferney, celui de Coppet, vu la maison de Jean-Jacques, il ne reste plus rien à désirer que de visiter Chamouny et le Mont-Blanc, les véritables curiosités des environs, qui laissent bien loin derrière elles toutes celles qui ont quelque chose d'*humain*. La poste ne conduit pas à Chamouny (Savoie), au moins par Salanches. Deux routes seules, en Suisse, sont desservies par la poste; aussi les rues de Genève et des autres villes de la république sont encombrées de loueurs de voitures, qui assiégent les voyageurs de leurs propositions. Le prix ordinaire, soit qu'on garde l'équipage et les chevaux pour une tournée dans toute la Suisse, soit qu'on veuille faire seulement une promenade, est de 10 francs par jour pour une voiture attelée d'un cheval, et de 15 francs pour celles attelées

de deux chevaux. On fait de la sorte environ dix-huit lieues par jour; c'est la distance de Genève à Salanches, ou plutôt à Saint-Martin, hôtel où l'on descend ordinairement le soir pour se rendre ensuite à Chamouny le lendemain matin, car la route qui conduit au pied du Mont-Blanc seroit impraticable la nuit. Quoique la saison fût encore très-peu avancée pour ce petit voyage, ma femme n'a pas voulu perdre cette occasion de voir le Montanvert; et, dans l'espoir que le temps s'adouciroit enfin, nous avons arrêté des chevaux pour le lendemain.

28 mai.

Nous sommes partis à neuf heures de Genève, par un temps moins rigoureux que la veille, et nous avons traversé le torrent de l'Arve à Bonneville. Là, une colonne surmontée de la statue du roi Charles-Félix, atteste la reconnoissance des Savoyards pour ce prince qui a fait creuser un lit dans lequel le torrent, qui désoloit la vallée de Maglan, roule maintenant avec plus de fracas, mais sans menacer les campagnes. Suivant les bords de cette impétueuse rivière, nous sommes arrivés d'abord à Cluse; puis, passant près de la cascade d'Arpenaz, que la fonte des neiges rendoit magnifique, nous sommes entrés dans la vallée de Salanches et descendus à l'hôtel de Saint-Martin. Une terrasse de cet hôtel domine la campagne environnante, et présente, quand

les montagnes sont débarrassées de nuages, ce qui, à vrai dire, est assez rare, la vue du Mont-Blanc. Quoique le ciel fût assez serein, ce beau mont étoit presque entièrement caché ce soir; et, pendant notre longue promenade dans la délicieuse vallée de Salanches, le soleil couchant n'a pu parvenir à triompher des nuages qui couvroient ce roi des montagnes. Rentrés à l'hôtel, nous nous sommes couchés de fort bonne heure, pour être prêts à monter au point du jour à Chamouny.

29 mai.

A quatre heures du matin je me suis habillé à la hâte, et j'ai couru sur la terrasse, où le ciel le plus beau m'a permis de voir enfin le Mont-Blanc dans toute sa gloire: craignant que quelque nuage importun ne vînt, comme cela arrive fort souvent, détruire ce beau spectacle, je me suis hâté d'éveiller ma femme, et nous avons admiré à qui mieux mieux. Mais ne vous attendez pas, mes chers amis, que je vous fasse entrer dans les longs détails de *nos admirations* pendant notre excursion à Salanches, et à Chamouny surtout. Je me bornerai au commentaire de Voltaire sur Racine, et avec bien plus de raison; car, je le répète, il n'y a rien d'*humain* dans tout ce qu'on rencontre dans ce merveilleux pays. Ce sont de ces spectacles qui passent tout ce que l'homme se croit réservé à voir pendant sa vie. Et comme si, pour en jouir, l'on devoit déjà renoncer à ce monde et à ses

pompes, le riche et le pauvre se rendent à Chamouny dans le même équipage. Le plus grand seigneur est obligé de laisser à Salanches sa voiture armoriée, et de monter dans l'humble *char de côté*, qui, par sa construction étroite, convient seul aux difficultés et au peu de largeur du chemin. Cette route, par ses beautés surnaturelles, prépare insensiblement au spectacle dont vous allez jouir en arrivant à Chamouny, et en parcourant, monté sur un paisible mulet, les prodiges de la *Mer de glace* et du Montanvert, les pyramides des Bossons et du glacier des bois. J'entends dire à chaque instant à l'habitant casanier de Paris: Allez donc voir la mer, allez au Havre, allez à Dieppe. La mer offre sans doute un spectacle imposant; mais quand on pense qu'un voyage de dix jours, pour l'allée et le retour, sépare seulement les Parisiens des prodiges de Chamouny, et qu'on lit, au milieu des tributs d'admiration des étrangers de tous les pays, si peu de noms françois sur les livres des hôtels de la vallée, on ne sait comment concilier cette indifférence pour des merveilles tellement au-dessus des autres merveilles, avec ce goût inné chez les François pour tout ce qui est vraiment beau. Je ne puis trop exhorter ceux de mes amis qui peuvent faire, et qui n'ont pas encore fait ce voyage, à ne pas reculer plus long-temps le plaisir le plus vif et le plus vrai qu'ils puissent goûter. Et quand leurs

yeux seront fatigués d'admirer le spectacle sublime que présentent ces merveilles célestes, qu'ils reportent leurs regards vers la terre, ils y verront, ce qui méritetoit seul le voyage, des hommes essentiellement bons, doux, honnêtes, hospitaliers. Aucun des voyageurs qui montent en foule, à la fin de l'été, dans la vallée de Chamouny, ne quitte l'hôtel de l'*Union* où nous étions logés cette année, sans consigner sur le livre, avec son admiration pour les beautés de la nature, sa reconnoissance pour des hôtes dont rien n'égale la bonté, la douceur, l'esprit d'obligeance et de désintéressement. Et n'allez pas croire que les maîtres seuls de l'hôtel de l'Union méritent ces éloges; ceux de l'hôtel de Londres, voisin du premier, sont dans le même cas; tous vos guides, tous les habitans de la vallée sont des personnages *idéals* partout ailleurs. Je ne m'étonne pas si nos romanciers, si nos auteurs dramatiques placent le tableau des mœurs patriarcales dans la Suisse et dans la Savoie. Leurs portraits, qu'on trouve exagérés, sont encore loin de la réalité; et quiconque a vu de près les pays de montagnes, la Styrie, le Valais et les autres parties sauvages de la Suisse, ne pourra s'empêcher de rendre justice à ces hommes qui, par la simplicité de leurs mœurs, la bonté et l'inaltérable douceur de leur caractère, leur désintéressement et leurs vertus hospitalières, forment

malheureusement un contraste frappant avec les habitans des plaines. On ne se rappelle pas qu'il y ait jamais eu de vol commis dans la vallée de Chamouny, et l'*assassinat* est un mot tout-à-fait inconnu dans cet heureux pays, qui ne communique avec le reste du monde que pendant quatre mois de l'année. Comme je le disois, les livres des hôtels sont remplis des expressions d'une admiration universelle, exprimée dans toutes les langues. Quelques-unes de ces inscriptions sont remarquables par la vérité de l'enthousiasme qui les a inspirées, d'autres sont trop emphatiques; une seule m'a paru digne par sa simplicité de la grandeur du sujet : *Gloria Deo... in excelsis* : telle est en effet la véritable inscription que le Mont-Blanc présente en caractères ineffaçables.

Après une promenade de six heures au Montanvert, par le plus beau temps, nous sommes rentrés à l'hôtel, où un dîner simple mais excellent, un dessert où figure toujours en première ligne le miel qu'on trouve sur toutes les tables suisses, mais qui n'est nulle part aussi bon qu'à Chamouny, nous nous sommes endormis au bruit des flots de l'Arve, qui coule ou plutôt qui roule sous les fenêtres des deux hôtels voisins et non rivaux qu'on trouve dans ce beau pays.

30 mai.

Nous devions recommencer nos excursions de bonne heure; mais la fatigue de ma com-

pagne en a décidé autrement, et nous n'avons pu partir qu'à huit heures. Notre promenade s'est dirigée vers le glacier des Bossons et la cascade des Pélerins; j'ai dit que je ne donnerois aucun détail, et que je renverrois le plus vite possible le lecteur à l'*ouvrage original ;* c'est ce que je ferai. Je me borne donc à consigner que, rentrés à midi, nous avons quitté à trois heures Chamouny, et qu'après cinq heures de voyage par le chemin que nous avons suivi la veille, et qui, vu pour la quatrième fois, m'a encore semblé plus beau que la première, nous sommes revenus à Saint-Martin. La rupture d'un pont nous a empêchés de passer par les bains Saint-Gervais ; mais nous n'avons pas eu l'idée de rien regretter,

31 mai.

A trois heures du matin (la chaleur étant excessive), nous sommes repartis pour Genève; et, suivant la même route, nous sommes arrivés à Bonneville, où nous avons déjeûné à l'hôtel des Balances. Je donnerai une idée du désintéressement des aubergistes de ce pays, qui n'ont pas un instant la pensée de songer à rançonner les *étrangers*, en disant qu'un déjeûner servi pour deux personnes, avec une abondance que nous étions loin de réclamer et d'attendre, et composé d'abord d'un repas *à la fourchette* et de vin excellent, puis le café à la crême et de ses accessoires habituels, nous a coûté trois francs de notre mon-

hoie. Et, de ce compte, il faut encore déduire, sur les bénéfices de l'hôte, le repas qu'on offre gratis, dans tous les hôtels, au cocher et au postillon qui conduit les voyageurs. Quel que puisse être le bas prix des denrés, on sent que des hôtes qui ne tirent pas autrement parti de leur position, sont vraiment d'un désintéressement peu commun; et, si vous ajoutez au petit plaisir *secret* que l'on éprouve *toujours* à voir qu'on n'a pas été trompé et qu'on a dépensé fort peu, celui d'admirer l'air de satisfaction qui brille sur la figure de vos hôtes, de recevoir en partant leurs bouquets et leurs remercîmens, vous conviendrez qu'il n'y a qu'en Savoie qu'on peut songer à goûter de ces petites satisfactions. Arrivés à Genève à une heure, la chaleur étouffante et la lassitude des jours précédens nous ont retenus à l'hôtel.

1er juin.

A sept heures, prenant congé de nos excellens hôtes de la *Couronne*, nous avons suivi la route de Lyon, cette route, que M. Vaysse de Villier, dans son excellent ouvrage, a bien raison de proclamer la plus *romantique* de France. Ainsi donc allez à Chamouny, et allez-y par la route de Lyon. De Genève à Pont-d'Ain, l'œil est enchanté par une suite de tableaux les plus pittoresques; la position du fort de l'Ecluse, le phénomène si bizarre de *la perte du Rhône*, les bords du lac de Silan, de celui de Nantua, Cerdon et sa montagne,

dont les aspects sont si variés : les bords rians de l'Ain, dominés par des monts où la neige n'est pas stationnaire comme en Suisse, forment une suite de tableaux ravissans. C'est encore à l'hôtel de la Poste que nous avons couché à Pont-d'Ain ; cette antique auberge vaut mieux que beaucoup de modernes hôtels.

2 juin.

Partis à neuf heures, nous sommes arrivés à Lyon par le quai du Rhône, et nous sommes descendus à l'hôtel de l'*Europe*, le plus beau de cette grande ville, ce qui ne veut pas dire qu'il soit encore bien beau, car Lyon est plus industrieux que *magnifique;* et, à l'exception des quais, de la place Bellecour et de celle des Terreaux, on ne trouve rien de bien remarquable dans cette grande cité.

9 juin.

Partis de Lyon le 4, nous avons pris la route de Clermont, Moulins, Nevers et Fontainebleau, et sommes arrivés à Paris.

Voici, en résumé, ce qui nous a le plus frappés pendant ce voyage de deux mois :

L'ordre et la régularité des diverses administrations publiques de la Prusse ;

La magnificence des édifices de Berlin ;

La malpropreté polonoise ;

L'*excellence* des théâtres de Vienne ;

La délicieuse vue du port de Trieste ;

L'antique splendeur et la tristesse actuelle de Venise ;

Les charmantes routes et la gourmandise italiennes;

Les belles salles de spectacle et la mauvaise exécution musicale et dramatique de Milan, et de l'Italie en général;

Les bords enchanteurs du lac de Como;

Les admirables horreurs du Simplon;

Les merveilles de la Suisse et de la Savoie;

La bonté et le caractère hospitalier des Valaisans et des montagnards en général;

La route délicieuse de Genève à Pont-d'Ain.

Après avoir mis à fin chaque brillante aventure, Don Quichotte remercioit sa *bonne* épée: je ne veux pas terminer ce journal sans remercier ma *bonne* voiture, qui, pendant quatorze cents lieues, ne nous a pas *trahis* un seul instant. Grâces te soient donc rendues, excellente petite calèche, qui as résisté aux assauts des routes de Lipno, de Leobschütz et de Clermont, et qui ne nous as jamais fait partager les secousses que tu éprouvois. Grâces surtout à M. Cornuau (1), le seul sellier dont les voitures fassent goûter au voyageur cette heureuse *sécurité*, un des plus grands biens en général, et le premier de tous sur les grandes routes.

(1) Je ne saurois trop inviter ceux de mes amis qui seroient dans l'intention ou dans l'obligation de voyager, à s'adresser à M. Cornuau (*à la Boule-Rouge*). Après un grand nombre d'essais, j'ai reconnu que ses voitures étoient les seules dans lesquelles on fût complétement à l'abri de toute espèce d'accidens toujours si fâcheux en route.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Rapport sur le voyage fait par MM. Ehrenberg et Hemprich en Égypte, Dongola, Syrie, Arabie, et à la pente orientale du plateau de l'Abyssinie, de 1820 *à* 1824; lu à l'Académie des sciences de Berlin par M. A. de Humboldt.

L'Académie des sciences nous a chargés, MM. Link, Lichtenstein, Rudolphi, Weiss et moi, de lui faire un rapport sur les voyages entrepris, aux frais de l'état, par MM. Ehrenberg et Hemprich, dans le désert de Libye, en Egypte, à Sennaar, à Dongola, au Liban, en Cœlésyrie, dans l'Arabie occidentale, et à la pente orientale du plateau de l'Abyssinie, de 1820 à 1825; voyages qui ont enrichi, de la manière la plus remarquable, toutes les parties de l'histoire naturelle et de la géographie physique.

Si, par l'influence bienfaisante que chaque nouvelle collection d'objets relatifs aux sciences exerce sur l'avancement des connoissances humaines, c'est déjà un mérite incontestable, dans la longue durée d'un voyage périlleux, de découvrir un grand nombre de nouvelles productions de la nature, de les conserver, et de les rapporter en Europe, ce mérite s'accroît bien davantage

lorsque des hommes, envoyés par l'état, sont déjà profondément instruits, et que, pénétrés du sentiment élevé que leur vocation leur inspire, ils parcourent le monde, non seulement comme des naturalistes infatigables, mais aussi comme des observateurs attentifs et remplis de sagacité.

Tout ce qui est relatif à la répartition géographique des formes animales et végétales, à l'influence que la nature du sol, l'élévation des lieux et les nombreux effets du climat exercent sur la vie organique, ne peut être approfondi que par l'examen immédiat du voyageur. La connoissance des mœurs des animaux n'est pas moins importante que celle de leur structure qui détermine leurs habitudes. Un grand nombre des observations les plus délicates en anatomie et en physiologie ne peuvent être recueillies que sur les lieux où l'on trouve les animaux. La géognosie ne peut être redevable de ses progrès à l'envoi de minéraux qui ont été détachés de rochers isolés, sans un principe de direction première, sans nul égard à la manière dont ils sont groupés dans les montagnes, à leur gisement relatif, à leur transition de l'un à l'autre, ni à leur date de formation. Le géognoste observateur peut seul contribuer aux progrès de la science qu'il cultive; car cette science, dont le caractère essentiel est d'exposer l'enchaînement des phénomènes et d'approfondir le rapport des roches hétérogènes, ne pourra obtenir des efforts les plus actifs des hommes les plus zélés à recueillir ce qu'ils trouvent, mais dénués de connoissances, les mêmes avantages que ces mêmes efforts procurent pour la description des animaux et des végétaux.

MM. Ehrenberg et Hemprich, sur lesquels le choix de l'académie s'étoit dirigé à cause de plusieurs travaux distingués qu'on leur devoit, ont répondu de la manière la

plus satisfaisante à tout ce que, dans l'état des sciences, on pouvoit exiger de voyageurs instruits. Le simple récit de ce qu'ils ont fait en est une preuve sans réplique. Ils ont recueilli, comme si recueillir eût été leur unique objet; pour préparer et conserver les choses et leur donner des noms spécifiques, ils ont effectué des travaux auxquels peut-être ne se sont pas livrés des voyageurs placés dans des circonstances semblables à celles où ils se sont trouvés. Ce qu'ils ont envoyé au muséum royal remplissoit cent quatorze caisses de 20 à 30 pieds cubes. Le nombre des plantes dépasse 46,000 individus, parmi lesquels il y a 2,900 espèces. Le nombre des animaux est de 34,000 individus, comprenant 135 espèces de mammifères, 430 d'oiseaux, 546 de poissons et d'amphibies, 600 d'annelides et de crustacées, et 2,000 d'insectes. La collection de minéraux a été enrichie de 300 échantillons de roches qui, disposées d'après leur gisement, répandent une vive lumière sur la structure intérieure de la terre dans des pays lointains et entièrement nouveaux pour la géognosie. Mais toutes ces collections de minéraux, de végétaux phanérogames et cryptogames, parmi lesquels les premiers seulement renferment probablement 5 à 600 especes nouvelles; de formes animales de toutes les classes, notamment des inférieures, ordinairement négligées par les voyageurs zoologistes; tous ces objets, dis-je, quoique leur possession matérielle soit très importante pour le musée royal, et que leur usage libre le soit pour l'accroissement de l'histoire naturelle, ne doivent cependant être considérées que comme un avantage secondaire, et inférieur à celui qui doit résulter de la publication des observations faites par MM. Ehrenberg et Hemprich.

L'étude de la nature dans la variété de ses productions

et dans l'action de ses forces est le but essentiel d'une expédition du genre de celle dont notre rapport est le sujet. Les découvertes géographiques d'un Mungo-Park, d'un Burckhardt, d'un Caillaud, d'un Clapperton, ont un autre caractère et une autre fin. En séparant soigneusement les objets différens dont les deux espèces de voyages ont à s'occuper, les membres de la commission se placeront dans une position qui les mettra en état, ils l'espèrent, de porter un jugement équitable sur ce qui a été fait. Pénétrer dans l'intérieur d'un continent encore fermé, examiner des jonctions de rivières, ou de lignes de partage, entièrement nouvelles, et, comme témoins inattendus des progrès secrets de la civilisation humaine, trouver des villes peuplées et industrieuses, sont des découvertes qui valent avec raison au voyageur qui les a faites un honneur de très-peu inférieur à celui qui appartient au courage. Des expéditions, qui, par des déterminations astronomiques de lieux, accroissent lentement et presque imperceptiblement la géographie et rectifient ce que l'on connoît déjà, excitent en général peu d'intérêt; mais celles qui résolvent soudainement un problème long-temps en question, en font, presque uniquement, naître un qui se propage rapidement : le langage usuel restreint même l'expression de *découvertes* au résultat des entreprises purement géographiques.

Cette manière partiale de considérer les choses ne convient pas aux hommes qui, intimement persuadés de l'action réciproque des connoissances humaines, doivent embrasser, sous le même point de vue, l'histoire naturelle et la géographie dans toutes leurs parties. Pénétrer profondément dans la vie intérieure des plantes et des animaux; trouver de nouvelles formes organiques qui, comme des membres intermédiaires, réunissent des

groupes éloignés et, suivant les apparences, isolés ; étudier attentivement l'ensemble des phénomènes météorologiques, où le jeu, toujours actif des forces magnetico-électriques, n'honore pas moins les efforts pénibles de l'esprit humain que la découverte de lieux nouveaux, que la détermination de rapports d'espace dont s'occupe la géographie descriptive. De même qu'en appréciant avec équité ce que le hardi Mungo-Park a fait dans sa marche rapide, on ne peut le blâmer de ce que son premier voyage n'a pas offert de résultats pour la botanique ou la zoologie, de même on ne peut exiger d'une expédition essentiellement consacrée à l'histoire naturelle qu'elle brille par des découvertes géographiques. Chaque classe de voyages a son caractère particulier ; louange aux voyageurs quand ils atteignent le but qui leur étoit proposé.

Nous avons cru devoir faire précéder de ces considérations générales notre rapport sur les voyages de MM. Ehrenberg et Hemprich, afin d'indiquer ce qui distingue, des autres voyages en Afrique, une expédition si importante, suggérée par l'académie royale des sciences. La multitude des objets traités par ces naturalistes nous a obligés de parler, dans des sections particulières, des obligations que doivent à leurs efforts la botanique, la zoologie, l'anatomie comparée et la géographie. Quel zèle persévérant, quelle énergie n'a-t-il pas fallu pour produire ces résultats ! c'est ce que prouveront le tableau historique du voyage et le récit des obstacles nombreux que les voyageurs ont eu, presque sans interruption, à combattre, et sous lesquels ils ont, hélas ! souvent succombé.

Revue historique du Voyage.

En 1820, le général Menu de Minutoli ayant résolu de

faire en Orient un voyage, dont l'objet principal étoit la recherche des objets d'antiquités, il proposa à l'académie de se faire accompagner, aux frais de l'état, de quelques jeunes gens instruits. Le ministère permit à M. Liman, professeur d'architecture, de se joindre à l'expédition, et l'académie des sciences accorda à MM. Ehrenberg et Hemprich, docteurs en médecine et naturalistes, qui s'étoient déjà distingués par leurs travaux, une somme qui paroissoit suffisante pour remplir, pendant les premières années, l'objet proposé. A Rome, la générosité de S. A. R. le prince Henri de Prusse permit à la société de s'adjoindre M. Scholz, savant orientaliste.

Le plan du général Minutoli étoit de parcourir l'Egypte avec ses oasis, la Cyrénaïque, le Dongola, la presqu'île du mont Sinaï, la Palestine, la Syrie, et une partie de l'Asie-Mineure, et de revenir par la Grèce, en Allemagne.

Les naturalistes reçurent de l'académie des sciences des instructions écrites fort succinctes, ainsi que des questions sur les choses qui devoient principalement fixer leur attention dans ces pays lointains.

Au mois d'août, toute la troupe, à l'exception de M. Liman, se trouva réunie à Trieste, puis se partagea sur deux navires qui, au mois de septembre suivant, entrèrent heureusement dans le port d'Alexandrie. Les renseignemens que l'on obtint des personnes qui connoissoient le pays, sur la possibilité d'un voyage dans la Cyrénaïque, furent tels que l'entreprise parut praticable sans danger imminent. M. Drovetti, qui, pendant plusieurs années, avoit rempli en Egypte les fonctions de consul de France, et qui avoit visité l'oasis de Siouah, dirigea, avec une complaisance prévenante, l'équipement de la caravane, qui étoit composée de cinquante-six chameaux, et de

vingt-cinq Bédouins armés, au nombre desquels il y avoit un cheikh arabe et ses parens. Un firman du grand-seigneur, et des lettres de recommandation spéciales du pacha d'Egypte, adressées à Halil, bey de Derna, faisoient espérer au général Minutoli qu'il n'auroit pas à redouter des obstacles de nature politique.

M. Liman n'étoit arrivé à Alexandrie qu'après le départ de la caravane; il ne la rejoignit qu'à Aboukir. Son empressement extrême lui avoit fait négliger le soin de se pourvoir de vêtemens convenables; et, quoique ses compagnons de voyage offrissent tout ce qu'ils pouvoient pour suppléer à ce qui lui manquoit, il est très-vraisemblable que ce défaut de vêtemens contribua beaucoup au dérangement de sa santé.

La méchanceté des Bédouins occasionnoit journellement des querelles sérieuses dans la caravane; ils appartenoient à des tribus différentes; et, lorsque l'on eut pénétré très-avant dans le désert de Libye, Hadji Endaoui, cheikh bédouin, déclara qu'il n'avoit aucun pouvoir sur elles. Son impatience égaloit celle des voyageurs.

Ce fut au milieu de ces circonstances contrariantes, qui obligeoient d'avoir toujours des gardes pendant la nuit, que la caravane parvint à un lieu qui n'est éloigné que d'une journée de route des frontières du territoire de Tripoli. Alors le cheikh annonça que, sans la permission expresse de Halil, bey de Derna, il ne pouvoit franchir les limites. En conséquence, des messagers furent envoyés avec des lettres de recommandation. Les dissentions entre les Arabes augmentant tous les jours, la caravane se partagea. Le général Minutoli, avec le cheikh et le principal interprète, prît la route de l'Ammonium, pour retourner de là au Caire; l'autre partie de la caravane, à laquelle les naturalistes et les artistes appartenoient,

résolut d'attendre le retour des messagers. Ce fut à Bir-el Kor-que la séparation eut lieu. On attendit vainement pendant dix-sept jours dans le désert; les messagers ne parurent pas. Des voyageurs, que l'on rencontra, racontèrent que Halil, bey de Derna, avoit été extrêmement troublé de l'arrivée d'une caravane dans laquelle se trouvoit un général. Par un plus long retard, on auroit passé le terme pour lequel les chameaux avoient été loués; on se détermina donc à gagner l'oasis de Siouah, où l'on espéroit trouver protection de la part des Bédouins qui l'habitoient. Un présent considérable fut promis à un guide qui restoit dans un camp de Bédouins, s'il pouvoit rapporter à Siouah une réponse favorable du bey de Derna; mais on fut déçu dans toutes ces espérances.

La caravane traversa, presque sans interruption, le désert, pendant cinq jours et cinq nuits. A Siouah, les chefs qui exerçoient le pouvoir suprême dans l'oasis, dirent que les voyageurs étoient des espions, et les menacèrent de faire tirer sur eux s'ils franchissoient les bornes d'un espace qui leur fut assigné. En revenant à Alexandrie, MM. Liman, et Guillaume Söllner, aide naturaliste, tombèrent malades par suite du refroidissement de la température et de la fatigue de la marche. Ils arrivèrent tous deux jusqu'au bord de la mer; mais, au mois de décembre, ils moururent victimes de leurs efforts pénibles.

Au Caire, M. Scholz se sépara des naturalistes, et se dirigea vers la Palestine. MM. Ehrenberg et Hemprich suivirent alors seuls le plan du voyage qui leur avoit été tracé. Une excursion entreprise au mois de mars dans la province de Fayoum, fut interrompue par une fièvre nerveuse qui retint M. Ehrenberg pendant trois mois dans une tente, au pied de la grande pyramide de Sakhara. Les soins assidus de son ami purent seuls le sauver; ce

ne fut qu'à la fin de mai 1821, qu'il devint possible de continuer le voyage du Fayoum. Il fut le plus productif pour l'entomologie. François Kreysel, natif d'Auras, en Silésie, qui avoit remplacé Söllner, s'étant refroidi dans le lac Mœris, en chassant aux oiseaux aquatiques, mourut de la dyssenterie.

La somme que l'académie des sciences avoit fournie de ses propres moyens étoit épuisée; alors le voyage auroit été terminé, si les souhaits de l'académie n'eussent pas été accomplis avec promptitude par M. le baron d'Altenstein, ministre du roi. Les voyageurs, s'attendant avec raison à découvrir de nouvelles formes de corps organiques dans des pays plus méridionaux, résolurent de suivre l'armée victorieuse de Mehemed-Ali. Depuis le mois d'août 1821 jusqu'en février 1823, ils parcoururent la Nubie, et arrivèrent à Dongola. Toutes les espérances que pouvoient faire naître ces contrées, non encore parcourues par des naturalistes, furent accomplies de la manière la plus satisfaisante. MM. Ehrenberg et Hemprich arrivèrent, par la Nubie, jusque dans le désert d'Emboukol et de Corti, qui sépare le Cordofan de Dongola. La diminution de leurs finances, et le désir de mettre en sûreté les objets d'histoire naturelle déjà recueillis, engagèrent les voyageurs à se séparer dans ce lieu.

M. Hemprich conduisit les collections à Alexandrie; mais, au lieu de l'argent qu'il attendoit, il y trouva l'ordre de revenir. M. Ehrenberg, resté à Dongola, quitta ce pays qu'une révolution et l'assassinat d'Ismaël-Pacha avoient jeté dans une grande confusion. Une fièvre intermittente des tropiques avoit affoibli la santé de M. Ehrenberg. Dans ce voyage, Vincenzo, Italien, se noya dans le Nil, et Ibrahim, l'interprète, mourut de

la peste. MM. Ehrenberg et Hemprich furent alors obligés de vendre, en Égypte, leurs chameaux et leurs effets. Pendant qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ pour revenir en Europe, arriva la nouvelle agréable que le gouvernement leur avoit accordé des sommes considérables pour la continuation de leur entreprise. Afin d'employer utilement le temps qui pouvoit s'écouler jusqu'à ce que cet argent leur parvînt, ils résolurent de visiter le golfe de Suez, le mont Sinaï, et les îles le long de la côte, depuis Akaba jusqu'à Moïlé. Cette excursion dura du mois de mai 1823 au mois de mars 1824. Hemprich revint à Alexandrie avec les collections faites dans la presqu'île; mais il ne trouva que la moitié de la somme qu'il attendoit. Ehrenberg resta cinq mois au Tor, et dans une si grande pénurie qu'il manquoit des choses indispensables à l'existence.

Le projet formé précédemment par les deux voyageurs de s'embarquer au Tor, pour l'Abyssinie, dut alors être abandonné. Ce ne fut qu'au retour d'Ehrenberg à Alexandrie, que s'éclaircit l'obscurité qui planoit sur l'arrivée des nouvelles sommes qui leur avoient été accordées par l'état. Le bruit s'étoit répandu que le consul de Prusse à Trieste, chez lequel cet argent avoit été déposé, avoit fait banqueroute et s'étoit tué. Dans de telles conjonctures, il ne restoit plus aux deux naturalistes qu'à attendre de nouveaux ordres et de nouvelles remises.

La peste dévastoit l'Égypte; il parut plus avantageux de profiter de la saison favorable pour visiter le Liban, éloigné seulement de douze journées de navigation, que de passer le temps à ne rien faire. Un séjour de trois mois fut suffisant pour gravir deux fois sur le sommet neigeux de cette chaîne; la première par Sarnin, en traversant ensuite la Cœlésyrie jusqu'à Balbeck; la

seconde, en allant de Balbeck, par Bischerra, et la forêt des Cèdres, à Tripoli, sur la côte maritime.

Dans les premiers jours d'août 1824, les voyageurs revirent Damiette et Alexandrie; mais leur société éprouva une nouvelle perte : en revenant de Syrie, un des aides-naturalistes fut enlevé par la fièvre. Heureusement l'argent et de nouveaux ordres pour la continuation du voyage étoient arrivés à Alexandrie. MM. Ehrenberg et Hemprich, animés d'un courage renaissant, se décidèrent à entreprendre à l'instant le voyage en Abyssinie, depuis si long-temps l'objet de leurs vœux. La mer Rouge leur promettoit une grande richesse en annelides, en mollusques, en animaux du corail. Les fragmens d'observations, sauvés des papiers de Forskol, faisoient désirer de nouvelles recherches sur l'ichtyologie de ces parages dont l'eau est toujours échauffée.

Le 27 novembre 1824, MM. Ehrenberg et Hemprich purent enfin se mettre en route pour l'Abyssinie. Ils allèrent d'abord par mer de Suez à Djedda, d'où ils firent une excursion vers la Mecque, afin de déterminer le végétal célèbre qui donne le baume. Plus au sud, à Goumfoudé, dans l'Arabie déserte, un gouverneur turc se montra reconnoissant des soins que les médecins-voyageurs lui avoient donnés. Il les fit accompagner d'une escorte militaire avec laquelle ils purent aller en sûreté se livrer à des recherches dans le mont Derban, situé à peu de distance.

La sûreté de leur traversée leur offrit des objets importans à observer; tels que Ketoumboul, île rocailleuse et volcanique, et une autre dans laquelle paissent des gazelles, et que les habitans nomment Farsan. Cette dernière ne se trouve pas sur la carte qui est jointe au voyage de lord Valentia. De Ghisan, lieu situé sur la

limite entre l'Arabie-Heureuse et l'Arabie-Déserte, les voyageurs allèrent à Loheia, ville dans le voisinage de laquelle l'infortuné Forskol se vante d'avoir recueilli la plus grande quantité de plantes de l'Arabie.

Plus au sud encore, on visita Kaméran, Haouakel et Dalac; enfin, le 24 avril 1824, les voyageurs entrèrent dans le port de Massaoua.

Au sud-ouest de cette ville, s'élève le plateau de l'Abyssinie qui devoit être le but du voyage. Hemprich fit une excursion au mont Ghedan; Ehrenberg alla dans les montagnes de Taranta jusqu'aux sources thermales d'Eilet. Sur la pente du plateau d'Abyssinie, on recueillit des productions de la nature qui, seulement par le lieu où elles se trouvent, appartiennent aux plus rares qu'un muséum européen puisse posséder.

Malheureusement une perspective si flatteuse fut troublée par de nouveaux accidens. Une maladie épidémique régnoit à Massaoua; elle coûta la vie à Niemeyer, natif de Brunswick, et aide des naturalistes; tous les autres voyageurs, à l'exception de Fienzi, peintre italien, tombèrent malades et furent long-temps dans un grand danger. Hemprich, fatigué de son voyage pénible dans les montagnes, succomba, le 30 juin, après avoir donné, pendant cinq ans, des preuves d'un talent distingué, d'une activité infatigable, et d'un courage sans lequel il est impossible d'entreprendre un voyage en Orient. M. Ehrenberg, vivement affecté de la perte de son ami, ne s'occupa plus que de son retour, et, après une absence de dix mois, revint, par Djedda, Cosseir et le Caire, à Alexandrie, où, au commencement de novembre 1825, il s'embarqua pour Trieste.

Voilà l'aperçu géneral des contrées dans lesquelles les voyageurs ont recueilli leurs observations. Dans l'exposé

qui va suivre de ce qu'ils ont fait pour la botanique et la géographie des plantes, pour la zoologie et l'anatomie comparée, pour la géognosie et la minéralogie, pour la géographie et l'ethnographie, nous ne séparerons pas les travaux d'Ehrenberg de ceux d'Hemprich; ces deux naturalistes, unis par les liens de l'amitié la plus intime, ayant exprimé, avant et durant le voyage, le vœu que tout ce qu'ils avoient fait fût considéré comme leur appartenant en commun.

Résultats pour la botanique.

A l'exception de la collection nombreuse de plantes que M. Delile avoit faite en Égypte, il n'y avoit eu, dans ces derniers temps, rien d'effectué pour la botanique de ce pays; mais M. Delile n'étoit pas allé très-loin au sud. Les excursions entreprises en Nubie avoient enrichi les arts, mais n'avoient rien produit pour la botanique. Nous recevions de ces contrées beaucoup de drogues très-efficaces et très-usitées en médecine; et nous ne connoissions nullement leur origine, ou du moins nous n'avions sur ce point que des notions peu sûres; nous ne sommes donc pas en état de juger suffisamment si elles ne sont pas falsifiées et si elles sont de bonne qualité.

La plupart des botanistes, hors de l'Europe, faisoient peu d'attention à ces rudimens de végétation que nous désignons sous les noms de champignons et d'algue, bien qu'ils soient très-importans pour l'histoire de la nature. Long-temps avant d'entreprendre son voyage, M. Ehrenberg avoit montré une connoissance si intime de cette végétation cachée, que, sous ce rapport, on attendoit beaucoup de lui. Depuis Forskol, qui faisoit partie de cette expédition de savans dont Niebuhr seul revint en

Europe, nul botaniste n'avoit parcouru l'Arabie; mais Forskol mourut dans le voyage, et ce qui a été sauvé de ses collections est dans un état qui a plutôt occasionné des méprises que donné des lumières. La mort malheureuse de M. Hemprich empêcha de pénétrer en Abyssinie; mais la petite quantité de plantes que l'on obtint fut importante pour la connoissance de ce pays, Bruce et Salt n'ayant fait que très-peu de chose pour la botanique.

Quoique les plantes du Liban aient été examinées avec beaucoup de soin par M. La Billardière, cette chaîne est si riche en végétaux, que l'on pouvoit s'attendre à y faire une récolte abondante. Les voyageurs ont, par leurs travaux, répondu à cette espérance d'une manière signalée. Le nombre des espèces de plantes qu'ils ont recueillies se monte à 2,875; savoir, 1,035 en Égypte et dans le Dongola, 700 en Arabie et en Abyssinie, 1,140 dans le Liban, proportion d'autant plus remarquable pour cette chaîne, que les voyageurs ne purent lui consacrer que deux mois, par conséquent une seule saison. Les graines de 699 espèces ont été recueillies et envoyées au jardin royal; plus de 300 y ont fleuri; il y en a dans le nombre de nouvelles et de remarquables. On peut estimer le nombre des espèces non encore décrites à 600. Il y a, dans la collection, 44 échantillons de bois, et 44 drogues médicinales tirées du règne végétal. On doit regretter que, de 48 arbres vivans, un seul, qui est une espèce de saule (*Salix subserrata*), soit arrivé en bon état; tous les autres sont morts. Plus de 1,000 espèces de plantes ont été examinées vivantes; beaucoup de fleurs et de fruits ont été disséqués; les plantes grasses ont été soigneusement dessinées.

La plupart des espèces décrites par Forskol ont été

retrouvées. Les voyageurs ont recueilli la myrrhe sur l'*Amyris Kataf;* déterminé avec exactitude les différens arbres qui donnent la gomme arabique et les follicules de séné, et fourni des détails sur la manière dont on se procure l'aloès. La manne du Sinaï est produite par une espèce de tamarisc non encore décrite. Trois nouvelles espèces de plantes alimentaires ont été observées; ce sont le *Zygophyllum album*, le *Panicum turgidum* et le *Cucumis farinosa*.

La couleur de la mer Rouge a depuis long-temps occasionné beaucoup de recherches, M. Ehrenberg, le premier, a vu qu'elle est due à une petite *oscillatoria*, une de ces plantes exiguës qui tiennent le milieu entre les végétaux et les animaux. Nous savons actuellement par M. Ehrenberg que les moisissures, petites plantes qui naissent sur les choses gâtées, sont entièrement les mêmes sous les différentes zones, et qu'en général les végétaux de l'ordre inférieur restent les mêmes sous les divers climats. Les commencemens de la végétation sur les îles basses de la mer Rouge ont été observés avec soin. Les voyageurs ont remarqué, avec beaucoup d'attention, la propagation des plantes tant cultivées que sauvages; ce qui fait espérer un grand accroissement à la géographie des plantes.

Résultats pour la Zoologie.

Ce que les voyageurs ont fait pour la zoologie est non seulement aussi important que leur travail dans les autres branches de l'histoire naturelle, mais aussi par la richesse, la diversité, et la préparation des objets recueillis, ainsi que par la profondeur des observations écrites et des expériences auxquelles ces objets ont donné lieu,

cette partie est d'une si haute conséquence que l'on auroit sujet d'être satisfait, quand même l'expédition n'auroit pas eu d'autre résultat. En effet, il est si considérable que l'on a de la peine à comprendre comment les voyageurs ont été en état de tant faire pour les autres divisions de l'histoire naturelle.

Ils ont envoyé 590 individus qui appartiennent à 135 espèces différentes. Le plus petit nombre étoit connu, soit en général, soit par des descriptions exactes. Des individus, ou les observations dont ils ont été le sujet, ont fourni des explications très-importantes de passages d'auteurs anciens, de doutes des auteurs modernes, de la signification de sculptures anciennes. La quantité et le choix des exemplaires ont produit des lumières sur les variations résultant du genre, de l'âge et des saisons; des recherches anatomiques, faites en même temps, ont complété l'idée que l'on doit concevoir de leur nature, de sorte qu'il reste bien peu à faire aux observateurs futurs. Les formes les moins connues ont procuré des renseignemens utiles pour connoitre leur extension géographique, et faire considérer les changemens des individus comme des conséquences de l'influence des climats différens sous lesquels ils ont été rencontrés.

Les bornes que doit avoir ce rapport ne permettent de citer que quelques exemples de ce que les travaux des deux voyageurs offrent de plus important.

Dans l'ordre des rongeurs, ils nous ont les premiers fait connoître avec exactitude le lièvre de Libye, et en ont découvert deux variétés remarquables qui sont peut-être des espèces particulières, l'une en Nubie, l'autre sur le Sinaï. La singulière famille des gerboises, tant de la division à trois doigts (*dipus*) que de celle à cinq doigts (*meriones*), a obtenu, par la découverte de plusieurs

espèces nouvelles, une richesse que l'on n'auroit pas pu deviner. Des opinions de Bruce, de Meyer et même de Pallas qui paroissoient singulières, ont été rendues claires ou rectifiées de la manière la plus satisfaisante. On a eu lieu d'être surpris de la diversité et du caractère particulier des formes de tant de petits rongeurs de la famille des rats qui vivent sous terre et dans la vallée du Nil, en Arabie, et en Syrie, et il a été très-intéressant de les comparer avec les rongeurs d'Asie, si bien décrits par Pallas, et dont une coïncidence heureuse nous a, à la même époque, procuré par MM. Eversman et Gebler un si grand nombre venant de la Sibérie. Le Liban et le versant oriental des montagnes d'Abyssinie ont fourni de nouvelles espèces d'écureuils très-curieuses; ce dernier pays a aussi donné le babouin d'Arabie (*Simia Hamadryas*), jusqu'à présent si imparfaitement connu, et qui vit sur les hauteurs des parties équinoxiales des deux côtés de la mer Rouge. Le fameux singe rouge (*Simia Patas*) fut apporté vivant du Sennaar; l'individu étoit si grand et si fort, qu'il a changé toutes les idées que l'on avoit sur cette espèce et sa place dans les systèmes.

Parmi les carnassiers, les genres du chien, du chat, de la civette, de l'ichneumon, de la marte, de la belette et de la musaraigne ont été soit enrichis de nouveaux genres, soit rendus plus clairs par le complément de faits connus et par l'authenticité des individus envoyés. Le fameux cerdo des anciens, ou fennek à longues oreilles de Bruce, expédié en Europe par nos voyageurs, est le premier qui y soit parvenu, et, de même que deux autres espèces, le *canis riparius* et le *canis pygmaeus*, se montre comme un diminutif de la forme des renards, et ne devant pas former un genre séparé de cette grande famille. Les questions relatives aux points qui établissent la diffé-

rence entre le vrai chacal et les autres espèces de chiens orientaux et à la dégénération que notre renard subit dans les pays chauds et secs, trouveront une réponse passablement satisfaisante dans nos rapports ultérieurs. Pareillement les chats de ces contrées, désignés, dans les manuels systématiques, sous les noms de *Felis Libyca*, *F. ocreata*, *F. Manul*, etc., ne doivent être considérés que comme des variétés du chat sauvage ordinaire, et les lignes constantes que nos individus y forment méritent sans doute, sous ce rapport, l'attention des nouvelles méthodes de zoologie.

Parmi les autres carnassiers, on se contentera de citer une petite belette assez semblable à notre hermine avec son pelage d'été, mais chez laquelle on observe distinctement des membranes natatoires, et qui, d'ailleurs, rapproche encore plus les belettes et les loutres entre lesquelles il y a tant d'affinité.

Le voyage a aussi fait connoître une espèce d'ours trouvée dans le Liban ; sa petite taille et la couleur claire de son poil peuvent faire croire, en attendant un examen exact du crâne, que ce n'est pas seulement une variété de l'ours terrestre d'Europe.

Sur le Sinaï et dans toutes les hauteurs moyennes des montagnes de la Nubie et de l'Arabie, vit un hyrax (*hyrax syriacus*), qui a beaucoup d'affinité avec le klippdachs du Cap. On ignoroit en quoi consistoient les différences entre ces deux espèces, et on doutoit même qu'il en existât. Mais nous avons trouvé une dissemblance frappante dans le rapport de la longueur des pattes à celle du corps, et nous présumons que les suppositions de Schreber et de Shaw, à cet égard, sont exactes.

Mais ce sont surtout les découvertes faites dans l'ordre des ruminans que l'on peut qualifier de brillantes, car

elles fournissent de nombreux matériaux pour expliquer divers passages des anciens. L'académie a déjà sous les yeux un rapport étendu sur ce résultat de l'examen des antilopes de Nubie. Depuis, une nouvelle espèce a été découverte en Arabie : probablement elle avoit toujours été confondue avec l'*antilope dorcas*. Elle a été trouvée dans l'île de Farsan, jusqu'a présent inconnue. L'antilope modoqua (*antilope saltiana* de Blainville), la plus élégante de toutes, qui précédemment n'étoit connue que par un fragment conservé dans le musée de Londres, a été apportée en plusieurs individus pris dans les différens états de la vie. Son véritable caractère est donné pour la première fois.

Les voyageurs ont également retrouvé, en Nubie, le *tragelaphus* de Pline, et ont obtenu, en Égypte, des chèvres semblables à celles de ce dernier pays qui ont le museau aplati, mais qui, par l'abondance et la finesse de leur laine, le cèdent de bien peu à celles des Kirghiz qui ont été prises dans le troupeau de M. Ternaux à Saint-Ouen et amenées ici. Un crâne et les cornes d'un apis, apporté des pyramides de Sakhara, fait connoître avec certitude l'espèce et la forme de l'ancien taureau sacré.

Un grand nombre de chauve souris a été trouvé dans les pyramides et les cavernes de la vallée du Nil ; d'abord toutes celles qui sont décrites par M. Geoffroy dans la *Description de l'Egypte*, et plusieurs nouvelles, une entre autres avec de très-grandes mamelles abdominales que, jusqu'à présent, on n'a pas observées dans ce genre de mammifères.

La syrène de la mer Rouge est, selon les renseignemens obtenus, une espèce du genre halicore, nommée par les Arabes, *naga* et *lothum*. Les voyageurs ont trouvé dans une île déserte et rapporté un crâne qui ne laisse aucun

doute à cet égard. Il a besoin d'être examiné avec plus d'attention, pour s'assurer si l'espèce n'est pas identique avec celle de l'Inde que l'on connoît déjà.

M. Hemprich obtint en présent, d'Abdim-bey, gouverneur de Dongola, une peau d'hippopotame, ainsi qu'un squelette et une peau de girafe.

Le nombre des oiseaux recueillis et préparés de diverses manières est de 4,671 individus compris dans 429 espèces.

Les premiers envois renfermoient tout ce qui est représenté dans les planches d'ornithologie de la *Description de l'Egypte*, planches excellentes, mais malheureusement trop peu nombreuses; les envois suivans ont augmenté proportionnellement l'admiration causée par l'inépuisable richesse de ces contrées et le zèle infatigable des voyageurs. La vallée du Nil a donné plusieurs oiseaux européens qui cependant sont d'un grand prix pour l'étude de l'ornithologie indigène, dont les progrès sont si rapides; mais les excursions au Dongola, en Arabie, en Syrie, enfin en Abyssinie, ont procuré une quantité toujours croissante de formes d'oiseaux des tropiques. Les déserts ont fourni des outardes, des ganga, des alouettes, des tourne-pierres d'espèces inconnues, et même de nouveaux degrés de formes dans ces genres; les rivages humides, une foule de merles, de grives, de guêpiers, de martins-pêcheurs; les bords de la mer, des pluviers, des barges, des spatules, des mouettes et des hirondelles de mer, et, dans tous ces genres, plus d'espèces nouvelles et rares que de connues et de communes.

Parmi les plus remarquables, nous ne citerons qu'une très-belle autruche du Kordofan, la magnifique cigogne pourprée (*ciconia abdimii*), l'ibis à longue chevelure (*ibis comata*), le grand vautour chauve d'Egypte, le faucon à

tête blanche qui est vraisemblablement le type du faucon sacré, souvent représenté avec Phré, dieu du soleil; les mouettes à tête noire et grise; enfin le *dromas ardeola*, peint, il y a vingt ans, par Paykull, d'après un individu unique, dont on ignoroit la patrie et qui n'avoit pas été retrouvé.

Les genres *anas*, *totanus et tringa*, quoique leurs espèces soient très-nombreuses en Orient, n'en ont donné que d'européennes. Dans les autres genres, le nombre des espèces étrangères est plus considérables même pour ceux qui, vu la proximité des continens, devroient offrir beaucoup d'espèces européennes; par exemple, les genres *falco*, *strix*, *columba*, *turdus*, *fringilla*, *emberiza*, *charadrius;* et une particularité remarquable est l'identité parfaite entre quelques oiseaux de la mer Rouge et ceux de la côte du Brésil; par exemple, le *sterna cayennensis*, le *larus macrorynchos*, le *dysporus sula*, et d'autres qui n'ont encore été trouvés que dans les parages cités.

Le nombre des espèces d'amphibies est de 120. M. Ehrenberg en a dessiné beaucoup d'après l'individu vivant.

Les espèces de poisson s'élèvent à 426, dont 310 appartenant à la mer Rouge, comprennent, à peu d'exceptions près, toutes les espèces citées par Forskol, et sont une fois plus nombreuses. M. Ehrenberg, et dans la dernière année, M. Finzi, peintre italien que ce savant avoit instruit, ont mesuré presque toutes les formes de poissons, les ont dessinées rigoureusement, et en ont colorié 110 espèces d'après nature. Le poisson volant de la mer Rouge, qui est peut-être le salwa ou l'animal volant de l'histoire des Israélites, n'était connu par l'ouvrage de Forskol que comme un phénomène en haute mer : nos voyageurs l'ont vu fréquemment; et une fois, par un

hasard extrêmement heureux, ils l'ont trouvé mort sur le rivage, mais nullement endommagé, à peu de distance de Rhalim (Elim), lieu duquel les Israélites étoient peu éloignés, à moins que l'on ne veuille prendre ces animaux volans pour des sauterelles. Dans les gros temps, ce poisson tombe parfois en troupe sur les navires. On n'a pas pu apprendre qu'on le pêche soit à la ligne, soit avec les filets usités dans ces contrées, parce qu'il ne s'approche pas de la côte, et ne mord à aucun appât. Les voyageurs l'ont nommé *trigla israelitarum*.

Parmi les poissons d'eau douce, indépendamment de ceux du Nil dont plusieurs sont nouveaux, entre autres une grande espèce qui a de l'affinité avec le sudis du Sénégal, et un poisson du Dongola qui forme un genre nouveau, et qu'ils ont nommé *heterotis nilotica*, ils en ont aussi découvert d'autres dans le Nahr-el-Kelb (rivière du Chien), et dans le Nahr-Ibrahim (rivière d'Abraham), en Syrie; dans le ruisseau que forment les eaux thermales de Rhalim, près de Tor, dans le Sinaï, dans le Ouadi-Kammé, rivière précedemment inconnue, et dans le Ouadi-Djara, dans l'Arabie-Déserte, et dans le ruisseau qui sort de la source du soleil, dans l'oasis d'Ammon : celui-ci fut trouvé dans le ventre d'un héron qu'on venoit de tuer.

Les voyageurs ont recueilli 3,508 mollusques ; savoir, 2,657 coquillages et 851 animaux conservés dans l'esprit de vin. Ils comptent 310 espèces. On conçoit aisément que, dans le grand nombre des coquilles, il doit, en proportion des autres divisions, s'en trouver peu de nouvelles, mais en revanche les mollusques nus et les ascidies en ont offert beaucoup. En comparant les animaux de cette classe qui habitent la mer Rouge, avec ceux de la mer Méditerranée qui en est si voisine, on obtiendra un

résultat assez précis. La dernière liste des coquillages de la mer Rouge, donnée par Brocchi dans la *Bibliotheca italiana* de 1822, n'en contient que 91 espèces. La plupart des mollusques nus ont été peints par M. Ehrenberg d'après les individus vivans.

251 flacons sont remplis d'annélides au nombre de 67 espèces, la plupart très-remarquable par la diversité de leurs formes. M. Ehrenberg pense que c'est un des résultats les plus importans du voyage. Tous ces animaux ont été examinés avec le microscope et décrits : les caractères nouveaux ont été dessinés. Les voyageurs sont redevables de la possibilité d'un examen exact en ce genre à la complaisance de M. Savigny de Paris, qui a eu la bonté de leur envoyer un travail classique sur ce sujet.

Il y a eu 675 crustacées recueillis, dont 103 espèces. Une certaine quantité des plus beaux ont été coloriés d'après l'individu vivant. Le nombre des arachnoïdes est de 275 individus appartenant à 120 espèces, la plupart dans l'esprit de vin ; toutes ont été peintes par M. Ehrenberg, et décrites en détail. Cette division, jusqu'à présent si peu étudiée, pourroit avoir un intérêt particulier pour l'histoire naturelle.

Il a été envoyé plus de 20,000 insectes, mais un grand nombre ont été gâtés en chemin ; cependant il paroît que peu d'espèces sont perdues; la quantité en est de 1,500 à 2,000. Les voyageurs ont porté leur attention non seulement sur les coléoptères et les papillons, mais principalement sur les hyménoptères, les diptères et d'autres divisions peu étudiées auparavant; plus des deux tiers des espèces sont probablement nouveaux. A chaque caisse étoit joint un catalogue détaillé avec des observations sur le développement, la manière de vivre et la métamor-

phose des individus, sur le lieu où ils ont été rencontrés. Les espèces les plus difficiles à conserver ont été dessinées en couleur. Les voyageurs ont eu la satisfaction de découvrir dans un petit *coccus* du *tamaix mannifera*, arbrisseau du Sinaï, très rapproché du T. *gallica*, le producteur de la mouc cherché en vain depuis si long-temps.

Les espèces d'épizoaîres, d'epinodermes, d'entozoaires, d'achlephes, de polypes, d'animaux du corail sont très-nombreuses. Des observations sur les infusoires ont été faites en Egypte et dans le Dongola, dans l'oasis de Jupiter Ammon et sur le Sinaï. Les voyageurs ont essayé, mais inutilement, de découvrir des infusoires dans la rosée récemment tombée.

Enfin, par leur attention à noter les lieux où ils ont trouvé les divers animaux, ils ont enrichi considérablement la géographie zoologique qui embrasse jusqu'aux formes les plus basses, sans donner à une division la préférence sur une autre.

Résultats pour la zootomie et la physiologie.

Les voyageurs ont apporté autant et même plus d'attention à l'examen des animaux les plus simples et les plus petits, qu'à celui des plus grands, ce qui étoit d'autant plus à désirer que, pour les premiers, cette opération n'est possible que lorsqu'ils sont dans un état de fraîcheur. Ainsi, par ce procédé, le nombre des espèces et des genres a été beaucoup augmenté, et très-fréquemment leur structure a été représentée d'une manière très-satisfaisante. L'on éprouve un grand plaisir en parcourant la quantité de figures excellentes de polypes, d'entozoaires, de radiaires, de mollusques, etc., et en rencontrant partout des observations intéressantes.

Résultats pour la géognosie et l'oryktognosie.

Dans les vastes régions qu'ils ont parcourues, les voyageurs ont examiné partout les roches, d'après leur gisement relatif. Celles qu'ils ont recueillies peuvent se diviser en cinq groupes principaux; 1° formations récentes à couches et tertiaires de l'Egypte et du désert voisin; 2° roche primitive et de transition des cataractes, onyx d'Assouan, gneis granitique, calcaire grenu, roche amphibolique de Nubie, et sel gemme du Dongola; 3° formations porphyritiques et syénitiques du Sinaï et de la presqu'île où il est situé; 4° calcaire jurassique du Liban, avec des pétrifications de poissons, à 3000 pieds au-dessus de la mer, à Djebbehl, avec des coquillages marins à Sanin, près de la limite des neiges, et avec du braunkohl dans le grès et l'argile schisteuse à Bischerra, et avec du basalte à Haddet, à 6,000 pieds de hauteur absolue; 5° côtes de la mer Rouge, Ketoumboul, île volcanique, versant sud-est des montagnes d'Abyssinie. MM. Ehrenberg et Hemprich ont observé, dans toutes ces contrées, une analogie frappante entre les rapports géognostiques, notamment dans l'association des roches. Plusieurs esquisses de cartes minéralogiques, que les membres de la commission ont examinées, témoignent de l'activité sans borne que les voyageurs ont déployée également dans cette partie de leurs travaux.

Résultats pour la géographie et l'ethnographie.

Dans les considérations qui précèdent ce rapport, nous avons dit que les observations sur la géographie et l'ethnographie, de même que les dessins qui s'y rattachent, ne devoient être regardés que comme des travaux accessoires à l'objet du voyage; toutefois, une mention

sommaire de ce que les voyageurs ont fait à cet égard montrera que, sans le secours de déterminations astronomiques des lieux, par de nombreuses mesures des angles que les points les plus importans font avec le méridien magnétique, par l'estimation des distances, et par des itinéraires tenus avec beaucoup d'exactitude, ils ont recueilli un grand nombre de matériaux importans pour la topographie.

A l'entrée du golfe d'Akaba, et à Ghisan, M. Ehrenberg a dessiné plusieurs îles qui manquent entièrement sur les cartes de lord Valentia. L'île Farsan, dont le circuit est de trois jours de route, et qui a trois villages et plusieurs ports pour les petits navires, peut passer pour une découverte nouvelle en géographie. Les itinéraires de Tor au Sinaï et à Suez méritent une attention particulière, ainsi que la route par Bir Beda au marais rempli de roseaux, à peu de distance du mont Goaébé; celle de Suez à l'île Caméran, en suivant la côte orientale de la mer Rouge, où des mouillages nombreux restoient inconnus aux voyageurs; celle de Goumfoudé, au pays des Wekhabites, jusqu'au mont Derban; celle de Massaoua, en Abyssinie, jusqu'au mont Taranta, et aux sources thermales d'Eilet; celle des deux cîmes neigeuses du Liban, par la Cœlésyrie à Balbek, et de là à la côte de Tripoli, celle d'Alexandrie à Bir el Kor, et de là à l'oasis de Siouah. Dans les pays qui bordent la mer Rouge au nord, les voyageurs ont recueilli des observations géographiques qui servent à expliquer plusieurs des traditions les plus anciennes et les plus respectables du genre humain. C'est ainsi qu'ils ont vu Beda, probablement le Bedéah de l'Ecriture-Sainte, qui n'avoit pas encore été déterminé; et le lac Iam-Souf, rempli de roseaux. Madian, lieu du séjour de Moïse, est encore indiqué par

la position de Magné, où il y a des maisons entourées de jardins. A Tor, nos voyageurs reconnurent, dans les sources thermales de Rhalim, Elim, station des Israélites. Les puits, de même que les forêts et les collines de sable, sont, dans ces contrées, des monumens durables de la nature. Indépendamment de ces notices géographiques, les voyageurs ont envoyé en Europe :

1° Une liste de tous les villages maronites dans la partie septentrionale du Liban ; ces noms, au nombre de 649, sont écrits en caractères arabes et latins, par un secrétaire de l'émir Bschir, prince du Liban ;

2° Liste des mouillages, îles, récifs de corail et lieux situés sur la côte orientale de la mer Rouge, entre Suez et Caméran ; le nombre en est de 287, la plupart des noms sont en Arabe ;

3° Semblable liste de 86 noms de lieux sur la côte occidentale de la mer Rouge ;

4° Carte du pays des Wekhabites, depuis Taifé, près de la Mecque, jusqu'à Assir et à Goumfoudé, dressée par un Arabe de l'armée du pacha d'Egypte.

5° Profils des montagnes de la côte orientale de la mer Rouge, du mont Sinaï, du Liban et de l'île de Cypre, dessinés par M. Ehrenberg.

Nous ne parlons pas des observations sur les races humaines, sur les mœurs et sur les langues que contiennent les journaux des naturalistes. Ils ont examiné partout l'influence du climat sur l'organisme, et fait près de 800 observations de thermomètre, dans des cantons situés entre les tropiques, ou sur les limites méridionales de la zone tempérée, où le froid en hiver est assez considérable, et sur lesquels on n'a encore que bien peu de déterminations précises. Plusieurs momies d'hommes et d'animaux, deux rouleaux grecs en papyrus, trouvés en Égypte, sept ma-

nuscrits arabes, une bible abyssinienne, où les psaumes sont en amharique, sont d'importantes acquisitions pour les collections royales.

Voilà le tableau succinct des résultats qu'ont eus, pour les sciences, les voyages de MM. Ehrenberg et Hemprich en Egypte, en Nubie, en Syrie et sur les côtes de chaque côté de la mer Rouge. Le but d'une entreprise si importante ne seroit pas atteint, si des observations, qui contribuent si essentiellement à enrichir toutes les parties de l'histoire naturelle et de la géographie physique, et qui peuvent être considérées comme la propriété commune de toutes les nations civilisées, n'obtenoient pas l'appui de l'état pour favoriser leur publication. La protection bienveillante que le gouvernement accorde à tous les travaux qui honorent les sciences et les arts, et rehaussent la gloire de la patrie, nous permet d'éloigner entièrement cette crainte; mais il est du devoir de vos commissaires d'exprimer le vœu de l'académie pour un genre de publication qui réponde complétement aux besoins actuels des sciences, sans rendre, par une magnificence superflue, l'ouvrage inaccessible à une grande partie des naturalistes. Les figures coloriées des corps organiques ne peuvent être trop exactes quand elles représentent de nouvelles formes, comme le type d'une nouvelle famille, ou d'un nouveau genre. Au contraire, les dessins linéaires sont suffisans lorsque l'on décrit un grand nombre de nouvelles espèces de genres connus. Les excellens dessins que M. Ehrenberg a tracés durant le voyage, en ayant les objets sous les yeux, peuvent servir de modèle pour ce qui reste à faire. Un livre de voyage, qui a pour caractère la diversité et l'exactitude des observations, doit tirer son principal ornement de la fidélité scrupuleuse et du choix judicieux des figures qui représentent les objets.

De cette manière, l'ouvrage paroîtra plus promptement, et sera moins dispendieux pour l'état. L'académie des sciences, qui a donné lieu au voyage, et qui l'a, de ses propres moyens, soutenu si efficacement, ne rempliroit pas complétement sa vocation, qui est de propager et de vivifier la culture des sciences, si elle ne recommandoit pas, de la manière la plus pressante, la publication prochaine des travaux de MM. Ehrenberg et Hemprich.

Berlin, 13 novembre 1826.

A. de Humboldt, Lichtenstein, Link, Rudolphi, Weiss.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Rencontre d'un croiseur grec.

Le 15 juin 1823 nous étions partis d'Alexandrie. Notre traversée jusqu'à Malte fut longue et ennuyeuse, car nous eûmes presque toujours à combattre les vents contraires, et une grosse mer de l'avant, toutefois diverses perspectives nous en dédommagèrent : nous vîmes sept caps de la côte âpre de Cilicie, et nous distinguâmes des taches de neige, d'une blancheur éclatante, qui n'étoit pas encore fondue, à une hauteur inaccessible, sur une branche du noir Taurus dont l'étendue est immense. Nous aperçûmes Rhodes, île célèbre dans l'histoire; nous jetâmes aussi un regard sur Scarpanto; et nous fûmes retenus par le calme, sous le vent de l'île de Candie où l'Ida s'élevoit majestueusement au-dessus de nous.

Qu'elle est énergique la sympathie de l'homme pour tout ce qui lui rappelle son semblable! avec quelle sa-

tisfaction nous saluons, sur l'océan, le promontoire encore enveloppé de brume! combien nous aimons à courir le long d'une côte, quel que soit son aspect, et à découvrir, par la lunette d'approche, quelque chose qui indique la vie! Si notre œil ne rencontre pas une cabane, au moins il peut se fixer sur une chèvre qui paît et sur un berger solitaire, ou bien le long du rivage sur un pêcheur et sur son canot. Si, pendant la nuit, livrés à nos rêvêreries, en nous promenant sur le pont, nous distinguons sur une longue côte seulement un feu solitaire, notre cœur y vole.

Nous restâmes cinq jours en vue de Candie dont la côte est haute, rocailleuse et escarpée. Saint Paul, en allant en Italie, hiverna dans une de ses petites anses. Le tombeau de Jupiter s'élance au-dessus des montagnes qui l'entourent; on lit réellement de la poésie ancienne, lorsque, appuyé sur la lisse d'un navire, on contemple l'antique Crète; et, certes, c'est avec un plaisir plus vif et plus saint, lorsque l'on sait qu'ainsi que Peor et Baalim, et Astaroth, emblême de la lune, et l'Ammon de Lybie, le Jupiter de Crète a disparu.

Le 5, dans la matinée, nous naviguions par un vent fort qui fraîchissoit; nous allions doubler l'île, quand nous aperçûmes, presque cachée sous ses terres hautes, une grande goëlette armée, et, au large, à une grande distance au nord devant nous, un brig qui avoit pris les ris dans ses huniers. La goëlette mit à la voile, et s'avança directement vers notre navire. Quand elle en fut très-près, elle amena son hunier et hissa le pavillon grec indépendant; elle l'assura d'un coup de canon, et nous arrêta pour nous parler. Notre capitaine, dont la grande faute, à mes yeux, avoit été d'injurier constamment et sans distinction tous les Grecs qu'il ne connoissoit que

fort peu, et de combler de louanges les Turcs, dont il ne savoit que ce que deux voyages au Levant lui avoient permis de recueillir dans le port de Smyrne, fut vivement alarmé; il craignoit que les Grecs ne vinssent visiter le navire, qu'ils ne s'emparassent de sa personne; ou ne lui fissent pire, et s'écria aussitôt : « Vous allez » voir de quoi ces coquins sont capables. »

Cependant rien de plus régulier et de plus respectueux que leur conduite. Le capitaine, homme grave, d'un teint foncé, bien droit, âgé d'une quarantaine d'années, et se tenant à son passavant, nous héla avec son porte-voix. Son costume étoit celui des Grecs d'Asie, très-ressemblant à celui des Turcs, mais un chapeau de paille à large bord ombrageoit sa figure. Debout sur son passavant il avoit un air imposant, encore plus quand il descendit dans son canot, puis quand il s'y tint debout pendant que l'embarcation légère, passant sous notre arrière, s'élevoit et s'abaissoit suivant le mouvement des vagues tumultueuses. Il nous adressa quelques questions sur le départ de l'escadre égyptienne, sur notre cargaison, sur le temps que nous avions passé à la mer, et sur le lieu de notre destination. Il nous donna la nouvelle de la prise de plusieurs châteaux dans la partie septentrionale de Candie, et du blocus d'un port de ce côté. Il avertit notre capitaine de ne pas porter son chargement de grain aux Turcs ; car s'il le faisoit, il seroit obligé d'arrêter et de détenir son vaisseau. Il nous salua, en venant le long de notre bord et en s'en allant; et son canot passa rapidement le long de notre avant, puis s'éloigna. L'équipage du canot étoit composé d'hommes jeunes, beaux, au regard audacieux, coiffés de turbans. Il y avoit parmi eux, à l'aviron d'avant, un jeune homme d'un teint très-blanc,

et remarquable par la beauté de ses traits et par sa physionomie intrépide.

A bord de la goëlette, qui étoit d'une jolie construction et bien armée, tout étoit en bon ordre, chaque chose se faisoit promptement et comme il convient à des marins; on n'entendoit que le sifflet du maître : la goëlette fit voile et s'éloigna de nous.

« Que le Dieu des batailles les favorise, » tel est mon vœu. Cependant le Turc est franc et honnête, le Grec rusé et trompeur; voilà ce que j'ai trop souvent entendu répéter en Angleterre. Qu'est-ce qui a rendu le Grec ce qu'il est? A mesure que des pensées généreuses germeront dans son cœur, elles se développeront, grandiront, et chasseront toutes les inclinations défectueuses qui pourroient étouffer leur croissance.

Je ne conçois pas comment l'Anglois qui est libre, ou comment le chrétien qui a une Bible, peut faire sa prière et souhaiter des succès aux Turcs.

O Edouard-le-Conquérant, ô brave Richard-Cœur-de-Lion, il n'est pas possible que les Anglois vous aient oubliés, vous et leurs grands ancêtres. Pouvons-nous jeter un regard sur les croix qui ornent les armoiries des bannières de nos nobles, et oublier leurs faits d'armes contre les Sarrasins? et nous qui estimons notre liberté actuelle bien plus que le riche héritage de la gloire de ces preux, pouvons-nous contempler, avec indifférence, les chrétiens réduits en esclavage et les croix foulées aux pieds! Ces esclaves sont les descendans de ces hommes qui, quelque inférieurs qu'ils aient pu être en sagesse, en puissance et en bravoure à leurs aïeux, ont pourtant, dans la dernière et triste catastrophe qui donna un Turc pour maître à leur empire tombant, opposé une troupe

petite mais ferme, à une armée quatre fois plus nombreuse, et se sont vaillamment battus dans une lutte si inégale! Quel est le sultan depuis Mahomet le premier et le plus redoutable, quel sultan peut se comparer au dernier des Constantins, soit par sa vie, soit par sa mort glorieuse! Gibbon, malgré la manière favorable et poétique dont il a écrit sur les Musulmans, a cependant été trop fidèle à la vérité historique, pour ne pas raconter des faits qui font suffisamment connoître l'esprit infernal de leur religion et de leur gouvernement. Mais « le Grec est cruel, » disent beaucoup de gens : — la vengeance d'un esclave battu est toujours cruelle; il est trompeur, — la ruse d'un esclave est sa défense. La balance du pouvoir est maintenue par le croissant; il est de notre intérêt que les Ottomans règnent et soient forts. — Périsse une telle pensée!

L'Europe doit supporter au moins la honte pour avoir sommeillé lorsque les Grecs aux abois, il y a près de quatre siècles, réclamèrent ses secours, et tombèrent en creusant leur monument, qu'ils teignirent de leur sang, à l'exemple de leur empereur et chef, l'immortel Constantin. (*Scenes and Impressions in Egypt*, etc.)

Température du South-Hams dans le Devonshire, en Angleterre, par M. Hawkins.

(*Extrait d'une lettre à Sir Joseph Banks.*)

Ma propriété est dans le South-Hams, en vue d'un bras de mer. Au mois d'octobre 1795, je plantai un *camelia japonica*, au milieu d'autres arbrisseaux en pleine terre; depuis cette époque, il a supporté tous les hivers sans le moindre abri; il pousse bien, et jamais aucune

de ses branches ni même de ses feuilles n'a été endommagée par l'inclémence du temps. Il a actuellement près de quatre pieds de hauteur, et à peu près la grosseur d'un groseiller épineux, mais il n'a pas fleuri.

J'ai planté, en 1805, deux *fuchsia coccinea* contre un mur de briques exposé au sud. Les branches ont d'abord souffert de la gelée; mais, au printemps, elles ont donné de nouvelles pousses très-vigoureuses, et l'arbrisseau a fleuri tous les étés. J'ai été absent, ces deux dernières années; mais j'apprends que les extrémités des branches ont seules souffert, et qu'elles ont toujours fleuri en perfection.

Quelques pieds de *solanum pseudo-capsicum* (*amomum* de Pline) sont aussi placées, depuis plusieurs années, contre un mur sans être palissadées; une petite partie de l'extrémité de leurs branches a seule souffert de la gelée.

Les myrtes de toutes les variétés, même ceux qui sont à fleurs doubles et à feuilles d'oranger réussissent très-bien en pleine terre; cependant l'argenté, à raison de la force du terrain, devient bientôt simple.

Le *budleja globosa* résiste aussi au climat; des pieds de cette plante ont dix pieds de hauteur, s'étendent beaucoup, et offrent une belle apparence. L'un d'eux est placé dans un endroit où il est exposé au vent du nord-ouest, et où le soleil ne donne pas dans les jours courts; cependant cet individu y vit depuis 1794, et n'a jamais eu que l'extrémité de ses branches endommagée.

A environ deux milles de distance de ma maison est le petit port de Salcombe, situé entre deux pointes de terre bien connues : Prawl et Bolt-Head; cette dernière est comprise dans la paroisse d'où ma lettre est écrite; ce lieu est baigné de trois côtés par la mer. Salcombe est peut-être, de tous les endroits qui font partie des îles bri-

tanniques, le premier pour le climat et l'abri. Le célèbre docteur Huxam avoit coutume de l'appeler le Montpellier de l'Angleterre. En 1774, un grand aloès de l'Amérique, qui n'étoit âgé que de vingt-huit ans, et qui étoit toujours resté en pleine terre sans être couvert, y a fleuri; il avoit vingt-huit pieds de hauteur; les feuilles étoient épaisses de six pouces, et longues de neuf; les fleurs disposées sur quarante-deux rameaux étoient en quantité innombrable.

Plusieurs pieds du *verbena triphylla* croissent en plein air à Salcombe; ils ont actuellement six pieds de hauteur. Je n'ai pas encore fait d'essai sur cette plante; mais comme j'espère à l'avenir séjourner chez moi plus long-temps que cela ne m'est arrivé, depuis quelques années, je ne manquerai pas d'ajouter ce végétal aux plantes délicates qui croissent déjà autour de mon habitation.

Des orangers et des citronniers palissadés comme des pêchers le long d'un mur, et simplement couverts pendant l'hiver de nattes de paille, existent, depuis le commencement du dix-huitième siècle, dans quelques jardins du Devonshire méridional. Leurs fruits sont aussi gros et aussi bons que ceux qui viennent du Portugal; quelques citrons, cueillis dans un jardin voisin de ce lieu, furent, il y a trente-cinq ou quarante ans, présentés au roi, et il y a encore dans le voisinage des arbres plantés, je crois, de temps immémorial. M. Pollexfen-Bastard, le propriétaire de ce pays, qui avoit le plus d'orangers et de citronniers, observoit, vers 1775 (cela tend à confirmer votre expérience), que les arbres qui provenoient des pepins qu'il avoit semés et greffés dans son jardin, supportoient le froid beaucoup mieux que les individus apportés des pays étrangers.

Alston, près de Kingsbridge (Devon). Décembre 1809.

Relèvement des côtes d'Arracan.

Le brig *William*, de 150 tonneaux, a été frété par le gouvernement pour être employé, sous le commandement de M. Crawfurd, capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, à relever la côte de l'Arracan, qui, malgré les fréquentes relations que nous avons eues dernièrement avec ce pays, n'est que très-imparfaitement connue.

Calcutta Chronicle, 27 février 1827.

Chenilles du New-South-Wales.

Quelquefois les chenilles paroissent si soudainement et en si grande quantité que beaucoup d'habitans de la campagne croient fermement qu'elles ont été apportées par le vent. On est embarrassé pour expliquer comment elles se montrent simultanément et en si grand nombre sur des emplacemens isolés. Elles ne se répandent pas au loin dans les champs, mais s'avancent en une ligne serrée qui a souvent plusieurs pouces de largeur et de profondeur, et elles s'entassent les unes par-dessus les autres comme des abeilles dans un essaim. Cette ligne se prolonge irrégulièrement à travers les champs, la marche de leurs ravages va en ondoyant en dehors et en dedans sur le bord de la portion non encore attaquée; c'est comme la marche irrégulière du feu. On ne découvre pas une feuille verte derrière ces chenilles, excepté celles de quelques graminées solitaires à feuilles rudes qu'elles évitent: Le champ eet couvert de leurs excrémens fétides, et forme un contraste affreux avec les pâturages verdoyans qui sont en avant de la ligne.

Le commencement du printemps est l'époque périodique de l'apparition de ces chenilles; quoiqu'elles en-

voient peu d'éclaireurs en avant, elles laissent généralement beaucoup de traîneurs en arrière. Pour passer une rivière, elles gagnent une pointe de terre qui s'avance vis-à-vis d'une sinuosité correspondante, et se laissent tomber dans l'eau qui les porte du côté opposé, à quelque distance plus bas; leur file est quelquefois si serrée et si compacte que d'un pas on peut en écraser plusieurs centaines. (*Two years in New-South-Wales.*)

La nation des Touppah.

On sait que, dans l'Inde, les grands fiefs s'appellent *Zemindâri*; les *Zemindâri* sont subdivisés en *pergunnah* ou cercles, et que ceux-ci se composent de plusieurs *Touppah*, ou districts. M. *Th. Shaw* a donné, dans le quatrième volume des *Recherches asiatiques*, des détails très-intéressans sur les mœurs et les usages des habitans des montagnes de Bhagalpour et de Radjamahall. Il dit que les notions qu'il a pu recueillir sur ces tribus sont principalement relatives à ceux des *Touppah* de Mudjeway, de Ghurry et de Munnuâry. M. *Balbi*, dans son *Atlas ethnographique du globe*, parle de ces montagnards (tableau VI, n° 80). « La langue *touppah*, y dit-il, est parlée par les » *Touppah*, peuplade qui vit de pillage et habite des » bourgades commandées par des chefs appelés *Mandchys*. » Les *Touppah* demeurent dans les environs du Gange et » de Rajemahl, l'ancienne capitale du Bengale; ils ont » conservé, depuis un temps immémorial, leur indépen- » dance, leur langue, leurs mœurs et leur religion. »

M. Balbi appelle donc cette peuplade les *districts*, c'est comme si quelqu'un vouloit nommer les Basques, les *départemens*, parce qu'ils habitent dans un département

de la France; et cette méprise rappelle involontairement le singe de la fable qui appeloit le Pirée, son ami.

Z.

Ancienne opinion sur l'embouchure du Niger.

M. Reichard, savant géographe, a publié dans le temps une hypothèse sur l'embouchure du Niger ou Dialiba, qu'il fait couler dans le golfe de Guinée. La traduction de son mémoire se trouve dans les *Annales des Voyages*, t. v, p. 232. L'auteur cite quelques témoignages à l'appui de son opinion. Le hasard vient de m'en faire découvrir un dont il n'a pas fait mention, parce qu'il n'en a pas eu connoissance, mais qui est fort curieux. C'est celui de John Windus, voyageur anglois, qui, en 1721, accompagna le commodor Stewart, chargé d'aller à Méquinez, conclure un traité avec l'empereur de Maroc. La relation de Windus parut sous ce titre : *A journey to Mequinez, the residence of the present emperor of Fez and Morocco*, etc. London, 1725, in-8°. En parlant du commerce des Marocains, Windus dit : « Ils envoient aussi des caravanes en Guinée; les lieux avec lesquels ils y trafiquent portent différens noms, tels que Tombatton, *Niger ou fleuve noir qui, suivant ce qu'ils racontent, coule vers la mer au sud*, un autre qu'ils appellent Nil; mais aucun d'eux ne peut donner là-dessus des renseignemens positifs. »

E.

Migration de Leipzig.

On lit sur la couverture du *Dictionnaire géographique* de M. Maccarthy, ces mots : Ce livre se trouve chez......, *à Leipzig, en Prusse*. Cependant cette ville n'a pas cessé

de faire partie du royaume de Saxe. L'inadvertance est trop forte pour que l'on n'en fasse pas l'objet d'une observation. Toutefois, on n'en peut rien inférer contre le mérite du livre dont l'enveloppe la présente.

Une méprise de ce genre nous est échappée dans l'édition de l'*Abrégé de la géographie* de Pinkerton, dont nous avons publié une édition dans les premiers mois de cette année. Heilbrunn, ville du royaume de Wurtemberg, y est placée sur *le Rhin*, c'est *le Necker* qu'il faut lire.

Fatalité des choses d'ici-bas.

Les anciens Egyptiens ne se doutoient guère que le corps de leurs parens, qu'ils se donnoient tant de peine pour conserver, deviendroit un jour un objet de commerce. Un journal de Liverpool annonce, parmi d'autres objets qui doivent être vendus par une maison de commerce respectable, trois momies d'Egypte.

Législation des Birmans.

Une partie du code des Birmans a été traduite en anglois. Ces lois offrent la simplicité, et, en proportion convenable, l'absurdité du système de législation d'un peuple à demi barbare. Quelques-unes concernent les rapports du maître avec l'esclave; celui-ci le devient généralement pour acquitter une dette; s'il la paye, il recouvre sa liberté. Si l'esclave est parent de son maître, il devient libre à la mort de celui-ci.

Pour un code asiatique, ses dispositions sont favorables aux femmes. Si un mari maltraite la sienne, il est, pour la première fois, admonesté; en cas de récidive,

la femme est autorisée à le quitter, en emportant tout le bien, de sorte qu'il ne reste à l'homme que les vêtemens qui le couvrent.

Le prix d'un homme qui a acquis toute sa croissance est fixé à 30 tikals, celui d'une femme à 25, un éléphant à 50 au moment de sa naissance, et son prix hausse de 10 tikals par an jusqu'à sa trentième année.

On ne trouve pas dans ce code de compensation en argent pour la perte de la vie ou d'un membre, excepté dans le cas d'un esclave ou d'un écolier qui meurt par suite d'une punition trop sévère; alors le propriétaire ou le maître doit payer une amende égale au prix de dix hommes.

Les lois concernant les héritages sont très-différentes de celles du code hindou, excepté que l'accomplissement des cérémonies funéraires confère un droit préalable, même à un étranger.

Malgré son état de grossièreté et d'imperfection, le code birman s'occupe de diminuer les procès; le plaideur qui a gagné sa cause paye les frais; celui qui a perdu doit une amende.

La décision du roi l'emporte sur toutes les lois. La meilleure manière de terminer une difficulté est que les parties s'arrangent entre elles, sans recourir à un tribunal. (*Calcutta Governement gazette*).

Consommation de l'opium en Chine.

Quoique les lois de la Chine prohibent l'importation de l'opium, et prononcent les peines les plus sévères, telles que la confiscation de la cargaison des navires où on le trouve, le paiement de fortes amendes et les punitions corporelles contre toutes les personnes impliquées

dans cette contrebande (1), et même condamnent aux flammes les maisons où l'on découvre cette drogue, la consommation n'en continue pas moins, et la quantité demandée et reçue dans l'empire est régulière et presque constamment la même. L'usage même de l'opium est défendu, de sorte que c'est une jouissance qui ne s'achète qu'aux plus grands risques et que par des sacrifices considérables pour corrompre les agens de l'autorité. On ne sait peut-être pas généralement qu'en Chine on se sert de l'opium pour le fumer, en le mêlant avec du tabac. L'opium du Bengale est préféré pour cela à celui de tout autre pays, à cause de sa saveur. Quand on veut mâcher l'opium, à cause de sa qualité enivrante, alors on recherche moins sa saveur, et on prise moins celui du Bengale que celui du Malvah, parce que celui-ci contient plus de principe narcotique; c'est par cette raison qu'on en fait un si grand cas dans les îles de l'Archipel oriental.

L'opium du Malvah a été dernièrement très-demandé à Canton, tandis que celui de Benarès et de Patna, de Bengale et de Turquie ont baissé en crédit. Cette circonstance prouve que la funeste habitude de mâcher de l'opium gagne beaucoup en Chine. C'est ainsi que les renseignemens fournis par le commerce peuvent donner des lumières sur la morale du pays.

(1) Il est clair que l'on court un grand risque en transportant de l'opium dans l'intérieur de la Chine, puisque à Péking on a payé 8,000 piastres pour une caisse qui n'en avoit coûté que 800 à Canton.

IV.

NOUVELLES.

Voyage du capitaine Parry.

Divers journaux scientifiques d'Angleterre et d'Ecosse ont présenté, sur l'expédition du capitaine Parry, plusieurs détails qui cemplètent ou rectifient ceux que nous avons donnés dans notre dernier cahier.

Vers le milieu de mai 1827, l'Hécla se fraya un chemin à travers les glaces, et, naviguant au N., atteignit un espace ouvert, large de plusieurs lieues, où l'eau étoit claire, puis essaya d'entrer dans le port de Smeerenburg, sur la côte du Spitzberg; il étoit alors fermé par les glaces. Après des tentatives inutiles sur d'autres points, le capitaine Parry s'avança jusqu'à 81° 5′ 3″ lat. N., et 19° 34′ long. E. : il auroit pu aller plus loin. Enfin il trouva un abri sur la côte septentrionale du Spitzberg par 80° 55′ N., et 16° 54′ E.

Le 21 juin, le capitaine Parry quitta *l'Hécla* avec deux canots; l'un sous son commandement, l'autre sous celui du lieutenant Ross. Chaque canot étoit monté de douze hommes avec des vivres pour soixante-onze jours; ils consistoient en pemican, biscuit en poudre, et un peu de chocolat, les rennes ne purent servir; alors les hommes du détachement au nombre de vingt-huit, officiers et matelots, attelés, à cet effet, traînèrent les canots sur des masses de glaces flottantes, de différentes dimensions, raboteuses et escarpées, et séparées quelquefois par des intervalles qui obligeoient de remettre les canots à l'eau.

La surface irrégulière de la glace rendoit le traînage extrêmement pénible et même périlleux. On ne sauroit s'imaginer les fatigues que les hommes endurèrent, ni se faire une idée des souffrances que leur firent éprouver le froid et l'humidité. Enfin le vent souffla du nord et poussa les glaces au sud avec plus de vitesse que le détachement n'en pouvoit mettre à les traverser en allant au nord, de sorte qu'après un travail accablant pendant le jour on se trouvoit moins avancé qu'au moment du départ.

On parvint de cette manière à 82° 45′ 15″ N., sous le méridien de 20°. Les hommes commencèrent à ressentir de la foiblesse et à être attaqués du scorbut. La pluie qui tomboit étoit glaciale. La mer, à perte de vue, étoit couverte de la même espèce de glace que celle dont on avoit traversé, c'est-à-dire en glaçons séparés, mince et remplie de trous; ce qui fit présumer qu'il devoit y avoir au nord un continent, duquel elle avoit été détachée par le vent du N.; mais il est sans doute à une grande distance.

Le 20 juillet, après avoir voyagé au nord, sur la glace, pendant trente-cinq jours, le capitaine Parry conclut que ce seroit causer au détachement une fatigue inutile que de persévérer dans la tentative, puisque, avec de la glace de la nature de celle qu'on avoit rencontrée, on ne pouvoit nullement se flatter de réussir.

Le 12 août, on fut de retour à l'île Little-Table; on avoit été quarante-huit jours sur la glace; le 21, on rentra à bord de *l'Hécla*, dont on avoit été absent pendant soixante-un jours. Tout le détachement du capitaine Parry, quoique ayant été constamment exposé à l'humidité, au froid et à la fatigue, étoit en très-bonne santé; il n'y avoit que trois hommes incommodés; un par suite

d'un accident; les deux autres, d'un gonflement de jambes; mais en peu de temps, ils furent convalescens.

Voici les résultats de ce voyage : une série continue d'observations magnétiques et métérologiques. On a trouvé que l'inclinaison de l'aiguille augmentoit à mesure que l'on s'avançoit au N., depuis environ 81°, mouillage de *l'Hécla*, jusqu'à 82° 22′. Par la latitude de 82$\frac{1}{4}$°, la variation à l'O. diminua de 19° à 15 $\frac{1}{2}$° à mesure que l'on alloit au N.; et, en allant à l'E., elle devint encore moindre; le plus petit changement de position vers l'O. augmentoit rapidement la variation; sous 17° $\frac{1}{4}$° E., elle fut de 22 $\frac{1}{4}$°. Ces phénomènes sembleroient favoriser la théorie de M. le professeur Hansteen, sur l'existence de deux poles magnétiqnes dans l'hémisphère septentrional de la terre.

Parmi les phénomènes meteorologiques, aucun peut-être n'est plus remarquable que la fréquence extraordinaire des pluies sous une latitude si haute. Une fois, sous 82° 15′, il plut fortement pendant trente-une heures. Le 25 juillet, on observa un magnifique phénomène; c'étoient six arcs-en-ciel distincts produits par la brume, et offrant les couleurs du prisme très-intenses.

Du point extrême où parvint le capitaine Parry, on ne découvrit pas la moindre apparence de terre au N.; et comme les oiseaux avoient presque entièrement abandonné l'expédition, à mesure qu'elle s'avançoit dans cette direction, et que, d'ailleurs, on ne trouvoit pas fond à 500 brasses, il est probable que la terre ne peut être qu'à une très-grande distance.

Une fois qu'on fut entré dans les glaces, on ne rencontra plus ni bois flotté ni baleines, excepté dans le parage

que fréquentent les navires baleiniers, à l'ouest du Spitzberg.

Pendant l'absence du capitaine Parry, le lieutenant Forster compléta plusieurs reconnoissances, et, de plus, fit une suite d'expériences intéressantes sur le changement diurne de variation et d'intensité de l'aiguille magnétique ; elles firent découvrir une masse de ces phénomènes dont on ne supposoit pas l'existence au Spitzberg, et qui fourniront des faits précieux pour cette science.

On a fait une collection complète d'objets d'histoire naturelle qui suffiront pour enrichir les musées de Londres, d'Edinbourg et de Dublin.

Pendant l'éloignement des canots, *l'Hecla* ne fut pas exempt de dangers ; il avoit éte mené dans un bon mouillage près de la côte, un du petit nombre de ceux qui put offrir cet abri. A trois milles en avant il y avoit de la glace ; un coup de vent ayant détaché cette masse prodigieuse, la poussa avec une violence terrible contre le vaisseau ; les cables furent coupées en deux et les ancres perdues ; *l'Hécla* fut, dans cet état, poussé contre la côte par la pression irrésistible de la glace. Il fallut, pour le remettre en mer, employer un temps considérable qui fut ainsi perdu pour les relèvemens dont on étoit occupé. Toutefois, quand ce bâtiment eut gagné le large, il alla au détroit de Weygat ; et, en considérant le peu de temps qu'ils purent y consacrer, les officiers y firent plusieurs observations précieuses.

Nouveaux détails sur l'expédition du cap. Franklin.

Le détachement sous les ordres des capitaines Franklin et Back, qui, dans un canot ouvert, atteignit le 149° 33' de longitude O., rencontra, avant d'y arriver, diverses

troupes d'Eskimaux. Aucun d'eux n'avoit eu de communication avec les Russes, ni n'avoit vu des Européens; cependant, ils devoient avoir eu des relations et avoir trafiqué avec des tribus qui commercent avec les Russes; car tous ces sauvages étoient pourvus de longs couteaux, et, à d'autres égards, bien armés. Le détachement de seize hommes que commandoit le capitaine Franklin fut près d'en faire la funeste expérience, dès le départ de l'embouchure du fleuve Mackenzie. Il y trouva un corps d'Eskimaux qui étoient probablement au nombre de six cents, en y comprenant les femmes et les enfans. Les objets précieux pour eux qu'ils aperçurent excitèrent si fortement leur cupidité, qu'ils firent des tentatives réitérées de s'emparer de toutes les choses sur lesquelles ils pouvoient mettre la main. Il s'ensuivit un conflit qui dura plusieurs heures. Les Anglois ne purent défendre leur propriété sans user de quelque violence, et sans distribuer amplement de bons coups. Le destin de l'expédition tenoit à un fil léger : si un coup de fusil eût été tiré, ou si un Eskimau eût été blessé grièvement, ces hommes étoient si supérieurs en nombre, que les Anglois auroient fini par succomber. Heureusement leur longanimité fut imitée par les Eskimaux, qui, bien qu'ils prissent des attitudes menaçantes, ne firent aucun usage de leurs armes. Le capitaine Franklin avoit été colleté par trois de ces sauvages, qui, en même temps, brandirent leurs couteaux comme pour l'en frapper.

Les Eskimaux à l'ouest du fleuve Mackenzie sont d'une plus belle race que ceux des côtes orientales de l'Océan atlantique boréal; les femmes parurent très-jolies.

L'objet du détachement qui se dirigeoit à l'est, sous les ordres du docteur Richardson et du lieutenant Kendall, étoit d'examiner la côte entre les fleuves Mackenzie et

Copper-Mine. On se sépara de l'autre détachement le 4 juillet 1826, et l'on suivit jusqu'au 7 le bras le plus occidental du Mackenzie. Voyant alors qu'il se partageoit en plusieurs bouches, dont les plus à l'est n'étoient pas navigables pour leurs canots, les voyageurs en choisirent un moyen, et, le soir, entrèrent dans l'eau saumâtre, puis aperçurent la mer sous 69° 29′ latit. N., et 133° 24′ longit. O.

Le 11, par 69° 42′ N., et 132° 10′ O., l'eau étoit complétement salée; la mer étoit en partie couverte de glaçons flottans; nulle terre n'étoit visible au nord. Les voyageurs éprouvèrent de grandes difficultés en traversant les æstuaires de divers fleuves, que l'on regarda comme les embouchures des canaux peu profonds du Mackenzie, que l'on avoit laissés à l'est; ils furent aussi retardés par la glace et le mauvais temps.

Ce ne fut que le 18 juillet, par 70° 37′ N., et 126° 52′ O., que l'on sortit entièrement des vastes embouchures du Mackenzie et d'un grand lac d'eau saumâtre qui probablement reçoit un bras de ce fleuve. La navigation à travers ces larges æstuaires fut rendue embarrassante par d'immenses bancs de sables qui obligèrent quelquefois d'aller hors de vue de terre, ce qui exposoit à un ressac fréquemment dangereux, dans des canots trop légers pour s'aventurer dans une mer profonde, par un gros temps, au milieu de glaces épaisses.

On revint avec joie le long de la côte, où la mer étoit libre. On doubla le cap Parry (70° 8′ N., 123° O.), le cap Krusenstern (68° 46′ N., 114′ 45′ O.), et l'on entra dans le golfe du Couronnement-de-Georges IV, par le détroit du Dolphin et de l'Union, nommé ainsi d'après les canots. On arriva en vue du cap Barton, et à 2° de longit. à l'est du fleuve Copper-Mine. Le voyage par mer se ter-

mina le 8 août, en entrant dans ce fleuve. Tout le long de la côte, on avoit eu des marées régulières; le flot venoit de l'est. La mer montoit et baissoit d'un pied à 20 pouces. Dans le détroit du Dolphin et de l'Union, le courant, au plus haut du flot et de l'ebbe, étoit de plus de deux milles par heure. Partout les voyageurs trouvèrent des bois flottans dont des portions considérables, le long de la côte, étoient disposées en lignes, à 10 et à 15, et, dans quelques endroits, à une vingtaine de pieds au-dessus de la marque de l'eau dans les hautes marées. Ils y avoient été probablement jetés par une mer très-grosse. Dans ces endroits, la côte n'étoit pas bordée d'îles. On en conclut qu'au moins dans quelques saisons, si ce n'est pas tous les ans, il existe un long espace de mer libre.

Les collections d'histoire naturelle faites par les deux détachemens sont considérables, notamment dans la botanique, et cette science s'enrichira de plusieurs espèces nouvelles. Les expériences sur le magnétisme et sur les effets de l'aurore boréale sur l'aiguille aimantée sont importantes, et prouveront, dit-on, l'exactitude de celles que le lieutenant Forster a faites dans l'expédition du capitaine Parry. Le froid fut très-rigoureux. Durant le premier hiver, le thermomètre descendit jusqu'à 49° au-dessous de zéro (36° 42'—O.), et dans l'hiver de 1826 à 1827, il tomba jusqu'à 58° (39° 98'—O.). On sait que le point de congélation du mercure est à 59° au-dessous de zéro (40°—O.).

FIN DU TOME VI DE LA 2e SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

Voyage du comte Jean Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins en 1797. 5

Mascat, par le chevalier Jean Malcolm. 59

Brésil. — Extrait d'une lettre de M. Langsdorff. 75

Description de l'île de Haï-nan, par M. Klaproth. 145

Essai sur la civilisation de l'intérieur de l'Afrique, par M. Pacho. 187

Sainte-Hélène. 195

Traversée de l'Inde en Égypte sur un navire arabe, par un officier anglois. 215

Journal d'un voyage de Paris à Vienne par Francfort-sur-le-Mein, Leipzic, Berlin, Thorn et Breslau, et de Vienne à Paris par Gratz, Leybach, Trieste, Venise, Milan, Genève et Lyon. 225

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Recherches sur la distribution géographique des végétaux phanérogames de l'ancien monde, depuis

Pages.

l'équateur jusqu'au pôle arctique; suivies de la description de neuf espèces de la famille des amentacées; par M. Mirbel. 81

Rapport sur le voyage fait par MM. Ehrenberg et Hemprich en Égypte, Dongola, Syrie, Arabie, et à la pente orientale du plateau de l'Abyssinie, de 1820 à 1824, par M. A. de Humboldt. 369

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Octobre.

Observations sur Lisbonne, par un officier anglois. 89

Mœurs des Birmans. 100

Ère des Mahrattes. 101

Description des Hindous, par Baber, empereur mongol au seizième siècle. 102

Assam. 103

Le Gange. 104

Iles Crozet. 105

Bruits souterrains à Nékous. *Ibid.*

Colonie françoise du Sénégal. 107

Mine de houille dans l'Hindoustan. 112

Cérémonies des funérailles chez les Chinois. 114

Animaux fossiles de l'Ava. *Ibid.*

Novembre et Décembre.

Rencontre d'un croiseur grec. 397

Température du South-Hams dans le Devonshire, en Angleterre, par M. Hawkin's. 401

Relèvement des côtes d'Arracan. 404

Chenilles du New-South-Wales. *Ibid.*

La nation des Touppah. 405

	Pages.
Ancienne opinion sur l'embouchure du Niger.	406
Migration de Leipzig.	*Ibid.*
Fatalité des choses d'ici-bas.	407
Législation des Birmans.	*Ibid.*
Consommation de l'opium en Chine.	408

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Octobre.

Musée de sculpture antique et moderne, par M. le comte de Clarac.	115
Voyage aux Alpes et en Italie, etc., par M. Albert Montemont.	117

IV.

NOUVELLES.

Octobre.

Expédition du capitaine Parry.	121
Le major Laing.	126
Descente du Niagara.	*Ibid.*
Naufrage.	128

Novembre et Décembre.

Voyage du capitaine Parry.	410
Nouveaux détails sur l'expédition du capitaine Franklin.	413

FIN DE LA TABLE DU TOME VI DE LA 2e SÉRIE.

Planche qui accompagne ce volume.

Carte de l'île de Haï-nan, dressée par M. Klaproth, page 145.

ERRATUM.

Il y a erreur dans la pagination; après la page 128 vient immédiatement 145, au lieu de 129, etc.

Il s'est glissé dans notre *Revue* du mois d'octobre un article qui étoit destiné à un autre journal : quel que soit le mérite de l'ouvrage de M. de Clarac, son sujet n'en est pas moins étranger aux *Annales des Voyages*.

